

ÉTUDE SUR LA FORMATION
DES
ÉTATS DE L'ÉGLISE

LES PAPES GRÉGOIRE II, GRÉGOIRE III, ZACHARIE
& ÉTIENNE II

ET LEURS RELATIONS AVEC LES EMPEREURS ICONOCLASTES

(726-757).

(Suite et fin¹.)

IV. — ÉTIENNE II.

Étienne II, le successeur de Zacharie, parut être d'abord le chargé d'affaires de l'empereur et le détenteur de son pouvoir. Constantin V le traitait comme tel dans la correspondance qu'il entretenait avec lui². Mais, à la fois pape et exarque, il était souverain dans sa province. En réalité, l'État de l'Église était créé. Pour avoir transformé la province d'Italie en patrimoine de saint Pierre, il ne manquait plus au pape qu'un titre de propriété.

Chargé d'un pareil pouvoir, dans des circonstances si difficiles, le nouveau pape, Étienne II, semble avoir été plus préoccupé que tout autre par la politique et par le souci des intérêts matériels de son Église. A peine intronisé, il fut en butte aux attaques des Lombards. Après la conquête de l'exarchat, Aistulf ravagea

1. Voir la *Revue historique*, t. LXIX, p. 1.

2. *L. P.*, 232 : « Deprecans imperialem clementiam ut juxta quod ei sepius exercitandis has Italiae in partes scripserat, modis omnibus adveniret et de iniquitatis filii morsibus Romanam hanc urbem vel cunctam Italianam provinciam liberaret. »

le duché de Rome. Étienne II réussit à acheter une trêve de quarante ans¹. Au bout de quatre mois², le Lombard la rompit, et, sourd aux représentations du pape, il annonçait l'intention de conquérir toute la province et de soumettre même la ville de Rome³.

C'était de Constantinople qu'Étienne attendait du secours. Sur ces entrefaites vint à Rome un officier impérial, le silentiaire Jean⁴. Il était chargé d'ordres pour le pape et portait une lettre au roi des Lombards. Étienne II avait, semble-t-il, reçu déjà plusieurs lettres de Constantin V⁵. Le gouvernement byzantin, sensible à la perte de Ravenne, le pressait d'agir et de seconder sa diplomatie. Étienne fit accompagner l'ambassadeur par son propre frère, le diacre Paul. Le roi répondit à la lettre impériale par une fin de non-recevoir. Jean revint à Rome. Le pape désespérait. Il réclamait des secours : l'empereur en avait mainte fois promis. Des députés romains furent envoyés à Constantinople avec le silentiaire Jean⁶.

a. — *Le concile de 753.*

Malheureusement, Constantin avait autre chose en tête. C'était un homme intelligent, politique, libre de préjugés. En religion il tendait au nestorianisme⁷. Peut-être était-il surtout rationaliste. Esprit tout laïque, il était ennemi des austérités et des pra-

1. *L. P.*, 230 : « ... tertio apostolatus ordinationis suae mense, disponens suum germanum, sanctissimum scilicet Paulum diaconum, atque Ambrosium primicerium, plurimis cum muneribus ad eundem Langobardorum Aistulfum regem ob pacis ordinandum atque confirmandum foedera misit. »

2. *Ibid.* « Post paene IIII menses. »

3. *L. P.*, 230 : « Cupiens quippe, Deo sibi contrario, cunctam hanc provinciam invadere, honorosum tributum huius Romane urbis inhabitantibus adhibere nitebatur ; per unumquemque scilicet caput singulos auri solidos annue auferre iniabat et sui jurisdictione civitatem hanc Romanam vel subjacentes ei castra subdere indignanter asserebat... »

4. *L. P.*, 232 : « ... Deferens eidem sanctissimo pontifici *jussionem*, simulque et allam ad nomen praedicti regis impii detulit adortationis adnexa verba *jussionem*, reipublicae loca diabolico ab eo usurpata ingenio proprio restitueret dominio... »

5. Voy. page précédente, n. 2.

6. *L. P.*, 232 : « Misit regiam urbem missos suos et apostolicos affatos, cum imperiale praefato misso... » — La guerre n'était pas ouverte entre Aistulf et le pape. Voy. Jaffé, n° 2310 (10 janv. 753) : privilège accordé au *Monasterium S. Silvestri Nonantulanum*, « ad praeceptum domini piissimi regis Aistulfii. »

7. Cedrenus, II, 1.

tiques dévotés¹. En tous cas, il aimait les controverses théologiques et il y était très hardi. Il aimait le plaisir, le luxe et les beaux-arts². Ce n'est certainement pas par fanatisme qu'il se fit persécuteur.

Un concours de circonstances favorables, — en 751 la prise de Théodosiopolis et de Mélitène³, dont la population paulicienne, transportée en Thrace, lui donna aux portes mêmes de Constantinople un fort contingent d'hétérodoxes; en 750 l'avènement des Abbassides qui portait la capitale du khalifat de Damas à Bagdad, loin des frontières de l'empire; enfin, l'inaction des Arabes, dont on ne signale plus d'attaques avant 753, — lui permit, en 751 ou 752, de songer à l'œuvre de réorganisation intérieure entreprise par Léon III.

En 752 furent réunies un grand nombre d'assemblées particulières⁴. En 753, le 10 février, un grand concile s'assembla dans le palais d'Hiérieia⁵. Les délibérations durèrent jusqu'au 8 août. Le décret fut lu publiquement le 27. Le synode comptait 338 évêques⁶ dociles à l'autorité impériale. Théodosios, archevêque d'Éphèse, un des premiers iconoclastes, le dirigea avec Sisinnios de Perge et Basilios de Pisidie⁷. Les patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem refusèrent de s'y faire représenter, et ils publièrent plusieurs lettres où ils flétrissaient Constantin V et ses partisans⁸.

Lorsque l'on prétendait rectifier la chronologie de Théophane, on assignait au concile la date de 754. Si ce concile est postérieur aux événements que nous allons avoir à apprécier, il ne put avoir d'influence sur leur cours. Mais s'il se réunit en 753, si le pape en connut les résultats avant de traiter avec les Francs, il n'est pas

1. Théophane, 6259 AM : καὶ εἰπὺ τις συμπίπτων ἢ ἀλγῶν τὴν συνήθη Χριστιανοῖς ἀπῆκε φωνήν, τὸ « θεοτόκε βοήθει », ἢ παννυχέων ἐφωράθη, ἢ ἐκκλησίαις προσεδρεύων, ἢ εὐλαβεῖα συζῶν... ὡς ἐχθρὸς τοῦ βασιλέως ἐκολάζετο καὶ ἀμνημόνευτος ἀνομάζετο.

2. *Vie d'Étienne*, 449 (1116 C), 445-6 (1113 A), 453-4 (1120 C); Théophane, 6257, 6259; Nicéphore, 85 B. — Fêtes païennes, les *Brumalia* : *Vie d'Étienne*, 511 (1169 B); accusation de magie, 512 (1169 D).

3. Théophane, 6243 AM.

4. Théophane, 6244 : ... σιλέντια καθ' ἑκάστην πόλιν... προοδοποιῶν τὴν μέλ-λουσαν αὐτῷ ἐσσεσθαι τελείαν ἀσεβείαν.

5. Théophane, 6245.

6. *Ibid.* Hardouin, IV, 345 B.

7. Théophane, *loc. cit.* — *Vie d'Étienne*, 453 (1120 A).

8. Théophane, *loc. cit.* — *Vie d'Étienne*, 452 (1117 D).

à croire, quelque indifférence que nos papes aient montrée au sujet des disputes religieuses, qu'il n'ait agi en aucune façon sur les déterminations d'Étienne II.

Se décider à convoquer le concile réclamé en vain par Germanos, c'était faire une concession aux formalistes et aux orthodoxes. Bien que Constantin V se passionnât pour le succès de l'iconoclasie au point de prendre part lui-même à la controverse en publiant des libelles signés de son nom¹, il n'avait pour objet, ni de s'élever au-dessus de toute autre autorité religieuse, ni de faire prévaloir une hérésie radicale. Son hérésie était un expédient de politique intérieure; il tenait à rétablir dans l'empire l'unité religieuse nécessaire à sa sécurité. Pour atteindre plus sûrement son but, il était disposé à toutes les concessions. Il s'astreignit à cacher ses pensées téméraires. Les chefs des iconoclastes partageaient sa modération et sa prudence. On raconte que plus tard Constantin demandait au patriarche Nicétas s'il y avait inconvénient à appeler Marie, non plus la mère de Dieu, mais la mère du Christ. « De grâce, maître, s'écria le patriarche, que cette pensée ne t'entre pas dans l'esprit; ne vois-tu pas de quelles insultes et de quels anathèmes l'Eglise accable Nestorios?² »

Le procès-verbal du concile est perdu. Le décret seul a été conservé par le concile de 787, où l'on en fit une réfutation déclamatoire et fort peu précise³. Le synode se servit sans doute d'écrits apocryphes et d'auteurs suspects⁴, mais il s'incline devant l'autorité des Pères et des conciles. Il approuve les six synodes œcuméniques et les condamnations qu'ils ont prononcées contre Arius, Macédonius, Nestorius, Eutychius, Origène, Sévère, les monothélites et tant d'autres⁵.

Sa christologie⁶ est des plus orthodoxes : une personne, deux natures, deux volontés inséparables réunies même dans la passion, tel est son Christ. C'est par scrupule d'orthodoxie que les iconoclastes brisent les images. Leur nouvelle tactique consiste à retourner contre leurs adversaires les accusations de nestoria-

1. Nicéphore, *Antirrhética*, I, II, III.

2. Théophane, 6255. Cf. 6258. — Cedrenus, II, 3, 4. — Zonaras, XV, VII.

3. VII^e concile, 6^e session.

4. 5^e session, 301 E, passage d'Eusèbe; 296 D, passage des *περίοδοι τῶν ἁγίων ἀποστόλων*.

5. 348, 349 C.

6. 332 E, 349 D.

nisme ou d'eutychianisme que l'on avait portées contre eux. Monophysite, l'artiste qui peint un Christ, s'il prétend y représenter à la fois l'homme et la divinité incompréhensible. S'il déclare que sa peinture est l'image de la chair seule du Christ, séparant ainsi arbitrairement les deux natures du Fils de Dieu, il est nestorien¹. Le synode a tant de respect pour la Vierge qu'il ne veut pas qu'elle soit figurée par l'art grossier des Grecs², et les saints, dans leur gloire, sont déshonorés par ces indignes représentations³. Il a bien soin d'appeler la Vierge Θεοτόκος⁴; il prescrit d'honorer les saints et de recourir à leur intercession⁵; il prononce l'anathème contre ceux qui la nient. Les adversaires des iconoclastes eux-mêmes étaient obligés de constater l'orthodoxie de la plupart de ses propositions.

On reprocha bientôt à ce concile, et même à ceux de ses membres qui se rétractèrent, une foule d'hérésies qu'il avait écartées. On l'accusa d'avoir rejeté l'autorité des Pères et des six conciles⁶ ou d'avoir nié l'intercession de la Vierge et des saints⁷. C'est à peine s'il est permis de croire que ces hérésies aient été proposées dans le synode. Le concile de 753 dut ressembler à celui de 781 : la lecture d'innombrables textes y étouffa la discussion; les meneurs proposaient, l'assemblée approuvait. Que dans l'empirement de la persécution on soit revenu sur des concessions faites en 753, il n'y a rien d'impossible. Mais pour lors les iconoclastes dissimulèrent en partie leur doctrine; ils l'allégèrent de tout ce qu'elle avait de trop hétérodoxe pour la rendre acceptable à tous. « En quoi donc, disait à l'abbé Étienne l'évêque Basilius, en quoi donc avons-nous changé la doctrine des six conciles⁸? » Les apparences honnêtes que les iconoclastes donnaient à leur théologie leur gagna quelques partisans⁹.

Mais la servilité des évêques nuisit au projet de l'empereur.

1. 360 B, 361 E, 364 BC, 365 AB.

2. 380.

3. 377 D.

4. 424 D.

5. 432 D, 433 A.

6. 41 E, rétractation de Basilius.

7. *Libellus Synodicus* (Hardouin, V, 1542 E). — *Vie d'Étienne*, 455 (1121 A).

— Le biographe de l'abbé Étienne semble connaître assez bien ce concile (cf. 452-455).

8. *Vie d'Étienne*, 482 (1144 C).

9. *Vie de Nicéas*, XXIII, 27.

Ce fut lui qui dirigea les délibérations et qui dicta les résolutions. Les Pères reçoivent à genoux ses oracles infaillibles inspirés par le Saint-Esprit¹. Leur adoration rajeunit les formules les plus usées de l'étiquette byzantine. Auxiliaire du Christ et sauveur du monde, c'est lui qui déjoue les ruses de Satan; on en fait le treizième apôtre et presque un nouveau Christ envoyé de Dieu pour combattre une nouvelle manifestation de la puissance infernale². Les pères terminent le décret par des litanies en son honneur³. Les orthodoxes en furent choqués⁴. Par l'action que l'empereur exerça sur le synode et par les hommages qu'il y reçut, son autorité religieuse fut confirmée et accrue. Le synode de 753 parut une manifestation de *césaropapisme*. On ne sut pas gré à Constantin d'avoir renoncé aux prétentions de son père.

Le pape semble avoir montré tout d'abord quelque bonne volonté. Les chronographes affirment qu'il n'y avait pas au concile de légats pontificaux⁵. Les actes du synode de 787 indiquent simplement que le pape ne prit pas part aux délibérations du concile et qu'il n'y envoya pas de lettre synodique⁶. Mais il avait alors à Byzance des ambassadeurs. Partis de Rome avec le siléntaire Jean vers le commencement de décembre 752⁷, ils étaient à Constantinople au mois de février 753. Chargés de porter à l'empereur un message pressant et qui demandait une réponse prompte, ils ne revinrent à Rome qu'à la fin de septembre 753. Si longues que dussent être leurs démarches, il est difficile

1. 341 B.

2. 341 et suiv. Cf. *Vie d'Étienne*, 455 (1121 B).

3. 436 A et suiv.

4. *Vie d'Étienne*, 456 (1121 C).

5. Théophane, 6245 : μηδενὸς παπῶντος ἐκ... Ῥώμης..

6. 328 E.

7. Étienne II est pape le 26 mars 752. — 3^e mois (juin), première ambassade à Aistulf — quatre mois après (octobre), rupture; une ambassade est éconduite; arrivée de Jean (novembre?), il va à Ravenne et en revient; il repart aussitôt (décembre). — Étienne II quitte Rome le 14 octobre 753, dès le retour du messager, qui a été demander un sauf-conduit; Jean revient donc à la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre. Oelsner (p. 21, n° 3) dit que le voyage devait durer trois ou quatre mois. Exemple : la mort de Constantin V (14 sept. 775) ne fut connue à Rome que le 7 février 776 (*Cod. Carol.*, 58 (60); mais ce n'est pas une dépêche officielle, la nouvelle s'était transmise de bouche en bouche. Jean dut s'embarquer à Ostie et aller directement à Constantinople par mer. Ce voyage ne devait pas demander beaucoup plus d'un mois. Un vaisseau faisait de huit à dix kilomètres à l'heure (*Argonautiques*, I, 602; *Lyc.*, in *Leocr.*, 17, 70; *Thuc.*, II, 97).

d'expliquer leur retard. Ou ils furent retenus malgré eux, ou ils avaient attendu la fin du concile. Le pape dut recevoir une lettre de convocation vers le mois de novembre 752. Il est probable que ce fut le siléntaire Jean qui la lui porta. L'empereur assurait sans doute que le concile devait être une réunion pacifique et conciliatrice. Le pape ne refusa pas de se prêter à cet essai d'accommodement. L'hérésie ne lui avait pas donné l'idée de se séparer de l'empire. Elle lui en avait simplement facilité les moyens. Jusqu'au dernier moment le pape restait fidèle à l'empereur. Toutefois il ne s'engageait à rien; officiellement, il ne prenait pas part au synode et ses ambassadeurs venaient à Constantinople sous un autre prétexte. Peut-être refusèrent-ils d'assister aux délibérations du concile. En tous cas ils purent informer le pape de ses résultats.

Pris en lui-même, le décret de 753 n'avait rien qui pût troubler la bonne entente du pape et de l'empereur. Constantin V n'avait jamais abjuré. Il n'affectait pas de nouvelles hérésies. Mais cette manifestation de la toute-puissance de l'empereur dans les affaires religieuses, la résolution nettement affirmée d'appliquer le décret avec la dernière rigueur¹ devaient forcer le pape à se déclarer si les circonstances étaient favorables. L'empereur, pour le moment, le laissait tranquille et ne lui demandait pas d'obéir à son décret. Mais Étienne II, étant *le successeur de saint Pierre*, ne pouvait pas rester indifférent. — Au moment où le pape devenait le gouverneur effectif de l'Italie, il était dangereux de ranimer la querelle religieuse.

b. — *Le voyage d'Étienne II*².

Après le départ du siléntaire Jean, le pape, menacé par Aistulf, avait essayé de nouveau de l'arrêter par des prières. Ce

1. 417 BC. — *Vie d'Étienne*, 479 (1141 B).

2. Je donne ici une liste succincte des ouvrages spéciaux que je n'ai pas énumérés à la page 2. J'ometts de parti pris les dissertations anciennes qui n'ont plus qu'un intérêt de curiosité : Sybel, *Die Schenkungen der Karolinger an die Papste* (Hist. Zeitschrift, N. F., VIII, 1880). — Gmelin, *Das Schenkungsversprechen und die Schenkung Pippins*. Vienne, 1880. — Martens, *Die römische Frage*. Stuttgart, 1881. — Id., *Neue Erörterungen*. Stuttgart, 1882. — Bayet, *Revue historique*, XX, 1882. — Scheffer-Boichorst, *Mitth. des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 1884. — Sickel, *Das Privilegium Otto I für die Römische Kirche*. Innsbruck, 1882. — Lamprecht, *Die Römische Frage von*

fut en vain. De Constantinople, rien ne venait qui annonçât les secours demandés. Alors, comme Grégoire III, Étienne fit appel aux Francs¹. Or il avait plus de crédit auprès de Pépin que son prédécesseur n'en avait eu auprès de Charles Martel. Au commencement de l'année 753 il lui envoya un message secret². D'autres lettres suivirent où il lui demandait avant tout de l'inviter officiellement à venir en France³ : le précédent pape avait montré l'efficacité des voyages pontificaux.

Les services rendus par Zacharie à la nouvelle dynastie, les espérances dont la flattait Étienne II assuraient au Saint-Siège son amitié et son dévouement. Deux ambassades coup sur coup portèrent au pape de bonnes paroles⁴. — Les Lombards en ce moment devenaient plus dangereux⁵. Les lettres du pape se firent plus pressantes⁶. Enfin il vit arriver à Rome l'évêque Chrodegang et le duc Autcharius qui devaient le conduire en France⁷.

Ils y rencontrèrent le silentiaire Jean qui revenait avec les clercs romains⁸. Il apportait à Étienne II l'ordre d'aller négocier

König Pippin bis auf K. Ludwig d. Fr. Leipzig, 1889. — Kohl, *Über die Schenkungen der Karolinger an die Päpste* (dans Richter, *Annalen d. dt. Gesch. im M. A.*, II). — Kehr, *Die sogenannte Karolingische Schenkung von 774* (*H. Z.*, N. F., XXXIII, 1893). — Schaubé, *Zur Verständigung über das Schenkungsversprechen von Kiersy und Rom* (*H. Z.*, N. F., XXXV, 1894). — Sickel, *Die Verträge der Päpste mit den Karolingern* (*Deutsche Zeitschrift f. Geschichtswiss.*, 1894). — Schnürer, *Die Entstehung des Kirchenstaates*, Cologne, 1894. — Ernst Sackur, *Die Promissio Pippins von Jahre 754 und ihre Erneuerung durch Karl den Grossen* (*Mith. des Inst. f. ö. G.*, XVI). — Kehr, *Gött. Gel. Anz.*, 1895, p. 694 (compte-rendu des ouvrages de Schnürer et de Sackur). — Th. Lindner, *Die sogenannten Schenkungen Pippins, Karls des Grossen und Ottos I an die Päpste*. Stuttgart, 1896.

1. *L. P.*, 235 : « Et dum ab eo nihil hac de re optineret, cernens praesertim et ab imperiale potentia nullum esse subveniendi auxilium... »

2. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, 1887, I, p. 506, n. 1 : Synode de 743. — Hauck, II, p. 8 : 1^{re} lettre directe, 746. *Voy. Cod. Carol.*, I. 3, 18 et suiv. (5 janv. 747).

3. *L. P.*, 235 : « Clam per quendam peregrinum suas misit litteras Pippino... » 236 : « ... Ad hunc etiam nec cessavit dirigens ut suos hic Roma ipse Francorum rex mitteret missos, per quos ad se eum accersire fecisset. »

4. *L. P.*, 236 : « ... Trottigangus abbas, per quem misit in responsis omnem voluntatem ac petitionem praedicti sanctissimi papae adimplere. Et postmodum alius missus familiaris ejus conjunxit. »

5. *L. P.*, 237.

6. *Cod. Carol.*, 4, 5.

7. *L. P.*, 237 : « ... Quatenus praedictum sanctissimum papam, juxta quod petendo miserat, ad suum Franciae regem deducerent... »

8. *L. P.*, loc. cit.

en personne auprès d'Aistulf. Des images il n'était pas question : l'empereur avait besoin du pape. Celui-ci ne fut pas difficile à persuader. Prenant juste le temps de demander un sauf-conduit, Étienne se mit en route le 14 octobre 753, accompagné du silentiaire et des ambassadeurs francs. A Pavie il échoua contre l'obstination d'Aistulf¹. Mais, sa mission accomplie, il continua son voyage².

Parti de Pavie le 15 novembre 753³, après avoir échappé aux poursuites des Lombards et passé les Alpes, il fut enfin reçu, le 6 janvier 754, par Pépin et sa famille, venus à sa rencontre, dans la villa de Ponthion⁴. Il passa l'hiver à Saint-Denis. Le 28 juillet il sacra Pépin et ses fils⁵. Aux environs de Pâques se tinrent des assemblées⁶ où le roi décida, non sans peine, les Francs à secourir l'Église de Rome. Aistulf, pour détourner les coups dont on le menaçait, dépêcha en Gaule Carloman, le frère de Pépin, alors moine du Mont-Cassin⁷. Mais, à peine Carloman avait-il franchi les Alpes, qu'il fut arrêté avec sa suite et mis dans un couvent de Vienne, où il ne tarda pas à mourir, débarrassant ainsi son frère d'un conseiller gênant qui pouvait à l'occasion devenir un rival. Pépin n'avait pas les mêmes raisons que Carloman de ménager le roi des Lombards. Il lui reprochait d'avoir donné asile à son frère Grifon au moment même où le pape passait en France⁸. Toutefois, avant d'entrer en campagne, Pépin

1. *L. P.*, 238.

2. *L. P.*, 239, 240. Aistulf envoie d'abord au-devant du pape des députés pour le prévenir qu'il ne veut pas entendre parler de restitution.

3. *L. P.*, 240. Aistulf ne laisse partir le pape que devant les menaces des ambassadeurs francs; il essaye de lui persuader de rester : « Pro quo et diversis vicibus suos satellites ad eum clam misit ut eum quoquo modo a tali intentu declinarent, » etc.

4. *L. P.*, 241.

5. *L. P.*, 243.

6. *Épître chron. Casin.* (Muratori, II, 360 A) : sacré le 1^{er} août. — *Ann. Bertin.* 754, vi kal. Aug.; *Clausula de Pippini in reg. consecratione* (Bouquet, t. V, p. 9). — La date du 28 juillet est donnée par Hilduin, *Vita Dyony. Areop.* (Bouquet, t. V, p. 436). — Martens, *R. Fr.*, p. 22 (cf. 41 et suiv.), reporte le sacre au 19 ou au 20 février. — Hilduin écrivait à Saint-Denis, il pouvait donc être bien informé; il n'y a rien d'impossible à ce que Pépin et le pape soient revenus à Saint-Denis au mois de juillet (*Contra*, Hauck, t. II, p. 22).

7. Le pape était présent à Quierzy (Sirmond, *Conc. Gall.*, II, 679. — *L. P.*, 244).

8. *L. P.*, 245-246. Selon l'*Épître Chron. Casin.* (Muratori, II, 359 et suiv.), Carloman accompagna Étienne II. — *Ann. Lauriss.*, a. 753, 755. — Cf. *Ann. Sangallenses*, a. 754 (*M. G. S.*, I, p. 63, 141).

fit des démarches pacifiques; elles échouèrent en partie¹. L'armée franque se mit en marche. La Lombardie fut envahie, les Lombards battus, Pavie assiégée². Aistulf effrayé accepta la paix qu'on lui offrait. Il évacua Ravenne et promit de rendre une partie des conquêtes des Lombards.

Il ne tint pas sa promesse et fut infidèle à son serment³. Il ne tarda pas à rentrer en campagne. Il reprit ce qu'il avait rendu, il ravagea la campagne romaine, et, pendant trois mois, il tint Rome assiégée⁴. Étienne adjura dans des lettres envoyées coup sur coup et Pépin et les Francs de venir à son aide. Ils l'écoutèrent encore, passèrent les Alpes, battirent les Lombards, assiégèrent Pavie; Aistulf demanda la paix et pour la seconde fois il l'obtint⁵. Le traité renouvelait le pacte de 754. Un acte spécial de donation à saint Pierre mettait le pape en possession des villes enlevées aux Lombards⁶.

Voilà quelle fut la suite des événements.

c. — Le voyage du pape a-t-il été autorisé par l'empereur?

Jusque-là le pape n'était jamais allé qu'à Constantinople. C'était un fait nouveau et étrange que de le voir s'en aller pour quelques mois dans un royaume d'Occident. Les contemporains en furent frappés. Ils en comprirent l'importance. Nous en avons la preuve dans la lettre de Grégoire à Léon III⁷.

1. Hauck, II, 19.

2. *L. P.*, 246-247.

3. *L. P.*, 247-248. Le pape s'entremet pour la paix.

4. *L. P.*, 248 : « ... Deo dilectam pacem inientes atque in scripto foedera pactum adfirmantes inter Romanos, Francos et Langobardos... atque in eodem pacti foedere per scriptam paginam adfirmavit se ilico redditurum civitatem Ravennantium cum diversis civitatibus. »

5. *L. P.*, 249-250; *Cod. Carol.*, 6, 7, 8, 9, 10. — Le siège dure du 1^{er} janvier au mois de mars 756. Sur la chronologie de ces événements, cf. Gundlach, *M. G.*, ep. 3, p. 472-473. — La campagne est de 756 et non de 755.

6. *L. P.*, 252 : « Et denuo confirmato anteriore pacto qui per elapsam VIII indictionem inter partes provenerat, restituit ipsas praelatas civitates, addens et castrum qui cognominatur Comiacum. De quibus omnibus receptis civitatibus donationem in scriptis beato Petro atque sancte Romane ecclesiae vel... emisit possidendas; qui et usque actenus in archivio sancte nostrae ecclesiae recondita tenetur. » — D'après le *L. P.*, les deux actes de 754 et de 756 ont un caractère assez différent. Kehr (*G. G. A.*, p. 712) doute de l'exactitude du témoignage du biographe. Sybel et Niehus (*Historisches Jahrbuch*, 1881) pensent que Aistulf a fait un acte de donation en 756; voir en sens contraire Martens, *Erörter*, p. 14, et Lamprecht, p. 75.

7. Lettre I; voy. p. 4.

Entre le 14 octobre et le 15 novembre 753, le pape est un plénipotentiaire impérial. Il s'acquitte de sa mission avec zèle et promptitude. On a soutenu que, dans ses négociations avec Pépin, il avait le même caractère et qu'il agit d'abord au même titre¹. En effet, le silencieux Jean, qui l'accompagna de Rome à Pavie et qui fit route avec l'évêque Chrodegang, savait où le pape voulait aller et il ne s'opposa pas à son départ. Plus tard, en 756, l'empereur envoya deux de ses officiers à Rome², et l'on ne voit pas qu'il ait condamné, blâmé ni soupçonné la politique du pape. On en conclut que sa démarche fut ordonnée, conseillée, autorisée ou approuvée par l'empereur et que par conséquent il lui obéissait ou tout au moins qu'il le servait. Voyons cependant les faits.

1° Un document apocryphe, le *Pactum Pippini*³, rapporte que, sur la demande du pape, l'empereur lui fit porter par un certain Marinus l'autorisation de traiter avec les Francs et que Pépin en fut averti par une lettre impériale⁴. Cette ambassade de Marinus, qui ne peut être que postérieure à la première ambassade du silencieux Jean ou contemporaine de la seconde, a été imaginée par quelque faiseur de chroniques soucieux de disculper le pape. Entre les deux voyages de Jean, Grégoire ne reçut rien de Byzance.

2° Pépin et ses fils, en 754, furent consacrés *patrices*⁵. C'était une dignité byzantine. Mais les royaumes barbares des Wisigoths et des Burgondes par exemple se l'étaient appropriée⁶ et Charles Martel a été quelquefois désigné par ce titre⁷, sans qu'il lui ait été

1. Malfatti, p. 338. — Martens, *R. Fr.*, p. 68.

2. *L. P.*, 250. Les deux Byzantins se rendent auprès de Pépin. Le pape leur annonce que Pépin revient en Italie. Ils ne veulent pas le croire. Le gouvernement byzantin ne doit pas s'être étonné de la première expédition de Pépin. Il a dû être surpris par ses suites.

3. Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, 1804, VI, p. 264. — Martens, *R. Fr.*, p. 269.

4. *Pactum*, 1. « Non solum Romanis sed et nobis innotuit quod eidem pontifici concessam haberet licentiam amicitiam nobiscum contrahere... » Cf. 2.

5. Le titre de patrice était un titre impérial; on savait en Italie que Pépin était patrice; on ne comprenait pas très bien la rupture du pape avec l'empereur. On imagine que l'empereur avait donné mission au pape de conférer le titre à Pépin.

6. Voy. Freeman, *The Patriciate of Pippin* (*English Historical Review*, IV, 684-713). — Stückelberg, *Das Constantinische Patriciat*. Diss. Univ. Zurich, 1891. — *Clausula de Pippini in reg. consecratione*; *Ann. Mett.* Pertz, I, 332; *Chron. Moiss.*, I, p. 293. — Les autres sources franques et le *L. P.* sont muets.

7. Cf. Cassiodore, *Variarum*, VI, 2. — *M. G.*, ep. 3, p. 204 : Phylippus patricius.

régulièrement conféré par l'empereur ou par le pape. On a pensé que le patriciat de Pépin ne différerait pas essentiellement des patriciat barbares, que Pépin avait pris ce titre avec celui de duc des Francs ou de roi et que le pape le lui a simplement confirmé¹. Mais dans aucun de ses actes il ne prend le titre de patrice. De plus il est *patricius Romanorum*. Son patriciat est bien le patriciat byzantin, la plus haute dignité de la hiérarchie². Or, le pape n'avait pas le droit de le conférer³; donc il était chargé par l'empereur de porter à Pépin le titre et les insignes du patriciat⁴. Mais quand reçut-il cette mission? Étienne II ne reçut pas de Constantinople d'autre ambassade que celle du silentiaire Jean. Or, le biographe d'Étienne II, bien informé et peu porté à exagérer les torts du pape, ne nous dit pas qu'il en ait été question dans les ordres apportés par le silentiaire Jean. Il faut en conclure que le pape prit sur lui de conférer à Pépin la dignité de patrice.

3^o L'empereur ne connut pas la démarche d'Étienne II. Sa première dépêche fut portée clandestinement par un voyageur anonyme⁵. Il se fait inviter par le roi franc. Il déguisait sa conduite et donnait le change sur ses desseins. Il n'allait pas en France pour servir l'empereur. Craignant que sa démarche ne parût suspecte, il croyait nécessaire de dépister les soupçons⁶. Tant qu'il fut en Italie, tant que l'appui des Francs ne lui fut pas assuré, il cacha si bien son jeu et il exécuta si fidèlement les ordres de l'empereur que le silentiaire Jean put s'y tromper. Il se démasqua dès qu'il fut libre.

d. — La donation de Quierzy.

Cependant il ne semble pas qu'il ait réclamé, tout d'abord, de nouveaux territoires pour l'Église romaine. A Ponthion⁷, il supplie Pépin de prendre sous sa sauvegarde le bienheureux Pierre et la *respublica romana*. Les textes francs, de même que le

1. *M. G.*, ép. 3 : lettres de Boniface, 24. — Zeuss, *Traditiones possessionesque Wizemburgenses*, n° 247.

2. Hauck, II, 20, n. 6.

3. Martens, p. 84, croit que c'est un titre nouveau distinct du patriciat byzantin.

4. Hartmann, 28.

5. Freeman, *loc. cit.*

6. Cf. Hauck, II, 17.

7. *L. P.*, 243 : « *Ut per pacis foedera causam beati Petri et reipublice Romanorum disponderet.* »

Liber Pontificalis, distinguent les intérêts de l'Église de ceux de la province d'Italie. Le pape parlait alors au nom de la *respublica*¹.

Mais dès le mois de mars le langage des deux alliés a changé. Dans les réclamations adressées par Pépin, puis par Étienne, au roi lombard, à la *respublica romana* a succédé la *Sancta Dei ecclesiae respublica*². Cette formule habile confond ce que l'on distinguait encore au mois de janvier. Les villes qu'Aistulf détient et s'obstine à garder deviennent, dans les lettres de 755, des *propria beati Petri*³. Il est question dans les mêmes lettres, et à plusieurs reprises, d'une donation écrite par laquelle Pépin a rendu au bienheureux Pierre et à la sainte Église de Dieu des territoires et des cités⁴. Cet acte diffère de la convention de 754, simple traité entre les Francs, les Romains et les Lombards, et lui est antérieur⁵. A quel moment fut faite cette donation? Quel en était le contenu?

On peut à peine en deviner quelques phrases, des formules, à l'aide des lettres pontificales⁶. En mars et en avril 754 deux assemblées se tinrent successivement, l'une à Braisne, l'autre à Quierzy⁷. Le roi y fit connaître et approuver aux Francs sa conduite et ses projets. C'est dans l'assemblée de Quierzy que la donation fut signée.

Le biographe d'Hadrien I^{er} raconte qu'à la Pâque de 774, Charles étant venu à Rome, le pape lui demanda de renouveler

1. *L. P.*, 216 (voy. Zach.): « Et duas partes territorii castri Cesinae ad partem reipublice restituit; » — 239: « Ravennantium civitatem et exarchatum ei pertinentem, vel de reliquis reipublicae locis; » — 243 — Fred. Contin. 120: « quod nequiter contra rempublicam et sedem apostolicam romanam admiserat. » — *Epitome Chron. Casin.*, p. 362.

2. *Cod. Carol.*, 6: « Pro donationis paginam beati Petri sanctaeque Dei ecclesiae reipublice civitates et loca restituenda confirmastis. » — *L. P.*, 246 (xxx).

3. *Cod. Carol.*, 7.

4. *Cod. Carol.*, 6, 7.

5. Lamprecht, p. 79 et suiv.

6. Les passages du *Codex Carolinus* qui ont trait à la donation de 754 sont cités par Lamprecht, p. 93, n. 2; ceux qui touchent la donation de 774 sont cités p. 99, n. 2. Je crois inutile de les répéter. Cf. *Elsner*, p. 130.

7. Fred. contin., 120: assemblée à Bernacum aux calendes de mars. — *L. P.*, 244, 314; *Pactum Pippini*: assemblée à Quierzy. — *Ann. Lauriss.*, a. 753: Pépin séjourne à Quierzy pour les fêtes de Pâques (14 avril). — Duchesne, 458, 533, incline à admettre deux assemblées. La donation aurait pu être signée à Quierzy, la guerre résolue à Bernay. — Cf. Malfatti, p. 342. — *Contra*, Martens, p. 33. — Cf. Hauck, II, 22.

la *promissio* faite à saint Pierre et à Étienne II par Pépin, lui, Charles, son frère Carloman et les comtes francs dans l'*Assemblée de Quierzy*¹. Charles, s'étant fait lire ce document, l'approuva, en fit écrire un tout semblable par son chapelain et notaire Etherius. Il le signa avec tous ses fidèles, évêques, abbés, ducs et grafions. Cet exemplaire fut déposé dans la *Confession* du bienheureux Pierre. Une copie en fut faite par la chancellerie pontificale et emportée par le roi².

Le silence des chroniqueurs francs et de la *Vita Stephani*³,

1. *L. P.*, 318 : « ... Ut promissionem illam quam ejus sanctae memoriae genitor Pippinus quondam rex et ipse praecellentissimus Carulus cum suo germano Carulomanno atque omnibus judicibus Francorum fecerant beato Petro et ejus vicario sanctae memoriae domno Stephano juniore papae, quando Franciam perrexit, pro concedendis diversis civitatibus ac territoriis istius Italiae provinciae et contradendis beato Petro ejusque omnibus vicariis in perpetuum possidendis, adimpleret in omnibus. Cumque ipsam promissionem, quae Francia in loco qui vocatur Carisiaco facta est, sibi relegi fecisset, complacerunt illi et ejus judicibus omnia quae ibidem erant adnexa. Et propria voluntate, bono ac libenti animo, aliam donationis promissionem ad instar anterioris ipse antedictus praecellentissimus et revera christianissimus Carulus Francorum rex adscribi jussit per Etherium, religiosum ac prudentissimum capellanum et notarium suum; ubi concessit easdem civitates et territoria beato Petro easque praefato pontifici contradi spopondit per designatum confinium, sicut in eadem donationem continere monstratur; id est : a *Lunis cum insula Corsica, deinde in Suriano, deinde in monte Bardone, id est in Vereto, deinde in Parma, deinde in Regio; et exinde in Mantua atque Monte Silicis, simulque et universum exarchatum Ravennantium, sicut antiquitus erat, atque provincias Venetiarum et Istria; nec non et cunctum ducatum Spolitinum seu Beneventanum*, etc. » — Kehr pense que les mots « pro concedendis... » indiquent le but du voyage du pape; je ne partage pas cette opinion. — Kehr, *G. G. A.*, p. 700 : *Surianum*, identifié généralement avec *Sergianum* (Sarzana), est plutôt *Sorgnano* (Repetti, V, 435; voir en sens contraire Jung, *Organisat. Italiens* dans les *Mitth. des I. f. æ. G.*, 1896, 471). — *Ibid.*, 705 : *Monte Bardone*; cf. Paul Diaire, V, 27 : Grimoald envahit la Tuscie par *Alpem Bardonis*; c'est le col de la *Cisa*; Paul Diaire, VI, 58 : « In summa quoque Bardonis Alpe monasterium quod *Bercetum* dicitur aedificavit. — *Monte Silicis* est *Monselice*. » — Le *Chronicon Vulturense* (Muratori, I, II, 402 C), le *Chronicon Farfense* (Muratori, II, II, 640), le *Chronicon S. Monasterii Casin* (Muratori, IV, II, 2) donnent des résumés de l'acte de donation qui dérivent plus ou moins directement de la *Vita Hadriani*.

2. *L. P.*, 319.

3. Sur l'autorité du rédacteur de la *Vita Stephani*, voy. Schnürer, *Der Verfasser der Vita Stephani II* (*Hist. Jahrbuch*, XI, 1890, p. 425) : la *V. St.* fut rédigée entre 764 et 767 par le fameux Christophorus; il avait accompagné le pape en Gaule. — Kehr (*G. G. A.*, p. 708 et s.) insiste sur le caractère tendancieux de la *V. St.* — Ces remarques expliquent sans doute les lacunes de la *V. St.*, mais elles n'infirment pas généralement l'exactitude de son témoignage.

qui ne disent mot de cette donation, a fait croire que la donation de 774 était controuvée ou que la pièce contre-signée par Charles était apocryphe. Mais le texte de la *Vita Hadriani* ayant été rédigé en 774, le témoignage de son auteur a beaucoup de valeur s'il est sincère, et l'on n'a pas de raison de douter qu'il le soit¹. D'autre part il faut avoir mauvaise opinion de Charlemagne pour croire qu'on lui a fait signer une pièce apocryphe. L'acte de 754 portait la signature de Charles et de son frère Carloman². Charles, qui devait avoir, en 754, au moins dix ans³ et qui avait figuré dans ces cérémonies, en avait probablement gardé quelque souvenir. Tout au moins il avait dans son entourage et parmi ceux qui signèrent avec lui quelqu'un de ceux qui avaient assisté à l'assemblée de Quierzy, et le pape n'aurait pas commis la sottise, après cette donation de 774, d'écrire à Charles que Pépin avait signé une *promissio*, et que lui, Charlemagne, l'avait *renouvelée*⁴, s'il n'y avait pas eu dans les archives franques un exemplaire de cet acte ou s'il avait trop sensiblement différé du diplôme de Charlemagne.

Mais que l'acte de 774 ait été la reproduction exacte de celui de 754, il est permis d'en douter. M. Lamprecht (*Die römische Frage*) fonde sa critique du texte de la *Vita Hadriani* sur une étude très précise des privilèges de Louis le Pieux (817) et d'Otton I^{er} (962). Ces deux documents, dont le texte ne présente que

L'auteur, qui s'est servi de la correspondance pontificale (Schnürer, *loc. cit.*; Kehr, p. 708, n. 2), était à même de connaître les archives romaines.

1. Duchesne, *L. P.*, I, p. CCXLII et suiv. — Depuis que cet article a été rédigé, M. Martens a publié un nouveau livre intitulé *Beleuchtung der neuesten Controversen über die Römische Frage unter Pippin und Karl dem Grossen* pour maintenir sa première opinion sur la valeur de la *Vita Hadriani*. L'érudition et la conviction de M. Martens ne nous ont pas persuadé.

2. *L. P.*, 318.

3. Oelsner, p. 486. — *Contra*, Malfatti, p. 345. — Kehr, *G. G. A.*, p. 698. — Cf. Martens, p. 322.

4. *Cod. Carol.*, 44 (46) : « ... In ea promissione amoris quam cum vestro pio genitore... principi apostolorum... polliciti estis » (769-770). — *Ibid.* : « ... Omnia quae b. Petro... cum vestro sanctae memoriae pio genitore promissistis adimplere dignemini » — 45 (47); — 94 (98) « ... Quod b. Petro... genitor vester optulit et vestra excellentia amplius confirmavit... Pippini magni regis genitoris vestri in scriptis in integro concessum et a vobis amplius confirmatum. » — Je ne crois pas que le mot *amplius* signifie que la donation de Charles ait été plus étendue que celle de Pépin, il renforce simplement la valeur du mot *confirmatum*.

des divergences insignifiantes, reproduisent l'un et l'autre un document antérieur¹.

M. Lamprecht prétend retrouver dans les privilèges le traité de 754² et son argumentation est fort solide.

Voici le résumé de ces documents :

1. *L. O.*³ Invocation. — Donation de :

1 *c. L. O.* Rome et son duché ;

2 *a. L. O.* Villes de la Tuscie romaine ;

2 *b. L.* Villes de la Campanie romaine ;

3. *L. O.* Exarchat de Ravenne. Hoc est civitatem Ravennam et Emiliam : Bobium, Cesenam, Forumpopuli, Forumlivii, Faventiam, Immolam, Bononiam, Ferrariam, Comiaculum et Adrianisque et Gabelum⁴, cum omnibus finibus, territoriis atque insulis terra marique ad supradictas civitates pertinentibus ;

4. *L. O.* Pentapole : simul et Pentapolim, videlicet Ariminum, Pisaurum, Fanum, Senogalliam, Anconam, Ausimum, Humanam, Hesim, Forumsimpronii, Montemferetri, Urbinum et territorium Valvense, Callem, Luciolis, Egubium... ;

5. *L. O.* Le territorium Sabinense ;

6. *L. O.* La Tuscie lombarde : item in partibus Tuscie Longobardorum Castellum Felicitatis, Urbivetum, Balneum regis, Ferenti [*L. castrum*] Viterbum, Orclas, Martam, Tuscanam, Suanum, Populonium, Rosellas... ;

L. Corse, Sardaigne et Sicile.

7. *O.* Désignation du *confinium* à peu près semblable à celle de la *Vita Hadriani*. — Mention de l'église de Sainte-Christine près de Pavie laissée au pape⁵.

1. *L, 1 b* : « ... Per hoc pactum confirmationis nostre. » — *L, 3* : « ... Que pie recordationis Pippinus rex ac... Karolus imperator b. Petro ap... jamdudum per donationis paginam restituerunt. » — *L, 13 a* : « Simili modo per hoc pactum confirmationis nostrae firmamus donationes, quas pie recordationis, » etc.

2. Lamprecht, p. 91, restitution du pacte de 754.

3. Nous désignons par les lettres *L.* et *O.* les privilèges de Louis le Pieux et de Otton.

4. Sur toutes les indications géographiques contenues dans ces documents, voy. J. Jung, *Organisationen Italiens von Augustus bis auf Karl d. Gr. (Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 1896, 1-51.)* Je crois inutile de répéter ses notes.

5. « Itemque a Lunis cum insula Corsica, deinde in Suriano, deinde in Monte Bardonis, deinde in Berceto, exinde in Parma, deinde in Regia, exinde in Mantua atque in Monte Silicis, atque provinciarum Venetiarum et Istria ; necnon

8. *L. O.* Villes de la Campanie.
9. *L. O.* Patrimoines. — Mention spéciale des patrimoines de Bénévent, de Naples et de Calabre¹.
12. *L. O.* Résumé. — Donation.
- 13 *a.* *L. O.* Confirmation de la donation.
- 13 *b.* *L. O.* Donation d'un cens à percevoir sur la Tuscie lombarde et le duché de Spolète.
14. *L. O.* Répétition de la donation.
15. *L.* Suite.
16. *L.* Convention relative aux sujets de l'une ou de l'autre partie qui se réfugieraiient chez l'un ou chez l'autre des contractants.
17. 18. 19. *L.* Convention au sujet de l'élection pontificale.
20. *L. O.* Signature.

Le résumé de la *Vita Hadriani* a conservé la trace de cette disposition. Il signale d'abord l'énumération d'un certain nombre de villes, « istius provinciae Italiae, » c'est-à-dire des anciens territoires romains, puis la désignation d'un *confinium*.

Mais M. Lamprecht² soutient que le pacte de 754 ne mentionnait que les villes de Ravenne, « Bobium, Cesenam, Forumpopuli, Forumlivii..., Ariminum, Pisaurum, Fanum, Senogalliam..., Hesim..., Montemferetri, Urbinum..., Callem, Luciolis, Egu-bium, » qui furent rendues en 756; que le nom de Comacchio a été ajouté après le traité de 756; « Faventiam, Immolam, Bononiam, Ferrariam..., ... et Adrianisque et Gabelum..., Anconam, Ausimum, Humanam... » après 757, quand ces villes eurent été cédées par Didier³; le territorium Sabinense après 781; les

et cunctum ducatum Spolitanum seu Beneventanum; una cum ecclesia Sancte Cristine posita prope Papiam juxta Padum quarto miliario. » — M. Lamprecht lui-même ne prétend pas que ce passage ait été interpolé dans l'*Ottonianum*; supprimé comme inutile ou omis à dessein dans *L*; *O* le prend dans un document plus ancien. Ceci donne à penser que *O* est indépendant de *L* et est la reproduction d'un acte de Charlemagne, très probablement de celui de 774.

1. Lamprecht, p. 86, pense que le passage sur les patrimoines de Naples, Bénévent et Calabre, n'est pas antérieur à 774. Je ne vois pas de raison pour le faire écrire en 774 plutôt qu'en 754.

2. Les arguments de Lamprecht (p. 76 et suiv.) tirés de l'ordre géographique des villes ne me paraissent pas convaincants.

3. *Cod. Carol.*, 11 (mars-avril 757) : « ... Et in praesentia ipsius Folradi sub jure jurando pollicitus est restituendum beato Petro civitates reliquas : Vaventia, Imulas et Ferraria cum eorum finibus, simul etiam et saltora et omnia territoria, necnon et Ausimum, Ancona et Humana civitates cum eorum terri-

villes de la Tuscie lombarde après 787-788, ainsi que les villes de la Campanie; les cens perçus en Tuscie et dans le duché de Spolète ne furent stipulés que vers 777-778. Quant au § 7, qui ne désignait qu'une limite de patrimoines, il aurait été falsifié pour donner au pape la souveraineté des duchés lombards.

Sans nul doute, ces documents incohérents portent la trace des accords successifs qui intervinrent entre les papes et les Francs. Le *Ludovicianum* en fournit une preuve précise; § 5, « Eodem modo territorium Sabinense, sicut a genitore nostro Karolo... beato Petro per donationis scriptum concessum est... *quem ad modum ab Itherio et Magenariorum abbatibus, missis illius*, inter idem territorium Sabinense atque Reatinum definitum est. » Après chaque traité, le pacte a été recopié, révisé, corrigé, complété, précisé, amplifié. La mention du tribut de la Toscane et de Spolète a été introduite maladroitement au milieu de la conclusion du traité primitif. Enfin les dispositions du § 16 du *Ludovicianum* ont été vraisemblablement introduites dans le pacte de 781 ou dans celui de 796.

Cependant je ne crois pas que la décomposition chronologique des deux privilèges doive être aussi rigoureuse. A première vue, la démonstration est incomplète. En effet :

§ 5. La donation de Forum Sempronii et du territorium Valvense n'est signalée nulle part ailleurs.

§ 6. En 787-788, le pape reçoit Populonia, Rosellae¹, Suana, Tuscana, Bitervum et Balneum regis², mais il n'est pas question de Castellum Felicitatis, Urbsvetus, Ferenti.

Le Fragment de Fantuzzi est une contrefaçon de la *promissio* de 754 dont on est obligé de tenir compte, si faible qu'en paraisse la valeur historique. Dans le préambule où Pépin s'adresse à un pape *Grégoire*, il rapporte que le pape Étienne a demandé à l'empereur Léon la permission de faire alliance avec les Francs; il raconte le voyage et la maladie du pape, l'assemblée *post*

toriis; et postmodum per Garrinodum ducem et Grimoaldum nobis reddendum spopondit civitatem Bononiam cum finibus suis... » — *L. P.*, 256 : « Et abstulit de ipsis civitatibus quas... Desiderius rex reddere promiserat... id est Faventias cum castro Tiberiaco (*Bagnacavallo*) seu Cabellum (*Cavello*) et universum ducatum Ferrariae in integro. » Bologne et Imola restèrent à Didier et sans doute aussi Ancône, Osimo et Humana.

1. *Ibid.*, 79 (83).

2. *Ibid.*, 80 (84).

octavas paschae et termine par la donation. L'ouvrage est italien¹ et postérieur à la mort de Pépin. Les origines, sinon sa composition, sont assez rapprochées des événements qu'il raconte². La demande d'autorisation, l'ambassade de Marinus furent inventées à un moment où l'on rêvait de rapprochement entre le pape et l'empereur, c'est-à-dire probablement avant 800 et peut-être avant le concile de 787. L'ignorance de l'auteur n'autorise pas à rejeter le texte sans examen. Son erreur sur les noms du pape et de l'empereur n'est pas invraisemblable; il connaissait la *Vita Stephani* ou un texte qui en dérivait, il connaissait aussi sans doute celle de Grégoire II³. Il pouvait avoir vu quelque part une copie ou un résumé de la promissio de 754. En tous cas, la version qu'il en donne diffère assez sensiblement dans les détails du texte de la *Vita Hadriani* et des privilèges pour qu'elle en soit incontestablement indépendante; et, dans ces conditions, il y a lieu de croire qu'il s'inspire plus ou moins directement de l'acte même de Quierzy. Voici sa définition du *confinium* :

« Incipientes ab insula Corsica eandem insulam integritur, deinde a civitate Pistoria, inde in Lunis, deinde in Luca, deinde per monasterium S. Severiani⁴ in monte Pastoris, inde in Parma, deinde in Regio, inde in Mantua, deinde in Verona, inde in Vicentia, deinde in monte Silicis, deinde per Bituneas Ducatum Venetiarum et Istriae integritur, cum omnibus civitatibus, castris, oppidis, villis, parrochiis, ecclesiis eis subsistentibus⁵;

1. « *Comites, tribuni et duces ac marchiones.* » *Tribuni* appartient au style romain, non au style franc. — D'autre part, on ne trouve pas de *Marchio* avant Charles (Martens, p. 276).

2. Martens (p. 276-9) et Langen, *Entstehung und Tendenz der Konstantin. Schenkungsurkunde* (H. Z., N. E., XIV, 1883, p. 422 et suiv.) placent la composition du *Pactum* vers 774; Elsner (*König Pippin*, p. 497 et suiv.) vers 824. — Elsner (p. 149) pense que la mention de Grégoire et de Léon vient de ce que l'auteur s'est inspiré de Théophane, 6216 A M, 6217 A M, 6217 B : Στέφανος δὲ ὁ πάπας Ῥώμης προσέφυγεν εἰς τοὺς Φράγγους. Τούτῳ τῷ ἔτει ἤρξατο ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς Λέων τῆς κατὰ τῶν ἁγίων κ. τ. λ. καὶ μεθὲν τούτου Γρηγόριος ὁ πάπας Ῥώμης. Ce fragment serait donc postérieur à la Chronographie de Théophane. Mais l'auteur ne lui aurait pas emprunté autre chose : Théophane ne parle en effet que des attaques d'Aistulf et de l'élévation de Pépin. C'est inadmissible.

3. L. P., 183. *Marinus*.

4. *Viviani*.

5. LO, 2 a : « Cum omnibus finibus ac territoriis ad superscriptas civitates pertinentibus. » — L, 2 b : *ibid.* — LO, 3 : « Cum urbibus, civitatibus, oppidis et castellis. » — L, 6 : « Cum omnibus adjacentibus ac territoriis, maritimis,

deinde Adrianensem civitatem, Cumiaculum, deinde in Ravenna cum ipso exarchatu sine diminutione, Emiliam, Tuscias ambas, Longombardorum et Romanorum, Pentapolin, Monteferetrum, Urbinum, Callis, Luciol, Eugubium, Esium, Auxinum, deinde in ducatum Spoletinum¹ integriter, ducatum Perusinum integriter, Bulimartium, Narni, Utriculum, Marturanum, Castrumvetus, Collinovo, Selli, Populonia, Centumcella, Portus et Hostia, deinde Campagna integriter, Anagnia, Signis, Frisilonis, Piperni, Verulum, Patrica et castrum Nebitar, Terracina, Fundi, Spelunca, Gaeta.

« Et si idem Dominus Deus noster nobis Beneventum et Neapolim subdere dignatus fuerit, integriter tibi, beatissime Apostolorum Petre, omnia praelata loca concedimus : id est, Emiliam, Pentapolim, Tuscias ambas, ducatum Perusinum, ducatum Spoletinum cum omnibus civitatibus, castris atque monasteriis, episcopatibus sub hujus modi jurejurando sic et sic et caetera. »

On trouve cités ici un certain nombre de villes ou de bourgs dont le nom n'est pas donné par le *Ludovicianum* et l'*Ottonianum*², documents officiels et complets ; j'en conclus que l'auteur écrivait de mémoire. Mais le caractère même de ses inadvertances³ atteste qu'il n'inventait pas. Il n'a pas amplifié les donations des autres textes. Comme les privilèges, il cite des villes du duché de Rome ; c'est une autre garantie de sincérité, car, la donation de ces villes n'ajoutant rien à la puissance du pape, un falsificateur n'avait pas intérêt à l'inventer. Or, il nomme Cumiaculum, Adria, Auxinum ; ces villes étaient-elles donc mentionnées dans le traité avant 756 ? D'autre part, d'après les renseignements du falsificateur, la donation ou la promesse des villes de Toscane, que M. Lamprecht fait descendre jusqu'en 781, était comprise dans le pacte de Quierzy⁴.

Si spécieux que puissent être les arguments de M. Lamprecht,

litoribus, portibus ad suprascriptas civitates et insulas pertinentibus. » — O, 6 : « Cum suburbanis atque viculis omnibus et territoriis ac maritimis oppidis ac viculis seu finibus omnibus. »

1. In ducatu Spoletino.

2. Piperni, Verulum, Spelunca pour Gaeta, castrum Nebitar.

3. A civitate Pistoria manque dans HO ; per monasterium S. Severiani, in Suriano HO ; in monte Pastoris pour in monte Bardonis ; in Vicentia... per Bituneas manquent dans HO ; Selli pour Rosellae.

4. Castrum vetus, Selli (Rosellae), Populonia.

on est obligé de conclure que le pacte de Quierzy assurait au pape des donations qui ne furent réalisées que plus tard.

On accuse le scribe Etherius, qui est désigné par le *Liber Pontificalis* comme le rédacteur du traité, d'avoir introduit frauduleusement dans la minute les mots « necnon et cunctum ducatum Spoletinum seu Beneventanum » après la désignation du *confinium* fixé par le traité¹. La falsification était difficile. Il eût fallu que Charles fût bien inattentif pour ne pas remarquer qu'on lui faisait concéder malgré lui les duchés. Or, le pape avait attiré son attention sur eux en s'appropriant le duché de Spolète². Charles n'était pas indifférent à cette usurpation³. Il était toujours facile d'ailleurs de comparer le traité de 774 avec celui de 754 qu'il prétendait renouveler. Comme plusieurs fois il fut confirmé et que l'on chicana souvent sur les prétentions du pape, la persistance d'une faute pareille jusque dans le privilège d'Otton est inconcevable. Mais si l'on maintient dans ce paragraphe les mots « necnon et ducatum Spoletinum seu Beneventanum, » on doit renoncer à y voir, comme M. Lamprecht (p. 89), une simple limite de patrimoines.

Il n'est pas nécessaire d'imaginer une falsification. On ne saurait expliquer la cession des villes de Faenza, Imola, Bologne, etc., par Didier⁴, et les nombreuses réclamations du pape dans la suite tant aux Lombards qu'aux Francs, sans supposer l'existence de un ou de plusieurs actes de nature à légitimer ses prétentions et ses réclamations. On lui en a plus promis qu'accordé, et cela était naturel. Le pape Étienne réclame « Ravennantium civitatem et exarchatum ei pertinentem, vel de reliquis reipublicae locis, quae ipse vel ejus praedecessores Langobardorum reges invaserant⁵. » Il pouvait demander la Tuscie pour couvrir Rome⁶, la Corse

1. Lamprecht, 112-114. Lamprecht cite des passages du *Cod. Carolinus* signalant des services rendus par Etherius au Saint-Siège. — Cf. Schaube, *id.*

2. *L. P.*, 311.

3. *Cod. Carol.*, 56 (57), 57 (58), 52 (59) (fin de 775). Deux *missi* francs parcourent les duchés de Spolète et de Bénévent, contrecarrant la politique du pape. Le pape prend soin de rappeler à Charles cette donation du duché de Spolète. — *Cod. Carol.*, 56 (57) : « ... Quia et ipsum Spoletinum ducatum vos praesentialiter obtulistis... b. Petro » (775).

4. *L. P.*, 239.

5. Sackur, p. 408.

6. Hodgkin, p. 518. — Lamprecht, p. 89. Le patrimoine de Corse était perdu au VIII^e siècle. — La Corse paraît avoir été au pouvoir de l'Église de Rome sous Léon III, Jaffé, 2515. — Cf. *Monum. carol.*, p. 310. — Voy. surtout Dove, *K. Bairische Akad. d. Wiss., Sitz. d. phil.-phil. und hist. Classe*, 1894.

parce qu'il en possédait une partie¹, les duchés de Spolète et de Bénévent parce qu'ils subissaient depuis longtemps son influence et faisaient partie de sa clientèle. Pourquoi aurait-il limité ses demandes et Pépin ses promesses, en 754? L'acte de 754 n'était qu'une *promissio*². Dans le traité de 756, résultat d'un accord souhaité de part et d'autre, il était naturel que chacun fit des concessions et qu'Aistulf rendit seulement les villes qu'il avait conquises³. — De même, en 774, Charlemagne pouvait tout promettre, car Pavie n'était pas encore prise, mais il revint sur ses concessions quand il fut devenu lui-même roi des Lombards⁴. Il n'aurait rien accordé au pape s'il n'avait pas été lié par des engagements antérieurs.

En fait, le pape essaya de se rendre maître des pays situés en deçà du *confinium*. En 774, il s'était déjà nanti d'une partie de ce qu'il revendiquait. Il s'était assuré la possession de *Castellum Felicitatis* en Toscane⁵, la suzeraineté du duché de Spolète et des districts de l'ancienne Pentapole qui étaient restés aux Lombards⁶.

L'accord unanime des privilèges, de la *Vita Hadriani*, du *Codex Carolinus* d'une part, de l'autre l'existence d'un document indépendant comme le *Pactum Pippini*, nous assurent que le traité de 754 ressemble à celui de 774. On sait même par ailleurs qu'un article de ce document était relatif à la province d'Istrie, qui est comprise dans la limite tracée par la *Vita Hadriani* : cette province, qui est restée en dehors de la donation de 756⁷, était visée dans le premier traité que le pape et les Francs signèrent avec Aistulf. On sait que le pape,

1. *Cod. Carol.*, 11. Après les promesses de Didier, le pape écrit à Pépin qu'il devrait bien lui conseiller de rendre encore autre chose.

2. *L. P.*, 318. — *O* 1 : *Spondemus atque promittimus...*

3. Cf. *Vita Greg. II*. — Paul Diacre, VI, *passim*.

4. Duchesne, *L. P.*, p. CCXLI.

5. *L. P.*, 313. — Charles lui laissa reprendre cette ville (*Cod. Carol.*, 90 (60), février 776).

6. *L. P.*, 311 : « Nam Spolitini et Reatini, aliquanti eorum utiles personae... illi ad beatum Petrum confugium facientes... et in fide ipsius principis apostolorum... jurantes, more Romanorum tonsorati sunt. Etiam et reliqui omnes ex eodem ducatu Spolitino inianter desiderabant. » 312 : « Tunc post praestitutum sacramentum omnes more Romanorum tonsorati sunt et confestim ipse... bonus pastor... constituit eis ducem... scilicet Hildiprandum... Et ita... ducatum Spolitinum... sub jure et potestate beati Petri subjugavit. Sed et omnes habitatores tam ducatus Firmani, Auximani, Anconitani simulque et de castello Felicitatis... »

7. *M. G.*, ep. III, p. 715 (768-772). Étienne III à Jean, évêque de Grado :

après l'acte incomplet de 756, demandait au roi de parfaire son œuvre et de reformer les groupes de population artificiellement divisés¹. Or, le pacte de Quierzy reconstituait l'Émilie, la Vénétie et la Tuscie. La désignation du *confinium* date donc, à mon avis, de 754 et non de 774, comme le veut M. Lindner². Peut-être a-t-on prévu à Quierzy un partage du royaume lombard³. Cette hypothèse expliquerait assez bien la composition du traité. La première partie, l'énumération des villes du duché de Rome, de la Pentapole et de la Tuscie, serait la donation proprement dite immédiatement ou prochainement réalisable après une simple défaite des Lombards. La deuxième, faite en vue d'un succès complet de l'entreprise, visait le partage du territoire ennemi. La ligne Luni-Monselice limitait les parts. Pépin concédait au pape tout ce qui était au sud; il gardait le reste en laissant au pape la jouissance des patrimoines compris dans son propre lot. En 774, le pape demanda la confirmation du pacte qui dormait depuis 756 parce que l'existence même du royaume lombard était remise en question⁴.

Sans doute il est étrange que le pape, muni d'un pareil document, n'ait pas eu l'air de s'acharner à la ruine des Lombards et qu'il ait intercédé pour eux pendant la campagne⁵. Mais, en réalité, il se donnait ou on lui donna un rôle⁶; car, peu de temps après, dans ses lettres, il reprochait à Pépin de ne pas avoir réduit à néant la puissance d'Aistulf⁷.

Le silence des chroniqueurs francs n'est pas moins surprenant. Je ne pense pas que la donation ait été tenue secrète. Il faut

« ... Quoniam in nostro pacto generali, quod inter Romanos, Francos et Longobardos dignoscitur provenisse, et ipsa vestra Istriarum provincia constat esse confirmata atque annexa, simulque et Venetiarum provincia... in scriptis contulerunt promissionem ut sicut hanc nostram Romanorum provinciam et exarchatum Ravennatum et ipsam quoque vestram provinciam pari modo ab inimicorum oppressionibus semper defendere procurent. » — Weiland (*Zeitschr. für Kirchengesch.*, XVII, 385-386) a montré que cette lettre est authentique.

1. *Cod. Carol.*, II (mars-avril 757) : « ... Quod nequaquam ipse populus vivere possit extra eorum fines et territoria atque possessiones, absque civitatibus illis, que semper cum eis sub unius domini ditone erant connexae. »

2. Lindner (p. 75) croit que le fait que l'auteur de la *Vita Hadriani* ait indiqué le *confinium* tend à prouver que cette délimitation est nouvelle en 774.

3. Kehr, p. 436 et suiv. Cf. Dove, Schnürer, *ibid.*

4. Sackur, p. 418.

5. *L. P.*, 247, 248.

6. Kehr, *G. G. A.*, p. 714.

7. *Cod. Carol.*, 7.

croire qu'on la présenta comme une simple confirmation de l'accord de Ponthion¹. Les nobles francs qui l'écoutèrent n'étaient pas de grands politiques. Restitution, donation, peu leur importait. Autre chose intéressait les Francs dans ces affaires. L'acte passa inaperçu. Quant au biographe officiel d'Étienne II, il n'avait pas à enregistrer les mécomptes du pape. D'ailleurs, il est fort incomplet. En tous cas, ses renseignements ne sont pas en contradiction avec les autres documents.

L'acte se terminait par une promesse formelle de protection envers et contre tous². Pépin assurait au pape la jouissance de ses donations. C'était une alliance défensive.

En somme, au mois de novembre 753, Étienne II allait chercher en France, sans nul doute, un allié contre les Lombards, mais aussi un protecteur éventuel contre l'empereur hérétique³. Pépin, dans sa pensée, devait prendre, en 754, le rôle qu'avait tenu Liutprand en 726. Au mois d'avril 754, il se déclarait par un acte qui ne pouvait laisser aucun doute sur la nature de ses sentiments. Il usurpait une véritable souveraineté, car, par la donation, il recevait autre chose que de simples patrimoines⁴. On peut s'expliquer alors qu'au mois de juin, sans l'aveu de l'empereur, il se soit permis de conférer au roi des Francs le titre de patrice des Romains.

Constantin V, en 753, n'avait pas mis d'impôts nouveaux ni lésé les intérêts du pape. Il faisait d'Étienne II son vicaire et son plénipotentiaire. Quelle était la cause de cette hostilité ou de cette méfiance? Ce fut probablement le concile de 753 qui la provoqua⁵.

1. *L. P.*, 244 : « ... Congregans cunctos proceres regiae suae potestatis et eos tanti patris sancta ammonitione imbuens, statuit cum eis que semel Christo favente una cum eodem beatissimo papa decreverat perficere. »

2. *L. O.*, 14 et suiv.; *Cod. Carol.*, *passim*.

3. Lamprecht remarque que les promesses de défendre et de grandir l'Église, rappelées par les lettres du *Cod. Carol.* qui parlent de la donation de 754 (p. 97), ne se retrouvent pas dans celles qui suivent la donation de 774 (p. 103). Elles étaient faites contre les Grecs.

4. Dans *L* et *O*, les patrimoines sont formellement distingués des autres possessions. 12 : « Has omnes suprascriptas provincias, urbes et civitates, oppida atque castella, viculos ac territoria simulque et patrimonia. » — *Cod. Carol.*, p. 11 : « ... Ut reliquas civitates, loca, fines et territoria atque patrimonia et saltora in integro sanctae ecclesiae reddere debeat. »

5. *Cod. Carol.*, 11 (mars-avril 757) : « Et hoc obnixè postulamus praecelsam bonitatem tuam, ut inspiratus a Deo etc. ita disponere jubeas de parte Grae-

Encore neutre au mois de décembre, le pape n'en connaissait pas le caractère même au mois de février, mais il avait probablement reçu alors les lettres que les patriarches d'Orient publièrent contre le concile. Les nouvelles que lui apportèrent ses ambassadeurs le confirmèrent dans ses desseins. Les papes, ses prédécesseurs, en des circonstances analogues, en 726 et en 731, n'avaient pas été si loin. Mais l'acte de 753 était, dans sa modération apparente, plus grave que les précédents, étant plus décisif. Surtout Étienne II n'avait pas la finesse de Zacharie ni la souplesse de Grégoire II¹ : c'était une nature vulgaire. Il était emporté et passionné. Volontiers il déclamaient, et il s'enivrait de ses paroles. Il aimait l'extérieur du culte; comme les gens du peuple, il avait de la dévotion pour les saints. On le vit dans une procession à Rome porter de saintes images sur ses épaules². Il n'avait pas la dignité qui empêcha Grégoire et Zacharie de s'incliner devant les Barbares.

Il est vrai que depuis 731 les choses avaient un peu changé en Italie.

e. — Signification du pacte de Quierzy.

Le pacte de Quierzy promettait au pape l'ancien exarchat de Ravenne, les duchés de Spolète et de Bénévent et une frontière septentrionale assez indécise qui, partant de Luni, aboutissait au *Mons Silicis* en laissant derrière elle Parme, Reggio et Mantoue. Il y ajoutait d'une part la Corse, de l'autre la Vénétie et l'Istrie. Cette frontière complétait à peu près l'Émilie et l'ancienne Étrurie. C'était la limite de sa *zone d'influence*. Était-ce une frontière historique³? On ne l'a pas suffisamment démontré.

Quant à la forme du traité, elle n'avait rien d'insolite. C'est, en effet, par des actes de *donation* que Liutprand avait rendu non seulement au pape, mais à la *respublica romana*, les territoires dont il s'était dessaisi. Quant à la donation de Quierzy, elle ne transformait pas en *patrimoines* les territoires qu'elle

coram ut fides sancta catholica et apostolica per te integra et inconcussa permaneat et sancta Dei ecclesia sicut ab aliis et ab eorum pestifera malitia libertur et secunda reddatur atque omnia proprietatis suae percipiat. »

1. Hauck, II, p. 16 et suiv. — *Contra*, Malfatti, p. 330.

2. *L. P.*, 233.

3. Sackur, *loc. cit.* — Ficker (II, p. 330) croit que la limite est formée par la route de Luni à Parme et de Modène à Mantoue.

donnait à saint Pierre⁴. Le pape en recevait non la *propriété*, mais la souveraineté. Elle différait en cela des donations antérieures, qui ne lui avaient jamais cédé que des *patrimoines*. — Là où il avait des patrimoines, il revendiquait maintenant la souveraineté⁵.

Sur les pays enlevés aux provinces italiennes par les Lombards, Pépin pouvait céder au pape son droit de conquête³. Mais l'Istrie et la Vénétie n'avaient pas été conquises par les Lombards⁴, non plus que le duché de Rome mentionné dans la donation. Pépin ne pouvait donc les donner au pape qu'en les prenant d'abord lui-même. Faut-il croire que, dans les négociations de Quierzy, le pape a substitué la souveraineté de Pépin à celle de l'empereur en Italie pour la recevoir ensuite du nouveau possesseur? Le nom de *patricius Romanorum*, par lequel on a quelquefois désigné les exarques⁵, semblait en effet donner au roi des Francs une autorité éminente dans l'ancien exarchat. Mais jamais Pépin n'exerça à ce titre aucun pouvoir en Italie. Il y attachait même si peu d'importance qu'il ne le prenait pas dans ses actes. C'était une simple dignité⁶. Dans la suite, quand Charlemagne voulut revendiquer les droits attachés à ce grade, le pape opposa à son patriciat le *patriciatus beati Petri*⁷. Le *patrice* dignitaire et fonctionnaire n'était pas souverain de l'Italie; quand on voulut faire cesser toute équivoque, Charles prit le titre d'empereur. Ce n'est donc pas comme possesseur que Pépin fait donation au pape du duché de Rome et de ses patrimoines. Ce terme vague de *donatio* désigne des restitutions, des garanties⁸ et des promesses. En

1. Voy. plus haut.

2. Sigurd Abel, *Forschungen z. D. Gesch.*, I, p. 131. Distinction entre les territoires où Charles a donné au pape des droits de souveraineté et ceux où il lui a rendu des patrimoines.

3. Fred. contin., c. 126 : « Cepit urbem et restituit eam ditioni suae jure praelii. » Cf. Waitz, III, p. 28, n. 3. — Celsner, *Excurs* I, 7 b.

4. *Contra*, Sackur, p. 390 : assertion sans preuves (Kehr, *G. G. A.*, 700).

5. Paul Diaire, IV, 38 (Hartmann, p. 119). — *Chron. Salern.* (*M. G. SS.*, III, p. 470. — Cf. Cohn, p. 120 et suiv. — Cf. *Ann. Einh.*, 799).

6. Lamprecht (3 et suiv.) pense que le pape demandait la confirmation au roi des Francs; les textes qu'il cite ne le prouvent pas.

7. *Cod. Carol.*, 94, 98 : « ... Honor patriciatus vestri a nobis irrefragabiliter conservatur etiam et plus amplius honorifice honoratur, simili modo ipsum patriciatum beati Petri fautoris vestri tam a sanctae recordacionis domni Pipini, magni regis, genitoris vestri, in scriptis in integro concessum et a vobis amplius confirmatum irrefragabili jure permaneat. »

8. 14 a b, 15 (LO) : « ... Ita ut neque nos ea subtrahamus neque quibuslibet

même temps qu'un acte de donation, c'est un traité de reconnaissance. Le pacte de Quierzy reconnaît, constate, enregistre, étend et garantit les pouvoirs, les possessions, les droits et les prétentions de natures diverses que le pape possédait en Italie. De là vient son incohérence. La donation ne créait pas au pape de droits nouveaux. Même les conquêtes des Lombards, qui n'étaient pas transformées en patrimoines, n'étaient rendues qu'au successeur des exarques et au chef de la *respublica romana*¹. Ce qui ne veut pas dire que le *confinium* ait été considéré comme l'ancienne limite des provinces romaines.

Le traité et la donation de 756 confirmèrent en partie et remplacèrent le pacte de Quierzy. Ce traité accordait au pape l'exarchat tel qu'il était avant les conquêtes d'Aistulf. Toutes les villes comprises dans la donation y étaient désignées nominativement². Mais dans cette charte de 756, qui supprimait le pacte de Quierzy, il n'était pas fait mention du duché de Rome. La souveraineté du pape était déjà établie. La donation de 756 est un acte analogue à la donation de 741 qui rendait au pape, représentant du duché, les villes prises par Liutprand. Le nouvel acte de donation avec ses restrictions, plus clairement que la promesse antérieure, montre que le pouvoir reconnu au pape par le roi des Francs n'est autre que l'héritage des exarques, un *patriciatuſ b. Petri*.

Pour expliquer les réclamations du pape et ses prétentions, on a eu recours à la fausse donation de Constantin³. On a prétendu

subtrahere volentibus consentiamus, sed potius omnia... nos in quantum possumus defensores esse testamur ad hoc ut ea in (illius) ditione ad utendum et fruendum atque disponendum firmiter valeant optineri. »

1. Cf. Agnelli *L. P.* (Sergius), 159 (754) : « Igitur iudicavit iste a finibus Persiceli totam Pentapolim et usque ad Tusciam et usque ad Mensam Walani, veluti exarchus. »

2. *L. P.*, 253-254. — Voy. Lamprecht, p. 76, 77, 78.

3. Hauck, *Zeitschrift für Kirchenwissenschaft*, 1888. Analogies de langage (fréquence de *ipse* dans les lettres d'Étienne II et dans la donation de Constantin). Les mêmes faits se retrouvent dans la vie de Zacharie et autres documents. Hauck reconnaît lui-même à la fin de son article que, pris en eux-mêmes, ses rapprochements n'ont pas grande valeur. — Gmelin (*Das Schenkungsversprechen und die Schenkung Pippins*. Vienne, 1880, p. 36 et suiv.) croit que la fausse donation existait au temps de Grégoire II ; il n'en donne aucune preuve. — Janus (*Der Papst und das Concil*, p. 143-144) soutenait aussi que la donation de Constantin était antérieure à 754 et qu'elle n'était pas étrangère au traité (voy. Elsner, p. 127, n. 4, 132, n. 1). — L'auteur du *Pactum Pippini* semble connaître quelque chose d'analogue à la donation de Constantin. 5 : « Quae pridem

qu'elle existait alors et qu'elle était de la même main que certaines lettres d'Étienne II. Les analogies sont trop peu frappantes. Aucun texte antérieur à 778¹ ne contient une mention, si vague qu'elle soit, de la donation de Constantin. Si Étienne s'en était inspiré, peut-être en aurait-on quelque indice. — Mais, 1° en arrivant en France, il ne revendiquait pas pour saint Pierre la province d'Italie; 2° il n'avait pas besoin de se faire confirmer par Pépin la possession du duché de Rome s'il pouvait la justifier par des concessions impériales.

Mais il n'est pas nécessaire d'expliquer les prétentions du pape par un document de cette nature. Les véritables *Justitiae beati Petri*², c'étaient les droits que le Saint-Siège s'était acquis peu à peu par les services qu'il rendait aux Italiens. Depuis 726, qu'il ait servi ou qu'il ait combattu l'empereur, chaque phase de son histoire avait été marquée par un progrès de son autorité dans l'Italie centrale. Il y avait tenu tête aux troupes de l'exarque; il s'y était rendu nécessaire aux populations; il en avait accaparé le gouvernement. La donation de 756 marquait le dernier stade de l'assimilation du patrimoine et de la province³. La *res publica* était devenue la *république de la sainte Église de Dieu*, et le pape pouvait appeler Romains et Ravennates *utraque partes populi Dei*.

Rien ne parut d'abord changé à ceux qui ne connaissaient pas la lettre du traité. La conduite d'Étienne II ne sembla pas différente de celle qu'avait tenue autrefois Zacharie. Vers 771, les Lombards occupèrent et grevèrent la province d'Istrie. L'évêque de Grado, Jean, demanda à Étienne III la protection du bienheureux Pierre. Il envia, dit-il, la sécurité que les bienfaits du pape lui assuraient à Ravenne et aux villes voisines. Mauricius, consul

tot per imperatorum largitionem subsistebant ditioni. » — Sur la fausse donation de Constantin, voy. Hauck, *loc. cit.* — Bayet, *Annales de la Faculté de Lyon*, 2^e année, fasc. 1. — J. Langen, *Historische Zeitschrift*, 1883, II, p. 413. — Lœning, *Historische Zeitschrift*, N. F., XXIX, p. 193. — J. Jung, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, XIV, 427. — Zinkeisen, *The english Historical Review*, 1894, p. 625. — Scheffer-Boichorst, *Mitth. des Inst. f. ö. G.*, 1889, p. 302.

1. *Cod. Carol.*, 60 (61).

2. *Cod. Carol.*, p. 6 : « *Justitiam beati Petri in quantum potuistis, exigere studuistis.* »

3. Gouvernement du pape après 754 : Weiland, *Zeitschrift für Kirchenrecht*, XVII, p. 373-4; XXII, 186. — Hauck, II, p. 27. — Oelsner, p. 140, n. 2.

et duc impérial de Vénétie, s'associait à la demande de l'évêque¹. Pour les provinces italiennes et même pour les gouverneurs de ces pays placés en dehors du cercle d'action de Constantinople, le pape est resté l'intercesseur des peuples, le défenseur de la terre impériale. Il n'est ni exarque ni prince; il ne porte aucun titre. Il est « le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis². » C'est encore son influence morale qui lui assure l'autorité. Enfin ses actes officiels sont toujours datés par les années de l'empereur³.

Les Byzantins d'abord y furent trompés. Deux officiers furent envoyés à Rome après le traité de 754⁴. Ils devaient ensuite se rendre en France. Le pape ne s'expliqua pas sur le sort qui était réservé à Ravenne et à l'exarchat, et, pour faire durer l'équivoque, il fit accompagner les deux Byzantins par un de ses légats chargé de leur fermer les yeux. L'illusion ne se dissipa que quand Pépin eut déclaré franchement qu'il avait donné à saint Pierre ce qu'il avait repris aux Lombards et qu'il ne le lui enlèverait pas.

En résumé, la donation de 756 ne donnait pas autre chose au pape que ce qu'il réclamait au mois de janvier 753. Un mot seul était changé. Ce qu'Étienne avait demandé d'abord pour la *respublica romana*, Pépin le donnait à *saint Pierre*. Ce changement avait pour effet, non pas de donner à l'Église des droits nouveaux ni de déclarer que le duché de Rome et l'exarchat n'appartenaient plus à l'empire, mais d'en assurer le gouvernement au pape.

Deux ennemis menaçaient son pouvoir, d'abord l'aristocratie romaine, qui voulait avoir sa part au gouvernement de Rome⁵, mais surtout l'empereur. Un jour ou l'autre, il allait envoyer quelque patrice en Italie. Le pape tenait à son pouvoir; il ne

1. *M. G.*, ep. 3, p. 711 : « ... Ita et populus Istriæ provinciae redemptionem et protectionem a Deo et beato Petro per vestram apostolicam dispositionem desiderant et exposcunt cognoscentes magnam et ineffabilem Dei nostri misericordiam quam erga Ravennantium etc... absolvere testinavimus una cum consensu sanctorum Dei filio, Mauricio consuli et *imperiali duci* hujus Venetiarum provinciae. »

2. *L. P.*, 256. — *Cod. Carol.*, 13.

3. Jaffé, 2331-3 (Étienne II), 2242, 2350 (Paul I^{er}), 1395 (Hadrien); Troya, n° 802-874.

4. *L. P.*, 250-251.

5. Pépin protège le pape contre elle (*Cod. Carol.*, 13). — Voy. *L. P.*, 263 et suiv., et lettres de l'antipape Constantin.

devait pas désirer le retour des officiers impériaux. Après le concile de 753, il avait lieu de le redouter. Il fallait qu'il leur fermât les portes de Rome et qu'il gardât pour lui l'exarchat s'il parvenait à le reprendre. La donation de 756 avait pour objet de garantir le pape contre les entreprises possibles de Constantin Copronyme.

C'est dans les conversations que le pape eut avec le roi des Francs que naquit l'idée de la donation à saint Pierre. Pépin trouva peut-être que l'expression de *respublica romana* était équivoque et ne décidait rien. — Voulant retirer quelque avantage des sacrifices qu'il faisait, il croyait sans doute avoir intérêt à la mésintelligence du pape et des Byzantins. — Le pacte de Quierzy était à un certain point de vue un traité d'alliance du pape et de Pépin contre l'empereur²; il stipulait même que l'on agirait contre lui. Pépin s'engageait à faire son possible pour reprendre les patrimoines confisqués de Naples, de Calabre et de Sicile³. L'autorité que le pape avait acquise, il la lui garantissait et contre la mauvaise volonté des Byzantins et contre la rivalité de l'aristocratie romaine. Il était le défenseur de l'Eglise, et le pape le nomma patrice des Romains, seul titre qu'il pût lui donner. Dans l'Etat ou dans la province pontificale, le roi des Francs, décoré du titre de l'ancien gouverneur, fut le chef des armées, il fut le tuteur et le protecteur, défenseur bienveillant⁴; le pape ne lui reconnut pas d'autre pouvoir⁵.

Mais quelque intérêt qu'il ait pu y prendre, le roi franc ne créa pas de toutes pièces un état pontifical indépendant. L'acte de 756, rendu nécessaire par le concile de 753, avait été préparé par la série des événements qui s'étaient écoulés depuis 726.

f. — Les Byzantins et la donation de 756.

Aucun des chronographes byzantins ne mentionne la donation de 756. Théophane a connu le voyage d'Etienne II, mais il se trompe sur sa date et il en ignore le résultat. Il mêle dans un

1. *LO*, 14.

2. Cf. Lamprecht, p. 97, 103; Kehr, *G. G. A.*, p. 698.

3. *LO*, 9. — *Pactum Pippini*, 7.

4. *Cod. Carol.*, 8 (9), 30, 51 (53), 55 (56), 83 (86). — Hartmann, p. 130 : Le titre d'*eximius* donné à l'exarque (*M. G.*, ép. 3, p. 702; *L. D.*, 1, 61, 63) est donné au roi des Francs.

5. *Cod. Carol.*, 7.

même paragraphe les défaites des Arabes en Gaule, les rois faillants, les maires du Palais. Il se figure que Pépin ne prit le titre de roi que lors du voyage d'Étienne II. Il sait que le pape demanda des secours contre Aistulf, mais il ne dit mot des campagnes de Pépin ni des traités conclus. Enfin il transpose les événements et fait vivre Étienne avant Grégoire¹. Les chronographes byzantins ne savent pas que le concile de 753 a fait perdre à l'empire la province d'Italie. Cependant les événements de 754 ne passèrent pas inaperçus en Orient. On y sut que le pape s'était allié avec les Francs et qu'il s'était révolté avec leur appui. Mais l'on a confondu l'alliance de 754 et les négociations de 741, si l'on a connu les dernières. En tous cas, l'on n'a pas tardé à reculer la date de ces événements même jusqu'en 726 ou en 731.

Un autre document montre que, si l'on connaissait assez vaguement les démarches d'Étienne II, l'on y fit du moins grande attention; c'est une des fausses lettres de Grégoire à Léon III. Le pape y vante son autorité sur les Barbares de l'ouest; il menace de se retirer chez les Lombards, puis il parle d'un voyage qu'il va faire chez un puissant chef d'Occident.

Ce document et Théophane contribuèrent à répandre les erreurs que l'on trouve chez Cedrenus et chez Zonaras. On s'imagina que tout d'abord le pape sollicita l'appui des Francs, que sa rébellion, dès le premier moment, fut complète, et l'on fit dater de 726, au plus tard de 729 ou de 730, ce qui ne s'était accompli qu'entre 753 et 757, trente ans après le premier édit iconoclaste. On s'imagina que le pape et l'Italie s'étaient séparés de l'empereur en haine de l'iconoclasie. Les chronographes orthodoxes, animés d'un beau zèle contre les hérétiques, n'ont pas l'air de leur en savoir mauvais gré.

Toutefois les Byzantins ne furent pas insensibles à la perte de l'Italie, et l'opinion qu'ils en avaient fut fort préjudiciable à la cause de la réforme. C'était un coup inattendu. Le gouvernement impérial s'était résigné à ménager le pape et à tolérer son idolâtrie. Quand on le vit s'en aller en Gaule, on fut un peu surpris.

1. Théophane, 6215 (723-4). — *L'Historia Tripartita* (éd. de Boor, p. 272) place le passage en 6234 (741-2). — Je ne crois pas qu'il y ait eu dans le manuscrit d'où dérivent nos manuscrits de Théophane de feuillet déplacé. En 6234, dans Théophane, c'est Zacharie qui est pape. — Le passage a été déplacé par Anastase.

Puis on s'étonna de ne pas être informé des résultats du traité de 754. On eut de l'inquiétude quand on apprit la deuxième expédition de Pépin. Quand on y vit clair, l'on commença à se passionner pour l'Italie que l'on avait négligée jusque-là. On fit ce que l'on put pour la reprendre. On négocia avec les Francs, on prêcha l'iconoclasie en Gaule, on s'entendit avec les Lombards, on prépara des expéditions¹. L'on n'obtint rien. L'iconoclasie, dont le but était de consolider l'empire en Orient, fut discréditée par la perte de l'Italie. Beaucoup de gens s'imaginaient à tort que l'on ramènerait le pape en faisant cesser le schisme². Un grand nombre d'évêques et de nobles, qui s'étaient ralliés à l'hérésie parce qu'ils la jugeaient utile à l'empire, l'abandonnèrent. Il se forma un parti de politiques qui prétendait que le moment était venu de faire des concessions aux orthodoxes. A la cour même et dans l'entourage immédiat de Constantin V, on conspira³. Ce parti, qui triompha au début du règne de Léon IV, fut celui qui, sous Irène, obtint la convocation du concile orthodoxe de 787. Mais ces politiques se trompaient. Les efforts des Byzantins furent trop peu suivis et trop peu efficaces pour menacer l'existence de l'état pontifical. En 756, une fois pour toutes, il est créé. — Dans leurs rapports continuels avec les Barbares, le pape et les Italiens avaient perdu leurs anciennes préventions. En 750 il y avait, dans l'exarchat, des Romains qui souhaitaient la domination lombarde et qui appelaient Aistulf⁴. Rome était entrée dans la clientèle des Francs et elle ne chercha pas à en sortir. Sera-t-elle autonome? Le patrice franc y partagera-t-il le pouvoir du pape? Tel est le procès qui restait à débattre entre les successeurs d'Étienne et les successeurs de Pépin.

Henri HUBERT.

1. *Cod. Carol.*, *passim*.

2. Théophane, 6276. — Hardouin, *Conc.*, IV, 37 DE. — Vita S. Joannis, ép. Goth., A. A. SS., juin, VII, p. 168, 2.

3. Théophane, 6257. — Nicéphore, 83 B. — Théophane, 6257, 6258, 6259. — Nicéphore, 84 B.

4. *Benedicti Chronicon*, c. 17 (*M. G. H. SS.*, III, p. 695 et suiv.).

ÉLISA BACIOCCHI

EN ITALIE

PREMIÈRE PARTIE.

ÉLISA, PRINCESSE DE LUCQUES ET DE PIOMBINO, ET SES
COURTISANS. — UNE PETITE COUR PRINCIÈRE¹.
1805-1809.

« On aime mieux apprendre ce qui se passait
dans le cabinet et dans la cour d'Auguste que le
détail des conquêtes de Tamerlan et d'Attila. »

(VOLTAIRE.)

Le 14 juillet 1805, aux premières heures du jour, Élisabeth Bonaparte et son mari, Félix Baciocchi, faisaient, avec toute la pompe qui convenait à la sœur et au beau-frère de l'empereur, leur entrée dans les États qu'ils tenaient de sa générosité². Le carrosse de gala dans lequel ils avaient pris place et les vingt-quatre voitures qui suivaient venaient de Paris; l'Italie n'aurait pu en fournir de suffisamment magnifiques au gré des nouveaux souverains; l'empereur avait envoyé un superbe attelage de quatre chevaux et consenti à donner, comme escorte, l'escadron doré de ses gardes d'honneur dont il avait été lui-même entouré lors de son sacre comme roi d'Italie³.

1. Outre les archives de Lucques, de Florence et de Rome et les sources indiquées en leur lieu, on a consulté les archives du Ministère des affaires étrangères de Paris, ainsi que les journaux de l'époque et notamment le *Monitore Napoletano*, la *Gazzetta universale*, la *Gazzetta di Firenze*, la *Gazzetta romana*. Nous devons aussi d'intéressantes communications au comte Pierfilippo Covoni.

2. Les décrets qui les investissaient de la souveraineté à Piombino et à Lucques sont du 18 mars et du 21 juin. Le décret du 24 avril 1806 déterminait les limites de ces États.

3. Cette escorte fit grande diligence; le 13, elle avait passé par Pistoia où l'évêque dut la loger; le 27, elle était de retour à Florence; elle y fut casernée

Félix était allé rejoindre sa femme à Milan¹, où elle avait assisté aux fêtes et aux cérémonies qu'on venait d'y célébrer en l'honneur de l'empereur. De là, le couple s'était rendu à Gênes; les envoyés lucquois vinrent les y saluer au nom de la principauté. La route de la Corniche, que l'empereur faisait percer, n'était point achevée; d'autre part, la mer était mal sûre à cause des croisières anglaises; l'offre que faisait le prince Jérôme de la frégate sur laquelle il avait un commandement, la *Pomone*, fut déclinée, en sorte que Félix et Élisabeth prirent le chemin très détourné de Bologne pour gagner leurs États.

On évitait ainsi, au surplus, de traverser le royaume d'Étrurie, ce qui aurait soulevé des questions d'étiquette, chose toujours dangereuse et particulièrement épineuse dans la circonstance, car il aurait fallu ménager les susceptibilités très chatouilleuses de deux femmes, dont l'une était aussi fière de l'éclat naissant de sa maison que l'autre de l'antique renommée de la sienne².

L'acquisition du pays lucquois n'avait pas coûté grand-peine. Depuis le 1^{er} janvier de cette année 1805, la municipalité de Lucques s'était, de fait, donnée à Napoléon, dont la statue avait été placée dans la salle du Grand Conseil. Il suffit de quelques conférences de pure forme, tenues à Bologne, entre les représentants de l'empereur et les députés du « Corps des anciens, » pour leur faire accepter une constitution « garantie » par la France et, avec le titre de principauté pour leur patrie, la souveraineté d'Élisabeth Baciocchi et de Félix³; grâce à quoi ceux-ci purent troquer leur nom, qui sentait un peu son opéra-bouffe, de princes de Piombino pour celui de princes de Lucques, qui sonnait mieux⁴.

L'arbre de la Liberté que, sous l'influence des idées françaises, les Lucquois avaient naguère élevé fut, en l'honneur des mêmes idées, abattu nuitamment sur l'ordre du général Hédouville⁵, et,

dans les couvents. Le clergé avait fort à faire quand circulaient des troupes (*Archiv. Seg. Vat., Nunz. Firenze*, vol. 187).

1. Le 23 avril, le prince traverse Livourne se rendant à Piombino; il y resta peu; le 14 mai, il est en route pour Milan et fait halte à Florence (*Ibid.*). A Pistoia, on lui fit grande fête.

2. La reine-régente Marie-Louise était fille du roi d'Espagne.

3. L'acte qui mettait fin à l'existence de la république lucquoise fut signé le 23 juin; la constitution, en vingt-huit articles, réglait minutieusement la question de l'hérédité.

4. Il y eut un simulacre de vote populaire; « le suffrage individuel de tous les citoyens ratifia, à l'unanimité, » les décisions prises par le Corps des anciens.

5. Depuis quelque temps, le général comte Gabriel Hédouville résidait dans

le jour venu, chacun feignit de ne pas s'apercevoir de sa disparition¹. Depuis longtemps tous les esprits avaient été gagnés. La place étant donc nette et bien préparée, Élisabeth et son mari pouvaient venir.

Les députations administratives et les autorités politiques attendaient leur arrivée à la frontière, au beau val de Nievole, un des sites les plus pittoresques de la principauté qu'embellissaient de charmants jardins s'étaguant sur les coteaux verdoyants qui l'enserrent. L'endroit était bien choisi et l'impression première dut être heureuse. Félix accueillit les hommages des délégués, puis, monté sur un cheval superbement harnaché, il pénétra dans sa bonne ville, revêtu du costume de « prince français, » aux acclamations des habitants; la princesse le suivait dans son carrosse que traînaient six chevaux. Le général Hédouville avait réglé le détail de la cérémonie de prise de possession conformément aux sentiments que professait alors l'empereur à l'égard du clergé romain²; d'ailleurs, c'était aussi prendre la population par son côté faible. Le pas fut donc constamment donné aux dignitaires de l'Église. Le nouveau prince reçut des mains de l'évêque, Filippo Sardi, les clefs de la ville et ne ceignit l'épée que Napoléon lui avait offerte qu'après qu'elle fut bénite par lui; il prêta serment sur les Évangiles, assista à un service solennel, fit des offrandes et ce ne fut qu'alors que le héraut d'armes le proclama prince de Lucques et de Piombino, et invita les assistants à s'unir

ces parages et y dirigeait ouvertement ou sous main, suivant l'occasion, les affaires du pays. Il avait fait la grande guerre aux premiers temps de la République et contribué au rétablissement de la paix en Vendée, mais depuis était devenu quelque peu officier de salon. Ambassadeur à Pétersbourg, l'empereur, l'ayant rappelé à Paris, fit de lui un de ses chambellans ordinaires. Il avait, dans sa jeunesse, été page de la reine Marie-Antoinette. Les fonctions de cour lui plaisaient, et il se trouva tout désigné pour servir, ensuite, de fourrier aux nouveaux souverains. L'empereur le récompensa de ses services en le nommant sénateur et grand-croix de la Légion d'honneur. Il était né à Laon en 1755.

1. Un premier arbre de la Liberté avait été renversé nuitamment par les réactionnaires en 1802; mais les patriotes s'étaient empressés de le replanter. Réunis en bon nombre, armés de gourdins, ils s'étaient rendus, après minuit, sur les remparts y choisir un ormeau, l'abattre, le transporter sur la grande place et l'y fixer, surmonté par le drapeau tricolore et par le bonnet phrygien; la garde reçut la consigne d'y veiller.

2. Il avait, au reste, reçu à ce sujet des instructions très détaillées de Talleyrand (lettre du 15 messidor an XIII). La principauté étant très pauvre, le ministre des finances s'était trouvé fort embarrassé de faire face aux frais de la réception des souverains; il voulut mettre une taxe extraordinaire; Hédouville, craignant le scandale, préféra un « emprunt volontaire. »

à lui pour crier : « Vivent Leurs Altesses sérénissimes et impériales ! »

Élisa avait constamment figuré aux côtés de son mari et elle reçut, au moment du sacre, l'un des deux anneaux que l'évêque avait consacrés comme symbolisant, avec la main de justice, l'autorité souveraine.

Des fêtes furent données, qui durèrent plusieurs jours ; on banqueta, on dansa sur les places publiques ; il y eut notamment des courses de chevaux, plaisir dont les Italiens ont été de tout temps si friands.

Félix allait donc régner. Mais on sait qu'il avait surtout du goût pour jouer du violon. Tout au plus était-il apte à surveiller les bureaux, à inspecter les troupes, à passer des revues, à remplir des rôles de parade qu'il affectionnait et dont il se satisfaisait volontiers. Colonel d'un régiment qu'il n'avait pour ainsi dire jamais vu¹, ses subordonnés avaient soin de ne l'entretenir que d'affaires qui fussent de sa compétence, et leur correspondance était dans le goût des deux lettres que voici :

Camp d'Ambleteuse, 9 vendémiaire an XII
(2 octobre 1803).

Party, chef de bataillon, au colonel Baciocchi.

Je me suis fait couper les cheveux et cette maladie s'est propagée dans tous les officiers, et les sous-officiers deviennent copistes ainsi que du reste...

Un autre officier lui écrivait le 27 du même mois :

Je crois que la seule chose arrivée au régiment depuis votre absence, c'est la coupe des cheveux. Les officiers d'état-major, les officiers en étaient là avant que votre régiment et le 3^e de ligne aient commencé cette opération. M. Party a beaucoup hésité à suivre l'impulsion générale ; il a fini par céder aux sollicitations réitérées d'une grande partie des officiers, de façon que dans ce moment l'adjudant-major Dagly et le capitaine Duvenière sont, je crois, les seuls officiers qui aient encore leurs cheveux ; ce goût n'a pas enflammé nos soldats ; on ne remarque guère que les sous-officiers qui aient, en cela, imité leurs chefs, excepté deux compagnies où presque tous les soldats ont adopté gaiement cette méthode.

1. Baciocchi avait été nommé, en avril 1803, commandant de la 26^e demi-brigade et envoyé à Sedan, puis au camp de Saint-Omer ; il y resta peu.

La sollicitude de Félix n'alla jamais plus loin et les maldisants ne se cachaient pas pour répéter que ce n'était pas grand domage. Au demeurant, fort brave homme, aimant ses enfants et courtisant les filles, tout comme le roi Vert-Galant, à qui il ne ressemblait guère que par ce point, Félix était généreux des deniers que le hasard lui prodiguait et très peu vain d'une fortune inouïe.

Quand il avait épousé Élisabeth, de son vrai nom Marianne, huit ans auparavant¹, son avenir n'était guère brillant et il courrait grand risque de vieillir dans « les honneurs obscurs » de quelque bataillon, malgré les chances qu'offrait à cette époque la carrière militaire². Et cependant ce fut, de sa part, un acte de condescendance que d'épouser cette fille, point belle, sans dot, dont n'avait point voulu un marchand de savon niçois, Rubassin, qui, plus tard, entêté jacobin, eut le mauvais esprit de s'en venir vanter à Lucques³.

Les choses avaient bien changé en quelques années.

Au nom de *Pasquale*, qui, nul ne sait pourquoi, donne quelque peu à rire en Italie, sa femme substitua, a-t-on cru longtemps, celui de *Felice*, d'heureux augure⁴. Ses proches, qui d'abord l'appelaient familièrement *caro Felice* dans leurs lettres, comprirent vite que, pour se le rendre favorable, il fallait le traiter de M. Félix; sa fortune grandissant, on lui donna du monseigneur, et un sien oncle, pour lequel il avait obtenu une chaire au lycée d'Avignon (c'était le temps de la grande curée des places), lui écrivit, renchérissant sur tous, qu'il « avait bien compris que son neveu devait être traité d'Altesse. » Que n'eût-on pas exigé de lui si l'on avait été jusqu'à Majesté! Par bonheur pour Félix

1. Le mariage eut lieu le 1^{er} mai 1797, alors que Bonaparte, qui s'y opposa, était déjà dans l'éclat de sa gloire naissante. Élisabeth était née le 3 janvier 1777; Félix le 18 mai 1762. Voir *Élisabeth Bonaparte*, par Paul Marmottan, 1898.

2. Son avancement avait été particulièrement lent. Entré au service à seize ans, en 1777, il avait été nommé capitaine à la 3^e demi-brigade d'infanterie le 16 avril 1793. Il avait mis quinze ans à gagner ses épaulettes (Masson, *Napoléon et sa famille*; Marmottan, *op. cit.*).

3. Au vrai, elle avait dû épouser aussi un amiral, Truguet.

4. C'était alors la fantaisie de chacun de changer le nom des personnes chères; le sentiment qui l'avait fait naître, à l'approfondir, avait quelque chose de délicat et d'ingénieux, l'abus et la façon de s'y prendre créa le ridicule. Dans la famille impériale, ce devint une manie. On a constaté dernièrement que jamais Félix ne porta le nom de Pasquale, mais nous aurons plus tard l'occasion de citer un curieux document qui témoigne combien la croyance était répandue que son premier nom, ensuite écarté, avait été *Pasquale*.

comme pour le Bourgeois gentilhomme, on n'alla point si loin.

Tous ces beaux titres lui suffisaient. Quémendeur sans grande envolée, Félix n'aurait jamais, même avec un tel beau-frère, poussé bien haut sa fortune.

Élisa, tout au contraire, était bien de sa race, ambitieuse, impérieuse, d'aucuns ont prétendu licencieuse; elle aimait le pouvoir, non point tant pour l'éclat qui y est attaché que pour les satisfactions qu'il procure. Parmi cette volée d'oiseaux de proie qui s'abattirent autour de Bonaparte dès qu'il parut à même de les assouvir, Élisa ne fut ni la moins empressée ni la moins avide. Elle n'obtint que peu d'abord, parce que tant d'autres appétits étaient à satisfaire que les proches eux-mêmes durent surseoir à leurs ambitions. Néanmoins sa part fut belle encore.

La principauté de Lucques était riche et fertile, bien peuplée¹ de laborieux et paisibles travailleurs qui, en trois siècles, s'étaient complètement détachés de la liberté et ne songeaient qu'à grossir leur pécule; plusieurs industries prospéraient et l'agriculture, pour devenir rémunératrice, n'avait besoin que d'un peu d'encouragement. La capitale était proprement la ville des palais; il y en avait de superbes. A côté de la demeure seigneuriale des Lucchesini s'élevait le palais des Cenami dans le style le plus pur de la Renaissance; les palais Guidiconi, Mazzarosa, Mansi étaient fameux, ce dernier par ses Gobelins, sa galerie de maîtres flamands et surtout par son alcôve sans rivale, disait-on, dans tout le pays. Les grandes familles auxquelles ils appartenaient, de souche florentine, lombarde ou romaine, vivaient dans le luxe, sacrifiant, au besoin, tout aux apparences et menant chez eux une vie misérable pourvu qu'au dehors leur prodigalité fit du bruit. Telle, entre autres, la marquise Bonvisi qu'on avait toujours vue sortir en carrosse de gala, avec chasseur, maure et valets en grande livrée à sa suite, qui possédait palais d'hiver et palais d'été, et qui, lors de l'arrivée des Baciocchi, se trouvant quasi sans un écu, préféra aller vivre aux champs plutôt que de paraître à la cour sans tout l'équipage dans lequel elle avait eu coutume jusque-là de se montrer.

Ce fut même dans son palais, le palais d'hiver, que le général Hédouville, qui avait mission de tout préparer pour l'arrivée d'Élisa et de son mari, les logea en attendant mieux. Au reste, le

1. La principauté comptait alors 120,000 habitants.

logis était sortable; il renfermait une bibliothèque précieuse formée jadis par un cardinal de la famille¹, une collection de tableaux remarquables et un mobilier du plus beau style Louis XV.

A peine y fut-elle installée qu'Élisa (car on sentait bien qu'elle seule comptait) eut, à son tour, affaire à la nuée des solliciteurs et des flageorneurs; ce fut une explosion peu commune de protestations amicales ou enthousiastes dont les archives lucquoises ont conservé le volumineux témoignage. Depuis le petit-neveu corse, Domenico Cattaneo, qui commence son épître à « sa chère tante » par ces mots : « Daignez recevoir les compliments sincères et l'effusion de nos cœurs, pour la haute dignité à laquelle le gouvernement français, justement reconnaissant, a élevé votre frère Napoléon et vous. Dieu nous a fait la grâce de voir nos vœux accomplis... », jusqu'aux flatteurs plus adroits, comme le général Morand, qui lui envoyait de Corse un aigle apprivoisé; de toutes parts, Élisa reçut des vœux et des souhaits. De Gênes, on lui expédiait une branche de corail; de Corse, ses parents pauvres s'unissaient pour lui acheter du thon frais ou des olives en saumure. Il est vrai que ces envois étaient invariablement accompagnés de demandes d'argent; les parents du colonel Cattaneo avaient besoin de dix-sept mille francs pour payer les dettes qu'il avait laissées en mourant, et qu'il était d'autant plus nécessaire d'éteindre que le régiment y figurait pour une grosse somme; puis c'était un cousin, Pasquale Rossi, qui sollicitait et obtint une pension de trois mille livres; et la cohue des anciennes camarades d'Élisa à Saint-Cyr, qui, rappelant toutes « dans la plus vive sensibilité l'heureux temps où, compagnes de l'enfance, » elles avaient l'avantage « de partager les peines et les plaisirs de Son Altesse Impériale, » lui réclamaient en retour quelques bribes des richesses dont elle se trouvait comblée². Il en vint tant de ces lettres bien humbles et bien insinuates que, dans le nombre, on en rencontre plus d'une que la princesse Élisa, malgré « l'angélique douceur » qu'on lui attribuait, a rageusement froissées et qui conservent encore la trace de ce moment de dépit³.

1. Il y en eut trois, aux temps de Clément VIII, d'Alexandre VII et d'Innocent XI.

2. Élisa avait été admise à Saint-Cyr, à l'âge de sept ans, grâce aux bons offices de M. de Marbœuf (1784); elle y séjourna huit ans, jusqu'à la dispersion.

3. Ces braves gens ne prenaient pas toujours soin de se bien renseigner sur l'orthographe du nom de leur protecteur en espérance et l'écrivaient *Bacioc-*

Mais ce n'était pas tout que de recevoir des congratulations et de distribuer des faveurs, encore fallait-il s'occuper de gouverner, car l'empereur entendait que ceux dont il faisait des souverains s'acquittassent en conscience de leur métier. Elisa, à défaut du prince, était femme à ne point succomber sous le faix. Du fond de la secrétairerie d'État elle dirigea, administra, régénéra vaillamment le pays. Dès l'abord, elle avait su gagner toutes les sympathies; elle enjôla le clergé en feignant de se confier à sa direction et de le protéger contre les rigueurs exigées par Napoléon¹; à tout propos, elle mandait l'archevêque, lui prodiguait les avances, se faisait expliquer par lui la situation de la principauté. Elle conquist la bourgeoisie et le peuple en déclarant qu'elle s'occuperait tout particulièrement des institutions de bienfaisance. Le nombre en était grand à Lucques, comme dans toute l'Italie, à cette époque; il y en avait pour les incurables, pour les enfants abandonnés, pour les orphelins, voire pour les bâtards, sans compter deux hôpitaux pour les malades, mais le désordre y régnait. Elisa, comme elle l'avait promis, donna de nouveaux règlements à ces maisons et, de fait, améliora leur situation. Les prisons, cloaques infâmes, furent transformées et les détenus obligés à travailler. La vaccine commença, sous ses auspices, à être pratiquée².

Pour la noblesse, l'appât des places de cour la rendait attachée

chy, *Bachioqui* ou plus bizarrement encore; le comte de Ségur lui-même, tout grand maître de cérémonie qu'il était, ne poussait pas beaucoup plus loin la précision et adressait ses lettres « au prince Baciochi. » Depuis, l'orthographe erronée Bacciochi s'est établie en France. Dans son acte de mariage, le nom d'Elisa est écrit *Baciocchy*. D'ailleurs on serait fort embarrassé de démêler la vraie leçon. Au xv^e siècle, on écrit Baciochi; au xvi^e, Baciocchi ou Bacciochi; à partir du xviii^e, l'orthographe Baciocchi semble fixée. — Les Baciocchi, d'Ajaccio, n'étaient point du tout roturiers; leur généalogie bien établie remonte jusqu'à 1340. Un parchemin authentique de 1457 constate qu'ils étaient inscrits dans les livres de la noblesse génoise (puisque la Corse appartenait au Banc de Saint-Georges, c'est-à-dire aux Génois); des privilèges de 1513 et de 1528 leur reconnaissent l'appellation de *magnifiques*, le droit d'armes, arkebuse et pistolets, et celui de se couvrir et de s'asseoir devant le doge et le Sénat de Gènes. De la sorte, la décision des magistrats qui, en 1761, admettait leurs titres de noblesse comme établis depuis plus de deux cents ans, était parfaitement fondée en fait et en droit.

1. Les tracasseries commencèrent dès le mois d'avril 1806; il fallut mettre les scellés sur les archives de toutes les communautés, faire l'inventaire de leurs biens, argenterie, ornements d'église et même des vêtements des religieux. Les décrets « d'union » achevèrent plus tard, assez sournoisement, la dépossession.

2. Mazzarosa, *Storia di Lucca*, et Carlo Massei, *Storia civile di Lucca*. Elisa

à souhait à un régime qui semblait devoir inaugurer une ère de vie brillante et où les vanités trouveraient satisfaction. Le marquis Girolamo Lucchesini, chef d'une des principales familles nobles de Lucques, qui avait été longtemps au service du roi de Prusse, s'était rallié et reçut la charge de premier chambellan.

Pour satisfaire chacun, Élisabeth voulait indéfiniment augmenter le nombre des fonctions grandes et petites¹. Félix, qui surveillait le Trésor, avait beau se lamenter, elle en créait sans cesse de nouvelles², d'autant que l'empereur qui, de loin, ne voyait que l'effet produit, applaudissait et encourageait sa sœur.

Les principaux fonctionnaires, toutefois, étaient français.

Le secrétaire du cabinet s'appelait Froussard ; il était venu de Dijon en Italie avec la légion polonaise de Dombrowski et s'y était fixé après avoir pris pour femme une Italienne, car c'est un fait digne de remarque, un des caractères de l'époque, que, dans les premiers temps de la conquête, en Italie aussi bien qu'en Belgique, en Hollande et même dans la Prusse rhénane, les animosités furent si peu violentes que nombre de mariages s'accomplirent entre vainqueurs et vaincus. Hautmesnil, ministre pour Piombino, fut chargé aussi de l'intendance générale de la maison princière à Lucques, aux appointements de 12,500 francs. De même le médecin, le chirurgien de la princesse étaient français³, et françaises aussi les femmes d'atour, M^{me} de Laplace, dame d'honneur⁴ (dont la correspondance avec la princesse a été publiée)⁵, la lectrice, la première femme de chambre, les modistes, les brodeuses, chargées d'ajuster les envois de Paris.

fit aussi beaucoup, comme il sera dit ci-après, pour améliorer l'état des ouvriers et des paysans. Son action fut certainement bienfaisante.

1. Sa maison était considérable : un sous-contrôleur, deux maîtres d'hôtel, trois huissiers, un portier, sept valets de chambre, huit valets de pied, un chef de cuisine, trois aides, un garçon de cuisine, un chef d'office, un aide, un dépensier, trois balayeurs, un allumeur, cinq hommes de peine, un frotteur, trois suisses.

2. Il y eut néanmoins, à la fin, réduction, mais ce fut la valetaille seule qui pâtit. Les gages des hommes de peine, balayeurs, frotteurs, furent réduits de 37 fr. à 30 fr. par mois *sans nourriture*.

3. Cela changea par la suite, comme on verra.

4. Femme du mathématicien. Elle était née Courty de Romange.

5. *Lettres de M^{me} de Laplace à Élisabeth Napoléon, princesse de Lucques et de Piombino*, réunies et publiées par Paul Marmottan. Paris, 1897. M^{me} de Laplace était auprès de la princesse depuis plusieurs années ; elle vint à Paris en 1807-1808 et y représenta Élisabeth auprès des couturiers et des faiseurs ; ce n'était pas une sinécure ; Élisabeth consommait énormément de robes et de chapeaux et multipliait les commissions.

La cour, en revanche, était composée d'Italiens; il y eut tout un corps de pages tirés des meilleures familles et sur l'éducation desquels Éliisa veillait avec un soin méticuleux; ce fut elle, paraît-il, qui indiqua la méthode qu'on devait leur faire suivre pour qu'ils apprissent le français, et l'historien Sismondi, que le hasard de ses nombreuses pérégrinations amena vers ce temps à Lucques, fait la remarque que cette méthode était excellente à ce point que, non seulement les petits pages qu'on y soumettait apprenaient le français, mais que, du même coup, ils se perfectionnaient dans leur propre langue¹. On n'épargnait rien pour les bien éduquer; on fit venir de Paris, pour « la pagerie, » la géographie de Crozat, des tableaux comparatifs d'histoire dressés par Le Prévôt d'Évan et des dictionnaires latins. Pour les filles nobles aussi une école fut créée que dirigèrent des *chanoinesses*, dont quelques-unes appelées de France. Éliisa se plaisait à inspecter souvent cette école, qui portait son nom².

Les dîners d'apparat, les réceptions, les « concerts d'harmonie » et les fêtes se succédaient à la cour, et la noblesse y trouvait occasion d'y paraître avec cette pompe qu'elle était si heureuse de déployer. La petite ville de Lucques, qui pendant des siècles avait sommeillé derrière ses remparts épais, sous la protection de la Vierge, devint, tout d'un coup, une capitale brillante et gaie, pleine de bruit et de mouvement.

Toute la haute société des pays voisins et même les étrangers de distinction affluaient dans la capitale d'Éliisa; deux théâtres s'ouvrirent: l'un où l'on donnait des ballets italiens, l'autre où jouait une troupe d'artistes français; Éliisa songea même à en faire édifier un autre et demanda des plans à un architecte fameux de Paris, celui qui venait d'achever le théâtre des Variétés. Au moment du Carnaval, il y eut des mascarades; le jeu fut toléré, presque imposé. Le palais Santini resta ouvert tous les jours à ceux que tentaient la roulette et le pharaon; une banque en avait

1. C'était, apparemment, la méthode d'un instituteur de Paris, qui avait nom Choron et qui, dans une lettre pompeuse, remercie la princesse d'avoir choisi sa méthode pour instruire le peuple lucquois. A quoi Éliisa fit répondre que « les souverains sont heureux que des hommes dévoués préparent d'avance le bien qu'ils sont appelé (*sic*) à propager pour l'instruction et le bonheur du peuple. »

2. Août 1807. M^{lle} de Villemagne en fut nommée dame directrice; elle accepta, à la condition toutefois « de ne pas donner de leçons de piano. » Éliisa s'occupe fort de cette école dans sa correspondance avec M^{me} de Laplace.

pris à ferme les bénéfices moyennant une redevance annuelle de trente mille francs¹.

Durant les mois chauds, la société élégante se rendait aux bains de Lucques, où, sous les frais ombrages qui bordent la Lima, les jeux de hasard et l'imprévu des intrigues galantes distraient ses loisirs ; Élisabeth y avait fait construire un casino dans lequel les divertissements se succédaient².

En même temps, la princesse à qui il ne convenait pas de loger indéfiniment en garni dans le palais Bonvisi se bâtit une demeure plus digne d'elle ; les travaux commencés dès son arrivée, en août 1805, ne purent être achevés qu'en mars 1807³. Pour élargir la place du palais, on rasa l'ancienne tour, une église et le palais des archives. Élisabeth se proposait de décorer cette place d'un portique et d'une fontaine qui aurait servi de piédestal à la statue de Napoléon.

Mais, pour jouer les Louis XIV, même au petit pied, il faut beaucoup d'argent, et la liste civile des souverains de Lucques ne s'élevait qu'à trois cent mille francs. Elle fut vite épuisée et, malgré sa situation, la princesse ne trouvait personne pour lui faire crédit, car on était sceptique en Italie, même en ce moment, sur la solidité de la fortune si merveilleusement rapide des « Napoléonides. » Élisabeth s'adressa donc à son frère, qui, ayant reconnu qu'effectivement les ressources de la principauté ne pouvaient suffire à soutenir l'éclat d'une cour souveraine, y annexa la vallée de Garfaguana, qui, à vrai dire, ne rapportait guère rien, et, ce qui valait mieux, le territoire de Massa-Carrara⁴ ; les oliviers qui en couvraient une grande partie en fournissaient alors le plus clair du revenu, car on n'avait pas encore recommencé l'exploitation de ses riches carrières⁵. Élisabeth

1. On verra plus loin que Napoléon reprit vertement sa sœur sur cela.

2. La vogue des bains de Lucques fut si grande qu'elle dura jusqu'à la moitié du siècle. On s'y devait auparavant baigner en commun ! Élisabeth y fit installer des baignoires en marbre de Carrare !

3. Élisabeth dut se priver toutefois d'un palais d'été : « Il m'est impossible d'en avoir un comme le prescrit la constitution, » écrivait-elle, le 6 février 1807, à l'empereur, « il faudrait ruiner le pays. »

4. Élisabeth réclamait aussi le pays de Pietra Santa et de Banga, sous le prétexte qu'on y faisait la contrebande, et l'obtint (15-22 avril 1806). Le décret d'union des territoires de Massa, Carrara et Garfaguana est du 30 mars 1806.

5. Décret du 30 mars 1806. En même temps, l'empereur imposait à ce pauvre pays de lourdes contributions : 200,000 fr. par an, pour l'entretien des troupes. Élisabeth fit réduire cette imposition.

dut se contenter de ce lot¹. Pauline, sa sœur, n'était-elle pas beaucoup moins bien partagée avec la minuscule principauté de Guastalla, et Caroline n'avait-elle pas été reléguée dans le duché de Berg, pauvre et de rude climat?

Au surplus, on avait soin de calmer ses impatiences en faisant luire devant elle le plus attrayant avenir. « Il commence à s'élever des bruits sur la Toscane, » lui écrivait, dès le 2 avril 1806, son chargé d'affaires à Paris, Belluomini, « relativement à des changements qui devraient s'y opérer dans l'été prochain, quoiqu'on n'ose encore déterminer de quelle nature; je ne puis que le désirer, espérant qu'ils puissent tourner à l'avantage de Votre Altesse². »

La principauté, d'ailleurs, et Élisabeth l'avait sans doute deviné déjà, était assurément plus riche qu'elle ne le paraissait. « C'est un diamant, un diamant brut qui, dans vos mains, deviendra précieux lorsqu'il sera taillé. Vos richesses sont dans les entrailles de la terre et personne ne peut les enlever, indépendamment de plus de quarante mille mesures de bois. Vous êtes la première à

1. Deux ans après, cependant, l'empereur lui fit largesse. « Ma sœur, » lui écrivait-il le 13 mars 1808, « mon intention est, aussitôt que j'aurai l'état des domaines de Toscane, de vous donner un beau bien dans ce pays, rendant 2 à 300,000 francs de revenu net; ce qui fera un beau supplément à votre liste civile. Il est convenable de tenir cela secret. Comme vous êtes à portée de connaître le pays, voyez vous-même le bien qui pourrait vous convenir. Il n'est pas question de souveraineté, mais d'un bien particulier, il faudrait le choisir tel qu'il ne gêne pas trop la souveraineté du pays. Je viens d'ordonner qu'il vous fût donné pour votre fille des biens d'une valeur de 150,000 francs de revenu dans les états de Parme et de Plaisance, lesquels seraient, en cas de mort, réversibles à vous. Je viens également d'ordonner l'achat de la maison que vous avez à Paris pour 800,000 francs, qui seront placés sur le grand livre, en cinq pour cent, au cours actuel de 85 francs, ce qui vous fera 48,000 francs de rente; j'ajouterai volontiers ce qui sera nécessaire pour porter ce revenu à 50,000 francs. Le grand-livre est le placement le plus sûr. Vous correspondrez pour cela avec le général Duroc, que j'en ai chargé. »

2. Ce Belluomini avait joué un rôle bruyant durant la période qui précéda la prise de possession de la principauté par les Baciocchi. Acclamé par les Lucquois, il les avait bien vite dégoûtés et révoltés par ses procédés tyranniques. Il avait été longtemps gonfalonier. Élisabeth le nomma ministre des finances. Son fils, revenu de Paris (sa nomination est du 6 septembre 1806), lui succéda en cette charge, ensuite au ministère des cultes; M. Giovanni Sforza (dans ses notes relatives au *Testament de Pauline Bonaparte*), assure qu'il tomba en disgrâce pour avoir publié la traduction du *Bon sens* de d'Holbach; il résulte des archives de Lucques qu'Élisabeth lui refusa avec dureté une avance d'argent pour payer des acquisitions de biens de l'Église sécularisés. Tous les deux demeurèrent conseillers d'État.

qui j'en fais l'aveu, » écrivait à Élisabeth un vieux brave¹, le général Jean Carteaux, qui, relégué depuis longtemps, à cause de son incapacité, dans le poste subalterne de commandant des troupes cantonnées à Pise et à Livourne, connaissait, en effet, admirablement le pays. Il venait d'être mis prématurément à la retraite avec une maigre pension de trois mille francs. C'était la misère. Aussi se faisait-il très humble et très serviable, d'autant que sa disgrâce était d'ordinaire attribuée au peu d'empressement mis par lui naguère à reconnaître Félix comme prince de Lucques.

Le pauvre homme avait cru faire un coup de maître en révélant à la princesse les trésors cachés qu'elle possédait. Mais elle n'avait pas besoin de ces avis pour faire fructifier son domaine. Ainsi que plusieurs de sa famille, Élisabeth avait l'intelligence du commerce. Elle s'occupa, dès son installation, de vendre à ses sujets, au meilleur prix, les moutons qu'elle élevait en Corse; elle faisait venir de Chambéry un industriel pour qu'il établît à Lucques une manufacture de soieries²; elle commandait à Naples un envoi de plantes utiles ou décoratives afin d'en essayer l'acclimatation; elle demanda à Paris des ruches à miel d'un nouveau modèle dont on disait grand bien; elle chercha à attirer des ouvriers en « velours unis. » Elle essaya aussi la culture du coton, sous la direction du nègre Annecy et du mulâtre Duruisseau, venus de Saint-Domingue en France comme otages au temps de l'expédition Leclerc; elle tenta la création de « colonies, » offrant gratuitement des terrains aux immigrants (décret du 1^{er} octobre 1807).

Dans ses expériences parfois un peu désordonnées, Élisabeth trouva un collaborateur et un guide dont elle écoutait volontiers les avis : c'était le colonel Mariotti, un Corse, qui fut, sous la Restauration, consul de France à Livourne. Chargé d'étudier ce qu'il convenait de faire pour accroître la prospérité du pays, il soumit à Élisabeth, avant la fin de l'année 1806, un ensemble de projets relatifs à la coupe des bois, à l'exploitation des gisements d'alun, à l'amélioration du port de Vada, au développement des chantiers de construction de bateaux marchands.

1. Il n'avait, à dire vrai, que cinquante-quatre ans, mais on était vite vieilli dans ce dur métier des armes par ces temps d'incessantes campagnes. C'est lui qui avait nommé Bonaparte chef de bataillon au siège de Toulon.

2. Elle créa une école pour les ouvriers en ce genre; un comité, chargé de distribuer des récompenses aux plus habiles, organisa des expositions industrielles et commerciales.

Mariotti avait pour émule un bien humble personnage dont le nom devait, à quelque soixante ans de là, devenir étonnamment fameux. Mathieu Lesseps était consul de France à Livourne; grâce à un long séjour dans cette ville, il avait acquis une connaissance approfondie des ressources du pays et Éliisa reconnaissait volontiers à son expérience; elle lui marquait sa reconnaissance par certaines attentions dont Lesseps savait se montrer très fier. Quand lui naquit un fils, qui fut le Grand Français, elle daigna se le faire présenter et le trouva à son gré, s'il faut en croire le billet suivant du père, dont la forme fait le prix (6 octobre 1806) :

Si un de ces coups d'œil rapides et sûrs, qui n'ont été donnés par la nature qu'à la famille du plus grand de tous les hommes, a pu démêler dans les traits de mon jeune enfant quelque chose de favorable et qui ait pu lui être agréable, combien me dois-je féliciter de lui avoir donné le jour ! Quels soins ne mettrai-je point à lui inculquer pour premiers principes le dévouement absolu qu'a juré son père à son souverain et à son auguste famille ! »

Tout exagérée qu'elle est, cette adulation s'explique par le besoin que Mathieu Lesseps avait de l'appui de la princesse; un peu plus tard, il lui écrivait :

La position critique dans laquelle je me trouve me force à recourir de nouveau aux bontés de V. A. I. R. Servant dans l'étranger depuis plus de dix-huit ans, je n'ai jamais eu d'espoir que dans la protection de Votre Altesse Impériale et dans mes longs, pénibles et, j'ose dire, fidèles services. La carrière que je parcours depuis si longtemps se resserre tous les jours, plusieurs de mes collègues ont obtenu des places dans l'administration publique, et j'ose croire que, si jusqu'ici mon sort n'a point été fixé, c'est que je n'ai point été rappelé au souvenir de mon auguste maître; chaque fois que mon nom a été présenté à ses yeux, un bienfait me l'a annoncé.

Que pouvait être, en effet, la carrière d'un consul en ces temps où tout l'univers était fermé par les Anglais aux Français, à l'exception de l'Europe, qui appartenait à la France aux trois quarts ? Heureusement pour lui, Mathieu Lesseps obtint, en janvier 1809, grâce peut-être à l'intercession d'Éliisa, d'être nommé commissaire impérial dans les îles Ioniennes, où il demeura jusqu'à l'occupation de Corfou par les troupes anglaises (juin 1814).

Ce ne furent toutefois, malgré leur expérience, ni Mariotti ni Lesseps qui enseignèrent à Éliisa la source la plus impor-

tante de ses revenus. Le général Carteaux l'avait indiquée, sans s'en douter probablement, quand il lui disait que ses richesses se trouvaient « dans les entrailles de la terre. » Le cardinal Maury ne s'y trompa pas. Aussitôt qu'il apprit l'annexion à la principauté du territoire de Carrare, il écrivit à Elisa de sa retraite imposée de Montefiascone, avec l'emphase où il se plaisait, et non sans une certaine ironie peut-être, bien qu'il comptât, dès cette époque, se faire de la princesse une protectrice :

Au moment où une promotion inouïe de souverains vient de consacrer à jamais les prodiges de la dernière campagne et la suprématie de la France..., je félicite Votre Altesse d'avoir dans sa souveraineté les plus belles carrières de marbre que nous ayons en Europe; un si beau domaine était dû à son amour éclairé pour les beaux-arts.

Quoi qu'il en soit, Élisabeth se détermina, dès qu'elle eut pris possession de Carrare, à entreprendre la réexploitation de ses mines depuis longtemps délaissées? Les difficultés à vaincre étaient grandes; il fallait ouvrir des routes, réunir des capitaux et surtout trouver des ouvriers et leur enseigner un métier dont la tradition s'était depuis longtemps perdue. Sous le patronage de la princesse, la *Banque élisienne* fut fondée au capital assez modeste de trois cent mille francs, afin de fournir des fonds, à cinq pour cent, à ceux qui tenteraient des travaux dans les carrières. Elisa donna elle-même l'exemple et entreprit une partie de l'exploitation pour son compte.

Les premiers blocs de marbre extraits servirent à fabriquer des bustes de l'empereur qu'Élisabeth envoya par douzaines à tous les hauts fonctionnaires, à Duroc, à Talleyrand, à Clarke, à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, aux directeurs des douanes, à bien d'autres. C'était là, au reste, un excellent placement, car chacun, afin de faire sa cour au maître et, à la fois, à la princesse qu'on savait si influente¹ et si commerçante, à l'envi réclama l'honneur de recevoir, en y mettant le prix, des bustes

1. Influente, elle l'était; beaucoup lui durent leur élévation ou de n'être pas brisés, chose plus difficile encore, et, cependant, son frère ne l'avait pas en gré. Elle lui ressemblait trop, entière et superbe comme lui. Il la combla, ce qui n'empêcha pas Elisa de lui écrire, en 1810 (1^{er} juillet) : « Après quatre années de peines et de chagrins, j'ai donc la consolation de voir que V. M. ne me croit pas indigne de son attention. Le plus grand des monarques veut bien s'intéresser au destin de la plus humble des femmes. » Élisabeth était alors souveraine de la Toscane et superbement apanagée, ce qui donne toute sa saveur au compliment.

du même modèle. Les commandes affluèrent¹. Aussi Élisabeth s'empressa-t-elle d'étendre son industrie; toute la famille impériale fut mise en effigies. On ne tenait pas trop, à ce qu'il semble, à une ressemblance absolue, pourvu que l'œuvre, en elle-même, fût suffisamment belle. Le secrétaire de la princesse écrivait sous sa dictée en ces termes au directeur des travaux, à propos d'une statue de Caroline (le 12 août 1808) : « ... Le corps de la statue sera fait d'après ce qu'il y a de mieux dans les modèles de l'antiquité qui sont à l'Académie, la tête couronnée de lauriers. » Il ajoutait : « Il faut aussi six bustes du père et de la mère de S. M. l'empereur, comme les derniers envoyés à Marlia... M. Bartolini fait-il la grande statue de S. M. l'empereur? C'est lui qui doit surveiller ces travaux. » Bartolini était, au reste, sans cesse occupé à façonner l'image de quelque membre de la famille impériale. S'il quittait Carrare, c'était pour se rendre à Lucques, afin d'y modeler le buste du prince Félix et de sa femme².

Comme on réclamait les bustes de personnages de plus en plus divers, Élisabeth dut s'adresser à Paris pour obtenir des modèles; elle réclame le buste de Joseph et de sa femme, de la reine de Hollande, de la reine de Westphalie, du cardinal Fesch; finalement, il lui faut la statue du tsar Alexandre! La demande augmentant toujours, Carrare devint une véritable manufacture.

Qu'eût-ce été si le projet de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély avait été mis à exécution! Il voulait que chaque commune de l'Empire, et l'on sait que l'Empire en comptait bon nombre alors, commandât à Carrare un buste de Napoléon!

Lorsque la vogue des bustes de la famille impériale serait épuisée, la princesse se réservait de lancer ceux des maréchaux; puis on fabriquerait « des objets d'utilité à bas prix, » car, comme elle l'écrivait à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, qui semble avoir été son factotum en France, « les bustes n'ont qu'un temps, » voire ceux des plus grands personnages. La Banque élysienne

1. Lacépède répondait à l'envoi d'un de ces bustes : « Votre Altesse Impériale, Madame, a eu la complaisance de penser à me procurer l'avantage inappréciable de tenir de l'auguste et digne sœur du plus grand des souverains le buste de ce héros des héros que personne ne vénère, ne chérit et n'admire plus que moi. Avec quel soin, Madame, je conserverai, comme un monument de gloire, et la lettre de Votre Altesse Impériale et le buste dont tout, jusqu'au marbre, rappellera vos bontés! »

2. Bartolini, jeune encore (il était né à Varnia en Toscane vers 1777), devait ce service à la France; ses deux maîtres, Desmarests et Lemot, étaient tous deux français.

reçut même l'ordre d'ouvrir en vue de cette opération, sur laquelle Élisabeth fondait de grandes espérances, des négociations à Turin¹.

Mais il convenait aussi de songer au grand art. Élisabeth commanda donc au sculpteur Canova une statue colossale de Napoléon, dont elle lui fournit la matière. Canova l'entreprit; mais, avant qu'il l'eût achevée, l'empereur était tombé, et ce fut Wellington qui, par fantaisie ou vantardise de héros victorieux, l'acheta.

Cependant, Élisabeth désirait que sa capitale brillât par les arts et les lettres aussi bien que par sa prospérité matérielle. Sur son ordre, une Académie fut instituée, ou plutôt reconstituée², qui prit le nom, bien entendu, d'Académie Napoléon³. César Lucchesini, dont le père occupait, on l'a vu, une des grandes charges de la cour, en fut vice-président, c'est-à-dire président effectif, car Félix, à qui la présidence avait été décernée, eût été assurément fort empêché d'en diriger les discussions. C'était, au reste, un érudit qui, à l'exemple de quelques érudits, ses compatriotes, publiait beaucoup. Afin de donner à la nouvelle Académie un certain lustre, Élisabeth y agrégea aussitôt les plus fameux parmi les savants français. Monge, en physicien qu'il était, lui adressa en retour le compliment que voici : « Le peuple de Lucques, naturellement porté vers les sciences, les lettres et les beaux-arts, n'attendait, pour les cultiver avec succès, que d'être *électrisé* par une souveraine qui en connaît tout le prix. » Elle avait demandé à Laplace⁴ un spécimen du mètre et du kilogramme en même temps qu'elle l'informait de sa nomination. Laplace s'empressa d'envoyer les deux étalons, et le système métrique fut aussitôt imposé dans les États de la princesse, ainsi que la division horaire et la monnaie française⁵.

1. C'est là ce qu'Élisabeth appelait, dans une lettre adressée à Talleyrand, « une institution fondée pour la gloire de l'empereur et la reconnaissance des peuples. »

2. Il existait à Lucques une Académie depuis 1684; comme c'était la coutume en Italie, elle avait pris un nom bizarre, et s'appelait, par prétentieuse antiphrase : *Académie des obscurs*.

3. Déjà la grande place du Palais avait reçu le nom de Napoléon et la porte monumentale, dont Élisabeth projetait l'édification, devait se nommer de même. Le décret constitutif de l'Académie est du 15 août 1805; le nombre des membres était, bien entendu, fixé à quarante. La nouvelle Académie, sous l'impulsion d'Élisabeth, publia un recueil utile de documents sur l'histoire de la ville.

4. M^{me} de Laplace était, on l'a vu, dame d'honneur d'Élisabeth.

5. Élisabeth avait voulu faire frapper, pour sa principauté, une monnaie nou-

Plusieurs des nouveaux élus reçurent, avec leur diplôme, une médaille gravée par Santarelli et représentant l'effigie « napoléonisée » d'Élisa¹; le poète Stanislas de Boufflers n'obtint pas cette faveur, bien qu'il eût été parmi les assidus du salon d'Élisa alors que, au temps du Consulat, elle réunissait chez elle un cercle littéraire dont Chateaubriand était le héros. Il lui en fit reproche dans la dédicace d'un de ses ouvrages, grave celui-là, par aventure, le *Traité du libre arbitre* :

J'ose me plaindre à V. A. I., en ma qualité d'un de ses académiciens, de ce que plusieurs de mes confrères, plus heureux que moi, ont reçu votre médaille jointe à leur diplôme. Si l'on avait supposé que cette image, si agréable et si regrettée, était plus présente à ma pensée qu'à celle de personne, on aurait eu raison sans doute, mais c'est en même temps une raison pour moi d'en être plus avide et plus jaloux.

Qu'en termes galants ces choses-là sont dites²!

Parmi les nouveaux académiciens, il y en avait de plus illustres. Le cardinal Maury, après avoir longtemps combattu en toute occasion, et sur sa politique religieuse surtout, le premier consul, était devenu son plus fervent admirateur, et, comme achèvement, il avait eu soin de se ménager les bonnes grâces de la sœur. A ce double point de vue, la lettre qu'il lui adressait, le 23 mars 1806, mérite d'être transcrite. Il y dit : « Napoléon est et sera toujours pour moi le premier et le plus grand de tous les hommes... Vous, Madame, vous êtes l'adorée de tous ceux qui savent apprécier l'esprit et la grâce, qui embellissent la bonté et la dignité de la cour de Louis XIV, qu'on retrouve à Lucques (*sic*). » N'oublions pas, après avoir lu ces lignes, que le duc de

velle, et, croyant se montrer adroite, elle y avait fait mettre en exergue ces mots : *Napoleone protegge l'Italia*; ce qui lui valut de l'empereur cette rebuffade : « Fontainebleau, 11 novembre 1807. — Ce type n'est pas convenable; ce qu'on veut mettre en place de *Dieu protège la France* est indécent. »

1. Voir plus loin ce que disait d'elle l'évêque Arrighi; son frère Joseph a écrit : « C'est, de nos trois sœurs, celle qui, au moral comme au physique, avait le plus de traits de ressemblance avec Napoléon » (*Fragment historique écrit par le roi Joseph*, par Du Casse). Mais, si elle ressemblait à son frère, c'était en laid : « Très grande, extrêmement maigre, avec des cheveux noirs, des yeux noirs à fleur de tête, une grande bouche, de belles dents, seule des Bonaparte, Élisabeth n'avait point de beauté, » dit F. Masson (*Napoléon et sa famille*).

2. La médaille de l'Académie Napoléon fut également envoyée à « M. de Beauharnais » (18 mai 1806).

Nivernois avait loué Maury, lors de sa réception à l'Académie, en 1784, « de savoir parler des princes sans flatterie. »

Cela n'empêcha point l'empereur de lui refuser longtemps sa faveur; il dut se résigner à occuper la chaire épiscopale de Montefiascone et à rester éloigné de Paris. Enfin, Élisabeth aidant sans doute, car de telles louanges n'avaient pas dû la laisser insensible, il fut autorisé à revenir à Paris (mai 1806) et nommé premier aumônier du prince Jérôme¹, que l'empereur souhaitait vivement de voir ramené dans le giron de la famille impériale. Maury, bien entendu, prit cette entreprise très à cœur; il y allait de sa fortune politique! « Ma satisfaction serait parfaite, je le confie en secret à Madame, disait-il à Élisabeth, si en applaudissant à tous les magnifiques établissements de la famille impériale, qui n'a encore en France qu'un seul rameau fécond pour le trône², je n'en voyais pas sans douleur deux branches précieuses encore séparées de leur tige. Plus les maisons régnantes sont nombreuses, plus elles sont puissantes, et l'histoire nous donne à ce sujet de précieuses leçons. » Sachant tout l'intérêt qu'Élisabeth portait à l'affaire, il avait soin de la tenir informée des progrès de son intervention. Il lui écrit avec onction : « Le prince a eu la bonté de me surprendre la semaine dernière de la manière la plus agréable, en me faisant remettre une très belle bague que je porte avec orgueil, mais qui redouble dans mon cœur, toutes les fois que je la regarde, l'extrême désir que j'ai de lui présenter bientôt à l'autel l'anneau nuptial qu'il doit placer lui-même au doigt de son auguste épouse. C'est la plus belle fonction que puisse souhaiter son premier aumônier, qui ferait le voyage d'Allemagne avec le plus grand plaisir s'il était chargé du petit discours qu'exige cette cérémonie. »

On sait comment Jérôme finit par se plier aux volontés de son frère et reçut une couronne en échange de sa soumission; Maury, dans un transport de joie, d'écrire aussitôt à la princesse : « C'est le huitième roi créé par notre empereur, sans parler de quelques autres auxquels il a fait grâce de leur couronne. » Il n'y eut pas jusqu'à un négroillon appartenant à Jérôme, et qu'Élisabeth s'était chargée d'élever dans l'école où l'on dressait ses pages, qui, à cette nouvelle, ne se sentit saisi d'une joie débordante. « Le petit nègre est devenu fou de joie, écrit à Élisabeth le directeur de l'école;

1. Le 20 septembre de la même année.

2. Louis était alors le seul des frères de Napoléon dont la descendance fût apte à succéder à l'empire.

il désire envoyer une lettre de réjouissance à son maître. » Éliisa lui accorda cette satisfaction.

Maury était, on le voit, et non sans cause, très attaché à la princesse. Lors de sa réélection tardive à l'Académie, dont son hostilité contre le premier consul l'avait fait exclure au moment de la reconstitution de ce corps (1803), il lui fit hommage de son discours en ces termes (5 mai 1807) :

Je m'empresse dès aujourd'hui d'avoir l'honneur (malgré son titre nouveau, Maury n'en était pas devenu plus puriste) d'adresser à Votre Altesse Impériale mon discours de rentrée à l'Académie, que je dois prononcer demain, et je prends la liberté d'y ajouter un exemplaire pour son Académie, qui ne m'a pas encore envoyé son diplôme. J'ai profité, avec un sentiment de véritable bonheur, d'une occasion si favorable pour manifester une partie de l'inexprimable admiration et du fidèle dévouement que je dois à notre auguste empereur. Le ridicule procès que m'avait suscité la bande joyeuse de l'Institut et qu'elle a perdu avec dépens¹ a beaucoup retardé cet hommage, et c'est le seul désagrément que m'ait causé cette tracasserie.

Sismondi fut aussi l'obligé d'Éliisa, non pour avoir été porté au nombre des académiciens de Lucques, mais parce qu'elle lui avait ouvert les archives de ses États. Il lui adressa la lettre suivante qui mérite d'être reproduite :

Madame,

J'ai déjà eu l'honneur de faire hommage à Votre Altesse Impériale et Royale des deux premiers volumes de mon histoire des Républiques italiennes au moyen âge, et Votre Altesse a daigné à cette occasion permettre que les archives de Lucques me fussent ouvertes et que les historiens manuscrits, qu'une jalousie sans motifs avait tenus cachés sous le précédent gouvernement, me fussent communiqués. Permettez-moi, Madame, de témoigner ma reconnaissance de cette faveur en mettant aux pieds de V. A. I. et R. les tomes troisième et quatrième

1. L'Institut l'avait chicané sur les titres de Monseigneur et d'Eminence qu'il voulait qu'on lui donnât; un article du *Moniteur*, où l'on devina la pensée de l'Empereur, trancha l'affaire en sa faveur. L'Académie se vengea en chargeant de le recevoir le moindre des siens, l'abbé Sicard qui, en revanche, n'épargna pas les compliments. C'est à l'occasion des pourparlers assez aigres qui précédèrent que Maury, s'adressant à Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, lui dit le mot fameux : « Je m'estime très peu quand je me considère, mais beaucoup quand je me compare. » Maury avait été élu, en octobre 1806, comme successeur de Target, et ne fut admis que le 6 mai de l'année suivante. Le délai dépassait alors de beaucoup la coutume (Poujoulat, *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres*, 1855).

du même ouvrage. Ce ne sont point encore ceux pour lesquels j'ai profité des lumières que votre bonté m'a procurées. Dans le cinquième tome seulement, je ferai l'histoire du règne glorieux de Castruccio, duc de Lucques, aussi bien que des calamités qui suivirent sa mort. C'est dans le *xiv^e* siècle seulement que les peuples que V. A. I. gouverne jouèrent un rôle brillant dans l'histoire, mais alors même ils éveillèrent l'attention de leurs contemporains bien autant par leurs souffrances que par leurs exploits. Puissent-ils aujourd'hui trouver plus de bonheur dans le repos que V. A. I. leur ménage. La gloire des armes est désormais interdite aux petits peuples, mais la carrière des lettres et des arts leur demeure ouverte. Dans cette même Italie où vous réglez, les maisons d'Este, de Gonzague, de Malatesta ont montré avant vous, Madame, quels développements une protection puissante pouvait, dans un état semblable au vôtre, donner à l'esprit humain. On vit les philosophes, les poètes, les savants, les artistes qui illustrèrent le *xvi^e* siècle se rassembler dans ces cours, qui demeureront à jamais célèbres. La ville de Weimar, bien inférieure à Lucques et en population et en richesse, a mérité le nom d'Athènes de l'Allemagne depuis que l'illustre chef de la branche Ernestine de Saxe y a rassemblé les fondateurs de la littérature teutonique. V. A. I. et R., digne d'imiter tous les exemples généreux, se propose le même genre de gloire. Vous avez pris sous votre protection l'Académie italienne fondée à Livourne, vous attirez les hommes distingués de l'Italie dans votre capitale, et, si vous refusez d'échanger votre principauté contre un nouveau royaume, si les tems qui ont produit l'Arioste et le Tasse peuvent jamais renaître, ce sera Lucques et non plus Ferrare qui sera l'asile du génie.

La poste ayant refusé de se charger de mes deux volumes, ce sera mon beau-frère, M. Ant.-C. Forti de Pescia, qui aura l'honneur de les mettre aux pieds de Votre Altesse.

Le très humble, très obéissant et très respectueux serviteur,

J.-A.-L. Simonde de Sismondi.

Genève, 12 août 1808.

Élisa avait aussi sa troupe de musiciens attitrés. Elle trouva le fameux Paganini attaché à la « chapelle nationale » de la république lucquoise et le nomma « virtuose de chambre. » Spontini, dont elle se proclamait l'admiratrice, lui adressait la partition de *la Vestale*, non sans lui faire connaître, toute fausse modestie écartée, que « cet opéra avait été accueilli avec faveur à Paris et que l'empereur même avait daigné lui en faire compliment. » Paisiello reçut d'Élisa une médaille d'or pour son *Rapt de Proserpine*. Elle appela pour diriger l'École des beaux-arts

le Lucquois Tofanelli, un portraitiste qui avait à Rome un atelier en vogue, et le nomma sénateur.

C'est ainsi que la princesse savait grouper autour d'elle, de loin comme de près, ceux de qui la réputation pouvait accroître le lustre de sa cour.

Il lui était permis maintenant de se montrer généreuse envers les artistes qui affluaient à Lucques. L'augmentation de la liste civile, la coupe des forêts de Piombino, que lui avaient suggérée Carteaux et Mariotti¹, son industrie toujours en éveil et en quête d'opérations fructueuses, transformaient en abondance la disette des premiers temps. En juin 1808, Félix se trouva assez riche pour renoncer au traitement qu'il touchait comme sénateur de l'empire². Élisabeth avait prêté à sa sœur Pauline, l'année précédente, deux cent quarante mille francs pour l'achat de l'hôtel Charost à Paris. Cette somme lui fut rendue par l'empereur, qui, il est vrai, retint quinze mille francs par mois sur la pension qu'il servait à Pauline. Leur aisance était même si grande que les Baciocchi purent acquérir pour cent vingt-huit mille écus (plus d'un demi-million de francs) le domaine de Marlia, situé sur les collines qui dominent Lucques au nord-est et qui appartenait à la famille des Orsetti; l'ancien château qui y existait avait été déjà transformé par les Orsetti en une villa seigneuriale d'aspect moins sévère; Élisabeth voulut lui donner un cachet princier; elle acheta tout à l'entour des terres de façon à constituer un domaine de plus de cinq kilomètres de tour; elle y fit élever un observatoire et une chapelle dans le style byzantin, dessiner des jardins et placer des statues, comme l'exigeaient le goût de l'époque et le voisinage de Carrare³.

1. Il y avait aussi une certaine forêt de Buriano que lui contestait la commune de Florence et dont Élisabeth devait tirer d'assez beaux revenus, à en juger par l'âpreté avec laquelle elle conduisit la dispute (*Affaires étrangères*).

2. Cet abandon, au vrai, ne fut pas tout à fait volontaire. L'empereur, en accordant à sa sœur les largesses dont il a été parlé, avait ajouté : « Il est convenable que le prince Félix ne touche point son traitement de sénateur. Il doit écrire au trésorier du sénat qu'il s'honore trop de son titre de sénateur pour y renoncer, mais qu'il ne touchera pas le traitement, désirant qu'il bonifie la caisse du sénat » (13 mars 1808).

3. Après 1859, la villa Marlia échut à la Couronne d'Italie : le roi Victor-Emmanuel en consentit gracieusement la jouissance à la veuve du prince de Capoue (dont le mariage n'avait pas été reconnu par les autres Bourbons de Naples) : elle y demeura jusqu'à sa mort. A présent, la villa sert d'asile à son fils, qui, depuis trente ans, est frappé de folie.

Les pavillons des corps de garde, les vases décoratifs de style grec, des sta-

Les États d'Élisa prospéraient, ses sujets étaient dociles, par résignation ou par amour, peu importait; sa petite cour l'emportait en éclat sur toutes celles d'Italie et la reine d'Étrurie devait en endêver à Florence, ce qui n'était pas pour atténuer sa satisfaction; un enfant lui était né, une fille il est vrai, à qui, pour corriger cette erreur du sort, elle avait donné un nom aussi masculin que possible¹; enfin, malgré les dépenses énormes qu'elle avait faites en constructions et pour mettre sa maison sur le plus haut pied, son trésor était plein. Tout succédait à la Sémiramis de l'Italie, comme on commençait déjà à l'appeler, sans égard pour le prince son mari. Mais Sémiramis signifie, paraît-il, « celle qui aime » dans le langage du pays où vivait cette reine, et, pour qu'Élisa pût lui être, en conscience, comparée, il fallait bien qu'à tort ou à droit elle passât pour avoir justifié le surnom.

Nous entrons ici dans la chronique scandaleuse et, partant, suspecte. Il y avait à la cour de Lucques un brillant cavalier,

tues dégradées dans le parc, des albatres et des appliques de bronze, les aigles impériales dans la frise de la grande galerie, témoignent seuls aujourd'hui des splendeurs *élysiennes* de la demeure des Baciocchi.

1. Napoléone-Élisa, que, par adulation, on nommait communément *M^{me} Napoléon*, elle était née au château de Marlia, le 3 juin 1806; le docteur Hallé, médecin ordinaire de l'empereur, vint pour accoucher Élisa. Aussitôt qu'elle fut au monde, la petite princesse eut une maison comme il convenait. Élisa en régla elle-même le fonctionnement dans une note manuscrite rédigée avec toute la désinvolture orthographique qui convenait à une grande dame :

« *M^{me} Rose de Blar* est nommé Dame de Compagnie, attachée à l'intérieur de *M^{me} Napoléone*, elle aura trois mille francs d'appointement, elle fera près de la princesse Napoléone le service d'intérieur, l'accompagnera à la promenade, soit à pied, soit en voiture, elle remplacera les sous gouvernantes dans toutes les fonctions d'intérieur.

« Le service d'honneur est *exclusivement* réservé aux deux sous gouvernantes et elles doivent la remplacer elle-même pour ce service, — qui consiste à conduire *M^{me}* à LL. AA., à la servir pendant les repas et à monter dans les voitures de LL. AA. lorsque *M^{me}* y monte.

« Elle peut avoir une femme de chambre qu'elle payra. Lorsque S. A. fait demander la Dame de compagnie pour faire de la musique, elle peut se présenter en robe courte à la campagne et en robe longue à la ville.

« Les jours de concert, au moment où S. A. entre dans la salle de concert, elle peut si rendre, et prendre place parmi les dames, mais près de la musique; de même dans le salon elle peut toujours entrer dans le salon le temps du concert.

« Elle comencera son service demain 13 novembre (1808). »

Élisa avait eu deux enfants : Charles, né à Ajaccio en 1798, mort l'année suivante à Marseille, et Napoléon, mort peu après sa naissance.

Napoléon accorda un douaire à la petite princesse; il lui donna 150,000 fr. de rente, mais avec la réserve que 30,000 seraient employés pour son entretien, le reste devait être placé sur « le grand Livre de France » et lui faire sa dot.

grand vainqueur des âmes féminines, beau, jeune et séduisant; il s'appelait Bartolomeo Cenami¹. Dès sa naissance, de souveraines destinées parurent lui être promises; le roi de Sardaigne lui avait servi de parrain, et son baptême eut lieu devant le dais royal; à peine arrivée à Lucques, Éliisa le combla des marques de sa faveur; il devint son premier écuyer, reçut la direction de l'Instruction publique, la croix de la Légion d'honneur et celle de la Couronne de fer, une large part lui fut attribuée dans les biens des corporations religieuses qui venaient d'être sécularisés², ainsi qu'une pension de quarante mille francs sur la caisse spéciale appelée « Fonds des fabriques de soyerie et broderie³. » Grâce à ces largesses, Cenami put mener grand train, fit « restaurer et redorer » sa demeure ancestrale et y donner les fêtes les plus brillantes auxquelles la princesse ne manqua pas d'assister. On le voyait au palais sans cesse à ses côtés, ainsi que ses fonctions le lui imposaient, au reste⁴.

Or, il se rencontra qu'Éliisa, vers ce temps, se sentit incommodée; elle était atteinte, disait-elle, d'une affection qu'on nomme en Italie le mal de Sainte-Marthe; aussitôt le docteur Vaccà fut mandé de Pise et profita de l'occasion pour se faire accorder une pension égale aux appointements qu'il recevait comme professeur à l'Université⁵. Si on l'appelait aussi brusquement, si on le gratifiait si généreusement, n'était-ce pas, à n'en point douter,

1. Né à Lucques, le 2 mai 1775.

2. Le 4 juillet 1806, Félix I^{er} avait décrété l'application dans ses États du « Concordat conclu entre le gouvernement français et Sa Sainteté le pape Pie VII. » L'article XII du décret portait que tous les biens des curés seraient réunis aux Domaines et vendus comme biens nationaux; l'article XIII déclarait que les biens des établissements religieux seraient provisoirement conservés et administrés par les administrateurs des Domaines. (*Registro dei Decreti di S. A. I. il Principe di Lucca e Piombino.*) — Les communautés étaient nombreuses dans le Lucquois; on y comptait dix-sept couvents de femmes et quinze monastères, contenant un personnel de plus de mille religieux. A l'exception de sept maisons appartenant à des ordres mendiants, les autres étaient fort riches. (Leurs revenus s'élevaient à 621,000 livres.) Éliisa fit, au commencement, quelque difficulté à supprimer en une fois toutes ces communautés, mais l'empereur insista et, l'une après l'autre, elles disparurent. (Mazzarosa, *Storia di Lucca*, t. II, p. 252, donne, en grands détails, l'histoire de ces destructions.)

3. Voir ce qui a été dit plus haut au sujet de l'industrie de la soie.

4. Quand Cenami fut à Paris, en 1807, Éliisa ne cessait de le recommander à M^{me} de Laplace et de s'occuper de lui. Elle voulait être entretenue de toutes ses actions (correspondance déjà citée).

5. C'était le médecin lors des occasions graves; Félix s'étant presque cassé le bras en tombant de cheval, en 1808, on le vit venir aussitôt.

qu'une chose grave s'était passée où son intervention devait rester secrète? Et là-dessus on raconta que le docteur avait accouché la princesse d'une fille qu'il s'était chargé lui-même de placer en nourrice à Gello (on précisait l'endroit), chez une paysanne habitant sur les terres du négociant pisan La Longa. Pourquoi aurait-on entouré de tant de mystère une grossesse à laquelle on pouvait, ce semble et sans invraisemblance, faire admettre que Félix n'était pas étranger? C'est ce qu'on ne prenait pas la peine d'expliquer. Au surplus, la princesse était sujette à des indispositions subites. Dans les premiers jours de décembre 1808, elle eut une métrorrhagie si violente qu'il lui fallut renoncer aux réceptions du Jour de l'an. Le 7 janvier 1809, on était encore fort inquiet et quelque peu intrigué à ce propos à Florence. L'auditeur de la nonciature écrivait à cette date au cardinal Bartolomeo Pacca : « D'aucuns disent la princesse sérieusement malade; d'autres en convalescence. Je ne sais qui a raison. Le fait est que personne, depuis quelque temps, n'a pu la voir ni lui parler; le ministre d'Italie lui-même, bien qu'elle l'ait appelé à Lucques, ne l'a entretenue que peu d'instant, et il garde, sur ce qu'il sait, le silence le plus complet. »

Le médecin ordinaire d'Élisa¹ trouva le remède. On se décolletait trop à la cour; un peu plus de décence, et les incommodités dont souffrait la princesse disparaîtraient sûrement. « Le mal ne reviendra point, » écrivait-il au médecin qui la soignait à Lucques, « quand S. A. I. ne s'exposera à aucune irritation extraordinaire et qu'elle sera dans toutes les parties de son corps à l'abri des influences de l'atmosphère. Il ne tient qu'à elle de faire elle-même l'étiquette de sa cour et de faire que les habits de cérémonie ne soient pas des déshabillés complets. Elle en a éprouvé cruellement les inconvénients à l'époque du sacre et toutes les fois que depuis elle s'est crue obligée d'aller au château avec l'étiquette de la cour... Être très vêtue, non seulement par le nombre et le choix des vêtements, mais encore par les parties vêtues, les épaules, le sein, les bras, etc. Dans le négligé, l'habit d'amazone. »

Mais laissons là les propos décolletés. La vie continuait douce et tranquille pour les souverains de Lucques; leur séjour préféré était dans leur palais des champs, où ils passaient le printemps, l'été et une bonne partie de l'automne; parfois ils s'en allaient à

1. Le docteur Hallé, de Paris.

Viareggio, le seul port, et bien petit, que possédât la principauté, y respirer l'air salin et balsamique à la fois qu'y procurent les pinèdes et la mer, ou bien goûter les douceurs du climat de Massa, où l'oranger fleurit en plein vent, ou bien encore égayer par leur présence la tristesse de Piombino¹.

Quand Élisabeth s'y rendit pour la première fois, en 1806, elle trouva sur tout son parcours, pour l'escorte, des gardes d'honneur toscans². Cependant, pour complaire à l'empereur, qu'elle savait en défiance contre la reine régente d'Étrurie, elle avait répondu froidement à ses avances et aux invitations qu'elle lui prodiguait. « La reine régente d'Étrurie, écrivait-elle à son frère, a mis beaucoup d'insistance pour m'engager à faire le voyage de Livourne et assister aux fêtes qui ont été données. J'ai refusé de me rendre à cette invitation parce que ma présence aurait pu servir de prétexte pour justifier les dépenses considérables qui ont excité les murmures des Toscans, et j'ai pensé que Votre Majesté approuvera une réserve qui ne me laissera jamais d'incertitude quand je serai placée entre mon plaisir et mon devoir³. » Aussi, à l'occasion d'un deuxième voyage qu'elle fit en février 1807, la reine Marie-Louise eut-elle soin de donner les ordres les plus sévères pour que les bagages d'Élisabeth fussent strictement examinés à la frontière et lui suscita-t-elle mille tracasseries⁴.

Pour distraire ses séjours dans sa capitale, Élisabeth avait maintenant la ressource d'assembler de fois à autre le sénat, dont les membres, à défaut d'autres fonctions, portaient le costume le plus seyant qu'on pût imaginer : habit de drap vert foncé bordé d'un parement de soie à feuilles de chêne entremêlées de glands, gilet de drap blanc garni de même, culottes de soie noire, bas blancs, souliers à boucles, chapeau tricorne, cheveux en bourse et épée

1. Si triste en était le séjour qu'on dut porter à 18,000 fr. les appointements du gouverneur pour qu'il consentit à y demeurer. Élisabeth fit venir de France des professeurs pour le collège qui s'y trouvait; elle donna à l'église paroissiale un tableau où figurait saint Napoléon donnant des couronnes à sainte Élisabeth et à saint Félix. Toutefois, comme la cathédrale gênait la vue du palais, elle la fit raser. — Élisabeth, une fois, poussa jusqu'à l'île d'Elbe dont elle trouva « le paysage très agréable, » écrivait-elle à son frère (4 mars 1806).

2. La principauté de Piombino était enclavée dans le royaume d'Étrurie.

3. Lettre du 4 mai 1806 (Marmottan, *le Royaume d'Étrurie*). Le 21 février, Élisabeth avait déjà écrit dans le même sens, mais plus brièvement, à l'empereur (*Affaires étrangères*).

4. Il sera parlé en son lieu d'un voyage de grande conséquence pour elle qu'Élisabeth fit à Venise en 1807.

au côté. L'acte le plus important de cette assemblée fut d'accorder à un neveu du prince le droit de cité¹.

Il y avait, en outre, les *Te Deum*; jamais les cloches de la tranquille petite cité n'avaient si souvent carillonné; on célébra en grande pompe le triomphe d'Austerlitz, et, le 3 janvier 1808, on fit un service solennel en l'honneur de la paix dont on sollicitait par ordre la conclusion dans toutes les églises de la principauté depuis le 27 août. Les Lucquois, à vrai dire, ne tirèrent d'autre avantage de cette paix que la restitution de quelques barques confisquées durant les hostilités, mais ils en éprouvèrent une certaine fierté, car, insensiblement, ils s'étaient laissé gagner par l'affabilité savante et l'activité intelligente de leur souveraine, et, les éclatantes victoires y aidant, ils aimaient maintenant à se considérer comme faisant quelque peu partie de la « grande nation. » Ils se complaisaient à voir parader leur armée, composée de grenadiers, de chasseurs, de canonniers, de gendarmes, que Félix I^{er} faisait manœuvrer sous leurs yeux en personne et qu'Élisa passait en revue, entourée d'un gros d'officiers, dans un élégant costume bleu de ciel à parements chamois, culotte de même couleur et épaulettes d'or². Et, ce qui devait rendre aux Lucquois ce spectacle agréable en tous points, c'est que cette armée n'était composée que de volontaires, chose rare, inouïe alors³. Les duretés de la conscription étaient, en effet, ignorées dans la principauté. Il existait bien sur le papier une milice nationale composée de dix-neuf régiments et d'autant de colonels, mais le rôle de ces derniers se borna à offrir un grand bal aux

1. Durant des années, il ne se réunit pas, en 1809, 1811, 1813, 1814. Les impositions étaient alors perçues « à titre provisoire » par décret du prince. — Quand il ne votait pas conformément aux volontés du prince, « des remontrances paternelles mais sévères » le rappelaient à l'obéissance. Ce fut notamment ce qui advint lors de la présentation d'un projet de loi réunissant, sous une même administration, les biens des couvents dont il a été parlé (14 février 1806; lettre à Talleyrand).

2. Élisa avait grand goût et certaine compétence des choses militaires; sa correspondance avec le prince Borghèse, que vient de publier le *Carnet historique* (numéro du 15 décembre 1898), le prouverait si cela faisait question.

3. Ce privilège dura jusqu'au plus fort des dernières guerres. En 1811, le représentant d'Élisa à Paris, Matteucci, en obtint la confirmation. Dans les commencements, Élisa avait eu bien de la peine à réunir trois cents hommes; encore étaient-ils tous Corses, ce qui fit qu'elle se trouva fort en peine quand l'empereur lui prescrivit de faire poursuivre les réfractaires corses qui avaient passé en Italie. Sa correspondance avec lui, en cette occasion, est d'un comique achevé.

princes, après quoi on les tint quittes, et jamais ils ne virent leurs hommes.

Élisa fit d'autres choses encore pour son peuple que de le doter d'une armée belle à la parade. Durant les trois années que la principauté de Lucques fut sa seule occupation, elle y fit assécher les marais, percer des routes; des tribunaux furent institués, qui jugèrent sans tout l'appareil pesant, tortueux et très coûteux des vieilles lois du moyen âge, jusqu'alors en vigueur; certains impôts vexatoires, l'*annona*, la taxe sur le pain, cessèrent d'être perçus; la police prit une autre allure¹. En telle manière que le bonheur de la population lucquoise eût été en quelque sorte sans mélange (toute aspiration vers l'indépendance étant écartée), si les Français, là comme ailleurs, n'avaient troublé et aigri contre eux les esprits par la montre qu'ils faisaient de leur irrégiosité.

Malgré les sages indications que leur avaient données, au début, le général Hédouville et tous ceux qui connaissaient le pays, Félix et Élisa, tous les premiers, revenant sur leur première attitude, ne s'occupaient nullement de ménager les susceptibilités de leurs sujets sur ce point pourtant capital; bien au contraire, ils semblaient se plaisir à les braver, à les exaspérer. On les vit avec amertume s'abstenir de paraître aux fêtes, très populaires à Lucques, de la Sainte-Croix, et avec colère ordonner successivement la fermeture de plus de soixante églises ou oratoires, outre les couvents qu'on avait confisqués. Et les fonctionnaires d'agir à l'avenant, seulement avec un peu plus de brusquerie et de fanfaronnade²! Il y eut de petites vexations qui, adroitement exploitées, passèrent pour spoliations impies. A l'occasion de l'anniversaire de la princesse Napoléone, de grandes réjouissances furent données; on tira des feux d'artifice, on distribua aux enfants force jouets et sucreries. Mais ordre fut donné « de prendre dans les églises supprimées ou d'emprunter à la cathédrale de petites corbeilles pour jeter des fleurs. » Du coup, les friandises et les joujoux devinrent des présents de Satan. Ce fut pis lorsque, le jour de la Saint-Napoléon, le ministre de la justice

1. Mazzarosa s'étend, avec complaisance et partialité marquée sur toutes ces améliorations qui, il faut le reconnaître, laissèrent trace dans le pays. Un seul impôt, la taxe sur le sel, fut augmenté.

2. A Piombino, les officiers du régiment Félix faisaient, pour se distraire, de la propagande en faveur de la franc-maçonnerie.

monta lui-même en chaire dans la cathédrale, après le *Te Deum*, pour y prononcer le panégyrique de l'empereur, bien que ce jour-là on eût pompeusement amené quelques esclaves lucquois rachetés par Élisabeth à Tunis. On continua d'illuminer pour les fêtes, de dresser des arcs de triomphe dans les rues où devaient passer les souverains, de suspendre des tentures aux fenêtres et de joncher le sol de tapis; ce ne fut plus que par devoir et sans sincérité. Les satires tombaient dru sur l'archevêque, parce qu'il aimait à présider le Sénat, se parait de la Légion d'honneur, ne manquait jamais aux cercles publics et privés, aux dîners, aux spectacles, aux concerts et jusqu'aux bals de la cour.

Ce désaffectionnement de ses sujets, dont s'aperçut bien vite la princesse, n'était pas pour diminuer l'ennui qu'elle éprouvait à se sentir reléguée dans une petite et morne principauté, vrai lopin de territoire, quand d'autres avaient reçu en partage des royaumes !

L'évêque corse Arrighi¹, frère du duc de Padoue, nommé tout fraîchement, grâce à Élisabeth, vicaire général de l'île d'Elbe, et qui, en retour, ne cessait dans ses lettres de lui répéter qu'elle était « l'image véritable de son frère, » lui murmurait qu'elle faisait preuve d'un désir bien admirable de satisfaire l'empereur et d'un rare amour de la gloire, en consentant à perdre ainsi sa jeunesse en une cité aussi humide et aussi mélancolique que Lucques, « où elle n'avait d'autre jouissance que de faire le bonheur de ses sujets. »

Elisabeth tâchait, il est vrai, de son mieux, à chasser cette mélancolie, mais il lui aurait mieux convenu de déployer ses talents sur un théâtre plus digne d'elle. Le royaume d'Etrurie, décrépité après six ans d'existence, était sans souverain. Elle le brigua et l'obtint.

E. RODOCANACHI. G. MARCOTTI.

1. La principauté avait été placée sous la juridiction spirituelle de l'évêque d'Ajaccio.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

CHARLES ENGELBERT OELSNER.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

ACCOMPAGNÉE DE FRAGMENTS DE SES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(Suite ¹.)

Salle débata d'abord, à grands renforts de gestes, à l'édification de la majorité des auditeurs, avec la présomption d'un élève de rhétorique, des déclamations vides de sens, agrémentées d'impertinences; après lui, Sieyès se leva comme Apollon contre le roi Midas, lut son manifeste lumineux, logique et d'autant plus fort qu'il s'y mêlait quelque amertume; nul auditeur impartial, de sang-froid, ne pouvait se refuser à cette évidence persuasive. Mais il est impossible de donner une idée de l'étroitesse de vues dont une Assemblée française est capable dans son engouement. Dès qu'on a réussi devant elle à mettre en lumière une idée, rien ne saurait l'éclipser, fût-ce l'ange de lumière lui-même; il faut laisser l'ébullition se calmer, les imaginations se refroidir d'elles-mêmes.

Sieyès quitta la tribune plein d'un dépit légitime contre les loups et les moutons. Røderer, un des esprits les plus éclairés parmi les patriotes, crut devoir adresser quelques exhortations à cette Assemblée plus zélée que clairvoyante. Il fit remarquer que les mêmes personnes qui avaient déjà chassé Sieyès une fois de l'Assemblée, bien qu'absentes, cherchaient aujourd'hui à l'en éloigner derechef. Il désigna les meneurs de cette faction, et un vif murmure l'interrompit. Après avoir loué hautement le mérite de Sieyès et montré à l'Assemblée l'inconvenance de son attitude, il conclut par ces mots d'autant plus mémorables que la scène avait lieu le 19 juin, vingt-huit heures avant la fuite du roi : « Ne repoussez pas un homme de bien, d'un esprit judicieux, qui peut nous être utile, dont nous aurons peut-être très prochainement plus besoin que jamais; nous sommes à la veille de

1. Voy. *Rev. hist.*, t. LXIII, p. 72 et 297; LXV, 90; LXVII, 321, et LXVIII, 70.

grands événements; ce qui se passe ici même en ce jour ne fait que me confirmer dans cette pensée; peut-être cette semaine même les amis de la liberté et de la patrie devront-ils s'unir plus étroitement que jamais. »

Mais il fut impossible de ramener l'Assemblée à la raison, la cabale était si bien menée, ses mesures prises d'une manière si habile qu'une voix bien intentionnée et bien inspirée ne pouvait se faire entendre¹. Afin d'achever de perdre Sieyès, qui était parti sur ces entrefaites, quelques-uns de ceux qui avaient adhéré au manifeste désavouèrent leur signature, accusant Sieyès d'un faux. Le lendemain, Lafayette, Liancourt et quelques autres protestèrent contre la signature de leur nom, bien que tous eussent insisté auprès de Sieyès pour la lui donner, afin de tout mettre au clair. Je le sais par le témoignage de Grouvelle, chargé de l'impression de la feuille. Liancourt avait été un des plus ardents, lui dont on sait assez le caractère équivoque. D'autres s'étaient entendus avec l'imprimeur, à son insu, de manière à retirer leurs noms; leur but était d'affaiblir son crédit pour qu'il ne pût résister à leurs intrigues aristocratiques au moment de la crise de la révision de la Constitution et du complot de la fuite du roi.

Cet homme de sens se crut trahi et vendu au club des Jacobins, tant toutes ces menées étaient bizarres et incohérentes.

Le lendemain soir, Danton dénonça avec tous les détails le projet de la fuite du roi et accusa Lafayette de le favoriser. Quelques heures auparavant, Danton avait voulu porter cette dénonciation à la barre de l'Assemblée nationale; Frochot, le confident et l'ami de Mirabeau, l'apprend, va à la rencontre de Danton et lui dit à l'entrée : « Si vous dénoncez Lafayette, je vous dénonce pour avoir reçu 30,000 livres à l'occasion du décret sur la régence. » Danton, à ce qu'il paraît, était alors au service de Mirabeau. Mirabeau, qui avait besoin d'argent, avait écrit un discours énergique pour confier la tutelle et la régence en cas de minorité du roi au peuple même, et, afin de faire peur à la cour, il avait chargé Danton de faire la proposition. La cour étonnée apprend en tremblant la motion de Danton et craint que Mirabeau ne vienne à soutenir cette opinion par un discours à coup sûr triomphant. Cette nouvelle est un coup de foudre pour Montmorin, le roi et la reine. Comment Mirabeau a-t-il pu oublier ainsi tout à coup nos conventions et sa promesse de maintenir debout le système monarchique? Talon est chargé de convaincre Mirabeau de son erreur, de lui faire comprendre que confier la tutelle ou la régence à des individus élus par le peuple c'est travailler pour Orléans ou le républicanisme. Avec cent mille écus on démontre parfois encore plus facilement une vérité qu'avec cent mille hommes. Depuis 1789, la cour ne pouvait se servir que d'arguments de la première espèce. Mirabeau fut persuadé et Frochot reçut, selon toute apparence, l'ordre de donner à Danton une consigne modifiée.

1. Cf. Aulard, *l. c.*, t. II, p. 516 et ss.; p. 523.

Comme il avait déjà été question d'avance de l'opinion de Mirabeau sur ce point, le public eût flairé la chose s'il s'était ouvertement déclaré en faveur d'une hypothèse contraire. Que faire ? Mirabeau n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. Il entra en matière par une satire virulente contre les rois ; il dépassa tout ce qu'Archiloque et Milton l'antiroyaliste, réunis, eussent pu dire. Jamais l'éternelle minorité des rois, leur éternelle imbécillité n'avaient été si bien mises en lumière. Tout le monde croyait que Mirabeau allait infailliblement voter dès lors pour une tutelle populaire. Il n'en fut rien. Après avoir nourri ces espérances pendant une demi-heure et ri aux dépens de ceux qui portent la couronne, il dépeignit une tutelle de prince comme une chose si indifférente, si dépourvue de dangers que l'Assemblée, trouvant cette dernière opinion la plus commode, l'adopta, et la conduite de Mirabeau resta au moins pour la majorité une énigme¹.

LXV.

29 juin 1791. — Vous avez dû apprendre par les feuilles publiques la fuite de Louis XVI, son arrestation, sa troisième et humiliante entrée à Paris. Avant-hier a eu lieu l'interrogatoire de la reine et du roi ; je ne saurais rendre en allemand le ton d'aménité qui y régna. Leur témoignage à tous deux atteste que leurs inquisiteurs étaient en même temps leurs avocats, mais ils ne les justifient pas plus qu'ils n'apaisent le dépit populaire. L'Assemblée semble indécise, mais elle risque d'être chassée si elle n'éloigne le roi du gouvernail, ne fût-ce que pour quelques années. Si les Français n'avaient plus cet engouement ridicule pour la dignité royale, quelle bonne occasion de s'en débarrasser complètement ! Tant que la confiance publique entourait le roi, il eût été dangereux de porter la lumière sur un des mystères les plus obscurs de la société civile, maintenant il serait aussi dangereux de n'en rien faire. Mais, comme certains intrigants s'efforcent d'inspirer au public naïf l'horreur de ce genre d'investigations, il n'y a pas lieu d'espérer qu'on recherche de sang-froid quelle mesure, quelle forme de gouvernement serait, non la meilleure, mais la moins mauvaise à choisir dans les circonstances actuelles. Il n'y a que deux manières de gouverner les hommes : la crainte et la confiance. Qu'on rétablisse le despotisme, entreprise aussi impossible qu'inique, ou bien qu'on nous donne une forme, un homme qui n'ait point, comme Louis XVI, perdu à tout jamais ses titres à la confiance. Tout moyen terme sera une solution faible et fâcheuse pour tout le monde.

L'Académie française avait accordé à Louis XVI le titre du plus honnête homme de son royaume, et, comme les hommes se laissent conduire avec des mots, il était admis une fois pour toutes que le roi

1. Cf. *la Vie de Mirabeau*, par Alfred Stern. Traduit de l'allemand, etc. Vol. II, p. 365-370.

était digne de ce titre. Donc la majeure partie de la nation, faisant foi sur la loyauté du roi, était à mille lieues d'imaginer qu'il machinait des projets de trahison; on prenait pour des calomnies et des rêveries tout ce que certaines feuilles publiques bien informées pouvaient dire à ce sujet¹. Je ne nie pas avoir partagé cette même opinion. A l'aide de ce talisman et du temps tout-puissant, Louis XVI et peut-être ses descendants eussent pu brider pendant longtemps encore l'esprit inquiet de la démocratie. D'ailleurs, depuis quelques mois, l'opinion publique commençait à devenir plus favorable au pouvoir exécutif. L'Assemblée nationale était dans les dispositions d'esprit les meilleures pour donner par la revision à la puissance royale toute la force nécessaire pour faire observer la loi, pour l'entourer de respect, et je ne doute pas que dans quelques années la reine même, par une conduite habile, eût pu se réhabiliter dans l'opinion. Je ne me suis jamais attendu à ce qu'elle prenne goût un jour à être une reine constitutionnelle; mais je lui croyais de la prudence; je pensais qu'elle sait combien le prestige de la royauté semble devoir longtemps encore être grand en France; combien peu il est difficile d'être aimé d'un peuple qui oublie et pardonne si vite. Mais la reine n'est pas une femme d'esprit, c'est un cerveau brûlé comme son frère Joseph, et d'ailleurs elle est aveuglée par l'ambition et cet esprit vindicatif propre à la femme.

Le plan du voyage, qui a tout compromis, me semble aussi mal élaboré qu'il a été mal mis en œuvre. Notre ami vous aura communiqué une lettre où je parle des reproches que méritait Bouillé; maintenant je ne veux parler que de la manière d'agir du roi. Songez qu'il avait trois courriers et une escorte de cent hommes. Deux jeunes gens, Leblanc et Pontaut, avec des fusils non chargés, ce que le roi, il est vrai, ne pouvait pas savoir, arrêtent la voiture et le roi se rend en criant : « Bah, ne me faites pas de mal, ni à ces dames. » Ne pouvait-il essayer, en se faisant connaître d'une manière digne de lui, en intimidant son escorte, ainsi que ceux qui l'arrêtaient, de voir si sa parole royale avait quelque poids? On ne comprend pas qu'il n'y ait pas eu dans toute cette troupe un seul homme de cœur et de sang-froid! Ajoutez à cela leur manière gauche de voyager; pour un voyage qui ne

1. Parmi les feuilles publiques, nulle n'est mieux informée que celle de Gorsas. On y racontait une fois que Mirabeau avait eu un entretien de vingt minutes avec la reine; ensuite il avait été seul avec le roi pendant vingt-cinq minutes, et enfin il avait encore passé quarante-quatre minutes avec la reine. Mirabeau monta à la tribune des Jacobins, où il se moqua de l'inconscience des journalistes, « l'un d'eux allant jusqu'à dire que j'avais eu un tête à tête avec la reine, où, à ce qu'on voit, M. Gorsas ne se trouvait point. » Les applaudissements les plus vifs, les plus chaleureux retentirent quand il descendit de la tribune; quelques semaines plus tard il dit à un ami : « Ma situation était singulière; tandis qu'on applaudissait ma justification, je cherchais et me demandais comment diable Gorsas a-t-il pu apprendre cela? La reine elle-même aurait-elle ébruité la chose pour me discréditer? »

pouvait durer plus de vingt heures, ils avaient une voiture pourvue d'une chaise percée, d'un réchaud à bouillon, bref, de tout ce dont une majesté gloutonne a besoin, mais il n'y avait point de pistolet. Sans escorte, avec un courrier qui n'eût pas plus payé que les autres, l'équipage n'eût pas éveillé de soupçons, mais les trois gardes du corps gaspillaient l'argent et parlaient aux postillons d'un ton présomptueux. On ne s'attendait à aucun contretemps; comme le prouve la déclaration que le roi avait laissée en partant, on aurait dû, au moins, attendre pour la faire connaître que le roi eût passé la frontière sans encombre, ou bien, au lieu de se déclarer ouvertement parjure en condamnant la Révolution tout entière, n'eût-on pas pu dire que le roi ne s'éloignait qu'afin d'attendre la suppression de quelques décrets, préjudiciables, selon lui, au système de la liberté et au bien public? Il eût sauvé les apparences et paru désintéressé. Mais la cour est bornée comme son chef. La soif de vengeance ne laisse voir à ces gens-là que ce qui leur plait. On s'était flatté que ce jour de fuite serait un jour de massacre. On comptait voir une partie du peuple tomber sur Lafayette, l'autre prendre sa défense. On se promettait des désordres et une émeute. La lettre du roi devait verser de l'huile sur le feu. Les espérances de la reine ne se sont pas réalisées. Jamais l'union des patriotes n'a été plus complète que les 21 et 22 juin, deux belles journées de l'histoire de France.

La Révolution avait écourté la robe de gala, si gênante, de la royauté, et qui couvrait des arpents tout entiers, mais elle lui avait laissé un habit chaud et commode qu'on eût, peu à peu, couvert de broderies et de clinquants de toutes sortes. Ceux qui avaient coutume de couvrir leur nudité du pan de cette robe se sont efforcés de tirer sur l'habit, de l'élargir et ont fini par l'arracher à Louis XVI. La fuite du roi était un chef-d'œuvre d'absurdité, à moins d'être faite d'accord avec une partie de la gauche de l'Assemblée. Le roi s'exposait à la mendicité et excitait les haines. Il en a fait en route la triste expérience. Les provinciaux ont moins de politesse que les Parisiens; tandis que Pethion, Latour-Maubourg et Barnave, qui protégeaient son retour, rencontraient partout la plus grande déférence, on le sifflait dès qu'il ouvrait la bouche; tous au contraire se taisaient et obéissaient dès que ceux-là parlaient. On a annoncé le retour du « roi de Cocagne; » je crois qu'on doit mettre prochainement son aventure sur la scène. Les gravures le représentent sous la forme des animaux les plus immondes; j'en ai une intitulée : *la Rentrée de la famille des cochons dans l'étable*. Vous pouvez juger par là de la manière dont on l'arrange dans les feuilles publiques.

Le soulèvement général causé par la fuite du roi, les hommages que l'Assemblée nationale reçoit de toutes les parties du royaume ne laissent plus aux adversaires de la Révolution le moindre prétexte à la déclarer l'œuvre d'une faction. Il est clair comme le jour que c'est le peuple tout entier qui veut la Constitution et qui la défendra.

LXVI.

Je vous ai rendu compte dans une autre lettre de l'effet produit par la nouvelle de la fuite du roi sur ceux qui ne connaissaient pas les intrigues de la cour, des Lameth et de Lafayette, ou bien qui n'en avaient qu'une idée vague. Un crime plongeant Paris dans le sang eût préparé des triomphes aux ennemis de la liberté. Voilà ce que se promettaient les fugitifs. Mais une conduite digne de la liberté antique tenue par le peuple français jusqu'ici pendant tout le cours de la Révolution, et qui lui fait le plus grand honneur, a su déjouer leurs funestes espérances et calmer l'anxiété des amis du peuple.

Bien que Lafayette eût favorisé la fuite qui n'eût jamais pu avoir lieu sans son consentement, la cour eût été bien aise de voir massacrer le commandant général.

La vie de Lafayette courut en effet de grands dangers place de Grève; il échappa heureusement aux mains des furieux et parut à la barre de l'Assemblée; son adjudant-major, le général Gouvion, y lut un rapport qui laissait bien des questions sans réponse; l'Assemblée nationale s'en contenta et le public n'y objecta point, car personne n'avait le temps de se former une opinion, et, dans la surprise du moment, peu de gens soupçonnaient que toute l'affaire était concertée.

Lafayette et Bailly furent l'objet des témoignages d'estime les plus touchants, tant dans l'Assemblée que hors de la salle. Mais ce qui inspira le plus d'enthousiasme, ce fut la générosité avec laquelle la faction des Lameth semblait sacrifier sa rancune au bien public. Barnave, poussé par Alexandre Lameth, propose à l'Assemblée d'avoir une confiance absolue dans la bonne foi de Lafayette. « Pas un instant dans toute sa carrière, dit-il, celui-ci n'en a été indigne. » Ces paroles dans la bouche de Barnave firent impression. A l'occasion des troubles de La Chapelle¹, Barnave l'avait désigné aux Jacobins comme le traître le plus audacieux et le plus livré à leur vengeance; on s'étonnait d'entendre l'éloge de Lafayette dans la bouche d'une faction qui l'accusait sans cesse de conspiration, avant qu'elle fût d'accord avec lui, et au seul nom de laquelle M^{me} de Lafayette s'était écriée à plusieurs reprises : « Hélas! ils feront assassiner mon mari. »

Tout fut interprété de la manière la plus favorable. On les trouvait généreux de ne pas tirer avantage de la situation fâcheuse de leur adversaire.

Leur conduite était-elle dictée par l'amour du bien public? Était-ce une entente concertée avec Lafayette en vue d'un intérêt commun? Se sentaient-ils trop faibles après les défaites qu'ils avaient essuyées pour entrer en lutte ouverte avec Lafayette? Lui supprimé, son parti, indigné de la perte de son chef, n'en serait devenu que plus triomphant;

1. Cf. *la Société des Jacobins*, par F.-A. Aulard, tome II, p. 28-30, 37, 39, 78.

ou bien cherchaient-ils à l'étouffer dans une étreinte fraternelle? A cette date, je n'osais trancher cette question, je suivais comme beaucoup d'autres mon sentiment, qui me faisait entrevoir les mobiles les plus nobles; je félicitai Barnave de sa grandeur d'âme; il reçut mes félicitations avec une émotion chaleureuse qui me fait croire encore aujourd'hui qu'à ce moment-là il n'était guidé que par des motifs d'ordre général et par l'amour du bien public.

Quelques députés de l'Assemblée nationale, avec lesquels je déjeunais et à qui je disais que la guerre civile me semblait inévitable si le voyage du roi s'effectuait sans encombre, ne semblaient pas souhaiter qu'on arrêtât le roi ni croire à la guerre civile ou la craindre.

Quoique se comptant parmi les patriotes, ils considéraient l'événement comme heureux et nécessaire; il produirait un accord entre les partis, qui seul donnerait au pouvoir exécutif la vigueur dont il avait besoin. Moi, pour ma part, je ne me promettais rien de bon d'un parjure, je trouve d'ailleurs fâcheux de recourir à la duperie et à la violence pour donner de la vigueur au pouvoir exécutif; la vigueur, la vigueur! le mot est pris dans des acceptions si variées.

L'Assemblée s'était déclarée réunie en permanence. Le danger qui menaçait le Palais-Bourbon et les Tuileries fut de peu de durée. Les rues fourmillaient de monde et de gens armés. L'agitation et la curiosité étaient à leur comble, mais nulle part on ne trouvait de désordre ni d'épouvante. Le dépit s'exhalait en quolibets, où la gaité avait plus de part que l'amertume. On s'amusait à voir enlever ou couvrir les écussons aux armes royales. Des courriers et des députations allaient et venaient. On s'interrogeait, on s'abordait sans s'être jamais vu, on discutait, on plaisantait, un immense intérêt commun avait détourné un demi-million d'hommes de leurs occupations quotidiennes, les enlevant à leur sphère mesquine et étroite pour les rapprocher dans l'intimité et l'égalité de l'heure présente. Imaginez-vous cet état d'âme où l'homme se révèle dans la noble simplicité de sa nature, tout cela par une douce et lumineuse nuit d'été, et vous sentirez votre âme se dilater et s'élever, même si vous n'aimez pas le tumulte des grands événements politiques dont l'atmosphère m'enchantait.

Les instigations au désordre ne manquaient pas. Une bande, dont on ne saurait dire au juste les meneurs, mais qui poursuit son but sans relâche, avait sans doute répandu les armes et les uniformes de la garde nationale qu'on prétendait avoir trouvés dans la plaine des Sablons; on les transporta sur des voitures de munitions le long de la rue Saint-Honoré. On les disait destinés à armer des bandits pour les introduire dans la garde nationale. L'ami du peuple, Marat, travaille sans nul doute pour cette bande d'incendiaires et de gredins. L'une de ses feuilles, dans la nuit du 20 au 21, c'est-à-dire précisément au moment de la fuite du roi, prêchait l'émeute et l'assassinat contre Bailly, Lafayette et l'Assemblée nationale même. Je fus le témoin d'une scène assez intéressante qui prouve bien qu'en temps de Révolu-

tion un homme public oscille toujours entre le capitole et les gémonies. Au même moment où on criait et vendait à l'entrée du Palais-Royal une de ces feuilles incendiaires qui désignait le général comme un traître infâme, il passait à cheval, recevant d'un autre attroupement nombreux les marques les plus touchantes de l'approbation et de l'amour populaire.

Il était impossible, comme vous pouvez vous le figurer, de s'arrêter au même endroit. Je voulus voir ce qui se passait chez moi. M^{me} du Pl. s'était risquée à aller jusqu'à la porte. « Mon Dieu! vous êtes encore en vie? s'écria-t-elle en me voyant, ne vous a-t-on pas dévalisé? » — « Madame, le peuple est plus honnête que ses ennemis. » — « Hélas, qu'allons-nous devenir, heureux ceux qui comme nous n'ont rien à perdre! » — « Même si ce jeune homme et son camarade, dis-je en montrant le jeune serrurier pour lequel cette dernière phrase avait été dite, vous croyaient plus riche que vous ne voulez le laisser croire, il serait le premier à défendre vos biens contre des brigands. » — « Dans trois jours, reprit-elle, tout aura changé d'aspect ici; cinquante mille uhlands sont en route pour remettre les Parisiens à la raison; quant à moi, je ne reste pas, je pars pour Rouen. » En effet, elle eût tenté cette aventure si M. Malouet ne la lui avait déconseillée, l'assurant qu'elle n'irait que jusqu'à la barrière et qu'il lui faudrait revenir bon gré mal gré comme d'autres gens de qualité de sa coterie. Pour montrer combien tous ces gens-là se font une idée fausse et inexacte du peuple, il me suffira de dire que la famille de M. Malouet était en larmes et que lui-même se préparait à la lanterne.

Nulle de ces sinistres prévisions ne se réalisa; personne ne fut dévalisé ni tué; on ne songeait pas à Malouet, et jusqu'ici il n'est venu à Paris ni les cinquante mille uhlands, ni les trente mille sauvages de la Sibérie, dont j'ai entendu parler par les dames de qualité sur un ton de gravité burlesque.

Suivant l'exemple de l'Assemblée nationale, le club des Jacobins s'était également déclaré réuni en permanence. Pendant le jour, il s'y réunissait peu de monde, mais il en venait de temps en temps avec des dénonciations contre Lafayette. Des gens en uniforme de gardes nationaux se trompaient, arrêtant des colporteurs et marchands de journaux de Marat. M. P. me dit : « Tout ce que vous voyez là sont des orléanistes, » peut-être n'avait-il pas tort, en désignant le petit groupe dont il me parlait; mais plus tard on taxait d'orléaniste et de pensionné par les puissances étrangères quiconque était mécontent des procédés du comité de revision. Robespierre, échappé à l'Assemblée nationale, venait débiter ses idées sombres, ce qui n'étonnait personne. Il ne comprenait pas la coalition qu'il ne faisait que pressentir, et, comme il se considère comme un homme extrêmement dangereux, il pensait que la conspiration était dirigée bien plus contre lui que

1. Cf. Aulard, *I. c.*, tome II, p. 531 et s.

contre l'État. Il se vouait à Pluton, promettant de laisser à la terre un exemple. Fatigué de ce pathos ennuyeux, je partis. Revenu au bout d'une heure, je trouvais la société patiente, écoutant toujours le discours de ce conducteur de pompes funèbres. Toutefois, il s'était fait un grand changement pendant mon absence. La salle s'était remplie de gens que je ne me serais jamais attendu à voir là. En effet, voilà toute la gauche de l'Assemblée nationale, tous ceux qui ont formé le club de 1789, qui avaient rompu avec les Jacobins, tous ceux qui n'avaient jamais paru dans un club, tous étaient là. Alexandre Lameth était avec Lafayette, Adrien Duport avec d'André, Barnave avec Chapelier, se donnaient la main. Peut-on imaginer un contraste plus étrange? Alexandre Lameth le sentit lui-même et monta à la tribune aussitôt que Robespierre en fut descendu : « On s'étonnera, dit-il, de le voir réconcilié avec Lafayette après des différends aussi variés et aussi longs, mais, d'accord sur le but, ils ne divergeaient d'opinion que sur les moyens; il leur avait semblé équitable à tous deux de sacrifier ces petites divergences d'opinion au bien public, d'autant plus que leur mutuelle estime n'avait jamais été entamée. » On en appelait sur ce point au témoignage de Danton. Danton confirma avoir souvent entendu Lameth dire que la conduite de Lafayette ne pouvait être équivoque que dans les petites choses; en temps de crise, nul doute n'était permis sur ses sentiments; c'était un ami sincère de la liberté, un ennemi avéré de la noblesse, prêt le premier à monter sur l'échafaud et à mourir pour ses convictions. Cette affirmation, venant des ennemis les plus déclarés du général, fut d'un grand effet. Lameth ajouta : « On nous accuse de vouloir faire renaître la noblesse, la noblesse est au delà du Rhin; nous ne sommes ici que des bourgeois. Nous voulons, nous devons l'anéantir si nous ne voulons être anéantis! »

La générosité du témoignage de Danton disposa l'auditoire à l'entendre pour la deuxième fois. Il exprima sa joie de voir la concorde produite par le départ du roi, puis il malmena avec violence et une dureté mordante la conduite de Lafayette pendant la Révolution, en montra les côtés blâmables et équivoques d'une manière si vive que les amis de Lafayette et de la patrie demandèrent sa justification, si souvent réclamée avant que Danton la lui demandât. J'étais tout près de Lafayette. Pendant tout le discours de Danton, il regardait autour de lui d'un air distrait, indifférent ou plutôt souriant de ce sourire affable, mais insignifiant, qui lui est propre, comme s'il était à cent lieues de l'orateur. — Tout le monde s'attendait à voir Lafayette monter à la tribune; Lafayette n'y semblait pas penser. Il restait assis. Il y eut un silence pénible. Regnault de Saint-Jean-d'Angély lui poussa du coude : « Lafayette, il faut que vous disiez quelques mots. » Enfin, il fit un mouvement et se leva pour monter à la tribune comme un homme qui ne sait pas encore au juste de quoi il va parler. Tous l'écoutaient, attentifs, l'oreille tendue, la bouche ouverte, comme il arrive d'habitude quand l'orateur ne saurait laisser l'auditoire indiffé-

rent; pour ou contre qui on prend parti, dont les amis sont prêts à saisir les avantages, les ennemis attentifs à trouver le défaut de la cuirasse.

Lafayette, sans répondre le moins du monde aux accusations dont il venait d'être l'objet, se lança dans des lieux communs sur la liberté et la Révolution, exhortant la société à reprendre courage, comme si elle se laissait aller au désespoir; bref, il parla en ton froid et raide d'un troupiér à ses grenadiers, jamais de ma vie je n'ai vu ni entendu quelque chose de plus glacial. Nous tombions des nues, nous avions espéré entendre un oracle, et nous n'apprimes rien. La suite du général, cependant, était enchantée de sa défense, des cris de joie, des applaudissements l'accompagnèrent de la tribune jusque dans la rue; mais les braves gens, soucieux de vérité et de sécurité, n'avaient pas lieu d'être contents. Lafayette leur devait des explications. A supposer qu'il méprisât les mobiles de son accusateur, les griefs présentés par Danton n'étaient autres que les doutes et les incertitudes des meilleurs citoyens. Si Lafayette s'est abstenu d'y répondre par embarras et manque de présence d'esprit, je le plains; si c'est exprès, sa conduite est aussi peu politique que peu sincère. Ce soir-là, il lui eût été facile de gagner une foule d'adhérents, de braves gens qui ne souhaïtaient rien plus ardemment que de voir triompher sa vertu et de faire taire pour longtemps la calomnie. Le chef d'un parti ne doit laisser échapper aucune occasion d'augmenter le nombre de ses partisans et d'affaiblir son adversaire. — Puis Barnave fit quelques vaines tentatives, d'une voix étranglée par l'émotion, pour captiver l'attention.

Le 22 juin, les séances du club des Jacobins furent permanentes comme celles de l'Assemblée. J'y rencontrai ce jour-là le groupe qu'on m'avait désigné comme orléaniste. Ses menées ressemblaient à celles de la veille. Les dénonciations contre Lafayette se suivaient. Le jeune Chepoy, président de la société, favorisait les accusateurs et imposait silence avec une partialité flagrante à toutes les protestations et réclamations en faveur de Lafayette. Ceci fut surtout manifeste à la lecture du procès-verbal, où Lafayette était représenté sous un jour bien plus défavorable encore qu'il ne méritait. Un jeune Breton renouvela la motion de Danton. Elle fut adoptée, et on écrivit à Lafayette, au nom de la société, d'avoir à se justifier dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être déclaré indigne de la confiance publique. La lettre est restée sans réponse. Pendant ce temps, la salle se remplissait de plus en plus. Un certain Robert, un journaliste de peu de valeur, ancien avocat, président d'une société de patriotes, arriva tout défat, échappant à grand-peine, à ce qu'il prétendait, aux soldats de Lafayette; il venait avec sa femme et quelques autres personnes demander à la société, au nom des Cordeliers, de faire une pétition pour la suppression du gouvernement monarchique. A peine ce mot fut-il prononcé qu'on s'éleva bruyamment contre lui, et un cinquième à peine de la société vota en faveur d'une députation.

La scène devenait de plus en plus violente à mesure que la salle

s'emplissait. Nous étions déjà en proie à une surexcitation fiévreuse, quand l'entrée du duc d'Orléans, que je voyais pour la première fois, fit diversion. Quelques applaudissements, destinés à lui souhaiter la bienvenue, furent étouffés par les huées de ses adversaires.

La lutte entre ceux qui demandaient une mesure aussi radicale et ceux qui craignaient quelque démarche trop hâtive devenait de plus en plus vive et violente. Je vis le moment où on allait en venir aux mains et où on allait se massacrer dans la salle. A l'heure où un *Deus ex machina* seul pouvait nous sauver de cette catastrophe, retentit la nouvelle que le roi avait été arrêté à Stenay. Le duc d'Orléans, assis en face de moi, disparut comme par enchantement dans la seconde où j'avais détourné mes yeux de lui ; je le cherchai en vain dans tous les coins de la salle avec mes lunettes. — Me frayant un passage à travers la foule, qui entraît et sortait, je volai à l'Assemblée, où la nouvelle me fut confirmée. Le roi fut arrêté à Varennes, comme vous le savez, et non à Stenay.

« Vive la République, vive la République, à bas le parjure, à bas le traître ! » tels étaient les cris de la foule.

Alfred STERN.

(Sera continué.)

LE GÉNÉRAL BARD

ET LA GUERRE DE VENDÉE EN L'AN II.

M. Alphonse Bard, le conseiller rapporteur de la Chambre criminelle dans l'affaire de la revision, cet austère magistrat dont toute la vie est faite de silencieux labeur et de dévouement discret, a pu, au moment où il a été appelé à remplir de difficiles et délicats devoirs, s'inspirer, non seulement de la fermeté de sa conscience, mais aussi des traditions de sa famille.

Son arrière-grand-père, le général Bard, a été une victime et un persécuté, et il y a quelque intérêt à rapprocher aujourd'hui, dans une rapide étude, le conseiller à la Cour suprême du héros des guerres de Vendée, qui, suspendu et jeté en prison par l'inepte Turreau pour cause de modérantisme, écrivait, le 7 thermidor, au président de la Convention : « Depuis quatre mois je languis dans les prisons sans qu'on puisse alléguer aucun fait contre moi. Justice, président, justice !... La liberté ou la mort ! »

Cette biographie nous est connue aujourd'hui par le volume qu'a publié, en 1897, à très petit nombre, le petit-fils du général, Antoine Bard, représentant de Saône-et-Loire à l'Assemblée législative de 1849 et père du conseiller Alphonse Bard.

Lorsque la Révolution éclata, Antoine-Marie Bard avait trente ans. Né à Montmort, près Toulon-sur-Arroux, il avait servi, de 1778 à 1781, dans la compagnie « d'hommes d'armes d'ordonnance sous le titre de gendarmes bourguignons. » Élu major de la garde nationale de Toulon le 24 juillet 1789, il entra dans l'armée active en mai 1792 et fut blessé à Jemmapes. On le retrouve, en qualité de capitaine, à la prise de Namur (2 décembre 1792).

Il faisait partie de l'armée de Dumouriez quand ce traître passa à l'ennemi (4 avril 1793). A cette époque, la situation de la République était terrible. Custine s'était réfugié sous le canon de Landau. La bataille de Nerwinden, perdue par nous, ouvrait la frontière à Cobourg et au prince Charles. Nous venions de déclarer la guerre aux Anglais, à l'Espagne, à la Hollande, à l'Autriche. Lyon s'insurgeait contre la Révolution ; les Sardes marchaient sur Lyon. La Bourgogne, l'Auvergne, le Calvados s'agitaient dans les convulsions de l'anarchie fédéraliste.

Mais l'insurrection de la Vendée, qui reprend, le 40 mars 1793, par le massacre de Machecoul et se continue par les affaires de Saint-Florent, de Cholet, de Pontivy, exposait la République à un mortel péril. Le fanatisme du prêtre a exalté les Vendéennes et, par elles, les Vendéens jusqu'à la fureur. Le *Dies irae* est la Marseillaise des Blancs, qui poussent devant eux les curés constitutionnels en les lardant de leurs piques et se servent des enfants comme bourreaux pour que le supplice soit plus long. Ainsi faisait Souchu à Pontivy. Et, pour résister à ces sauvages, la Convention disposait, de Nantes à la Rochelle, d'une armée de 2,000 soldats peu valides sortis des dépôts !

Le Comité de Salut public, institué le 6 avril, n'a qu'une arme : la *levée en masse* et la *réquisition*. Tout est improvisé. Les soldats nomment leurs chefs. Et c'est ainsi qu'à la date du 27 mai 1793, Bard fut élu, à Tours, chef du 40^e bataillon de la formation d'Orléans. Il fut versé dans l'armée des côtes de la Rochelle, qui s'échelonnait de Tours jusqu'à l'embouchure de la Charente, et dont le général en chef, le ci-devant duc de Biron, avait son quartier général à Niort, tandis que l'armée des côtes de Brest, sous le général Canclaux, couvrait le nord de la Loire. On sait avec quels faibles moyens militaires le brave Canclaux dut faire face aux 60,000 Vendéens de d'Elbée, Stofflet, Charette et Cathelineau, dix à onze mille gardes nationaux

et mille ou quinze cents vrais soldats, et comment le courage des Nantais, soutenu par le représentant Merlin, de Douai, sauva Nantes après la mort de Cathelineau. Quant à l'armée des côtes de la Rochelle, elle reçut pour chef, le 24 juillet, à la place de Biron démissionnaire, l'ancien ouvrier bijoutier Rossignol, qui disait de lui-même : « Je ne suis pas foutu de commander une armée. » Mais il était l'idole des hébertistes et du Comité de Salut public. Jouet de Ronsin, qui voulait tout détruire et faire le désert dans trois départements, Rossignol fut un moment suspendu par les représentants Bourdon et Goupilleau ; la Convention le renvoya justifié, plus puissant que jamais, et il assistait, le 2 septembre 1793, au conseil de guerre de Saumur, sur lequel Ch.-L. Chassin, au début du t. III de sa *Vendée patriote*, a donné des détails si intéressants, notamment une relation de Kléber. Il suffira de dire que le plan adopté prescrivait la marche de la colonne de Mayence (transportée dans l'Ouest à la suite de la capitulation de cette place, 23 juillet) dans la direction de Nantes, pour se rabattre ensuite sur Mortagne et donner la main à l'armée de la Rochelle vers le 16 septembre.

C'est de cette dernière armée que faisait partie le commandant Bard. A la bataille de Chantonnay (5 septembre), il est déjà lieutenant-colonel et se comporte très vaillamment, sous les ordres du brave général Lecomte, qui avait Marceau pour adjudant général. Le rapport de Lecomte rend « justice au 40^e bataillon, commandé par Bard. » Il contribua puissamment à rallier les républicains, écrasés par les 30,000 hommes du généralissime vendéen d'Elbée. La division fut reconstituée à Luçon par les soins du général Beffroy. On trouve au livre que nous analysons le journal des ordres de cette division (du 9 septembre au 13 octobre), qui est complètement inédit et rédigé par la main de Marceau, chef de l'état-major. Il permet de se rendre compte des difficultés que rencontra cette poignée d'hommes dans sa marche à travers la région accidentée du Bocage. Le 40^e bataillon se couvrit de gloire dans la soirée du 11 septembre, et Bard enleva la forte position de Saint-Laurent-de-la-Salle après quatre heures de combat. Le 15, il triompha, avec Beffroy et Lecomte, de la résistance des Vendéens dans la marche de Saint-Hermand vers Mortagne. C'est ici qu'un ordre inepte de Ronsin arrêta le mouvement des colonnes victorieuses et les mit en retraite sur Luçon, ce qui fut la cause des défaites subies par Santerre à Coron (18 septembre), par Duhoux au Pont-Barré (19) et, le même jour, à Torfou par Kléber et l'avant-garde mayennaise. Beysser fut battu à son tour à Montaigu le 21, et Canclaux dut ordonner la retraite sur Nantes, tandis que la division des Sables, sans Mieszkowsky, était mise en déroute à Saint-Fulgent.

Rossignol et Ronsin avaient donc commis un véritable crime militaire que dénoncèrent en vain Merlin de Thionville et Philippeaux; mais Robespierre, qui s'appuyait alors sur les Hébertistes, évita aux favoris du ministre Bouchotte la flétrissure et la destitution qu'ils méritaient. Dans la réorganisation de l'armée de la Rochelle, Bard regut provisoirement le grade de général, avec les éloges de l'héroïque représentant Dubois de Bellegarde, un de ces admirables missionnaires aux armées qui se couvraient de gloire à la tête des colonnes. Lorsque Canclaux reprit l'offensive dans les derniers jours de septembre et fit appel à l'armée de Luçon, le général Bard revint défendre la région de Chantonnay avec ce mot d'ordre : vaincre ou mourir.

Malheureusement, Kléber dut céder, le 7 octobre, le commandement de la nouvelle armée de l'Ouest à un protégé du Comité de Salut public, le général Léchelle, que les Mayençais accueillirent aux cris de *Vive Dubayet* ! Il eût été intéressant de connaître en détail les opérations de Luçon, dirigées par Bard et par Marceau, son adjudant général, mais le journal de marche s'arrête au 13 octobre, et c'est le 15 et le 17 que se livrèrent des batailles importantes dans lesquelles Bard fut grièvement blessé. Il faut donc s'en rapporter à Savary, qui raconte le combat de la Tremblaye (15 octobre), dans lequel Lescure fut blessé à mort, où Marceau et Bard combattirent côte à côte. Bard en fut le véritable héros; Marceau, qui ne fut nommé général à titre provisoire que lors de l'arrivée à Baupréau (18 octobre), n'a servi qu'en sous-ordre dans cette circonstance.

Le 17 octobre, l'armée catholique se rabattit sur Cholet et une nouvelle bataille s'engagea. Les républicains étaient commandés nominalemeut par Léchelle et en fait par Kléber, Beaupuy, Haxo, Marceau, Muller, Chalbos, Westermann, et enfin par Bard, qui, appuyé par la réserve d'Haxo, rallia les grenadiers de sa division et, couvert de blessures, enfonça à la baïonnette les masses vendéennes. C'est là que tombèrent, grièvement blessés, d'Elbée et Bonchamps, avec plusieurs milliers de royalistes. Les républicains avaient perdu 600 hommes et plus de 700 blessés ! Tous les historiens de la Vendée, Patu-Deshautschamps, A. de Beauchamp, du Chatellier, Crétineau-Joly, l'abbé Deniau, nous montrent, dans cette terrible bataille de Cholet, qui ne finit qu'à huit heures du soir, le général Bard perdant son sang par trois blessures et haranguant les grenadiers de la Convention comme un héros d'Homère : « Camarades, seriez-vous moins braves que les Mayençais ? En avant, en avant, grenadiers ! » Et, dans la victoire, il est frappé d'une nouvelle blessure !

Cette fois, le vaillant officier paraissait hors de combat. Il revint

à Luçon à travers un pays couvert de cadavres et, malgré son épuisement physique, joua un rôle important dans la lutte contre Charette, ainsi que dans l'œuvre de pacification du Bocage.

Mais son humanité égalait sa bravoure, et quand Turreau, nouveau général en chef, voulut mettre la Vendée à feu et à sang, alors qu'elle ne combattait plus, Bard réprouva énergiquement les projets sanguinaires du futur baron de l'empire. Mais il ne fut pas plus écouté que Lindet et Philippeaux. On était au plus fort de la Terreur. Robespierre venait d'innocenter Ronsin; il s'appuyait sur les hébertistes, menaçait les représentants en mission et laissait carte blanche aux exagérés.

Bard, dont les plaies s'étaient rouvertes, demanda à Bouchotte, le 4^{er} mars 1794, la permission de se rendre aux eaux pour rétablir son bras, « cette portion de son corps qu'il veut faire contribuer à la destruction des ennemis de toute espèce de sa patrie. » Le lendemain, il écrivit à Turreau pour protester contre l'incendie sauvage de Chantonny et réussit à préserver de la dévastation Luçon et Fontenay-le-Peuple.

Turreau, furieux, destitua le général Bard (24 mars 1794) et donna l'ordre au général Huché, nommé à sa place, de tout brûler dans la région de Luçon. Ce Huché, aussi féroce qu'incapable, était digne de son chef. Il commit de tels excès que le comité de surveillance de Luçon le fit arrêter par l'adjutant général Cortez (9 avril). Son aide de camp fut condamné à mort et exécuté pour pillage et viol. Turreau répondit en dénonçant Bard aux représentants Hentz et Francastel, récemment arrivés à l'armée de Brest, et ceux-ci firent emprisonner Bard à Angers, le 15 avril, sous l'inculpation de connivence avec les insurgés. Toutes les sociétés populaires et les administrations municipales de la Vendée, les corps de troupes eux-mêmes signèrent des adresses en faveur du général persécuté et renvoyé en jugement. Telle fut la force du mouvement d'indignation contre Turreau que le Comité de Salut public se décida à le rappeler (13 mai); mais Bard restait détenu et en danger de mort. Il écrivit au terrible comité, aux Jacobins et enfin à la Convention pour demander justice :

« Si je suis coupable, que ma tête tombe; mais, si je suis innocent, qu'on me rende ma liberté et qu'on ne me traite pas comme un brigand » (lettre aux Jacobins). Son appel à la Convention est du 7 thermidor. Le 9, Robespierre était renversé et Bard, dix jours après, était remis en liberté. Rétabli dans ses fonctions de général, le vaillant officier devait remplacer Beaupuy à la tête de la division de Cholet, sur la demande de Grouchy, alors chef d'état-major de Canclaux. Mais il avait trop présumé de ses forces : sa santé était irrémédiable-

ment perdue, et il dut se faire réformer, pour cause de blessures, le 45 fructidor an III. Pendant toute la durée du Consulat et de l'Empire, il n'exerça aucune fonction; mais, quand les armées étrangères envahirent le sol de la France en 1814, il reprit du service et, à la tête des gardes nationales de Bourgogne, fit rétrograder en diverses rencontres les troupes de la coalition. Après la défection d'Angereau, il fut mis en état d'arrestation par les Autrichiens. Il mourut à Toulon-sur-Arroux le 9 novembre 1837.

Telle est l'histoire peu connue de ce héros des guerres de Vendée, qui fut l'ami et le chef de Marceau. Il a été grand sur les champs de bataille où il a versé son sang; il a été grand aussi par son humanité et par sa lutte courageuse contre un général inepte et féroce qui compromettait la cause de la République. Pas plus que Kléber, il ne savait s'incliner devant la sottise et la lâcheté. C'est une belle figure que ses dignes petits-fils ont eu raison de faire revivre.

Paul ROBIQUET.

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

TRAVAUX SUR L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

I. HISTOIRE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE. — L'épigraphie, l'archéologie, la numismatique font tort aujourd'hui à l'histoire de la République romaine. Il semblerait, à voir comme on la néglige, que Tite-Live n'a plus de mystères ou que Plutarque n'a plus d'intérêt¹.

La tentation de comparer les rogations agraires de Rome aux projets du socialisme contemporain est trop forte pour que quelques écrivains à la plume souple et au jugement rapide n'y succombent pas de temps à autre. C'est le cas de M. Robert DREYFUS dans son *Essai sur les lois agraires sous la République romaine*²; ce livre se parcourt facilement, agréablement même; il témoigne de l'amour de l'histoire et de nombreuses lectures, mais aussi d'un trop vif désir de rajeunir les choses du passé par un style d'actualité³, et d'une absence complète d'efforts pour discuter les textes des auteurs anciens et pour en tirer le sens des institutions sociales. S'il avait fait cette critique, il se serait gardé de prononcer le mot d'« orateur socialiste » et de « prophète d'Israël », à propos de Tibérius Gracchus, et il aurait pu marquer dans la réforme du tribun cet esprit conservateur, vraiment romain, en un certain sens archaïque et religieux, qui différencie si profondément des collectivistes contemporains les grands agitateurs agrariens du forum. Au reste, il faut avouer qu'un travail d'ensemble sur les lois agraires et la propriété foncière à Rome nous manque totalement, et qu'il ne peut être fait que par un érudit sagace et désintéressé, et sur le modèle du livre que M. Paul Guiraud a consacré à la Grèce.

Les trois inscriptions de Varus, de César et de Sextus Pompée,

1. Et c'est à propos d'une monnaie du meurtrier de César que M. Martha nous parle du rôle de l'ambassade à Delphes dans la légende des Brutus (*Rev. num.*, 1897, p. 457).

2. Paris, Lévy, 1898, in-12 de II-250 p.

3. Par exemple, Scipion Emilien : « Comme il était par-dessus tout patriote et nationaliste..., il devint très vite un conservateur endurci; » la classe riche « donnait le curieux exemple d'un malthusianisme anticipé. »

publiées à nouveau par M. HÉRON DE VILLEFOSSE⁴, rappellent les épisodes africains et siciliens des dernières guerres civiles, et montrent l'acheminement du monde vers l'autocratie militaire : jusqu'à quel point se propageait l'habitude de n'obéir qu'à un chef, on le voit par ces dédicaces provinciales oubliées des consuls et datées du nom d'un seul *imperator*, César ou Sextus. — Je ne puis ici qu'indiquer la longue étude de M. COLOMB sur *la Campagne de César contre Arioviste*⁵.

L'histoire littéraire et politique du haut Empire fournit à peine plus que l'histoire de la République. M. DE LA VILLE DE MIRMONT a travaillé *Sur la date du livre I des Épîtres d'Horace*³, qu'il place entre le 8 décembre 733 et le 8 décembre 734. M. Gaston BOISSIER conclut son mémoire sur *l'Art poétique d'Horace et la tragédie romaine*⁴ par ces mots : « Horace avait dans l'esprit une tragédie sage, sensée, qui cherche à plaire aux délicats par la peinture des passions et des caractères, avec peu de personnages, une action simple, grave, très régulièrement conduite, un style soutenu, une versification sévère. Ces prescriptions font songer à la tragédie française du XVII^e siècle. » — D'un papyrus égyptien, M. NICOLE tire des détails fort nouveaux sur l'enquête brutale et vexatoire dirigée, au temps de Tibère et de Caius, contre les Juifs de l'Égypte⁵. — M. FAMILIA, qui connaît admirablement son Tacite et ses premiers empereurs, ne me paraît pas exagérer l'influence de Poppée dans l'étude aimable et judicieuse qu'il consacre à son « règne »⁶. — C'est la *Revue de philologie* qui nous fournit ces recherches sur les douze Césars⁷. Les

1. Deux inscriptions relatives à des généraux pompéiens. Oran, 1898 (*Société d'Oran*).

2. *Revue archéologique*, juillet 1898. Voyez sur cette étude P. L[e]jay, dans la *Revue critique*, déc. 1898, p. 433. — Également à titre d'indication, Leleu, *Réflexions sur la conquête de la Gaule par les Romains*, dans les *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, t. XLIV (1897), 1898.

3. *Revue des Universités du Midi*, 1898, n° 4. La meilleure chronologie des campagnes et du règne d'Auguste est encore celle des *Res Gestae*, éd. Mommsen.

4. *Revue de philologie*, janv. 1898. — Sur Virgile, outre la mosaïque citée plus bas, p. 334, cf. Bertrand, *Virgile et Apollonius de Rhodes*, dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, 1898, n° 2.

5. *Avillius Flaccus, préfet d'Égypte* (*Revue de philologie*, janv. 1898). — L'inscr. de Carry (et non Tarry), publiée par M. Clerc (*Acad. des inscr.*, c. r., 1898, p. 684), est un nouvel indice de la popularité de Caligula dans les Gaules.

6. *Le règne et la mort de Poppée*, dans la *Revue de philologie*, oct. 1898; du même, *Étude sur le préfet des vigiles Julius Paetignus* (Tac., *Ann.*, XII, 49), dans la même *Revue*, avril 1898. Je signale à M. F. les plombs présentant les figures conjuguées de Néron et de Poppée.

7. Je ne puis dire qu'une chose, que c'est un très long article, du *Siège de*

Antonins sont moins favorisés¹. Mais les empereurs du III^e siècle inspirent, comme toujours, les vaillants collaborateurs de la *Revue numismatique*, à laquelle M. Blanchet a donné une nouvelle jeunesse.

M. MOWAT y étudie les noms de l'impératrice Maesa² (*Julia Mamaea Maesa*, croit-il), et la légende *Arnasi* des monnaies de Volusien et Trébonien³ : s'il n'est pas parvenu à la dégager de tout mystère, il a eu raison, au moins, de rappeler à son sujet les services que l'épigraphie peut rendre à la numismatique. Ailleurs⁴, il nous montre, dans les pièces de Gallien à la couronne de roseau, un souvenir du passage du Rhin en 259. — L'inscription de Briançonnet, dédiée à l'empereur Claude II, est une preuve de plus que l'empire de Postume et de Tétricus ne dépassait pas le Rhône⁵. — Nous arrivons maintenant au christianisme⁶.

M. ALLARD a réuni, sous le titre d'*Études d'histoire et d'archéologie*⁷, treize articles parus dans ces douze dernières années. La plupart touchent à l'histoire morale et religieuse de l'antiquité, païenne ou chrétienne; le premier et plus important est une étude sur la *Philosophie antique et l'esclavage*⁸; l'auteur s'efforce de montrer que

Jérusalem par Titus et la nation juive, de M. l'abbé Vidal, dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, 1898, avril.

1. Le travail de M. Hirschfeld sur *D. Clodius Albinus* (*Historische Zeitschrift*, t. XLIV) a été traduit par M. Allmer dans la *Revue épigraphique* de 1897-98.

2. *Rev. num.*, 1897, p. 531. — A propos du nom de Julia Domna, cf. Ph. Berger, *Ac. d. inscr., c. r.*, 1898, p. 49: il semble bien acquis que *Domna* est un nom sémitique et non pas une contraction pour *domina*.

3. *Ibid.*, 1898, p. 287.

4. *Bull. des Antiquaires de France*, 1897, p. 295.

5. Espérandieu, *Ibid.*, 1898, p. 263.

6. *Non vidi Bruston, les Paroles de Jésus récemment découvertes en Egypte*. Paris, 1898, in-8°.

7. Paris, Lecoq, 1899, in-8° de VIII-438 p. Le volume de M. Allard sur le *Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose* (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, même librairie) en est à la troisième édition; cf. *Rev. hist.*, mars 1898, p. 341. Dans la même collection a paru (2^e édit. annoncée) : *Anciennes littératures chrétiennes, la littérature grecque*, par M. P. Batiffol.

8. Voici le titre des autres articles : *l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome* (à propos de l'excellent livre de M. Jullien); *Un livre sur le IV^e siècle* (celui de M. Boissier); *les Archives et la bibliothèque pontificales aux premiers siècles* (d'après les articles de J.-B. de Rossi); *Jean-Baptiste de Rossi, la maison des martyrs* (histoire des fouilles du P. Germano dans la maison et la basilique des saints Jean et Paul, étude importante pour l'histoire de la persécution au temps de Julien); *Charles de Linas et l'art byzantin*; *les origines de la civilisation moderne* (analyse du livre de M. Kurth); *le Domaine rural du V^e au IX^e siècle* (d'après *l'Allee* de Fustel de Coulanges; à remarquer, p. 275, le rapprochement de la méthode de Fustel d'avec celle de Le Play); *l'Histoire*

jusqu'à Épictète les esclaves n'ont reçu des philosophes « aucune consolation efficace, aucun soulagement utile. » On peut ne point partager les convictions de M. Allard, ne point approuver la manière dont il interprète certains passages du *De officiis* ni celle dont il juge l'empereur Julien; mais son livre est trop sincèrement fait et trop agréablement écrit pour ne pas éveiller plaisir et sympathie, et il faut savoir gré à l'auteur d'y avoir recueilli « les glanes tombées de sa moisson historique. »

Sur les pères de l'Église, on doit signaler le nouvel essai de classement chronologique des œuvres de Tertullien, par M. MONCEAUX¹. — Mais il faut lire avec soin le mémoire de M. Allard sur *Basile avant son épiscopat*²; on s'y rendra compte de cette rapide et profonde propagation des influences personnelles, de cette sorte de solidarité interdiocésaine des gloires sacerdotales, qui furent des éléments décisifs dans la puissance et le triomphe du christianisme. — Rappelons encore, à propos d'histoire religieuse, la très ingénieuse conjecture de M. Mowat³: il voit, dans la célèbre formule en acrostiche ΙΧΘΥΣ, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ, le décalque chrétien des noms de Domitien sur les monnaies alexandrines: Ἀυτοκράτωρ Καίσαρ Θεοῦ υἱὸς Δομντιανός. Le chef de la Cité de Dieu s'opposerait au maître de la Cité des Hommes, le Christ à l'Antéchrist. Cette manière de procéder est tellement conforme aux habitudes du christianisme alexandrin que l'on est séduit et convaincu dès le premier abord.

Enfin, c'est à la fois avec plaisir et regret que nous avons lu le dernier mémoire sorti des mains de LE BLANT; il y étudie la *Controverse des chrétiens et des Juifs aux premiers siècles de l'Église*⁴, avec cette connaissance des textes, cette sûreté de déduction, cette sagesse archéologique qui ont fait de lui un maître non remplacé⁵.

II. DROIT, INSTITUTIONS, ARCHÉOLOGIE. — Le régime de la thèse unique, dans les Facultés de droit, ne paraît pas être favorable, en dépit de nos espérances⁶, à l'étude du droit romain. C'est à peine si

à la campagne, paysans et petits nobles à la fin de l'ancien régime; Un épisode de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis (Édouard Coles); le Mouvement féministe et la décadence romaine (de très judicieuses réflexions); Sur l'histoire de la jeunesse.

1. *Revue de philologie*, janvier 1898. L'étude est dirigée surtout contre Noël-dechen. M. M. me paraît avoir raison notamment sur les points concernant la bataille de Lyon, qui sert à dater *Aux martyrs* (avant le 19 février), *Aux nations* (peu après), *l'Apologétique* (un peu plus tard).

2. *Revue des Questions historiques*, juillet 1898.

3. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1898, p. 121.

4. *Mémoires des Antiquaires de France* pour 1896, t. LVII, p. 229.

5. De M. Ermoni, *Histoire du baptême depuis l'édit de Milan jusqu'au concile in Trullo* en 692, dans la *Revue des Questions historiques*, 1^{er} oct. 1898.

6. *Revue historique*, mars 1896, p. 347; mars 1897, p. 313.

ça et là, dans les collections universitaires, nous pouvons glaner quelques volumes intéressant l'antiquité latine, et encore ne témoignent-ils pas de plus de conscience et de plus de connaissance¹ que les thèses d'avant la réforme. Nous nous éloignons trop rapidement des temps où une thèse sur le droit municipal romain, comme celle de M. Houdoy, était un volume de tout premier ordre. Autorisés à négliger les recherches historiques et le droit ancien, les candidats au doctorat préfèrent les monographies spéciales sur des questions de jurisprudence contemporaine; leurs thèses, plus limitées, plus techniques, tendent à ressembler à des consultations². On pourra créer, et nous sommes des premiers à le demander au nom des intérêts scientifiques, des conférences de droit coutumier, d'épigraphie juridique, de droit canonique; mais, il faut l'avouer, au fur et à mesure que l'enseignement des maîtres se rapproche des méthodes historiques, les intentions des étudiants s'en éloignent. Le mal n'est pas grand encore, aujourd'hui que l'école historique du droit romain et byzantin a chez nous des représentants toujours jeunes et actifs, comme M. Beaudouin, M. Cuq, M. Esmein, M. Girard, M. Monnier³, pour rappeler ceux que nous citons ici le plus souvent. Mais après eux? — Déjà la *Revue générale du droit* n'offre plus aux romanistes le même intérêt⁴ et laisse prendre par la *Nouvelle Revue historique* les articles les plus copieux et les problèmes les

1. Par exemple, dans la thèse de M. L'Eleu, *Des communautés rurales dans l'ancienne France jusqu'à la fin du XIII^e siècle* (Paris, Rousseau, 1898, in-8°), on cherche en vain le document essentiel et les articles importants sur les pagi gallo-romains. Voyez, dans le même ordre d'idées, Huvelin, *Essai historique sur le droit des marchés et des foires* (Paris, Rousseau, 1898, in-8°). Non vidi Halgan, *Essai sur l'administration des provinces sénatoriales sous l'Empire romain* (Paris, Fontemoing, 1898, in-8°).

2. C'est même le cas de quelques thèses de droit romain, par exemple Hautmont, *De l'obligation de livrer imposée au vendeur en droit romain* (Belfort, 1896, in-8°); Viatte, *De l'exhérédation et des restrictions au droit d'exhéreder* (Paris, Pedone, 1897), etc.

3. C'est, en effet, un séminaire de droit byzantin que l'enseignement de M. Monnier à Bordeaux. De là viennent de sortir les trois thèses suivantes, dont le sujet n'est point banal : Ferradou, *Des biens des monastères à Byzance* (Bordeaux, Cadoret, 1896, in-8° de 254 p.); Gaignerot, *Des bénéfices militaires dans l'Empire romain et spécialement en Orient au X^e siècle* (Id., 1898, in-8° de 128 p.); Testaud, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au X^e siècle* (Id., 1898, in-8° de 168 p.). C'est une école scientifique qui se fonde, avec une saine division du travail et une continuité de vues très remarquable. — Voyez, de M. Monnier, un travail très nourri, très piquant par endroits, malheureusement inachevé, sur *Zachariae von Lingenthal*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*.

4. Cf. cependant Massoné, *Étude sur la confusion dans les obligations en droit romain*, dans la *Revue générale du droit*, 1897 et 1898.

plus nouveaux. Nous citons en particulier ceux de M. BEAUDOUIN¹ et de M. MONNIER² sur les domaines ruraux dans l'Empire romain³.

Dans son livre sur *les Cités romaines de la Tunisie*, M. Toutain avait affirmé que les colonies romaines jouissaient de l'autonomie ou de la liberté; M. Beaudouin avait fait sur cette théorie les plus expresses réserves⁴. Aujourd'hui, M. TOUTAIN répond à son adversaire⁵. — Il ne m'a pas convaincu. Que la liberté soit compatible avec l'existence d'une colonie, c'est ce qui me paraît certain⁶; et sur ce point je suis d'accord avec M. Toutain, sans accepter pourtant toutes les preuves qu'il apporte⁷, et en me réservant de lui en fournir de nouvelles⁸. Mais les textes qui parlent de « colonies libres » me semblent précisément indiquer que l'autonomie est un « privilège » de quelques-unes et non pas la loi de toutes⁹, et il ne serait pas impossible, en étudiant l'histoire de ces colonies libres ou fédérées, de savoir si la liberté est le résultat de la colonisation ou d'une condition politique antérieure. Toutes ces questions de droit municipal sont beaucoup plus compliquées que ne le ferait croire le mémoire de

1. *Les grands domaines dans l'Empire romain d'après des travaux récents*, dans la *Nouvelle Revue* de 1897 et 1898. Nous espérons revenir sur ce travail quand il sera terminé.

2. *Le Colonal partiaire dans l'Afrique romaine* (*Ibid.*, 1898, 3^e livr.), à propos de l'inscription d'Henchir-Mettich et du travail de M. Cuq (cf. *Revue historique*, mars 1898, p. 355), travail universellement et justement loué; cf. encore sur ce travail Lefort, dans la *Revue générale*, 1898, 5^e livr.

3. Je ne connais pas Typaldo-Bassia, *le Droit romain, exposé de ses principes fondamentaux et de ses rapports avec le droit français* (Paris, Chevalier-Maresq, 1898, 2 vol. in-18).

4. Cf. *Revue historique*, mars 1897, p. 324.

5. *Étude sur l'organisation municipale du Haut-Empire*, dans les *Mélanges de Rome*, t. XVIII, 1898.

6. Plinie le Jeune, *ad Traj.* XLVII (pour Apamée); Pausanias, VII, 18, 7 (pour Patras). La thèse contraire a été très vigoureusement soutenue par M. Beaudouin dans son excellente *Étude sur le Jus Italicum*, p. 96, n. 4; cf. *Revue générale du droit*, 1896, p. 202.

7. Son principal argument, après les deux textes de Plinie et de Pausanias, est la présence d'une statue de Marsyas dans certaines villes, *indiciu libertatis*. On sait que Eckhel a le premier considéré cette statue comme un symbole du droit italique. M. T. n'a pas réussi, croyons-nous, à renverser cette théorie.

8. La cité des Lingons, par exemple, est à la fois *colonia* dans les textes épigraphiques et *foederata* chez Plinie. De même les Helvètes. Peut-être aussi les Trévires ont-ils recouvré leur liberté même en formant colonie. Die, l'une des deux capitales du pays des Voconces, qui étaient un peuple fédéré et libre, est qualifiée de colonie. Autres exemples à étudier et autres solutions à discuter chez Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 793, n. 4, et 811, n. 1, et chez Henze, *de Civitatibus liberis*, 1892, p. 14; cf. *Revue historique*, mai 1893, p. 183.

9. La réponse d'Apamée à Plinie est topique à cet égard : *Habuisse privilegium et vetustissimum morem*.

M. Toutain. — M. CLERC nous donne d'utiles renseignements sur les mètèques et les résidants romains dans les villes grecques à l'époque impériale¹. — L'inscription de Lanuvium, si importante pour l'histoire des collèges, vient d'être revue avec un grand soin par M. DE MANTEYER².

L'archéologie³ religieuse⁴ nous offre cette année de précieux travaux de M. Salomon REINACH : d'abord la fin de son inestimable *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*⁵, où l'on trouvera moins de chefs-d'œuvre classiques que dans le premier volume, mais les types les plus singuliers de la sculpture provinciale latine, des horreurs gallo-romaines ou autres, et quelques figures obscènes; puis plusieurs brochures qui renferment chacune un fait nouveau ou une comparaison de valeur. C'est l'image de la Vesta primitive qu'il a retrouvée dans ce bas-relief de la Côte-d'Or où il avait déjà reconnu les douze dieux *Consentes*⁶; ce qui confirme une pensée chère à quelques-uns de nous : que la sculpture gallo-romaine nous révélera peut-être peu à peu les types anciens de la religion italienne. C'est une pénétrante étude sur le voilement de la tête, symbole, à Rome comme dans la loi du Christ, de la consécration et de l'abandon à la divinité⁷.

M. Homo, un nouveau venu qui est le bienvenu, vient de publier un mémoire sur la *Chimère de la Villa Albani*⁸, dont les conclusions sont fort acceptables. Ce monument célèbre serait, d'après lui, non pas une Chimère, mais un Cerbère de type alexandrin : voilà qui réjouira M. Reinach et qui ne me déplaît pas. — Un *collega major* de M. Homo à l'École de Rome, M. BESNIER, que nous allons revoir en Afrique, pense retrouver dans le *Jupiter Jurarius*⁹ de l'île du

1. Pour ne point parler des temps de l'indépendance; *Revue des Universités du Midi*, 1897 et 1898 (*De la condition des étrangers domiciliés dans les différentes cités grecques*). — A propos de l'histoire municipale de l'Empire romain, rappelons l'inventaire de l'admirable *Collection Waddington au Cabinet des Médailles*, que donne M. Babelon (*Rev. num.*, 1897 et 1898).

2. *Mélanges de l'École de Rome*, avril-juin 1898.

3. M. Héron de Villefosse a eu l'heureuse idée de publier dans le *Bulletin des Antiquaires de France* et de faire tirer à part (in-8°, 1898) les *Acquisitions de l'année 1897 au musée du Louvre, département des antiquités grecques et latines*.

4. Cf. Audollent, *Bulletin archéologique de la religion romaine*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1898, n° 1.

5. T. II en deux parties. Paris, Leroux, 1898, in-4°. Cf. *Revue historique*, mars 1898, p. 345.

6. *Revue archéologique*, 1897, t. II, p. 313 (*Une image de la Vesta romaine*); cf., sur le même sujet, Arnauld, *Bulletin des Antiquaires*, 1898, p. 129.

7. *Le voile de l'oblation*, lecture faite à la séance publique du 12 nov. 1897 (*Ac. d. inscr.*, C. r. de 1897, p. 644).

8. *Mélanges de l'École de Rome*, 1898, avril-juin.

9. *Ibid.*

Tibre un Jupiter celtique des Cénomans ; cela est fort séduisant, mais n'est pas indiscutable¹.

Quelques curiosités archéologiques ont excité l'extrême sagacité de M. MOWAT, par exemple les dés à inscriptions². — Les cadrans solaires portatifs ont été l'objet d'une minutieuse étude de MM. DURAND et DE LA NOË³. Quelle singulière idée a-t-on eue, sur celui du Crêt-Chatelard, d'inscrire la région de *Nasumien.*, des Nasamons (?), alors que le cadran de Rome met à la place la province de *Narbo-nensis* ! Je n'explique cela que par quelque inadvertance du graveur, qui aura fait un mauvais choix sur une liste alphabétique où ces deux noms voisinaient⁴. — L'*Étude* de M. ROSTOVTSSEW sur les *plombs antiques*⁵ a droit à une mention toute spéciale ; voilà enfin, sur ce sujet jusque-là méprisé, un travail méthodique, sobre et sage ; et le volumineux dossier de ces jetons d'apparence misérable devient une contribution de première valeur à la connaissance du régime économique, municipal et collégial⁶, de l'Empire romain⁷. — En fait d'épigraphie enfin⁸, voici la troisième édition du classique *Cours d'épigraphie latine*⁹ de M. CAGNAT ; il parut sous sa première forme en 1884-1885 ; la seconde édition en est de 1889. Il a donc déjà fourni une longue et utile carrière. L'auteur en a été encouragé à l'améliorer sans cesse ; le nouveau volume se présente à nous avec des corrections, des additions et une élégance d'impression qui met la forme en harmonie avec le fonds.

III. ITALIE ET ROME. — L'Italie ancienne nous échappe de plus en plus¹⁰. « Jadis, avec la permission et sous le contrôle de l'autorité ita-

1. *Jurarius*, pour M. B., viendrait cependant de *jurare*, et le dieu correspondrait au Ζεύς ὅρκιος des Grecs.

2. *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 307.

3. *Cadran solaire portatif*, etc., dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires* pour 1896, 1898, p. 1.

4. Dans le même ordre d'idées que le mémoire cité *Rev. hist.*, 1898, p. 346, M. Victor Mortet a publié : 1° *la Mesure et les proportions des colonnes antiques dans quelques compilations*, etc. (*Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1898) ; 2° *Un nouveau texte des traités d'arpentage*, etc., avec une introduction de M. Tannery (*Not. des man.*, etc., t. XXXV, 2^e part., 1896).

5. *Rev. num.*, 1897 et 1898.

6. Voyez par exemple ce qui concerne les *collegia juvenum*, sur lesquels nous reviendrons. Le travail de M. R. sur ce sujet est excellent.

7. Je n'ai pas eu le temps de lire, dans la même *Revue*, Soutzo, *Étude sur les monnaies impériales romaines*.

8. Cf. *Revue de philologie*, avril 1898, Lejay, *Alphabets numériques latins* (utile).

9. Paris, Fontemoing, 1898, in-8° de xxvi-462 p. et 22 fig.

10. Il y a des détails intéressants sur l'exploitation des mines en Italie sous le Bas-Empire dans le mémoire de M. Toutain (*Bulletin des Antiquaires*, 1898, p. 140 ; cf. Maurice, *Ibid.*, p. 151), mais il a grand tort de dire que le *comes*

lienne, les membres de l'École de Rome avaient pu concourir utilement à l'exhumation des inépuisables richesses que renferme le sous-sol des sites antiques. Ces beaux jours sont passés; aujourd'hui l'administration italienne repousse toute offre de concours étranger¹. »

La topographie romaine est trop souvent négligée par nos érudits; ils oublient qu'elle est, à certains égards, une science d'origine française : c'est sous la préfecture de M. de Tournon, de 1809 à 1813, que furent faites les premières fouilles systématiques au Colisée et au Forum, et que l'administration impériale voulut, par un « déblaiement général et permanent, » « rechercher le niveau antique et mettre définitivement au jour les bases des monuments². » Aujourd'hui, des quatre grandes nations « philologues, » la France seule n'est point représentée dans la science topographique de la ville éternelle³; l'Italie et l'Allemagne s'y disputent le premier rang, celle-là avec Lanciani, celle-ci avec Hülsen; l'Angleterre vient après, avec l'ouvrage de Middleton; la France, malgré ses architectes de la villa Médicis et ses archéologues du palais Farnèse, n'a guère à son actif, depuis dix ans, que des ouvrages populaires⁴.

M. THÉDENAT⁵ nous a rendu le service de dire son mot dans ces questions de premier ordre. L'ouvrage qu'il consacre aux forums romains est avant tout, il est vrai, un travail de vulgarisation⁶; mais, comme les documents, les inscriptions et les dissertations utiles y sont cités, et avec une scrupuleuse exactitude, que la matière y est exposée avec une très grande clarté, que les plans sont fort nets et que le texte

patrimonii était « l'un des nombreux intendants qui dépendaient du *comes rerum privatarum*; » le *c. patr.* était un très haut personnage, qui fut créé *κατὰ μίμησιν* du *c. r. pr.* et non pas *ἐπ' αὐτόν* : je prends les expressions de l'ordonnance qui l'établit (*C. J.*, I, XXXIV, 1). — M. Jouitteau a publié des marques de potiers du Monte Testaccio, dans les *Mém. de la Soc. d'agric. d'Angers*, t. XI, (1897), 1898, p. 371. — L'inscription grecque de Mariana (Corse) publiée par M. Granat et mentionnant pour la première fois un *πατρῶνος Κόβρου* est d'un réel intérêt (*Bulletin des Antiquaires*, 1898, p. 190).

1. Perrot, *Rapport sur l'École de Rome* (*Ac. d. inscr.*, c. r., 1898, p. 123).

2. Voyez les *Études statistiques sur Rome*, du comte de Tournon, t. II, p. 363 et suiv., et le résumé historique des fouilles faites au Forum, dans le livre de M. Thédenat, p. 46 et suiv. — Sur les dernières fouilles du Forum, voyez *le Petit Temps* du 4 février 1899.

3. C'est le mal auquel a voulu remédier M. Cagnat en étudiant cette année, au Collège de France, la *topographie antique de la ville de Rome*.

4. Parmi lesquels nous n'avons pas mentionné, à son année, Augé de Lassus, *le Forum* (Hachette, Bibliothèque des Merveilles, 1892).

5. *Le Forum romain et les forums impériaux*, par Henry Thédenat, prêtre de l'Oratoire, avec 2 grands plans et 46 plans ou gravures. Paris, Hachette, 1898, in-12 de XII-406 p. Le point de départ de ce livre est l'article *forum*, écrit par M. Thédenat pour le *Dictionnaire Saglio*.

6. Voyez cependant des conclusions nouvelles, p. 98, 190, 257, 274.

y renvoie sans relâche, cet ouvrage peut et doit être, en même temps qu'un modèle de résumé, le point de départ de nouvelles recherches où les Français apporteront surtout leur besoin de simplicité et leurs habitudes de vision concrète, qualités que M. Thédénat nous offre ici au plus haut point.

Son volume renferme deux parties indépendantes l'une de l'autre. A la fin, c'est une visite au forum qui est vraiment bien faite : je doute qu'il soit possible de rédiger un guide aussi précis, aussi complet; la monotonie naturelle à ce genre de travail est interrompue par le récit des scènes historiques dont furent témoins les ruines visitées. La première partie, beaucoup plus longue et d'une valeur égale, est consacrée à des vues d'ensemble sur l'histoire et la vie du forum, et à la description historique de ses monuments suivant l'ordre chronologique de leur fondation. On peut regretter, dans cette partie, que M. Thédénat n'ait pas insisté davantage sur les destinées religieuses des recoins et des édifices du vieux forum; on aurait voulu suivre, à travers les changements matériels de la place sacrée, les transformations morales du culte romain, depuis les divinités menues et précises des temps les plus lointains, Janus, Juba, Juturna, Strenia, Aius Locutius, qui ont au forum leur lieu-dit, jusqu'aux divinités impériales qui, à partir de Jules César, l'envahissent et le bloquent de leurs temples et de leurs arcs triomphaux.

M. Thédénat a eu raison de ne pas perdre de vue, à propos du sol romain, les intérêts de l'histoire générale. Il a maintes fois rappelé que la structure et la chronique monumentale du forum de la ville sont également celles des forums municipaux, les cités de l'Empire essayant de se modeler sur le type de la cité souveraine. Il a bien fait de chercher à définir le rôle social ou, si l'on préfère, l'« origine sociologique » du forum. Mais je ne sais si sa définition est exacte : le *forum* romain, dit-il, rappelle ces « grands espaces où, en dehors des centres habités, dans certaines de nos campagnes, affluent, à des époques déterminées, les marchands ambulants avec leur pacotille, les paysans avec les bestiaux et les denrées qu'ils veulent vendre; » le *forum* est au début « le champ de foire. » — Il semble, au contraire, que l'origine et la nature du *forum* romain soient urbaines et municipales, et non pas rurales et champêtres. Le vrai terme de comparaison est « la place » de nos villes, au sens où on prononçait ce mot au moyen âge et où on l'a conservé jusqu'à nos jours, dans les villes du moins dont les deux derniers siècles n'ont pas bouleversé le noyau primitif; la « place » était, dans la vie d'une commune, comme le forum dans celle de Rome, à la fois un marché et un lieu de réunion, un centre économique, populaire, politique et religieux. Et il est d'autant plus juste, pour comprendre la vieille Rome, de

s'adresser à nos villes médiévales, qu'on trouvera, sur le sol de ces dernières comme sur le sol latin, des mêmes noms de rues et de places, rue Neuve, rue des Argentiers et Marché-aux-Bœufs par exemple, et qu'on remarquera souvent les mêmes allures d'existence, les mêmes principes de gouvernement, les mêmes institutions sociales chez les pères de l'ancienne Rome et chez les « chefs de maison » des grandes communes¹.

IV. GAULE. — Nous allons citer souvent, à propos de la Gaule, la vieille Société des Antiquaires de France, bientôt centenaire. Il serait à souhaiter que, dans nos temps de travail dispersé et d'émiettement de forces, elle demeurât le centre de ralliement de tous ceux qui s'intéressent aux antiquités nationales. Si nous n'y prenons garde, l'effrayante pullulation des revues et des sociétés locales va décupler les difficultés du labeur scientifique; il nous faut consacrer à d'insipides recherches un temps et un courage qui trouveraient aisément un meilleur emploi. Devant l'assommante besogne d'une enquête bibliographique toujours nécessaire et souvent inutile, bien des savants se rebutent, et le hasard fait presque toujours, dans sa malignité, que ce qu'ils ont négligé par lassitude est précisément ce qui pouvait leur servir. Après avoir trop décentralisé, il importe maintenant, en matière d'érudition tout au moins, de revenir aux principes sains et commodes de la concentration, seule garantie de la connaissance complète et de la solidarité scientifique. Aux Antiquaires de France il appartient de centraliser les recherches d'antiquités nationales².

Les institutions et la mythologie nationales³ nous font revoir des noms chers et familiers. M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE⁴ continue l'œuvre

1. Quelques fautes d'impression, p. 4, l. 2; p. 226, n. 8; p. 237, l. 1 (?); p. 279, l. 14; p. 387, c. 1; p. 400, c. 2. L'échelle n'est pas indiquée au plan n° 1.

2. Songeons aux services rendus par la *Chronique d'Orient* de M. Reinach, la *Chronique africaine* de M. Gsell, l'*Année épigraphique* de M. Cagnat. — Nous ne faisons, dans les lignes qui précèdent, que nous associer à un vœu de M. Héron de Villefosse (*Bulletin des Antiquaires de France*, 1897, p. 410) et de M. Thédénat (*Ibid.*, séance du 5 janvier 1898).

3. Je recommande, dans la *Revue celtique* de 1898, le mémoire de M. Reinach, très utile pour les futurs historiens de l'érudition française, intitulé : *Esquisse d'une histoire de l'archéologie gauloise*; il y caractérise fort bien la « celtomanie. »

4. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1898, p. 199 (sur Esus, « nom gaulois du héros celtique appelé en Irlande Cúchulainn »); *Revue celtique*, 1898, p. 245 (Esus, *Tarvos Trigaranus*, la légende de Cúchulainn en Gaule et en Grande-Bretagne); *Ibid.*, p. 224 (*l'Anthropomorphisme chez les Celtes*); *Nouvelle Revue historique*, 1898, 3^e livr. (*les Sacrifices humains chez les Gaulois et dans l'antiquité classique*). Au dernier moment, et obligé d'en renvoyer l'analyse au prochain *Bulletin*, nous recevons de M. d'A. le t. VI de son *Cours de littérature celtique* (*la Civilisation des Celtes et celle de l'épopée homé-*

à laquelle il attachera son nom : la reconstitution de la société et de la vie gauloises par l'analyse linguistique, par l'analogie des faits sociaux, par la patiente comparaison des vestiges épars du passé celtique avec les traditions compactes des Irlandais et des Celtes modernes ; ces articles offrent une science si nourrie et si ingénieuse, ils s'inspirent tellement du même esprit, qu'il faut demander à leur auteur, une fois encore, de les réunir en un volume : ce serait à la fois l'histoire d'une campagne et l'exposé d'une méthode. — M. Salomon REINACH procède surtout par comparaison de monuments et par inventaires archéologiques. Aujourd'hui, il revient sur *Epona*¹. Étudiez ce travail et voyez s'il est possible d'être plus précis, plus complet, et d'imposer une conclusion par un plus grand amoncellement de preuves visibles ; de ces recueils, nos divinités celtiques sortent avec une personnalité plus saillante, dans la fixation de leurs traits et la délimitation de leurs domaines².

La publication, par M. BLANCHET³, de poteries samiennes à représentations figurées (trouvées dans le Tarn, un de nos départements les moins riches en débris gallo-romains) nous fait vivement désirer un *corpus* illustré de tous ces menus bas-reliefs ; les mythologues et les archéologues, peut-être aussi les historiens⁴, y trouveraient leur profit, et M. Blanchet a les qualités nécessaires pour mener à bonne fin l'entreprise.

Rarement découverte épigraphique a suscité plus d'émoi que celle des tables de bronze de Coligny⁵. Tout y est mystérieux en

rique). Paris, Fontemoing, 1899, in-8° de xvi-418 p. — Le livre de M. Alex. Bertrand sur les Druides (cf. *Revue historique*, 1898, mars, p. 348) a été étudié par M. G. Boissier dans le *Journal des Savants*, oct. 1898.

1. *Encore Epona*, dans la *Revue archéologique*, 1898, sept.-oct. ; cf. *Revue historique*, 1896, p. 357. En ce qui concerne *Epona*, il est fort important de noter qu'elle était la titulaire d'une fête en Cisalpine ; voyez le calendrier de Guidizzolo (*Corpus*, I, 2^e édit., p. 253). Nous regrettons un peu que M. R. soit trop sévère pour M. Allmer : par les conditions particulières où il travaille, les services qu'il a rendus, la vaillance de sa laborieuse vieillesse, M. A. mérite de nous tous des grâces d'état. — Sur les types d'Hermaphrodite et d'Aphrodite en Gaule, cf. Reinach, *Revue archéologique*, mai-juin 1898.

2. Autre contribution à l'archéologie celtique : Déchelette, *le Béliet consacré aux divinités domestiques sur les chenets gaulois*, dans la *Revue archéologique* de juill. 1898.

3. *Bulletin des Antiquaires*, 1898, p. 123.

4. M. Blanchet en fournit une preuve à propos des poteries dont il parle ; elles figurent en particulier un archer : ne serait-ce pas un souvenir des *sagittarii* du pays Ruthène ?

5. Département de l'Ain, près de la frontière du Jura. Découverte faite en 1897. *Ac. d. inser.*, C. r., 1897 ; *Bulletin des Antiquaires de France*, 1897, p. 411 (Dissard, de Villefosse, Omont), et surtout *Ac.*, 1898, p. 163 et p. 297

effet : la langue, qu'on devine gauloise, mais qu'on a aussi supposée ligur¹; la nature de l'objet, qu'on croit être un calendrier, encore qu'on ne soit pas parvenu à s'entendre sur le cycle astronomique²; les noms inscrits et répétés dans les cadres, que la plupart affirment être des noms de mois, mais qui pourraient tout aussi bien être ceux des membres d'une *sodalitas*³; et surtout la présence d'un document si étrange, plein d'inconnues, au beau milieu de la domination romaine en Gaule. Sans être aussi ténébreuse que l'Étrurie, notre Celtique ne dévoile que fort lentement les secrets de son passé.

Le travail de M. CLERC sur la topographie de Marseille⁴ m'a ravi. Enfin voilà, sur cette question longtemps débattue, une étude vraiment scientifique et des solutions acceptables; il y est fait bonne justice de cette misérable hypothèse des variations du rivage marseillais, hypothèse due à un savant local vers 1808 et sottement répétée, sans examen, jusqu'à nos jours. La Marseille grecque est mise où elle doit être, au pied des Moulins, vers le sud et vers l'ouest. Le camp de César est à sa vraie place, la butte des Carmes. Pas à pas, rue par rue et les textes en main, et sous les yeux l'admirable plan de Demarest, nous avons suivi, M. Clerc et moi, le périmètre et les voies traditionnelles de Marseille antique; et je puis affirmer que, de tous les mémoires écrits sur ce sujet, il n'y en a aucun qui renferme plus de bon sens et plus de vérités⁵.

(Dissard). Et ces jours-ci, *Revue épigraphique*, n° 90 (Allmer). — M. H. de Villefosse (*Ac.*, 1898, p. 264) a très heureusement rapproché ce calendrier d'un fragment semblable trouvé dans le lac d'Antre.

1. Cela semble l'idée (erronée selon moi) de M. de Ricci, *Rev. cell.*, avril 1898. M. Thiers (*Ac.*, 1898, p. 612) semble croire qu'on a affaire à des mots grecs défigurés par un lapicide latin.

2. Année lunaire de 355 jours, avec un treizième mois intercalaire de trente jours, M^cXIII (l'interprétation de ce sigle est plus qu'aventurée), d'après M. de Ricci. Série de 5 années de 355 jours et de 12 mois, mises d'accord avec les années solaires par l'intercalation de deux mois (CIALLOS-BIS, interprétation fort hardie), d'après M. Espérandieu (brochure autographiée destinée à la *Rev. épigr.*, 26 oct. 1897 [il faut lire 1898]). Cycle de Méton, période de 19 années solaires correspondant à 235 lunaisons, d'après M. Thiers (*Ac. d. inscr., c. r.*, 1898, p. 167). Cycle de 385 mois dont 13 (M^cXIII) intercalaires, au total 31 ans, d'après M. Loth (*ibid.*, p. 176).

3. Hommes et femmes. Je ne comprendrais pas autrement pourquoi les noms des mois sont sans cesse répétés dans le courant des colonnes, en face de l'indication des jours.

4. *Le Développement topographique de Marseille depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Marseille, Barlatier, 1898, extrait de l'ouvrage *Études sur Marseille et la Provence* publié par la Société de géographie à l'occasion du Congrès national de géographie tenu à Marseille en septembre 1898).

5. Sur l'étrange découverte de l'*Inscription phénicienne d'Avignon*, voyez l'enquête et la note de M. Clerc (*Ac. d. inscr., C. r.*, mai-juin 1898) : « Après la

Malgré toute sa bonne volonté, M. BONDURAND n'a pas réussi à convaincre les épigraphistes de la vraisemblance de ses hypothèses sur les inscriptions clouées de l'arc d'Orange¹ et du temple de Vienne² : les règles de l'épigraphie sont tout autrement sûres, quoi qu'en dise notre cher compatriote nimois, que celles de la théologie. — Les routes romaines en Vivarais ont été l'objet de plusieurs mémoires provoqués par la nouvelle borne de Mirabel³.

La question des piles est encore la principale question archéologique dans cette Aquitaine si tenace dans ses idées. Nous laissons de côté certains mémoires où l'imagination occupe plus de place que les textes⁴; mais nous attirons l'attention sur celui de M. Ph. LAUZUN. Notre collègue de l'Agenais a suivi la meilleure voie : il publie, avec des dessins, des descriptions et une bibliographie, l'*Inventaire général des piles gallo-romaines du sud-ouest de la France*⁵. La méthode est excellente, et la besogne est d'un ouvrier sage et consciencieux. M. Lauzun donne l'exemple et le modèle de ces répertoires archéologiques que nous voudrions voir se multiplier en Gaule : avant de juger, assurons-nous d'un dossier complet⁶.

bataille d'Himère, il y eut, à Marseille comme à Athènes, des colonies d'Égyptiens et de Phéniciens de Kittion et de Sidon. » Sur cette même inscription, voyez *Journal asiatique*, nov. 1897 (Mayer Lambert et Ph. Berger); *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1897, 4^e livr. (Mérilan, cf. *Revue biblique*, 1^{er} avril 1898); même recueil et *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 17 fév. 1898 (Nicolas).

1. *L'Arc de triomphe d'Orange* (*Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 1897).

2. *L'Inscription du temple de Vienne* (*Annales du Midi*, 1^{er} déc. 1897, et *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 1897); cf. H. de Villefosse, *Ac. d. inscr., c. r.*, 28 mai 1897.

3. Cheylud, *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 389; Pouzet, *Revue archéologique*, janv. 1898. — Le travail de M. de Saint-Venant, *les Derniers Aréomiques* (*Bulletin du Comité*, 1897, p. 481), est un inventaire des temps préhistoriques du département du Gard; fait avec soin, pas absolument complet, il trahit certaines ignorances en matière d'histoire romaine. — Sur Vaison, cf. Sagnier, dans les *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1898, p. 67. — Des détails archéologiques intéressants et une inexpérience des travaux antérieurs sont à signaler dans le mémoire de M. Vidal sur *Toulon* et son arrondissement (*Bull. de l'Acad. du Var*, t. XX, 1897).

4. Ce n'est pas le cas du rapport de M. Musset sur *les Fouilles de Chagnon-Villepouge* (*Bulletin archéologique du Comité*, 1897, p. 79), dans l'article de Lièvre, *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trimestre 1898, ou dans les notes de M. Guillaud (*Revue de Saintonge et d'Aunis*, sept. 1898, janv. 1899).

5. Avec dessins de M. le commandant Lac de Bosredon. Caen, Delesques, 1898, in-8^o de 68 p. (extrait du *Bulletin monumental*).

6. Sur les fouilles, riches en fosses funéraires, du Mas-d'Agenais, cf. Nicolai, *Bulletin archéologique du Comité*, 1897; p. 84, M. N. combat, dans cet article, l'opinion émise par le regretté M. Lièvre dans son mémoire sur *les Puits funéraires* (Poitiers, 1894). M. N. nous paraît, au moins sur ce point, avoir raison.

Après la question des piles, aucune n'intéresse plus les Aquitains que celle de la Ténarèse, la grande voie romaine et populaire de la Gascogne et des Pyrénées. M. LABROUCHE¹, complétant et rectifiant un mémoire de feu l'abbé Breuils, propose un tracé de la partie méridionale de cette voie entre Avezac, dans le Lannemezan, et le port du Plan, à l'extrémité du val de Rioumajou. On peut s'attendre à des contradicteurs, mais M. Labrousche est homme à se défendre. — L'étymologie courante de la voie Ténarèse est *iter* ou *itinerem* (sic) *Caesaris*. J'ai des doutes. Il serait fort à désirer qu'on fit un travail d'ensemble sur les noms populaires des grandes voies de la Gaule, la Ténarèse de Gascogne, la Régordane du Languedoc, la voie Bolène en Velay, le chemin Galien en Bordelais, etc.

La Lyonnaise nous offre, cette fois assez loin du champ habituel de ses recherches, cet incomparable fouilleur qu'est le R. P. DE LA CROIX; son temple et son théâtre de Berthouville² sont, comme ses monuments de Sanxay, une énigme historique et monumentale qu'il serait à désirer qu'une inscription vint résoudre : énigme d'autant plus intéressante que Berthouville est le vrai lieu de découverte du célèbre trésor de Bernay. Peut-être sommes-nous, ainsi que le pense M. de la Croix, en présence de quelque lieu consacré, municipal ou fédératif, grand sanctuaire ou petite cité sainte comme le puy du Mercure arverne ou le confluent des Trois-Gaules³.

Dans la Gaule Belgique, l'étude des antiquités d'Étaples fournit à M. DE RICCI⁴ l'occasion d'intéressantes remarques sur la défense maritime de la Gaule au temps des invasions. M. de Ricci, qui n'a

— Découverte, en Dordogne, d'une mosaïque à tableau rustique, la première de ce genre dans la région (de Fayolle, *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 334); à Périgueux, d'inscriptions monumentales (*Ibid.*, 1898, p. 147), etc.

1. *Bulletin de géographie historique du Comité*, 1897, n° 1, contre Breuils, *Revue de Gascogne*, t. XXI, déc. 1891. M. L. est un peu dur pour Breuils, qu'on attaque trop en ce moment, peut-être parce qu'il ne se défendra pas.

2. *Bulletin archéologique du Comité*, 1897, p. 71.

3. Découvertes intéressantes faites en Lyonnaise : à Paris (Magne, dans le *Bulletin du Comité*, 1897, p. 144), poteries samiennes; les gradins à inscriptions des arènes (*Ac. d. inscr.*, c. r., 1898, p. 91, de Villefosse); à Larchant, dans la Seine-et-Marne (Thoisson, *Bulletin du Comité*, 1897, p. 532), poteries; à Champvert, dans la Nièvre (Gauthier, *Ibid.*, 1897, p. 313), villa; à Vertault, dans la Côte-d'Or, fouilles très bien étudiées par M. Daguin (*Mémoires des Antiquaires*, t. LVII, p. 327); la mosaïque de Sennecey-le-Grand dans la Saône-et-Loire (*Ac. d. inscr.*, c. r., 1898, p. 16), etc.

4. *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 338 et suiv. Du même, reçu au dernier moment : *Répertoire épigraphique du département d'Ille-et-Vilaine* (1898, extr. du t. XXVIII des *Mém. de la Soc. arch. d'Ille-et-Vilaine*); *Répertoire épigraphique de la Bretagne occidentale* (1898, extr. du t. XXXV des *Mém. de la Soc. d'émulation des Côtes-du-Nord*).

pas vingt ans, est le plus bel exemple de précocité que l'épigraphie ait jamais présentée; je ne sais si la Renaissance même en a offert un semblable. — Il faut remercier M. KIEFFER d'avoir entrepris la tâche ardue de nous renseigner sur *les Découvertes archéologiques faites dans le grand-duché de Luxembourg*¹. Il y a ou il y aura dans son précis beaucoup à glaner pour l'histoire du III^e siècle et l'archéologie funéraire de la Gaule².

L'étude de M. GAUTHIER³ sur *le Temple de la Fortune* à Besançon est d'un intérêt plus que local; grâce aux documents du moyen âge, il nous apprend l'existence d'un temple de la Fortune et d'un Champ de Mars dans cette cité des Séquanes, qui, devenue colonie, trait d'union entre les cités romaines de Lyon et d'Augusta, tendit à modeler sur Rome les détails de sa vie et les parcelles de son sol⁴.

M. BELLET donne une seconde édition, entièrement refondue, de ses *Origines des Églises de France*⁵; nous n'avons aucun éloge à retrancher à ceux que nous a inspirés la première édition, nous ne renonçons à aucune des réserves que nous avons faites sur la thèse soutenue par l'auteur⁶, l'origine apostolique des principaux évêchés de la Gaule. Mais il faut le louer vivement d'avoir évité le plus possible, lui traditionnaliste, de tirer argument des traditions locales, et d'avoir consacré la première et meilleure partie de son livre à la critique très précise et très serrée des documents ecclésiastiques du I^{er} siècle. L'ouvrage, écrit du reste avec une louable modération, est dirigé contre M. Duchesne; le fort du débat porte sur le point suivant: y avait-il dans la Gaule propre, au I^{er} siècle, — non pas une ou plusieurs communautés chrétiennes (sur ce point, les deux

1. *Revue archéologique*, janvier et juillet 1898.

2. Sur les fouilles ou les découvertes faites à différents endroits de la Gaule Belgique: à Aubigny-en-Artois, article de M. Eck (*Bulletin archéologique du Comité*, 1896, p. 312); à Bury, Oise, de M. Hamard (*Ibid.*, p. 330). — M. Vauvillat a eu la très heureuse idée, que nous voudrions voir exécutée dans tous les départements, de dresser l'inventaire des monnaies gauloises découvertes dans l'arrondissement de Soissons, avec bibliographie et statistiques (*Ibid.*, 1897, p. 536). — Sur le titre de *Fratres et amici populi Romani* attribué aux Bataves, cf. de Laigue, dans le *Bulletin archéologique du Comité*, 1897, p. 234 (pour prouver la fausseté de l'inscr. Or. 176, 177).

3. *Bulletin archéologique du Comité*, 1897, p. 63.

4. Sur les fouilles de Martigny en Valais, cf. Héron de Villefosse, *Bulletin des Antiquaires*, 1898, p. 135.

5. *Les Origines des églises de France et les Fastes épiscopaux*, par Ch.-F. Bellet, nouvelle édition entièrement refondue, suivie d'une étude sur le *Cur-sus et la critique*. Paris, Picard, 1898, in-8° de xxviii-422 p.

6. *Revue historique*, mars 1897, p. 319. Le compte-rendu fait par M. Duchesne du livre de M. Bellet (*Bulletin critique* du 5 mars 1896) est à étudier de très près.

adversaires paraissent au fond d'accord pour admettre l'existence de plusieurs églises¹⁾, — mais plusieurs évêques, ou bien un seul pour toute la Gaule, l'évêque de Lyon? Cette dernière théorie est celle de M. Duchesne, et j'avoue que les bons catalogues épiscopaux² et que les textes d'Eusèbe et d'Irénée, sans donner expressément raison à cette opinion, s'expliquent infiniment mieux par elle, et que le passage de Théodore de Mopsueste, bien qu'il soit seulement du IV^e siècle, est à la fois une définition et une justification de la théorie duchesnienne : « Il n'y eut d'abord, » dit le commentateur cilicien de saint Paul, « qu'un évêque par province. A la longue on en vint à établir deux ou tout au plus trois évêques par province, comme cela se pratiquait il n'y a pas bien longtemps dans la plus grande partie de l'Occident; enfin on mit des évêques dans toutes les cités et même dans des localités de campagne où le besoin ne s'en faisait nullement sentir³. »

V. ESPAGNE, ORIENT. — Peu de choses encore, cette année, sur l'Espagne romaine⁴. La moisson est prête, les ouvriers s'arrêtent. — Sans M. PERDRIZET, qui, parcourant tour à tour la Syrie et la Macédoine, étudie à la fois la flotte impériale de Séleucie⁵ et la colonie

1. A son expression « une seule communauté » (*Fastes épiscopaux*, p. 38-39; cf. *Revue historique*, mars 1897, p. 318), M. Duchesne a en effet apporté une heureuse atténuation (*Bulletin critique*, 5 mars 1896, p. 127) : « Je ne refuse pas... d'admettre divers groupes chrétiens disséminés dès le II^e siècle dans la Gaule celtique; je ne vois pas pourquoi ces groupes n'auraient pas été désignés par le nom d'églises. »

2. M. Bellet reproduit (p. 36) une assertion de Gams, que « quatre noms d'évêques de Bordeaux, prédécesseurs de Léonce II, ont disparu, *inter quos forsitan S. Fortis*. » Saint Fort et sa tradition, assez modernes, n'ont rien à voir avec l'histoire authentique de l'épiscopat bordelais; voyez les faits, très précis et très nouveaux, indiqués à ce sujet par M. Brutails (*Cartulaire de Saint-Seurin*, préface).

3. A propos de la tradition de sainte Marthe à Tarascon, M. B. fait remarquer avec raison (p. 252) la présence, sur les inscriptions chrétiennes de la région, du nom de *Marta*, nom en effet exceptionnel en Occident. Mais on peut se demander si cette présence est la conséquence du culte de sainte Marthe, ou si elle n'est pas plutôt la cause de la localisation de ce culte dans la région. Cf. de même pour saint Lazare à Marseille, *Revue historique*, mars 1898, p. 349, n. 7. — Sur les premiers siècles du christianisme à Uzès, les *Mém. de l'Acad. de Vaucluse*, 1898, 3, publient une étude posthume de Rochetin.

4. Bonsor, *le Musée archéologique de Séville et les ruines d'Italica*, dans la *Revue archéologique*, janv. 1898. D'autres communications, surtout de M. Paris, dans le *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 196, 376.

5. Dans ses *Syriaca*, *Revue archéologique*, janv. 1898. — M. Valessie a publié à nouveau son mémoire sur la légion de Jérusalem (cf. *Revue historique*, mars 1898, p. 356-357) dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 1897, p. 108.

romaine de Philippes¹, l'Orient ne serait guère représenté². — En revanche, nous tenons bien l'Afrique. D'autant plus que l'École de Rome y fait refluer l'activité de ses membres, réprimée en Italie par les sévérités du pouvoir royal³.

VI. AFRIQUE⁴. — L'étude de M. TOUTAIN sur le *Territoire des Musulamii*⁵ (au nord de Tébessa) est un service nouveau rendu à l'histoire de la colonisation africaine; tandis que M. Mommsen a cru que ces dangereux indigènes avaient été transportés au loin par la domination romaine, M. Toutain pense au contraire qu'ils n'ont point bougé de leur territoire propre : ils y ont été enserrés par des colonies romaines et des postes militaires, et, sous cette menace et sous cette influence, de nomades devenus sédentaires, ils se sont laissé gagner par l'amour du travail et de la paix. Le procédé radical de la transplantation, cher aux généraux de la République, était étranger aux règles impériales, plus sages et escomptant un plus lointain avenir⁶.

M. GSELL publie, avec le soin dont il est coutumier, des *Inscriptions inédites de l'Algérie*⁷, en particulier de la province de Constantine. En voici une, de Sigus, qui offre un intérêt contemporain : *Jovi Augusto sacrum. Caius Mummius Africanus locum quod asinari colunt de suo fecit*; l'inscription est gravée sur un rocher, au sud d'un village. « Cet endroit était consacré à Jupiter et les âniers venaient y faire leurs dévotions. La petite plaine qui s'étend au pied du rocher sert aujourd'hui de pré communal : on y voit paître, comme jadis, les ânes de Sigus. » En Afrique et en Orient bien des choses demeureront longtemps les mêmes⁸. — On remarquera encore,

1. Dans son *Voyage dans la Macédoine première*, Bull. de corr. hellén., 1898.

2. Voyez *Ac. d. inscr., c. r.*, 1897, p. 679, une seconde note sur le diplôme militaire de 139; cf. *Revue historique*, mars 1898, p. 356, n. 7.

3. Par exemple de M. Besnier (*Petits bronzes de la collection Farges à Constantine*, et surtout la riche moisson d'*Inscriptions et Monuments de Lambèse et environs*, dans les *Mélanges de Rome*, 1898, t. XVIII).

4. A ceux qui désireraient une bibliographie plus complète des publications africaines, on ne saurait trop recommander la *Chronique archéologique africaine* pour 1897 de M. Gsell, dans les *Mélanges de l'École française de Rome*, t. XVIII. — Les découvertes épigraphiques sont transcrites et commentées par M. Cagnat, *Chronique d'épigraphie africaine*, dans le *Bulletin archéologique du Comité*, 1896, 3^e fasc.

5. *Mémoires des Antiquaires de France*, t. LVII, p. 271.

6. M. Audollent a pris, avant d'étudier l'*africitas*, la bonne voie, qui est de relever et de grouper les particularités phonétiques de l'orthographe des lapides africains (*Revue de philologie*, juillet 1898).

7. *Bulletin archéologique du Comité*, 1897, n^o 3.

8. Remarquer, p. 563, les membres de la gens *Sallustia*.

du même M. Gsell, une minutieuse étude sur le *Mausolée de Blad-Guitoun* (Ménerville) ¹, qu'il rapproche du célèbre tombeau de la Chrétienne et qu'il attribue au IV^e siècle ².

L'« année tunisienne » qui vient de s'écouler est un peu l'année de M. GAUCKLER, le directeur du Service des antiquités et beaux-arts de Tunisie; c'est aussi, pour ainsi parler, l'année des mosaïques. Le vaillant archéologue vient de publier la mosaïque virgilienne de Sousse, appelée à prendre rang parmi les plus célèbres du monde romain ³. Elle représente, comme tout le monde le sait déjà, Virgile assis entre Melpomène et Clio, écrivant l'Énéide, semble-t-il, sous la dictée de cette dernière : notons bien ce détail, il est caractéristique de la pensée des Romains, pour qui le poème virgilien était une œuvre d'histoire. — La mosaïque nautique de Médeïna est destinée, elle aussi, à devenir fameuse. A Carthage, on en découvre une autre qui représente un banquet, une autre qui figure un atelier de construction ⁴. Et au dernier moment nous apprenons que M. Gauckler annonce encore une mosaïque à paysage niliaque ⁵. La Carthaginoise était évidemment la terre d'élection des mosaïstes; il ne serait pas inutile de rechercher pourquoi.

Le même M. Gauckler nous donne une série de trois cents inscriptions et davantage découvertes par les soins de son administration ⁶; il continue, avec d'intelligents collaborateurs, l'*Enquête sur les installations hydrauliques romaines* ⁷. Enfin, c'est sous les auspices du

1. *Ac. d. inscr.*, c. r., 1898, p. 481.

2. Cf. encore ici, p. 335, n. 2.

3. *Les Mosaïques virgiliennes de Sousse*, 1898 (extrait de la *Fondation Piot*, t. IV, 2^e fasc.). Une seconde mosaïque de ce groupe représente sans doute la séparation d'Enée et de Didon; à remarquer le profil, très sémitique, d'Anna.

4. *Ac. d. inscr.*, c. r., 1898, p. 642-643.

5. *Ac. d. inscr.*, 9 déc. 1898.

6. *Rapport sur les découvertes épigraphiques faites en Tunisie par le Service des Antiquités dans le cours des cinq dernières années* (extrait du *Bulletin archéologique du Comité*, 1897). P. 27, une remarque fort intéressante pour l'histoire agricole de la Tunisie : « Dans toute la région de Sbeitla, à l'époque chrétienne, M. Dubiez a relevé les traces de plus d'un millier de pressoirs. Pour alimenter tous ces moulins à huile, il fallait que le sol fût presque entièrement complanté d'oliviers, qui composaient la principale, sinon l'unique richesse agricole de la Byzacène centrale. » — Voyez encore, de M. Gauckler, *Note sur la vallée inférieure de la Siliana à l'époque romaine* (extrait du *Bulletin archéologique du Comité*, 1896); *Note sur la Civitas Aviocalensis* (*Ac. d. inscr.*, 1898, p. 499). On trouvera d'autres inscriptions publiées également par lui, *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 300; 1898, p. 114, 223, 266. Nous recevons également de lui le *Compte-rendu de la marche du Service en 1897*. Tunis, Impr. rapide, 1898.

7. Fasc. II. Tunis, Impr. rapide, 1898, p. 65-118; cf. *Revue historique*, mars 1898, p. 355, n. 5.

Service des antiquités que paraît le beau recueil des *Monuments historiques* de la Tunisie.

Ce répertoire, publié par MM. CAGNAT et GAUCKLER¹, est le début d'un vaste inventaire des richesses archéologiques de la Tunisie, que les historiens et les artistes accueilleront avec une égale reconnaissance. Le volume que nous avons sous les yeux est consacré aux *temples païens*. Il renferme un texte et des planches. Dans le texte, très clairement disposé, se trouvent mentionnés ou décrits, non seulement tous les sanctuaires dont on a retrouvé des ruines, mais aussi tous ceux qui ne nous sont connus que par des inscriptions : on aurait peut-être pu supprimer quelques dédicaces d'autels, qui ne supposent pas nécessairement l'existence de temples, mais on a eu raison de rappeler les enceintes sacrées, encore que non bâties, car elles sont en Afrique une forme particulière du sanctuaire religieux. Les planches, fort bien exécutées, sont des vues phototypiques, des plans d'états de lieux, et parfois des plans de monuments restitués. — Il y a, dans ce livre, bien des faits nouveaux ou rappelés dont l'histoire romaine pourra tirer profit : on y verra quelques exemples de cette imitation des formes de la Ville Éternelle par les cités provinciales, que nous avons indiquée plus haut; elle n'apparaît nulle part dans l'empire avec plus de constance que dans les villes africaines : la Tunisie offre quinze Capitales et plus avec leur triple sanctuaire à la façon romaine. On y constatera comment les dieux latins et les dieux puniques, ceux-ci parfois les héritiers des divinités locales, ont vécu côte à côte, par exemple dans cette Dougga (*Thugga*), si riche en sanctuaires, véritable cité sainte où s'élèvent les temples de la Trinité capitoline et de la Caelestis carthaginoise, de la Concorde romaine et du vieux Saturne africain. On y peut suivre l'histoire et les modes de l'architecture religieuse provinciale : l'enceinte sacrée des temps anciens, *τέμενος* à ciel ouvert, où les stèles s'accumulent autour d'un autel²; les influences grecques, représentées par les débris doriques de Chemtou (*Simitthu*); et enfin le type consacré à l'époque impériale, le temple corinthien prostyle et tétrastyle, auquel appartiennent la très grande majorité de ces

1. *Les Monuments historiques de la Tunisie*; 1^{re} partie : *les Monuments antiques, les Temples païens*, publiés par MM. Cagnat et Gauckler, avec des plans exécutés par M. Sadoux. Paris, Leroux, 1898, in-fol. de x-168 p., 39 pl. hors texte.

2. A Bou-Kournéin, Aïn-Tounga et autres, conservée du reste longtemps encore à l'époque classique (cf. *Revue historique*, mars 1893, p. 317). De même dans l'ancien temple de Dougga. Cf. Carton, mémoire cité plus bas, en utilisant pour le lire les remarques de M. Gsell, *Mélanges de Rome*, 1898, p. 113.

ruines, et dont le spécimen le plus grandiose et le mieux conservé est le Capitole de Dougga. De la banalité de ce type cent fois répété se détachent quelques formes singulières, comme : à Dougga, les trois loges du temple de Saturne¹; à Sbeitla (*Sufetula*) et à Henchir-Zian, les trois temples juxtaposés des divinités capitoline; à Henchir-Bez (*Vazi Sarra*), le temple de Mercure et sa vaste cour antérieure bordée de loges²; à Henchir-Kasbat (*Thuburbo majus*), un autre temple de Mercure, à portique central circulaire et de huit colonnes, édifice unique en son genre dans l'Afrique romaine³; enfin et surtout, et encore à Dougga, le sanctuaire de Caelestis, isolé au milieu d'une cour demi-circulaire, qui devait être occupée par des promenoirs et par un bois sacré. Et toutes ces variétés ne viennent sans doute pas d'une fantaisie architecturale, mais plutôt d'une tradition locale et d'une inspiration religieuse. L'histoire de l'art se confond, ici comme ailleurs, avec l'histoire sociale.

Le nom de M. CAGNAT reparait à propos de la mosaïque carthaginoise des Saisons et des Mois⁴; il en étudie avec soin les différentes figures et les rapproche fort à propos des vignettes et des distiques du Chronographe de 354. Ce nom, nous le retrouverons souvent, bien entendu, à l'occasion des inscriptions africaines parues dans le *Bulletin archéologique du Comité* ou dans celui de la *Société des Antiquaires de France*. — Comme à l'ordinaire, les travaux de M. le P. DELATTRE⁵ sur la contrée carthaginoise sont légion. — Les officiers de notre vaillant corps d'armée tunisien ont fourni également,

1. Cf. le temple d'Henchir-Khima et le Capitole de Médeina. — Une étude, à tous les points de vue très fouillée, a été consacrée par M. le Dr Carton sur le temple de Saturne de Dougga; cette étude renferme des considérations générales sur le culte de Saturne, qui appellent certaines réserves, mais aussi de très précieux renseignements archéologiques (*Nouvelles Archives des missions*, t. VII, 1897, p. 367-474; cf. *Revue tunisienne*, 1898, p. 307). L'histoire de ce temple de Dougga est fort utile pour suivre les transformations architecturales du culte saturnien en Afrique. Cf. Gsell, *loc. cit.*

2. Il semble bien, d'après ce qu'écrit M. Gauckler, que des recherches dans cette cour amèneraient de fort intéressantes découvertes.

3. Cf. le temple disparu de la Mohammedia, p. 88.

4. Une mosaïque, etc., 1898, extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LVII.

5. Les Grandes statues du musée Saint-Louis à Carthage (1898, Paris, in-8°, extrait du *Cosmos*); Lampes romaines ornées d'un sujet trouvées à Carthage en 1896 (1897, Bône, in-8°, extr. des *C. r. de l'Acad. d'Hippone*); Fouilles dans l'amphithéâtre de Carthage (*Mémoires des Antiquaires* pour 1896, t. LVII, p. 135; cf. *Ac. d. inscr.*, C. r., 1897, p. 694); les Cimetières superposés de Carthage (*Revue archéologique*, juill. 1898). Autres communications du même auteur : *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 392; *Bulletin du Comité*, 1897, p. 287. — Aux découvertes de M. Delattre il faut rattacher celles de son ami

cette année, des découvertes précieuses et de consciencieuses recherches¹.

Il faut reconnaître le grand courage qu'a eu M. FERRÈRE en abordant le tableau de la *Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à l'invasion des Vandales*². Elle n'a été, avant lui, l'objet d'aucun livre spécial et approfondi; à tout prendre, l'Afrique chrétienne est encore *res integra*. De plus, cette histoire religieuse est fort complexe : lutte contre le paganisme, intensité des hérésies, exubérance de passions et de langage, étroites relations entre l'état social et l'état religieux, tout cela la rend enchevêtrée et délicate, pour ne point parler de l'inséparable ennui qui s'attache aux théologies orthodoxes et manichéennes. Ce qui ajoutait enfin aux difficultés de la tâche, c'est que M. Ferrère était, je crois, professeur dans un collège et dans une petite ville, l'un et l'autre de peu d'importance livresque. Aussi faut-il tout de suite accorder à cet ouvrage les circonstances atténuantes que refuseraient d'accepter nos maîtres en choses d'Afrique. Elles excusent les nombreuses lacunes que présente la bibliographie de ce livre, et pourquoi, sur un certain nombre de points, je vois citer de vieux auteurs démodés³, ignorer les travaux essentiels et recourir à des références de seconde main. — J'excuse moins volontiers la manière dont l'auteur a entendu son sujet : il a consacré les trois quarts de son livre aux querelles purement religieuses, et il a trop écrit comme s'il voulait compléter Rohrbacher ou réfuter Darras. Il n'a pas assez cherché à rajeunir tous ces débats. Voici, par exemple, deux ou trois questions qu'il ne fait qu'effleurer et sur lesquelles je lui aurais demandé l'enquête patiente dont il est capable, lui homme de travail et d'intelligence. — Le nombre des évêques, toutes proportions gar-

M. d'Anselme de Puisaye (*Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 246 : lampe à sujet local, ce qui est rare; 1898, p. 207 : mosaïque chrétienne).

1. M. Hilaire, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1897, p. 300; *Bulletin du Comité*, 1897, p. 550. — M. Toussaint, *Bull. des Ant.*, 1898, p. 266; *Bull. du Comité*, 1897, p. 260. — M. Renault, *Bulletin du Comité*, 1897, p. 250 : monnaie intéressant l'Afrique au temps d'Auguste. — MM. Hannezo, Molins, Montagnon, *Ibid.*, 1897, p. 290. — M. de Roquefeuil, *Recherches sur les ports de Carthage* (*Ac. d. inscr.*, 1898, p. 20 et 653).

2. Paris, Alcan, 1897, in-8° de xxiv-382 p. C'est une thèse de doctorat. — La très consciencieuse thèse latine de M. F. est consacrée à Victor de Vite : *de Victoris Vitensis libro qui inscribitur « Historia persecutionis Africanae provinciae » historica et philologica commentatio*. Paris, Klincksieck, 1898, in-8° de 190 p. Ces deux thèses ont été soutenues devant la Faculté des lettres de Toulouse.

3. Par exemple Orlolan, à propos du colonat africain.

dées, est beaucoup plus grand en Afrique que dans le reste du monde romain. Cela s'explique parce que les cités y étaient plus fréquentes, mais aussi parce que l'on mettait des évêques, trop souvent, « à travers les champs, » dans les villas des grands propriétaires. Il eût été désirable que M. Ferrère, dans les listes d'évêques qui nous ont été conservées, cherchât ceux qui étaient municipaux et ceux qui séjournèrent « dans la propriété d'un puissant, » qu'il étudiât ensuite l'organisation religieuse des *latifundia*; il aurait ainsi ajouté un chapitre à cette histoire des grands domaines africains qui est aujourd'hui à l'ordre du jour. Et sans doute ce chapitre, une fois fait, aurait permis à notre auteur et à nous-même de mieux comprendre pourquoi la querelle du donatisme s'est doublée d'une question sociale et d'une révolution agraire, ce qu'il ne fait qu'indiquer. — Il aurait dû, de même, insister davantage sur la fin du paganisme africain, et on aurait aimé autre chose que le résumé des controverses et des événements connus. J'ai cherché en vain si les sanctuaires païens (autres que celui de Caelestis) se sont transformés en temples chrétiens et de quelle manière. Je n'ai pas trouvé non plus ce que sont devenus, sous la religion victorieuse, les innombrables flaminats municipaux de l'Afrique romaine : n'oublions pas que c'est l'Afrique qui nous a fourni le dernier « flamme perpétuel » du monde romain, flamme chrétien bien entendu. — Ces objections ne doivent pas faire méconnaître le grand intérêt que présente le livre de M. F., sa très bonne volonté, la souplesse de son style, et sa connaissance approfondie des écrivains chrétiens du IV^e siècle.

L'importance des problèmes que soulève ce livre nous fait penser une fois de plus à ce champ inépuisable de recherches et de découvertes qu'est devenue l'Afrique latine. Plus on la connaît, plus on pressent en elle la province de l'empire fructueuse par excellence. Comme à côté d'elle la Gaule, même narbonnaise, paraît pâle et silencieuse, dans le silence de ses écrivains, dans l'isolement de ses ruines ! Les grandes questions qui faisaient les destinées du monde romain, sociales, agraires, religieuses, linguistiques même, c'est sur le sol africain seulement que l'historien pourra les résoudre. Peut-être a-t-on raison de ne pas oser encore faire l'histoire de l'empire : c'est de l'Afrique que nous viennent aujourd'hui les principaux rayons qui l'éclairent.

Voilà donc, cette année, en face de six à huit volumes, cent cinquante études et davantage empruntées à deux ou trois douzaines de revues. Il paraît en France, tous les deux jours, un mémoire sur l'antiquité romaine. — Ces revues, qui appellent et provoquent l'ar-

tielle, brisent les longs efforts, dispersent la volonté, émoussent la pensée tenace au même objet, écartent par là les conditions intellectuelles et matérielles nécessaires aux beaux livres et aux œuvres d'art. Elles font besogne utile sans doute; mais cette année l'équilibre est par trop rompu en leur faveur. Nous souffrons du mal qui a atteint l'Allemagne avant nous, mais peut-être aussi moins que nous. Là-bas comme ici la revue tend à tuer le livre. Et je me demande si M. Mommsen, avec son *Histoire romaine* éternellement inachevée, ne sera pas, de ce conflit, la plus illustre victime.

Camille JULLIAN.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MOYEN AGE.

BIBLIOGRAPHIE. — Le *Manuel de bibliographie générale* de M. H. STEIN¹ vient, on peut le dire, à son heure. Le temps est loin où chaque savant, chaque érudit travaillait isolé, sans trop se préoccuper de ce qui avait été publié avant lui sur le sujet de son choix. Le système à tous égards était détestable, entraînait des doubles emplois, un éparpillement des forces, une perte de temps extraordinaire. Comme tout travail humain, le travail intellectuel a besoin d'organisation et de méthode. Aujourd'hui tout ouvrage sérieux est accompagné d'une bibliographie méthodique du sujet, et chaque branche des sciences humaines est dotée de répertoires spéciaux enregistrant les travaux parus sur la matière. Mais la connaissance de ces répertoires particuliers n'est pas suffisamment répandue, même parmi les personnes habituées à se servir des livres; de là, l'utilité d'un manuel comme celui de M. Stein, destiné dans la pensée de l'auteur à remplacer l'ouvrage de Petzholdt, si utile, mais aujourd'hui bien vieilli. M. Stein indique tous les répertoires bibliographiques dont il a pu avoir connaissance, en les classant dans un ordre en partie nouveau qui s'éloigne beaucoup du cadre méthodique créé au XVIII^e siècle et popularisé par le *Manuel du libraire* de Brunet. Cet ordre pourra être critiqué, et certaines parties vieilliront sans doute, par suite des progrès des sciences et principalement des sciences naturelles physiques et chimiques. Mais c'est là un petit inconvénient, car ce cadre répond à l'état actuel de la science et se trouve par suite suffisant. Aux ouvrages de bibliographie proprement dits, M. Stein a cherché à joindre l'indication des bibliographies souvent très complètes qui accompagnent certains ouvrages capitaux sur un sujet déterminé; de ce chef, on pourra relever des lacunes dans l'ouvrage, mais il y

1. Paris, Picard, 1898, in-8°.

aurait quelqu'injustice à en faire des reproches à l'auteur, celui-ci donnant en somme plus qu'on n'était en droit de lui demander. Enfin, signalons trois appendices extrêmement utiles : une liste des localités du monde entier où des ateliers typographiques ont existé du ^{xv}^e siècle à l'an 1800 ; un inventaire général des tables des périodiques de toutes langues et sur tous les sujets ; enfin un répertoire des catalogues des collections imprimées des principales bibliothèques publiques des deux mondes. Ces deux dernières listes s'arrêtent à la fin de l'année 1896. Souhaitons en terminant à cet utile ouvrage le succès qu'il mérite, et espérons qu'il fera éclore en France une littérature bibliographique analogue à celle qui fleurit depuis si longtemps en Allemagne.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — L'ordre des Chartreux date du siècle le plus mystique et le plus croyant du moyen âge ; il fut fondé par un contemporain de la première croisade et de Robert de Molèmes, créateur de Cîteaux. Malheureusement la vie de saint Bruno est moins bien connue que celle de son émule, et c'est dans les textes diplomatiques du temps, dans les ouvrages mêmes du saint fondateur qu'il faut chercher les éléments d'une biographie ; la publication toute récente par les Bollandistes du rouleau mortuaire du bienheureux a permis, il est vrai, d'ajouter quelques traits à ce qu'avaient dit les anciens hagiographes. C'est à l'aide de ces matériaux variés, mais incomplets et épars, qu'un religieux de la Grande-Chartreuse vient d'écrire une nouvelle *Vie de saint Bruno*¹. L'ouvrage est difficile à juger ici, car il n'a pas à proprement parler de caractère scientifique, l'auteur de cet énorme volume visant plutôt à faire œuvre d'édification et prenant de toutes mains les renseignements, sans trop s'inquiéter de la provenance. On n'en citera pour preuve que le récit de la vision funèbre qui aurait décidé la vocation du futur fondateur d'ordre ; ce récit paraît pour la première fois dans un texte du ^{xiii}^e siècle, cent trente ans après la mort de Bruno, et le biographe de ce dernier ne l'en regarde pas moins comme digne de toute créance. Par malheur, cette historiette merveilleuse est d'une extraordinaire banalité et se retrouve sous des formes très voisines dans une foule de compositions hagiographiques et mystiques. La vie de saint Bruno aurait du reste de quoi tenter un historien ; le fondateur de l'ordre des Chartreux fut un caractère élevé et sympathique ; il joua dans l'église un rôle éminent, fut conseiller et auxiliaire dévoué des plus grands pontifes du ^{xi}^e siècle ; enfin, fortune singulière, l'institut fondé par lui s'est conservé jusqu'à nos jours dans sa

1. Montreuil-sur-Mer, 1898, in-8°.

pureté primitive. C'est là un fait unique dans l'histoire du monachisme.

Au premier rang des derniers défenseurs du royaume latin de Jérusalem figurait le fameux *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain*, tué par ordre de Saladin après la bataille de Tibériade. M. G. SCHLUMBERGER, membre de l'Institut, vient de consacrer à ce personnage un élégant volume, dont le titre n'indique qu'assez imparfaitement le contenu¹. En effet, on ne sait pas grand'chose de Renaud de Châtillon; on ignore même à laquelle des nombreuses familles de Châtillon connues en France il pouvait bien appartenir; certains le rattachent aux seigneurs de Gien, d'autres aux Châtillon du pays rémois. Les chroniqueurs chrétiens et musulmans le nomment souvent, mais sans entrer dans de grands détails, et si M. Schlumberger s'était borné à rapprocher ces témoignages épars, il aurait réduit son volume aux proportions d'une modeste monographie. Pour des raisons particulières, l'auteur a jugé à propos d'élargir ce cadre un peu étroit, et, sous sa plume, Renaud est devenu le centre d'une étude assez étendue sur les derniers temps du royaume latin. Le procédé en soi est légitime, mais s'il présente quelques avantages, il ne va pas sans de graves inconvénients. Il permet à un écrivain fécond de ranimer l'intérêt par des descriptions animées, par des détails pittoresques, de remplir, à l'aide de développements variés, les lacunes inévitables dans une pareille monographie. Mais, par contre, l'auteur est fatalement entraîné à émettre des hypothèses plus ou moins fondées, à grandir outre mesure le rôle de son héros, à placer en un mot au premier rang, en pleine lumière, un homme de second plan. Or, tel est précisément le cas pour Renaud de Châtillon. Le personnage, doué de certaines qualités : activité infatigable, courage poussé jusqu'à la témérité, était loin d'être irréprochable. Il était perfide, ambitieux, cruel, et le plus souvent maladroît. Toutes les fois que sa turbulence mal réglée l'amène à se mêler des affaires du royaume, c'est pour les empirer, pour augmenter les embarras au milieu desquels se débat la misérable cour de Jérusalem. L'intérêt personnel, la rancune guident uniquement cet aventurier de bas étage, ce piller de grand chemin, sans foi ni loi. En un mot, M. Schlumberger arrive, résultat bien inattendu, à faire de Renaud le type du chevalier chrétien de Palestine et à rendre le lecteur sympathique à la cause musulmane. Saladin, en face de ce batailleur sans scrupules, devient un héros absolument admirable, et on applaudit aux efforts du souverain

1. Paris, Plon, in-8°.

musulman pour chasser de Terre sainte ces brigands de grande route qui déshonorent la cause chrétienne. Si tous les croisés avaient été des Renaud de Châtillon, le royaume latin n'aurait jamais été fondé, ou du moins n'aurait pas duré si longtemps; il y a vraiment quelque exagération à confondre avec ce bandit, pillleur de caravanes, tous ceux qui firent de ce coin d'Asie une terre heureuse entre toutes pendant plus d'un demi-siècle.

On prétend parfois qu'il n'est point cause mauvaise qu'avocat ne sache plaider. Le dicton peut s'appliquer aux historiens, et, de nos jours, certains ont entrepris intrépidement la réhabilitation des personnages les plus mal famés. Leur exemple a séduit M. E. MEYER, qui vient de faire paraître, sous le titre de : *Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux*¹, une apologie convaincue, sinon convaincante, du fameux Charles le Mauvais; c'est en même temps une diatribe des plus violentes contre les adversaires de ce prince, y compris Charles V et Duguesclin, et contre les écrivains modernes, de Secousse à Michelet, à Jules Quicherat et à Siméon Luce. La tâche assumée par l'auteur était malaisée; c'est en effet chez les chroniqueurs du XIV^e siècle un accord à peu près unanime pour charger ce prince français des crimes les plus affreux, et tous ceux qui depuis cent cinquante ans ont écrit l'histoire de la guerre franco-anglaise ont suivi ces vieilles traditions. Que tout dans ces imputations soit également fondé, on ne saurait évidemment l'affirmer sans examen, et peut-être, en recourant aux documents inédits, en contrôlant soigneusement, à l'aide de pièces d'archives, les dires des chroniqueurs officiels, pourrait-on laver la mémoire de Charles le Mauvais de quelques-uns des méfaits qu'on lui attribue. Malheureusement, cette tâche assez ardue, M. E. Meyer ne l'a pas assumée, il s'est contenté de s'inscrire en faux contre toutes les assertions de ses adversaires, ou plutôt des adversaires de son héros, et d'accuser tous ces écrivains, sans autre explication, de partialité et d'aveuglement. Je n'en citerai qu'un exemple. Siméon Luce avait, en restituant à un traité entre Charles et les Anglais la date de 1358 au lieu de celle de 1354, jeté une lueur toute nouvelle sur les intrigues de ce prince après la mort d'Étienne Marcel. Sans discuter les raisons très fortes que Siméon Luce apportait à l'appui de sa correction, M. Meyer se contente de nier l'authenticité du texte, publié dans une collection composée de pièces absolument authentiques, celle de Rymer, et, pour justifier sa négation, il ne fournit aucune raison sérieuse. En réalité, l'auteur a voulu faire l'apologie complète de son héros;

1. Paris, Dumont, 1890, in-8°.

Charles le Mauvais n'en reste pas moins un fort vilain personnage, et certains de ses crimes sont indéniables. Pour réhabiliter dans une certaine mesure la mémoire de ce prince tant calomnié, il aurait fallu le replacer dans son milieu, montrer que la plupart de ses adversaires ne valaient pas beaucoup mieux que lui, que la cruauté et la perfidie étaient les péchés mignons de tous les princes, en ce temps où la moralité publique était tombée si bas; mais, en plus que ses contemporains, Charles paraît avoir eu ce goût pervers pour l'intrigue, pour la conspiration, qu'on retrouve souvent chez les cadets des maisons régnantes, et une tendance fâcheuse au mystère et aux basses manœuvres. Ce sont là questions que M. Meyer ne s'est point posées; d'ailleurs, il faut bien le dire, il ne s'est point donné la peine de critiquer les sources utilisées par lui; toute chronique défavorable à son héros lui est de prime-abord suspecte, tout texte favorable devient au contraire digne de confiance. Enfin, il connaît fort mal ses contradicteurs modernes. Accuser Jules Quicherat et Siméon Luce d'avoir été animés de sentiments réactionnaires indignes d'un historien, c'est vraiment jouer de malheur; de ces deux savants, le premier était tout le contraire d'un clérical, et il y a plus que de l'exagération à faire de l'éditeur de Froissart un fanatique réactionnaire; nul mieux que lui n'a mis en lumière les fautes de la royauté au *xiv^e* siècle, et si parfois il s'est trompé, il n'a jamais sciemment faussé l'histoire ni torturé le sens des documents.

Les archives communales de la ville d'Ypres comptent depuis longtemps au nombre des plus riches du royaume de Belgique. Au moyen âge, cette ville était l'une des plus importantes de la Flandre, et si de bonne heure elle tomba en décadence, elle joua encore dans l'histoire moderne des Pays-Bas un rôle de premier ordre. Plus d'une fois explorées de nos jours, ces archives ont fourni quantité de documents à divers historiens, mais ceux-ci avaient fouillé un peu au hasard; bien plus, pressés de faire vite et de mettre en lumière les principales richesses de leur dépôt, les archivistes avaient négligé une masse énorme de documents mal classés et qui, à vue de pays, leur paraissaient de mince intérêt. L'archiviste actuel, M. Émile DE SAGHER, tout en rendant justice à ses devanciers, s'est attaché à reprendre le travail par la base, à réunir tous les papiers épars un peu partout, et l'examen de toutes ces liasses, si longtemps négligées, lui a fait découvrir de véritables trésors historiques. Sous le titre de *Notice des archives communales d'Ypres*¹, il décrit sommairement les différentes séries du dépôt, apprécie les travaux dont celui-ci a

1. Ypres, impr. Callewaert-De Meulenaere, 1898, in-8°.

été jusqu'ici l'objet et publie un certain nombre de documents choisis parmi les plus importants du XIII^e siècle au XVII^e. Cette utile publication mérite d'être signalée aux historiens français. Sans doute, dans ces milliers de chartes, de livres de compte et de registres terriers, beaucoup ne concernent que l'histoire locale du pays belge, mais beaucoup aussi ont trait aux rapports entre le comté de Flandre et l'ancienne France, et il y a là toute une mine à exploiter pour l'histoire des guerres, du XIV^e au XVI^e siècle.

HISTOIRE LOCALE. — Le vaste diocèse des Morins ou de Théroutanne fut démembré après la destruction de cette dernière ville par les armées espagnoles en 1553. Tandis que la partie française du pays formait le nouveau diocèse de Boulogne, la partie nord constituait ceux de Saint-Omer et d'Ypres. Cette division date de l'an 1558. Mais elle ne devint pas définitive avant 1564, et le premier titulaire du siège de Saint-Omer fut un prélat d'origine française, mais d'allégeance espagnole, Guillaume de Poitiers. M. l'abbé O. BLED, dans un volume très documenté et en somme intéressant, vient de retracer la biographie de ce Guillaume et de ses successeurs jusqu'en 1649¹. C'est une histoire fort curieuse; tous ces prélats se montrent réformateurs zélés de l'Église, luttent avec acharnement contre les croyances nouvelles, qui tentent de pénétrer dans ce coin de terre catholique, s'associent en un mot à la lutte des lieutenants du roi d'Espagne contre les protestants et les Flamands révoltés. Ils travaillent à ramener leur clergé à la discipline, à répandre l'enseignement religieux chez le peuple, jusque-là bien négligé. En un mot, ils s'occupent à merveille de leur tâche apostolique. Cette longue lutte vraiment acharnée ne va pas sans des excès atroces, sur lesquels l'auteur n'insiste pas, et le livre, on le devine d'avance, est avant tout un recueil de panégyriques. Pour M. l'abbé Bled, les novateurs sont d'affreux sectaires qui cherchent à égarer le peuple, à l'empoisonner par leurs doctrines malfaisantes. Mais ce sont là formes de langage dont un ecclésiastique, parlant du temps de la Réforme, aurait quelque peine à se garder, et, cette forme extérieure mise à part, le fond apparaît fort intéressant. On y voit des prélats actifs appliquant les décrets du concile de Trente et des congrégations cardinales, et leurs efforts ont été vraiment, dans une certaine mesure, couronnés de succès. Il y aurait plus que de l'injustice à comparer l'état moral et intellectuel du clergé catholique avant et après la Réforme; cette dernière rendit en somme à l'Église

1. *Les Évêques de Saint-Omer depuis la chute de Théroutanne*. Saint-Omer, d'Homont, 1898, in-8°.

romaine un service signalé en l'obligeant à s'épurer elle-même.

*L'Histoire du bailliage de Saint-Omer*¹, par M. PAGART D'HERMANSART, est un ouvrage considérable et qui a demandé à l'auteur de longues recherches. Ce tribunal, dont le premier élément paraît à la fin du XII^e siècle, se développe et se transforme insensiblement au cours des âges. A l'origine, le bailli est le représentant du suzerain, chargé de faire respecter les droits supérieurs, la prééminence de celui-ci sur les organismes particuliers qui se sont constitués dans cette partie de l'Artois : abbaye de Saint-Bertin, chapitre de Saint-Omer, évêché de Thérouanne, commune de Saint-Omer. Tout d'abord, ce nouvel officier annihile les anciens agents féodaux devenus héréditaires et dont le principal est le châtelain. Puis, comme ses émules du domaine royal, le bailli comtal de Saint-Omer lutte sans relâche contre les empiétements de la juridiction ecclésiastique et cherche à faire régler au profit de la cour laïque la question si controversée de la compétence en matière de clergie; la lutte est ardente à Saint-Omer comme dans le reste de la France et marquée pour les deux partis d'alternatives de succès et de revers, l'officier laïque recourant volontiers à la force, les tribunaux ecclésiastiques employant à tort et à travers les armes spirituelles. Enfin, ce même bailli intervient dans les affaires de la commune de Saint-Omer, surveille l'administration des grands bourgeois et vérifie les comptes de la communauté. Durant trois siècles, il est le vrai, l'unique représentant du suzerain, possédant par délégation et exerçant tous les pouvoirs multiples de celui-ci. A la fin du XV^e siècle, une modification profonde se produit; le bailli, toujours homme d'épée, redevient un simple officier militaire, et, au XVII^e siècle, après la dernière conquête française, la charge deviendra vénale. Les attributions administratives et militaires passent au lieutenant général, qui, jusqu'en 1677, sera dans le pays le représentant du roi d'Espagne, souverain du pays. L'autorité politique de cet agent s'accroît tous les jours, mais il a perdu ses pouvoirs financiers et en partie ses attributions judiciaires. Plus tard, enfin, quand Louis XIV a définitivement réuni au royaume cette partie de l'Artois, la charge de lieutenant général est supprimée, le bailliage devient tribunal royal, et de nouveaux officiers militaires et administratifs exercent les différents pouvoirs jadis dévolus au seul bailli. Telles sont les curieuses vicissitudes subies par cette institution; elles correspondent à la fois aux changements sociaux et aux variations de la politique du pouvoir central, qu'une loi presque fatale entraîne à supprimer tous les organismes

1. Saint-Omer, d'Homont, 1898, 2 vol. in-8°.

antérieurs et qui en arrive à affaiblir par crainte les institutions et les offices que lui-même a créés. Le travail de M. Pagart d'Hermansart est, on le voit, fort intéressant, et montre que l'ancien régime n'a point été aussi conservateur que le supposent détracteurs aveugles et panégyristes déterminés.

Sous un titre modeste : *Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIV^e à la fin du XVI^e siècle (1356-1588)*¹, M. E. MAUGIS vient d'écrire tout un chapitre fort nouveau et fort intéressant de l'histoire des rapports entre les grandes villes bourgeoises et la royauté. Dès le temps de Philippe le Bel, le pouvoir central s'est trouvé en face de difficultés financières presque inextricables, et le jour où la guerre de Cent ans est venue décupler les dépenses, ces difficultés se sont encore accrues. Il faut trouver de l'argent à tout prix, et, pour s'en procurer, on doit recourir à toutes sortes de moyens détournés, la coutume ne permettant pas encore la levée des tailles sans l'octroi des intéressés. Ces exigences de la royauté, chaque jour croissantes, amènent à Amiens comme partout dans les grandes communes des dissensions de jour en jour plus violentes. A trois reprises différentes, chacune des trois classes de la population qui se disputent le pouvoir s'efforce de résoudre les difficultés ; en 1358, la haute bourgeoisie s'allie franchement aux révolutionnaires parisiens et à Étienne Marcel ; en 1384, la petite bourgeoisie entre à son tour en scène ; enfin, en 1435, après la paix d'Arras, le menu peuple se venge durant un mois de ses longues souffrances et se livre à tous les excès. Sujette plus tard à la fois du duc de Bourgogne, seigneur engagiste, et du roi, la commune d'Amiens doit satisfaire aux exigences de ses deux souverains. Enfin, les vieilles libertés municipales sont restaurées par Louis XI, qui, en 1474, cède sur presque tous les points en litige. Mais le pouvoir absolu va reprendre sa marche en avant un instant arrêtée : les Valois annulent peu à peu toutes les concessions de la charte de 1474, et, à la fin du xv^e siècle, les vieilles libertés financières d'Amiens ont à peu près péri. L'ouvrage de M. Maugis, assez pénible à lire, — il traite en effet de questions extrêmement arides et compliquées, — abonde en renseignements précis sur le temps des guerres bourguignonnes ; on y voit la domination anglaise, dure et vexatoire, fatiguer le pays picard et le réconcilier peu à peu avec la cause française. Signalons également dans cet intéressant volume une étude très complète du budget municipal d'Amiens aux xv^e et xvi^e siècles. Enfin, on ne saurait qu'accepter les conclusions très justes de l'auteur. Suivant

1. Amiens, Yvert, 1898, in-8°.

lui, la bourgeoisie amiénoise n'a pas eu les défauts qu'on reproche d'ordinaire à l'oligarchie communale; elle a administré honnêtement les finances municipales, mais, par contre, elle a manqué totalement d'esprit politique, et cette qualité, absente chez elle, ne se retrouve ni chez les petits bourgeois, tout occupés d'intérêts mesquins et de sottises rancunes, ni chez les gens de métier, toujours disposés à tout détruire, mais incapables de rien fonder de durable.

En écrivant son ouvrage sur *l'Église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims*¹, M. Ch. GIVELET n'a pas voulu donner l'histoire complète de cette vieille communauté monastique; il s'est simplement proposé de réunir tous les renseignements possibles sur l'ancienne église, barbarement détruite à la fin du siècle dernier. Que la basilique, plus tard consacrée à Saint-Nicaise, ait été élevée par le célèbre Jovin, c'est là un fait difficile à vérifier; on peut seulement affirmer que la tradition remonte au moins au x^e siècle, date à laquelle Flodoard la rapporte dans son *Historia ecclesiae Remensis*; dès le temps de saint Rémi, elle était sous le vocable de saint Nicaise. Au xi^e siècle, elle est reconstruite ou réparée par les soins de l'archevêque Gervais, de Château-du-Loir, qui rétablit la vie régulière et réinstalle des moines dans l'ancien monastère, alors abandonné. Enfin, au xiii^e siècle, un nouvel et somptueux édifice est élevé sur les plans du fameux Hue Libergier, et la première pierre en est posée en 1229 par l'archevêque Henri de Braine. Type parfait de l'art gothique de la deuxième époque, presque aussi célèbre que la cathédrale même de Reims, la nouvelle église devait subsister près de six siècles. M. Givelet en donne une description aussi complète que possible d'après les anciennes monographies imprimées et manuscrites et un plan gravé du xvii^e siècle. Regardé comme un des plus beaux ornements de leur ville par les Rémois, Saint-Nicaise avait été épargné au début de la Révolution; malheureusement, en 1798, malgré la résistance désespérée du conseil municipal, des spéculateurs se firent adjuger pour un prix dérisoire cet admirable monument, dont la destruction, immédiatement commencée, dut être achevée quelques années plus tard pour cause de sécurité publique. Dès lors, et jusqu'en 1840, ce sera pour les Rémois une carrière de pierres où chacun viendra se procurer à bas prix d'excellents matériaux de construction. Naturellement, M. Givelet met cet acte de vandalisme au compte de l'infamie Révolution, cliché banal qu'on retrouve partout, mais la réponse ici est facile; en 1796 encore, la municipalité rémoise proposait l'affectation de Saint-Nicaise au culte catholique :

1. *Travaux de l'Académie de Reims*, t. XCVIII, 1897, in-8°.

et la destruction de ce monument fut l'œuvre de la bande noire qui travailla si activement et qui travaille encore aujourd'hui par spéculation à faire disparaître tant d'églises et de châteaux. A la suite de la description de l'église et de l'abbaye, nous trouvons une courte histoire de la communauté, la description minutieuse de deux livres de chœur à peintures exécutés au ^{xvii}^e siècle, enfin l'armorial des abbés, prieurs et bienfaiteurs. Les pièces justificatives ont trait pour la plupart à l'église et au trésor; quelques-unes, des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, sont vraiment curieuses. Ce volume n'est point une histoire complète de l'abbaye Saint-Nicaise de Reims, mais la partie archéologique en est fort intéressante et méritait d'être signalée.

Le village de Bagneux, au sud de Paris, dont M. E. TOULOUZE¹ vient de raconter l'histoire, est bien connu des archéologues qui ont souvent cité la jolie église de ce bourg, excellent spécimen de l'art gothique vers la fin du ^{xii}^e siècle. Propriété du chapitre de Paris depuis la fin du ^{ix}^e siècle, Bagneux est souvent mentionné par les chroniqueurs du moyen âge. Au ^{xii}^e siècle, la célèbre famille de Garlande y élève un château dont les ruines subsistent encore. Plus tard, on y trouve un prieuré de Carmes-Billettes et un couvent de Trinitaires ou Mathurins. Au ^{xvi}^e siècle, Bagneux est choisi pour lieu de cantonnement d'une partie des Cent-suisse; enfin, beaucoup de personnages illustres viennent habiter ce petit village et y élèvent de somptueuses maisons de plaisance dont le souvenir n'est pas encore perdu. L'ouvrage de M. Toulouze est en somme intéressant; on pourrait chicaner l'auteur sur quelques petites erreurs historiques²; nous préférons le louer de la peine qu'il a prise de chercher un peu partout les faits intéressant l'histoire de Bagneux et de les présenter sous une forme agréable et amusante. A signaler entre autres le relevé très complet des épitaphes de l'église et la liste des personnes inhumées dans ce monument; ce sont là petits faits en apparence insignifiants, mais dont la réunion constitue en somme l'histoire du peuple de France.

M. l'abbé ALLIOT semble s'être donné pour tâche d'écrire l'histoire encore assez mal connue des petits monastères de l'ancien diocèse de Paris; en 1892, il a fait paraître une bonne monographie de l'abbaye de Gif, aujourd'hui c'est le tour de Notre-Dame d'Yerres³. Les ressources ne manquaient pas à l'auteur; on a un cartulaire de la

1. *Histoire d'un village ignoré (Balneolum)*. Paris, P. Schmidt, 1898, in-8°.

2. Voy. notamment ce qu'il dit de l'an 1000.

3. *Histoire de l'abbaye et des religieuses bénédictines de Notre-Dame d'Yerres*. Paris, Picard, 1899, in-8°.

maison du XIII^e siècle, un obituaire d'environ 1280, rédigé en double exemplaire, enfin les archives de Seine-et-Oise possèdent beaucoup de pièces d'un certain intérêt. Yerres fut fondée vers l'an 1130, par une grande dame, Eustachie de Corbeil, pour servir d'asile à quelques-unes des religieuses chassées d'Argenteuil par saint Bernard et l'abbé Suger. Soumise d'abord à une règle analogue à celle de Cîteaux, plus tard légèrement modifiée, la congrégation est organisée par les soins de l'évêque de Paris, Étienne de Senlis, qui, par un retour aux anciennes coutumes monastiques, y joint un petit prieuré de religieux dits de Saint-Nicolas. La nouvelle plante, administrée par des abbesses actives et prévoyantes, se développe rapidement; le célèbre Maurice de Sully la comble de privilèges, et, au XIII^e siècle, c'est certainement le monastère de femmes le plus peuplé et le plus prospère du pays parisien. Malheureusement, Yerres ne devait pas échapper à la décadence, qui frappera un peu plus tard l'institut monastique tout entier; le désordre et le relâchement s'introduisent dans la maison, que gouvernent des abbesses incapables, parfois même indignes. Un instant elle trouve des supérieures plus habiles et plus édifiantes, la dignité y devient pour quelques années triennale, conformément à la règle de l'évêque Poncher. Mais bientôt les abbesses à titre commendataire, dont une sœur de la duchesse d'Étampes, achèvent la ruine du couvent; à la fin du XVII^e siècle, le monastère est en faillite, et, quand la Révolution en ferme les portes, Notre-Dame d'Yerres ne ressemble plus à la sévère maison de retraite si florissante cinq cents ans plus tôt. Toutes les religieuses, au nombre de seize, se soumettent aux nouvelles lois et acceptent la pension viagère que leur attribuent les décrets de l'Assemblée nationale. Telle est en abrégé l'histoire de l'abbaye d'Yerres; écrit simplement et avec sincérité, l'ouvrage fait honneur à l'auteur, qui a tiré fort bon parti des nombreux documents qu'il avait entre les mains.

En 1764, le gouvernement royal avait définitivement établi la liberté du commerce des grains. En soi, la mesure était excellente; malheureusement, la récolte fut, les années suivantes, ou médiocre ou absolument insuffisante, et, pour assurer l'approvisionnement de la capitale, le gouvernement prit les mesures les plus fâcheuses. Il passa avec une compagnie particulière, la compagnie Malisset, des contrats onéreux, dont les agents de cette société abusèrent pour accaparer le blé un peu partout. Ces faits, grossis par l'imagination populaire, ont donné naissance à la légende si souvent répétée du pacte de famine. Sans doute, les administrateurs d'alors ne partageaient point entièrement ces préjugés, mais ils n'en étaient point

entièrement exempts, et la correspondance de l'intendant d'Orléans, Cypierre, que M. C. Bloch vient de publier¹, est à cet égard des plus instructives. Sans accepter tous les bruits populaires, Cypierre croit à des menées mystérieuses de la part des accapareurs, qui paralysent les marchés et entravent la liberté du commerce. Le contrôleur général se refuse bien à admettre les suppositions de l'intendant, mais il n'en prend pas moins les mesures les plus propres à organiser la panique; en un mot, on n'est pas encore mûr pour la liberté; on l'a décrétée en 1764, mais, par routine, par tradition, on revient aux anciens errements, et le peuple, toujours imaginaire, explique ces contradictions à sa manière. L'alimentation publique devient la grande préoccupation des gouvernants, et, jusqu'à la Révolution, l'ancien régime se débatta avec ces difficultés incessantes; il faudra de longs tâtonnements, le développement rapide des voies de communication et des relations extérieures pour rendre moins aiguës et plus rares ces crises et ces craintes de famines, qui ont si longtemps dominé la politique intérieure de la France.

Le *Cartulaire de la ville d'Arbois du comté de Bourgogne*², que vient de publier M. L. STOUFF, ne date que de l'année 1384 et renferme la copie des titres trouvés à ce moment dans les coffres de la maison commune. Le scribe a reproduit assez exactement, sauf quelques modifications orthographiques, les documents qu'il avait sous les yeux, mais sans suivre aucun ordre chronologique, de matière ou autre. La pièce la plus ancienne remonte à 1257. Au texte du Cartulaire, l'éditeur a joint un certain nombre de pièces annexes depuis 1247 et des notes copieuses, dont plusieurs fort intéressantes; mentionnons seulement celle sur les origines de la léproserie d'Arbois, où il prouve surabondamment la fausseté des prétendus statuts insérés au cartulaire, pièce en français qui daterait du milieu du XI^e siècle.

Non content de publier le texte du Cartulaire, M. Stouff a tenu à l'étudier, et il publie le résultat de ses recherches sous le titre suivant : *les Comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales*³. L'auteur commence par poser en axiome que la constitution d'une communauté par le seigneur est le plus souvent une forme de l'exploitation domaniale. En permettant aux hommes d'une ville de se réunir, de s'entendre pour gérer leurs intérêts communs, le suzerain se débar-

1. *Le Commerce des grains dans la généralité d'Orléans* (1768). Orléans, Herluison, 1898, in-8°.

2. *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, t. VIII, n° 2.

3. Paris, Larose, 1899, in-8°.

rasse d'une partie des charges de l'administration. Au lieu d'une multitude de tenanciers qu'il faut obliger au paiement des taxes et redevances, il a dès lors affaire à un seul débiteur; de là une simplification extrême dans la tenue du domaine, des revenus fixes et rentrant plus aisément. Le seigneur était obéré, obligé de recourir aux usuriers; désormais la nouvelle communauté empruntera de l'argent, payera de lourds intérêts, se débattrra en un mot au milieu d'embarras pécuniaires inextricables. Que la guerre éclate, la ville pourvoira à tous les frais, fortifiera le château seigneurial, assurera la défense du pays compromise par la mauvaise politique du suzerain. Celui-ci n'aura plus qu'à encaisser les revenus. En un mot, autant la féodalité s'est montrée hostile à la constitution des communes libres, autant elle a favorisé celle des simples communautés d'habitants. Le fait au surplus est universel en France. Dans le Midi, on doit à cette politique l'établissement d'une foule de bastides ou villes neuves et l'érection de tout petits villages en consulats, que beaucoup d'historiens ont à tort confondus avec les municipalités de grandes cités, telles que Toulouse, Nîmes et Montpellier. Dans le Nord comme dans le Midi, le régime municipal n'a été le plus souvent qu'une forme de l'exploitation seigneuriale; l'heureuse formule trouvée par M. Stouff mérite d'être acceptée.

M. Ernest PETIT vient de faire paraître le tome VI de son *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*¹, consacré au règne de Robert II (1272-1306). Grand batailleur, négociateur avisé et sans trop de scrupules, ce prince continue la politique de ses prédécesseurs et joue à la cour de France le rôle revenant de droit à l'un des plus grands vassaux du royaume; il jouit d'une grande faveur auprès de Philippe III et de Philippe IV, suit ces princes dans leurs expéditions et use de son influence pour obtenir des pensions sur le trésor et pour faire accroître ses privilèges et ses droits. Très ambitieux, il essaie de s'établir en Dauphiné et en Franche-Comté; il échoue, il est vrai, dans ces deux entreprises, mais, de sa lutte avec les dauphins de Viennois, il sait tirer quelques avantages et, quand Philippe le Bel a mis la main sur la Franche-Comté, il administre le pays au nom du roi. Enfin, lors des guerres de Flandre, il sert dans l'armée française et il est l'un des négociateurs du fameux traité d'Athis (1306). Voilà, avouons-le, une existence bien remplie. Vassal fidèle de la couronne, Robert, dans ses états, est à peu près indépendant et agit en souverain. De là l'intérêt de la seconde partie du volume, où M. Petit étudie l'administration du duc. Celui-ci avait

1. Paris, Picard, 1898, in-8°.

grand besoin d'argent pour ses expéditions et son existence fastueuse. De là, lors de la levée des tailles, des démêlés continuels avec les communes de ses états, démêlés que le parlement royal règle le plus souvent à l'avantage des villes ; les détails fournis par les documents sont loin d'être à l'honneur du duc, qui s'y montre cauteleux, perfide, sans scrupules. Dans ses querelles avec le clergé, tous les moyens paraissent également bons au duc Robert ; l'antique ferveur s'est bien atténuée, et, comme la plupart des seigneurs de son temps, comme son père Hugues, il se montre franchement hostile à l'ordre monastique. Si la papauté regarde dès lors les bénéfices de l'Eglise comme un moyen commode de récompenser le zèle de ses partisans, elle est bien obligée de donner une part du butin aux grands seigneurs et de prodiguer aux fidèles de ces derniers les revenus et les fonctions ecclésiastiques. Conséquence, des choix indignes qui entraînent des désordres, une mauvaise administration, des dilapidations criminelles ; l'Eglise de France entre alors dans une période de décadence, qui durera plusieurs siècles, en dépit des efforts de quelques papes réformateurs. Dans un dernier chapitre, M. Petit étudie l'administration proprement dite, insiste sur les monnaies frappées par le duc Robert et conclut par une liste des monuments construits par les ordres de ce prince. Cette liste est fort longue et explique sans les justifier les besoins d'argent de ce grand feudataire. Le volume se termine, comme les précédents, par un abondant recueil de chartes et de textes diplomatiques, publiés les uns in extenso, les autres sous forme d'analyse.

M. J. BUCHE, suivant l'exemple de quelques-uns de ses collègues de l'Université, vient de retracer l'histoire des *Studium, collège et lycée de Bourg-en-Bresse*¹. Les premières écoles de cette ville sont citées en 1394, et la municipalité cherche dès lors par tous les moyens possibles à attirer des maîtres capables de donner aux jeunes bourgeois une instruction suffisante, mais elle a à lutter contre les clercs de la ville qui veulent se réserver la haute direction de l'établissement, et ces dissensions compromettent l'avenir de la modeste école, dont les gens de Bourg ont un instant rêvé de faire un *Studium*, une université au petit pied. Au xvi^e siècle, cette modeste école devient un collège qui végète misérablement jusqu'en 1618. A cette date les Jésuites s'introduisent à Bourg et prennent la direction de l'établissement municipal, qui, en 1644, est cédé à l'ordre en toute propriété. Confisqué en 1763, le collège est dirigé pendant quelques années par une commission parlementaire de

1. Bourg, impr. du Courrier de l'Ain, 1898, in-8°.

Dijon, puis on trouve successivement à Bourg une école centrale et un collège, celui-ci transformé en lycée en 1867. La partie la plus curieuse du volume de M. Buche est celle où il raconte, d'après les archives municipales, les efforts de la commune de Bourg au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle pour créer dans cette ville un centre intellectuel; il y a là certains faits nouveaux et caractéristiques dont les historiens pourront tirer parti.

M. Alfred LEROUX, archiviste de la Haute-Vienne, vient de publier *le Massif central, histoire d'une région de la France*¹; l'ouvrage est considérable à tous égards, par l'étendue, les recherches qu'il a demandées, les idées très particulières que l'auteur y expose. Un mot d'abord d'explication sur le titre : il suffit d'examiner une carte physique de la France pour remarquer l'existence d'un massif montagneux s'étendant des plaines du Bas-Languedoc à celles du Berry, de la vallée du Rhône à celle de la Gironde. Ce vaste territoire géographique a-t-il jamais eu une vie propre, une existence indépendante? A cette question on ne saurait, à notre avis, répondre par l'affirmative. Sans doute, à l'époque gauloise, la confédération des Arvernes s'y développe et étend sa clientèle sur les peuplades voisines, mais, dès le haut moyen âge, le morcellement commence; l'Aquitaine première est peu à peu démembrée, et, au ^{xvii}^e siècle, l'unité ecclésiastique est détruite à son tour par la création de la métropole d'Albi. Bien plus, en dépit des difficultés que devait leur offrir ce massif montagneux, toutes les populations primitives y ont successivement pénétré, et les recherches des anthropologistes prouvent qu'en Auvergne même il n'y a pas de race pure, mais des couches humaines superposées, unifiées par la langue, par la religion et par une longue vie commune. Enfin, jusqu'en 1789, ce massif central s'est trouvé coupé en deux parties inégales au point de vue juridique; c'est en Auvergne en effet que passe la limite séparant les pays de droit écrit de ceux de droit coutumier; en un mot, je ne trouve ici à aucun moment de l'histoire, sauf peut-être à l'époque celtique, cette unité de vie, d'existence politique et sociale que M. Leroux s'est attaché à mettre en lumière.

En commençant ses recherches très longues et très méritoires, l'auteur était parti de l'idée suivante fort juste : la configuration physique d'un pays exerce sur le développement social et politique des habitants une influence prépondérante. Le régime politique de la Grèce antique s'explique par le relief même de l'Hellade, avec ses nombreuses vallées séparées les unes des autres par des montagnes

1. Paris, Bonillon, 3 vol. in-8°, 1898.

d'accès difficile; même remarque pour la Suisse du moyen âge ou pour les régions pyrénéennes de la France. Mais sans accorder à l'histoire politique le rôle prépondérant qu'on lui attribuait autrefois, il faut bien reconnaître qu'une fois en société, l'homme tend justement à réagir contre les conditions naturelles de sa propre existence. Il créera des routes pour se mettre en rapport avec ses voisins, il défrichera d'abord les vallées inférieures, puis les pentes montagneuses et transformera ainsi peu à peu le climat aussi bien que le sol. Les conquêtes, les partages amèneront des changements non moins profonds; l'époque féodale et l'époque royale verront se former de vrais états, tels que ceux de la maison de Bourbon, sans unité au point de vue géographique, mais qui n'en auront pas moins leur existence propre. Je crois donc que sur ce point M. Leroux a fait fausse route; à dater des invasions, tout au moins, le massif central n'a eu ni existence indépendante, ni civilisation particulière. Mais à d'autres égards il a raison; ce vaste ensemble de montagnes d'accès difficile a exercé une influence indéniable sur le développement de la France. La pénétration en était difficile et les routes commerciales ont dû autrefois le contourner au lieu de le percer, suivre les vallées de la Saône et du Rhône ou prendre à l'ouest les pentes plus douces du Limousin et du Poitou. De là un isolement fâcheux qui n'a cessé que de nos jours quand les ingénieurs ont su, grâce aux tunnels et aux pentes rapides, faire courir les voies ferrées à des hauteurs jusque-là inaccessibles. Cet isolement a donc contribué à donner à la vie sociale dans cette vaste région de la France une unité réelle, peut-être moins profonde que ne le suppose M. Leroux, mais qui, dans une certaine mesure, justifie le titre de l'ouvrage.

Un mot maintenant sur l'ordonnance de ces trois volumes. Le tome I renferme, après une longue introduction sur le sol et la population, l'étude des cadres politiques (territoires gaulois, seigneuries féodales, circonscriptions ecclésiastiques et administratives) et des organes de la vie publique : institutions féodales, religieuses et administratives. Le tome II est consacré à l'étude de l'état économique et social : agriculture, industrie et commerce, mœurs et coutumes. Enfin, au tome III, l'auteur traite des arts et des lettres, de l'état social passé et présent et termine par un court chapitre sur la place du massif central dans l'histoire de France. Tel est cet ouvrage, fort intéressant, plein de choses et de faits, abondant en remarques curieuses et nouvelles, mais où tout est subordonné à une idée première, fort juste assurément, mais dont l'auteur a exagéré dans le cas présent la portée et les conséquences.

M. le Dr VILLARD vient de publier une étude fort intéressante sur

l'histoire municipale de Guéret¹. Jusqu'ici on a peu écrit sur cette partie de la France, les archives en étant peu riches, dispersées un peu partout et encore mal explorées. L'ouvrage que nous annonçons est composé d'après les documents des Archives nationales et du dépôt municipal de Guéret. L'auteur s'est contenté de résumer l'histoire des temps anciens depuis la fondation du monastère de *Waractum* au viii^e siècle. Les premières libertés de Guéret datent de 1406, d'une charte de coutume octroyée par Jacques de Bourbon, comte de la Marche, et cette ville a toujours eu une existence assez obscure et sans grands événements. Les détails relevés par M. Villard dans les archives municipales du xviii^e siècle n'en sont pas moins des plus intéressants. Il montre comment était établi le budget d'une petite ville à cette époque, combien faibles étaient les ressources, lourdes les charges et précaire la situation générale du pays. Dans l'ensemble, les habitants payaient certainement moins qu'aujourd'hui, mais la perception des impôts était vexatoire, leur répartition arbitraire et les frais généraux trop élevés. Bien plus, le pays tout entier, comme il arrive généralement aux approches d'une grande commotion, paraît comme frappé d'atonie; le gouvernement est plein de bonnes intentions, mais impuissant à se réformer lui-même; en un mot, la machine sociale ne marche plus que difficilement en attendant qu'elle se détraque tout à fait. L'ouvrage de M. Villard mérite d'être signalé aux historiens qui croient la chute de l'ancien régime antérieure à la Révolution. Ils y trouveront plus d'un fait à l'appui de cette thèse si séduisante, acceptée aujourd'hui par tous ceux qui savent s'affranchir de l'influence des idées reçues et des jugements tout formés.

On conserve à la Bibliothèque nationale une volumineuse histoire manuscrite de la province d'Auvergne par un chanoine de Clermont du xvii^e siècle, Pierre AUDIGIER; l'Académie des sciences et belles-lettres de Clermont en a décidé l'impression, et le premier volume vient de paraître². Il renferme un *Projet de l'histoire d'Auvergne*, abrégé de tout l'ouvrage, et une description de la province (géographie physique et politique, liste des comtes et des officiers royaux, catalogue des maisons nobles). Le tout forme 500 pages compactes, avec quelques notes généralement judicieuses des éditeurs modernes. Tout dans cet énorme morceau est-il également utile? nous n'oserions l'affirmer. Audigier connaissait bien le pays, et ce qu'il dit de

1. *Un chef-lieu de province au XVIII^e siècle : Guéret, capitale de la Haute-Marche*. Guéret, Amiault, 1898, in-8°.

2. Clermont-Ferrand, Louis Bellet, 1899, in-8°.

l'Auvergne de son temps ne manque pas d'intérêt. Mais du moment qu'on voulait imprimer cette œuvre indigeste, il eût fallu se résigner à de larges coupures. Le *Projet d'histoire*, par exemple, qui occupe à lui seul 426 pages, paraît de tout point inutile, la platitude de la forme n'ayant ici d'égale que le vague du fond. L'excellent chanoine s'étend longuement sur l'histoire primitive de l'Auvergne, sur les temps barbares, mais tout cela date du temps du roi Guillemot; les sources ne sont point indiquées, et l'on ignore où l'auteur a bien pu prendre des renseignements si circonstanciés. La publication aura sept à huit volumes; allégée d'un quart, elle aurait pu rendre quelques services. La table du tome I, rédigée avec soin par M. A. VERNIÈRE, permettra de tirer quelque parti de tout ce fatras.

Sous le titre de : *Charges et contributions des habitants de l'Auvergne à la fin de l'ancien régime*¹, M. Francisque MÈGE étudie quelques-unes des redevances qui pesaient sur les paysans de cette province il y a cent ans. Tout d'abord la dime. Ici comme ailleurs cette imposition a changé singulièrement de nature; destinée à l'origine à l'entretien du culte, elle est devenue le plus souvent, par usurpation, donation ou achat, la propriété de gros bénéficiaires, de moines ou même de laïques. Le taux en varie de paroisse à paroisse, là elle est levée sur des denrées qui ailleurs sont exemptes. M. Mège explique fort bien pourquoi cet impôt primitif était devenu à ce point impopulaire; il était variable, de taxation difficile et surtout il mettait continuellement en présence les deux parties, celle qui payait et celle qui percevait. Les paysans auvergnats, profondément catholiques, l'auraient sans doute acquitté avec moins de répugnance si toutes ces dimes avaient été perçues par le curé, mais il devait leur sembler abusif d'entretenir du fruit de leur travail des abbés commendataires dont ils ignoraient jusqu'au nom et des seigneurs qui ne s'acquittaient plus d'aucune charge sociale. M. Mège étudie ensuite, en les classant dans l'ordre alphabétique, les droits seigneuriaux subsistant en Auvergne au XVIII^e siècle; ici on se trouve en présence de redevances différant profondément de la dime par leur essence comme par leur origine. Ces droits ne sont pas pour la plupart le produit d'une usurpation, mais la marque du droit de propriété des anciens seigneurs; ceux-ci ont aliéné la possession de la terre mais en se réservant des droits utiles, d'abord indéterminés, puis fixés par des chartes et qui correspondent en partie à nos fermages modernes. Mais ces droits sont fort lourds, mal établis et surtout perçus souvent avec trop de rigueur; en les supprimant,

1. Clermont-Ferrand, Ribou-Collay, 1898, in-8°.

l'Assemblée nationale obéit donc au vœu unanime des classes rurales; toutefois, il ne faut pas l'oublier, ce fut une mesure absolument révolutionnaire, et la condition des paysans fut du coup entièrement changée; de simples usufruitiers ils devinrent propriétaires, révolution immense dont les conséquences et le caractère n'ont apparu que plus tard. Ces droits étaient d'ailleurs à la fois vexatoires et peu productifs; ils entravaient les progrès de l'agriculture sans grand profit pour les seigneurs terriens, et si ceux-ci avaient été des administrateurs avisés, ils les auraient depuis longtemps transformés en rentes et en fermages. Le travail de M. Mège, fort intéressant, ne porte que sur le XVIII^e siècle; l'auteur n'a pas recherché l'origine de tous les droits énumérés, il s'est contenté d'expliquer ce qu'ils étaient au moment même où ils allaient disparaître. C'est en somme un tableau partiel de la situation économique des campagnes en Auvergne à la fin de l'ancien régime.

Le tome VIII du *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, publié par M. Paul GUÉRIN dans les *Archives historiques du Poitou*¹, présente un intérêt tout particulier. Il embrasse les années 1434-1447; or c'est dans cet intervalle de temps que se placent à la fois la lutte entre le connétable de Richemont et le favori de Charles VII, Georges de la Trémouille, et la Praguerie, mouvement auquel prirent part beaucoup de nobles poitevins. Si dans ce nouveau tome on trouve peu de pièces curieuses pour l'histoire des mœurs, il renferme par contre quantité d'actes éclairant les origines et les péripéties de ces deux guerres civiles. L'éditeur y a joint, sous le titre modeste d'introduction, un excellent travail, où, à l'aide des documents publiés par lui et de bien d'autres, il fait l'histoire complète de la lutte entre les deux rivaux, tous deux parfaitement méprisables et dont l'un, le connétable, ne mérite nullement l'auréole dont on a essayé parfois de l'orner. Charles VII y apparaît, au moins durant les premières années, comme un caractère faible, un être mou et sans cœur, jouissant de la vie et toujours soumis à l'influence de favoris le plus souvent indignes. Autour de ces chefs de chœur, M. Guérin groupe quelques *dii minores* moins connus, mais qui n'en ont pas moins joué leur rôle dans cette lamentable histoire. Au premier rang, le mystérieux Jean de la Rochefoucauld, seigneur de Barbezieux, sénéchal en Poitou et partisan de la Trémouille. Singulier administrateur d'ailleurs que ce sénéchal, pillant à outrance le pays dont il a la garde et n'obéissant aux ordres royaux que quand il lui convient. En un mot, c'est le

1. T. XXIX. Poitiers, Oudin, 1898, in-8°.

tableau complet des effets dans une province de l'anarchie gouvernementale. Il n'est jamais mauvais d'appeler l'attention sur ces périodes détestables de l'ancien régime, en un temps surtout où des écrivains plus ou moins sincères tracent de celui-ci le tableau idyllique que l'on sait; en somme, sur quatre cents ans écoulés depuis l'an 4400, la France a subi quelque chose comme cent cinquante ans de guerres civiles et d'anarchie.

La *Monographie ou histoire du prieuré et de la ville de Layrac*, par M. l'abbé P. DUBOURG, curé de cette petite ville¹, ne manque point d'intérêt. L'auteur a dépouillé consciencieusement les archives de la commune, assez riches pour les deux derniers siècles, et entre dans une foule de détails minutieux sur la vie sociale, politique et religieuse de la communauté. Layrac, en latin *Alairacum*, doit son origine à un prieuré dépendant de l'abbaye de Moissac, fondé au cours du xi^e siècle par un certain Hunald, plus tard abbé de la maison mère; l'origine de ce personnage est d'ailleurs mal connue. Les moines clunisiens de Moissac y élevèrent bientôt une superbe église, que l'auteur croit antérieure à 4096, mais qui bien certainement ne date que du xii^e siècle. Faute de textes, M. l'abbé Dubourg s'étend peu sur la période du moyen âge; mais, à dater du xvi^e siècle, le nom de Layrac, où le protestantisme s'est fortement établi, paraît souvent dans les actes, et, pour ramener la ville à l'orthodoxie, il faudra au clergé local tout un siècle d'efforts et l'appui dévoué et persévérant du pouvoir central. Sur cette longue lutte, menée avec une âpreté, avec un manque absolu de scrupules, l'ouvrage de M. l'abbé Dubourg abonde en renseignements de premier ordre. Des jugements de l'auteur sur les faits, inutile de parler; on ne saurait, surtout par le temps qui court, demander à un prêtre de prêcher la tolérance. Très sévère, et à juste titre, pour les excès des protestants au xvi^e siècle, il n'a qu'indulgence pour les excès contraires des prélats et des intendants du xvii^e, et contre l'hérésie tout à ses yeux est légitime, la spoliation, la fraude, le mépris des serments les plus solennels et des promesses les plus sacrées. Conclusion: livre intéressant en dépit de quelques longueurs, mais les jugements de l'auteur sont à contrôler de très près.

M. François ABBADIE vient d'écrire une *Histoire de la commune de Dax*². Dans les premières pages, l'auteur s'efforce de montrer que les institutions municipales de cette ville procèdent directement de l'ancienne organisation romaine, miraculeusement conservée. La

1. Agen, Impr. moderne, 1897, in-8°.

2. Dax, H. Labèque, 1898, in-8°.

suite est plus sérieuse; on y trouve un dépouillement, complet semble-t-il, des anciennes archives de la commune. Organisée au ^{xiii} siècle après une période d'incubation plus ou moins longue, la commune de Dax s'étend et se fortifie au ^{xiii}°; le vieux *Capdual*, chef de la communauté, est remplacé par un maire, et les Plantagenets d'Angleterre, toujours soucieux de garder l'affection de leurs sujets gascons de France, font scrupuleusement respecter par leurs agents les privilèges des Dacquois. La commune survivra à la conquête française, mais elle perdra ses pouvoirs judiciaires au temps d'Henri II, et l'autorité du maire et des conseillers se trouvera réduite aux affaires purement municipales. Fait curieux, la cour bourgeoise de Dax, au temps de la domination anglaise, avait dans son ressort une grande partie de la Gascogne, dont les causes étaient portées devant elle par voie d'appellation. D'où venait cette compétence si étendue, comment de simples bourgeois étaient-ils parvenus à exercer pareille autorité, c'est ce qu'on ne saurait dire. Les pages où M. Abbadie expose comment la commune de Dax faisait respecter de tous cette singulière suprématie ne sont pas les moins curieuses de son intéressant travail.

Dans son ouvrage sur *l'Histoire du parlement de Navarre*¹, M. Pierre DELMAS remonte jusqu'aux origines de ce corps judiciaire. Celui-ci est un démembrement de l'ancienne cour plénière des vicomtes de Béarn mentionnés par les actes dès 1080 et dont Léon Cadier a tout récemment fait l'histoire. C'était un peu comme l'ancien *consilium* des rois de France, qui a donné naissance à tant d'organes différents du gouvernement central. En 1220, on crée la cour Majour, tribunal suprême de la vicomté, composé de douze jurats héréditaires ou barons chargés de rendre la justice; mais, dès le ^{xiv}° siècle, cette cour est rarement convoquée par Gaston Phœbus, ses pouvoirs diminuent d'année en année et elle disparaît au ^{xvi}° siècle sans qu'on puisse dire exactement à quelle date; elle existait encore en droit, mais ne fonctionnait plus au ^{xviii}°. La cour Majour, suspecte aux vicomtes, est peu à peu remplacée par le conseil même du souverain, qui exerce au nom de celui-ci le droit d'arbitrage; au conseil souverain de Béarn, créé au ^{xvi}° siècle, on ajoute successivement une chambre civile et une chambre criminelle, qui constituent dès lors le tribunal souverain de la vicomté. Enfin, en 1620, lors de l'union du Béarn à la couronne, ce conseil est supprimé et Louis XIII crée le parlement de Pau, unissant ainsi toutes les hautes cours de ses états pyrénéens, dont la principale était la

1. *Du parlement de Navarre et de ses attributions*. Pau, Dupuy, 1899, in-8°.

chancellerie de Navarre. Après avoir exposé les origines du parlement, M. Delmas entre dans le détail de l'histoire; il étudie successivement l'organisation, la compétence, la procédure et la jurisprudence et termine par l'histoire interne et externe de la corporation: fêtes et usages, rapports avec le pouvoir royal et avec les autres cours souveraines. Le tout est emprunté aux sources originales, registres du parlement ou anciens recueils d'analyses et d'extraits de ces mêmes registres. Les parlementaires béarnais étaient comme tous leurs confrères fort jaloux de leurs droits et de leurs prérogatives. De là des conflits parfois assez ridicules avec les autres officiers royaux, conflits qu'on apaisait à grand'peine. L'auteur a consciencieusement dépouillé les documents, et l'ouvrage peut passer pour une bonne monographie. Nous y avons toutefois relevé quelques expressions un peu hasardées; ainsi, p. 2, Louis le Pieux aurait en 849 donné la vicomté de Béarn à *titre de fief*. Nous aurions aussi aimé voir M. Delmas contrôler plus souvent certaines assertions hasardées du savant Marca et rechercher les sources utilisées par ce dernier; mais ce sont là des taches qui ne diminuent guère la valeur de l'ouvrage. Il est à désirer que tous les anciens parlements de France soient dotés d'une histoire aussi complète; on sait que ce n'est point le cas pour la plupart d'entre eux.

M. J. MALAFOSSE, archéologue toulousain, mort prématurément, avait publié un grand nombre d'articles sur les antiquités du midi de la France. Une main pieuse a recueilli les plus importants de ces mémoires et en a formé un volume intitulé: *Études et notes d'archéologie et d'histoire. Documents toulousains*¹; l'idée est heureuse, et ces quelques pages, écrites d'une plume alerte, sont fort intéressantes. L'auteur connaissait bien les monuments de Toulouse et du pays toulousain; il avait de la sagacité, savait voir et comparer, et certaines de ses hypothèses, notamment sur le fameux Nicolas Bachelier, se sont trouvées depuis confirmées par des textes positifs. On ne saurait énumérer les mémoires qui remplissent ce gros volume; on n'indiquera que les principaux: tout d'abord un long travail sur le siège de Toulouse par Simon de Montfort, commentaire très curieux du beau récit de la *Canzo*, puis diverses notices sur les hôtels toulousains du xvi^e siècle, l'église de la Daurade, quelques châteaux et églises de la région (Moissac, Fontenilles, Saint-Bertrand-de-Comminges, etc.), enfin plusieurs mémoires sur l'archéologie préhistorique, où l'auteur compare avec beaucoup de sagacité les monuments primitifs de l'Europe occidentale et septentrionale

1. Toulouse, Privat, 1898, in-8°.

avec les premiers produits de l'art grec. Tous ces travaux étaient enfouis dans des revues d'archéologie locale ou dans des journaux toulousains; en les réunissant, les éditeurs ont rendu un vrai service à l'archéologie languedocienne, science jusqu'à ces dernières années quelque peu négligée.

M. A. BARDON, dont nous avons déjà annoncé à plusieurs reprises les intéressants travaux sur l'histoire du Bas-Languedoc, vient de publier un nouveau volume intitulé : *l'Exploitation du bassin houillier d'Alais sous l'ancien régime*¹. Dès le moyen âge, les propriétaires, grands et petits, pratiquaient des fouilles sur leur terrain, et, au prix de mille peines et de mille dangers, extrayaient quelques sacs de charbon de pierre, mais l'exploitation méthodique de ce riche bassin ne date que du XVIII^e siècle. Après beaucoup d'hésitations et d'atermoiements, le pouvoir royal s'était arrogé le droit de concéder de sa propre autorité le droit d'exploiter le sous-sol; en 1773 un normand, un étranger, par suite mal vu des gens du pays, Tubeuf, obtient une vaste concession, dont les limites, plusieurs fois remaniées, enveloppent la majeure partie du bassin actuel d'Alais. Cette concession, tour à tour attaquée et favorisée par les agents royaux, blâmée par la plupart des habitants du pays, jalousée par les propriétaires du sol, fut l'occasion d'une foule de procès, d'intrigues, de cabales, que M. Bardon a racontés longuement d'après les papiers de Tubeuf qu'il a pu consulter. L'homme avait des défauts; il était hâbleur, imprudent, imaginatif, et ses comptes ne sont pas toujours bien en règle. Mais les manœuvres de ses adversaires sont absolument dignes de blâme, et ils en vinrent jusqu'à menacer sa vie. Après quinze ans de lutte, au moment où la Révolution éclate, l'entreprise de Tubeuf a complètement échoué; il s'est endetté et n'a pu tenir aucune des promesses faites par lui à ses protecteurs, mais il a donné l'exemple, et les compagnies minières modernes ont hérité du privilège de 1773. Ces grandes entreprises sont-elles un bien, sont-elles un mal? Aux sociologues il appartient de résoudre la question; on doit toutefois reconnaître que sans Tubeuf, quelque blâmables qu'aient pu être certains de ses agissements, la mise en valeur de ces immenses richesses souterraines aurait été infiniment plus tardive. Aussi dans le pays ce Normand, jadis si décrié, passe-t-il avec raison pour le créateur des mines d'Alais.

A. MOLINIER.

1. Nîmes, Chastagnier, 1898, in-8°.

M. Ch. PRADEL, à qui nous devons déjà trois excellentes publications de Mémoires sur les guerres religieuses dans le Languedoc, le *Journal de Faurin sur les guerres de Castres* (1559-1602), les précieux *Mémoires de J. Gaches sur la guerre de religion dans le Languedoc* (1555-1610), avec leur suite (1610-1620), les *Mémoires d'Antoine Batailler sur les guerres civiles à Castres et dans le Languedoc* (1584-1586), vient de donner aux *Archives historiques de l'Albigeois* les *Mémoires de J. de Bouffard-Madiane sur les guerres civiles du duc de Rohan* (1610-1629), dont on ne connaissait encore que de très courts extraits et qui méritaient de voir le jour en entier. M. Pradel les a publiés avec le soin et la compétence qu'on pouvait attendre de lui, les enrichissant d'une introduction et d'annotations, et les faisant suivre de cent pages de pièces annexes tirées presque toutes des archives de la famille de Lacger et de la famille de Bouffard. — Jean de Bouffard, qui s'affubla par fantaisie du nom de Madiane, était fils du brave et savant capitaine huguenot de La Grange, qui avait reconquis Castres pour les Réformés. Jean de Bouffard, quoique pacifique de nature, fut chargé par Rohan en 1624 du consulat de Castres et en 1625 des fonctions de commissaire des guerres, mais s'occupa surtout de négocier avec Richelieu et La Rochelle pour le rétablissement de la paix ; aussi en 1629 refusa-t-il de prendre part à la troisième prise d'armes de Rohan et se consacra-t-il pacifiquement à l'étude et au soin des intérêts de sa ville et de son église. Le récit qu'il nous a laissé des guerres de Rohan, bien que composé dans sa vieillesse et écrit d'un style fort pesant, est un document d'une grande valeur historique par sa sincérité et son exactitude. Il est surtout précieux par l'image fidèle qu'il nous présente du duc et de la duchesse de Rohan, avec qui Madiane fut en rapports intimes de 1621 à 1627 et dont il n'hésita pas à se séparer quand il reconnut que la soumission au roi était conforme aussi bien aux intérêts qu'aux devoirs des Réformés.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à nos prochaines livraisons le compte-rendu d'ouvrages importants que nous nous contentons d'annoncer aujourd'hui. Parmi les publications de textes, nous signalerons *Louis XVIII et les Cent Jours à Gand*, recueil de documents inédits publiés pour la Société d'histoire contemporaine par MM. Édouard ROMBERG et Albert MALET ; la *Correspondance inédite du général major de Martange* (1756-1782), p. p. M. Ch. BRÉARD ; les *Mémoires du général baron Desvernois* (1784-1815), p. p. M. A. DUFOURCQ ; le t. III de la *Correspondance de Carnot*, p. p. M. E. CHARAVAY ; le t. II du *Mouvement religieux à Paris pendant*

la Révolution, p. p. le D^r ROBINET; enfin la traduction des *Impressions de voyage de sir J. Carr*, p. p. M. A. BABEAU. Pour l'histoire du moyen âge et de l'ancien régime, M. le v^{te} d'AVENEL a publié les t. III et IV de l'important recueil de documents sur l'*Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800*. Il ne manque plus à ce colossal dépouillement de textes que la comparaison aussi précise que possible des mesures et monnaies anciennes avec les modernes pour donner à l'œuvre de M. d'Avenel toute sa valeur. Sous le titre *Ouvriers du temps passé*, M. H. HAUSER a réuni une série d'études très neuves sur les conditions du travail à la fin du x^ve et pendant le x^{vi}e siècle. M. R. REÜSS a complété son magistral ouvrage sur l'*Alsace au XVII^e siècle* par un second volume sur la société, l'activité intellectuelle et la situation religieuse. M. LACOUR-GAYET a publié, sur l'*Éducation politique de Louis XIV*, un livre d'un grand intérêt dont nos lecteurs ont eu récemment la primeur. L'histoire sociale de la Révolution a été l'objet de trois ouvrages importants. Le principal est la belle thèse de M. SAGNAC sur la *Législation civile de la Révolution*. M. ESPINAS a réuni, sous le titre *la Philosophie sociale du XVIII^e siècle et la Révolution*, une série de leçons professées en Sorbonne sur cette question, à laquelle M. André Lichtenberger a consacré un volume intitulé : *le Socialisme et la Révolution*. M. LÉON LALLEMAND, dans son livre *la Révolution et les pauvres*, a montré ce que la Révolution a fait des institutions charitables de l'ancien régime. M. MASSON a consacré un amusant et cruellement véridique ouvrage à *Joséphine de Beauharnais*. Les souvenirs de M. Louis PASSY sur le *Marquis de Blosseville* sont un très vivant tableau de la vie de la province en France au x^{ix}e siècle de la Restauration à la troisième république. — Enfin nous aurons à revenir sur des ouvrages d'un caractère théorique en même temps qu'historique : le livre de M. P. MATTER sur la *Dissolution des assemblées parlementaires*, la thèse de M. H. BERR sur l'*Avenir de la philosophie*, qui se présente comme un essai sur la science de l'histoire, enfin la précieuse *Correspondance de John Stuart Mill et d'Auguste Comte*, publiée par M. LÉVY-BAÜHL. Nous avons dû remettre aussi au mois de mai tout le Bulletin consacré par M. A. Lichtenberger aux ouvrages d'histoire contemporaine et le compte-rendu du volume de M. ÉMILE OLLIVIER sur l'Empire libéral.

G. MONOD.

ALLEMAGNE.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE LA RÉFORME.

Le premier volume des Recès des diètes allemandes à l'époque de Charles-Quint, que nous avons mentionné dans notre dernier bulletin (cf. t. LVI, p. 372-385), a été suivi par le second après un intervalle de trois ans¹. Il fait le plus grand honneur à M. WREDE et à M. BERNAYS, successeurs de feu M. Kluckhohn, qui avait réuni la plus grande partie des matériaux. L'introduction générale, due à la plume de M. Bernays, est un modèle du genre. Les éclaircissements succincts, par lesquels M. Wrede fait précéder les différentes sections du volume, et des notes excellentes permettent au lecteur d'apprécier l'intérêt des documents, d'en comprendre le sens et la connexité. Ils ont été recueillis avec le plus grand soin dans les archives allemandes, italiennes, françaises, anglaises, espagnoles. Rien n'a été oublié de ce qui, dans les livres imprimés, pouvait contribuer à les élucider. Un des plus grands mérites de l'édition est d'avoir fixé d'une manière sûre la chronologie des événements, des discussions et des correspondances. Cependant on aurait souhaité de voir à la fin du volume une liste synchronique des faits de chaque jour. Comme la diète de Worms de l'année 1524 forme à elle seule le sujet de ce volume, il a une valeur incomparable pour l'histoire de l'épisode le plus héroïque de la vie de Luther. C'est pour cela qu'on approuvera entièrement la critique minutieuse de quelques points souvent contestés de sa biographie, par exemple les paroles finales du célèbre discours du 18 avril.

On sait que les relations du nonce Aleander ont la valeur d'une source de premier ordre pour l'histoire de la diète de Worms en ce qui concerne Luther. M. FRIEDENSBURG, directeur de l'Institut historique prussien à Rome, auquel on doit deux volumes d'une surabondante richesse sur la légation d'Aleander pendant les années 1538 et 1539 (cf. *Rev. hist.*, t. LVI, p. 374), a réussi à combler par ses recherches assidues aux archives du Vatican quelques lacunes des relations déjà connues d'Aleander pour les années 1520 et 1521. Les éditeurs du second volume des Recès des diètes allemandes ont largement profité de ces trouvailles. La première des relations d'Alean-

1. *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Karl V. Zweiter Band bearbeitet von Adolf Wrede. Gotha, Fr.-A. Perthes, 1896.*

der, qui manquait encore quand ce volume fut imprimé, a été publiée depuis par M. Friedensburg en 1897¹.

La traduction allemande des relations d'Aleander, entreprise en 1886 par M. Kalkoff, a été accueillie avec tant de faveur qu'il a fallu en préparer une seconde édition². On y trouve mis à profit tout ce que les recherches de MM. Friedensburg, Wrede, Bernays, etc., ont ajouté de nouveau à l'ensemble de nos connaissances antérieures. Le talent avec lequel sont esquissés dans l'introduction les principaux conseillers de Charles-Quint à la diète de Worms rappelle la manière du regretté H. Baumgarten et nous fait espérer que son ouvrage, laissé malheureusement inachevé, recevra encore quelques suppléments de la plume de M. Kalkoff. Les notes, sans donner à la discussion une place excessive, forment une sorte de commentaire suivi dont la valeur sera fort appréciée des lecteurs. Outre la traduction des relations d'Aleander, M. Kalkoff a eu l'heureuse idée de traduire les relations et les lettres choisies des diplomates italiens, espagnols, anglais présents à la diète de Worms³. Ce sont particulièrement les rapports des Vénitiens qui provoquent notre intérêt. En lisant le jugement très sévère du célèbre G. Contarini sur Luther, il ne faut pas oublier qu'il déclare ne l'avoir jamais vu et n'avoir jamais eu d'entretien avec lui.

M. A. HAUSRATH a recherché dans les publications récentes et anciennes tout ce qui se rapporte à la comparution de Luther devant la diète de Worms; il en a formé un récit de couleurs brillantes⁴. On sera charmé par la clarté du récit et par le goût émi-

1. *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*. Rome, Lœscher, 1897. Cf. *loc. cit.*, 1898, W. Friedensburg : *Die Verbrennung der Bannbulle durch Luther*. Ein zeitgenössischer Bericht (provenant des papiers d'Aleander). Il ne faut pas omettre la correspondance d'Aleander et de Cochlaeus publiée par M. Friedensburg dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* de Brieger, t. XVIII. M. Friedensburg, qui a fouillé les archives et les bibliothèques de l'Italie, a publié, *loc. cit.*, t. XIX, une série de lettres du Dr Johann Eck.

2. *Die Depeschen des Nuntius Aleander vom Wormser Reichstage 1521*. Uebersetzt und erläutert von Paul Kalkoff. Zweite völlig umgearbeitete und ergänzte Auflage. Halle, Niemeyer, 1897. (On doit à M. Kalkoff un essai : *Pirkheimers und Spenglers Loesung vom Bann*. Breslau, 1896, et un travail : *Wimpfeling und die Erhaltung der katholischen Kirche in Schlettstadt*, inséré dans la *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, vol. XII.)

3. *Briefe, Depeschen und Berichte über Luther vom Wormser Reichstage 1521*. Aus dem Englischen, Italienischen und Spanischen übersetzt und erläutert von Paul Kalkoff (« Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, » n° 59. Halle, Niemeyer, 1898).

4. *Aleander und Luther auf dem Reichstage zu Worms*. Ein Beitrag zur Reformationsgeschichte, von Adolf Hausrath. Berlin, Grote, 1897.

nemment artistique de l'auteur. Cependant il y aurait lieu de faire mainte réserve critique au sujet de certaines assertions; par exemple, le rôle assigné à Glapion, le confesseur de Charles-Quint, paraît être placé dans une fausse lumière, et la valeur des relations d'Aleander en général n'est pas estimée assez haut. Où M. Hausrath a parfaitement réussi, c'est quand il s'est efforcé de prouver que l'attitude prise par Luther au premier jour de son interrogatoire avait été concertée avec les conseillers de l'Électeur de Saxe.

M. Arnold-E. BERGER, de l'Université de Bonn, ne s'est pas borné à raconter un épisode unique de la vie de Luther. C'est une biographie nouvelle du réformateur qu'il a entreprise¹. Son livre, qui fait partie de la collection bien connue des biographies publiées sous la direction de M. Bettelheim, n'est pas encore achevé. Mais on distingue déjà clairement ce qui fait son caractère propre : il s'est proposé avant toute chose de montrer comment s'est formé le génie de Luther et quelle influence a exercée sur son développement la civilisation générale de son époque. Il étudie son héros en le replaçant dans son « milieu » social, politique, religieux et scientifique. En second lieu il s'attache particulièrement à faire ressortir les effets de l'activité de Luther sur toute la vie intellectuelle de la nation allemande. Sans doute l'originalité du livre de M. Berger est restreinte. Il emprunte, peut-être sans s'en rendre compte, beaucoup à des prédécesseurs comme M. Charles Hagen, M. de Bezold, etc. D'ailleurs on peut le chicaner sur beaucoup de points de détail et même sur quelques points d'une importance très grave. L'auteur nous paraît par exemple méconnaître le mérite des plus grands penseurs du XVIII^e siècle en réclamant pour le protestantisme ce qu'on doit à des tendances purement humanitaires. Il atténue plus qu'il ne convient différentes manières de penser et d'agir de Luther à diverses époques de sa vie². Mais, somme toute, l'ouvrage de M. Berger, plein d'idées, riche en aperçus heureux, basé sur de vastes connais-

1. *Martin Luther in kulturgeschichtlicher Darstellung*, von Arnold-E. Berger, Privatdocent an der Universität Bonn. Erster Theil 1483-1525. Zweiter Theil. Erste Hälfte 1525-1532. Berlin, Ernst Hofmann et Co., 1895-1898 (« Geisteshelden. Eine Sammlung von Biographien, herausgegeben von Dr. Anton Bettelheim, » vol. XVI-XVII-XXVII). — M. Berger a fait précéder sa biographie de Luther d'une introduction « Die Kulturaufgaben der Reformation. » Berlin, E. Hofmann et Co.

2. Une question capitale, à savoir comment se forma dans l'esprit de Luther l'idée de l'église protestante territoriale, a été récemment très bien élucidée par une conférence de M. Bess, de l'Université de Marburg : *Luther und das landesherrliche Kirchenregiment*. Marburg, O. Ehrhardt, 1894.

sances et ouvrant de larges perspectives, aura une place distinguée dans la littérature récente sur l'histoire de la Réforme.

L'anniversaire de la naissance de Mélanchthon (né le 16 février 1494) a provoqué un grand nombre de publications. Il n'était pas facile d'esquisser sommairement la vie du principal collaborateur de Luther, parce que ce fut essentiellement la vie tranquille d'un savant, sans le charme du mouvement dramatique. Quelques discours académiques, comme ceux de M. HARNACK, de M. NIPPOLD et de M. HAUSRATH, ont tracé les lignes générales de la biographie, sans approfondir le détail¹. L'ouvrage de M. SELL, publié dans les « *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte*, » est plus détaillé². L'auteur, bien que rempli d'un vrai sentiment de piété à l'égard de son héros, n'en cache pas les côtés faibles. Cependant, il avoue qu'il faudrait attendre une édition complète et critique de la correspondance et des écrits de Mélanchthon avant qu'on puisse élucider suffisamment toutes les vicissitudes de sa vie et de ses opinions théologiques et philosophiques. — M. F. COHRS se borne à étudier Mélanchthon comme humaniste, comme professeur et comme pédagogue en se servant particulièrement des ouvrages de feu Ch. Hartfelder³. De même c'est le « *Praeceptor Germaniae*, » auquel se rapportent en grande partie les essais de M. WALTHER⁴ et de M. ELLINGER⁵. Celui-ci s'occupe particulièrement de l'origine et de la valeur des « *loci communes*, » qu'il appelle avec raison « le monument de la première et de la plus belle époque de l'amitié de Mélanchthon et de Luther. » Il va sans dire que Mélanchthon joue un très grand rôle dans l'écrit de M. Fr. ROTH sur l'influence exercée par l'Humanisme et par la Réforme sur l'éducation et les écoles au XVI^e siècle⁶. Sans nier que le système scolaire ait été profon-

1. Le discours de Adolf Harnack a été publié à Berlin, Adolf Becker, 1897; celui de Fr. Nippold à Berne, Schmid und Francke, 1897; celui de Hausrath à Heidelberg, Koester, 1897.

2. *Philipp Melanchthon und die deutsche Reformation bis 1531*, von Karl Sell. Halle, Niemeyer, 1897. — M. Tschackert analyse, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1898, vol. XVIII, les lettres de Mélanchthon, conservées aux archives de la ville de Göttingen.

3. *Philipp Melanchthon, Deutschlands Lehrer*, von Ferdinand Cohrs (« *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte* »). Halle, Niemeyer, 1897.

4. *Walther, Melanchthon als Retter des wissenschaftlichen Sinnes*. Leipzig, Dörfling und Francke, 1897.

5. *Ellinger, Melanchthons Frühzeit* (« *Monatsblätter der Comenius-Gesellschaft*, » VI, 1897).

6. *Der Einfluss des Humanismus und der Reformation auf das gleichzeitige Erziehungs- und Schulwesen bis in die ersten Jahrzehnte nach Melanchthons Tod*, von Friedrich Roth (« *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte* »). Halle, Niemeyer, 1898.

dément troublé sous le premier choc de la lutte religieuse, il montre de nouveau, après tant d'autres, que les progrès de l'instruction publique sont inséparables de l'impulsion donnée par les réformateurs, et il attaque ceux qui affirment l'existence d'un antagonisme irréductible entre les efforts accomplis en matière de pédagogie par l'Humanisme et la Réformation.

Boniface Amerbach, de Bâle, offre l'exemple d'un de ces élèves de l'Humanisme allemand, qui, sans se laisser encadrer dans un parti ecclésiastique bien défini, se sont séparés après de longs combats intérieurs de la vieille église. Tout le monde connaît son portrait, un des chefs-d'œuvre de Hans Holbein. Sa biographie, commencée il y a beaucoup d'années par M. Fechter, a été continuée et complétée par l'ouvrage très substantiel et soigné de M. BURCKHARDT-BIEDERMANN¹. Il a puisé dans le journal et la correspondance du distingué savant bâlois, dont la largeur de vue, la sûreté de jugement, l'indépendance et l'exquise modération ont été avec raison si vantées. On lui saura gré d'avoir tiré de copieux extraits de cette riche mine et d'y avoir ajouté des notes explicatives¹. — Un homme d'une trempe tout à fait différente a été le chevalier Hartmuth de Kronberg, auquel M. W. BOGLER a consacré une esquisse sympathique². L'ami fidèle de François de Sickingen a été gagné à la cause luthérienne sans avoir passé par l'Humanisme. M. Bogler, en racontant la vie de ce compagnon d'armes d'Ulric de Hutten, a fait plus qu'analyser ses écrits, en partie très rares, et que suivre les traces des auteurs qui ont traité avant lui le même sujet. Il a fouillé les archives de Marbourg, de Wiesbade, de Vienne, et il a réussi à éclaircir quelques points restés jusqu'ici obscurs. Le remarquable portrait du chevalier, reproduit d'après un grand tableau de famille, ajoute un réel ornement à l'ouvrage de M. Bogler, quoique sa valeur artistique soit inférieure de beaucoup à celle du portrait, mentionné plus haut, de Boniface Amerbach, qu'on trouve en tête de l'ouvrage de M. Burckhardt-Biedermann.

Il faudrait dépouiller beaucoup de revues et de recueils d'érudition pour donner une juste idée de ce que chaque année ajoute à l'histoire de la Réforme allemande dans le territoire, soit des princes, soit des municipalités. La Bavière seule a fourni tant de matériaux nouveaux qu'on a pu déjà publier quelques volumes, dont le contenu principal concerne l'histoire de la Réforme dans ce pays en

1. *Bonifacius Amerbach und die Reformation*, von Th. Burckhardt-Biedermann. Basel, R. Reich, 1894.

2. *Hartmuth von Kronberg*. Eine Charakterstudie aus der Reformationszeit, von Wilhelm Bogler (« Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte »). Halle, Niemeyer, 1897.

grande partie catholique¹. — L'introduction de la Réforme dans la ville de Rostock a trouvé son historien dans M. A. VORBERG; malheureusement, beaucoup de documents importants pour son sujet sont perdus². De même M. E. JACOB, qui expose les efforts du prédicateur H. WINCKEL pour propager la Réforme dans la Basse-Saxe, a rencontré les lacunes les plus sensibles aux archives de Brunswick³. — M. H. HAUPT a réédité deux pamphlets des années 1523 et 1524, l'un en vers, l'autre en prose, se rapportant aux origines de la Réforme à Worms et les a fait précéder d'une introduction fort instructive⁴. Le pamphlet de l'année 1524, auquel la croyance au millénium a imprimé une couleur si particulière, avait déjà antérieurement attiré l'attention de M. L. KELLER. Il en avait nié le caractère luthérien et l'avait réclamé pour une communauté « évangélique » ou vaudoise plus ancienne⁵. C'était un des sujets traités par lui dans un essai où il a rassemblé beaucoup d'idées déjà émises dans des travaux précédents⁶. Ses vastes lectures lui ont permis de présenter des preuves nouvelles. On se laissera volontiers

1. *Beiträge zur bayerischen Kirchengeschichte* herausgegeben von D. Theodor Kolde, Ord. Professor der Kirchengeschichte an der Universität Erlangen. Erlangen, Fr. Junge. — Les deux premiers volumes contiennent entre autres des articles sur l'histoire de la Réformation du Palatinat, d'Ansbach et de Bayreuth, d'Augsbourg, de Memmingen. Le troisième volume, publié en 1897, nous apprend entre autres beaucoup de faits nouveaux sur les succès ou les défaites de la Réformation dans les villes de Bamberg, de Nuremberg, de Rothenbourg.

2. *Die Einführung der Reformation in Rostock*, von Axel Vorberg (« Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte »). Halle, Niemeyer, 1897.

3. *Heinrich Winckel und die Reformation im südlichen Niedersachsen* (l. c. 1896).

4. *Beiträge zur Reformationsgeschichte der Reichsstadt Worms*. Zwei Flugschriften aus den Jahren 1523 und 1524, herausgegeben und eingeleitet von Dr Herman Haupt, Oberbibliothekar der Universität Giessen. Giessen, Ricker, 1897.

5. M. Haupt combat cette thèse. Cependant, M. Keller et M. Thudichum l'ont reprise dans les « Monatshefte der Comenius-Gesellschaft », VII, 1898.

6. *Die Anfänge der Reformation und die Ketzerschulen. Untersuchungen zur Geschichte der Waldenser beim Beginn der Reformation*. Berlin, R. Gaertner, 1897 (extrait des « Monatshefte der Comenius-Gesellschaft », vol. V, 1896). M. Keller a fait suivre cet essai par un autre : *Grundfragen der Reformationsgeschichte. Eine Auseinandersetzung mit litterarischen Gegnern*. Berlin, R. Gaertner, 1897 (extrait des « Monatshefte der Comenius-Gesellschaft », vol. VI, 1897). C'est une réponse détaillée à divers critiques et particulièrement une riposte à l'attaque passionnée de M. Lüdemann, professeur à l'Université de Berne : *Reformation und Täuferthum in ihrem Verhältnis zum christlichen Princip*. Berne, Kaiser, 1896. (Nous avons reçu trop tard le travail intéressant de M. Paul Burckhardt : *Die Basler Täufer*. Basel, R. Reich, 1898, qui combat quelques-unes des assertions de M. Keller.)

convaincre qu'à l'origine de la Réforme allemande il existait des communautés religieuses, séparées de l'Église, dont l'organisation était identique et dont beaucoup de membres reparaissent dans les rangs des anabaptistes. Cependant il ne faut pas se laisser entraîner par des hypothèses souvent téméraires; ainsi, la tentative qu'il a faite d'établir un rapport de parenté entre ces communautés religieuses et les « sociétés » des Humanistes nous paraît chimérique.

Parmi les historiens de la Réforme en Autriche M. LOSERTH, professeur à l'Université de Gratz, occupe une des premières places. Son plus récent livre se réfère, il est vrai, beaucoup plus à l'histoire de la Contre-Réforme qu'à celle de la Réforme. Cependant on y trouve un exposé très net, basé sur les recherches les plus étendues, sur les origines et l'expansion du protestantisme dans la Styrie, la Carniole, la Carinthie¹. — L'histoire de la Réforme en Suisse ne rentre pas dans le cadre de ce compte-rendu. Cependant on nous en ferait un reproche de n'avoir pas au moins indiqué la biographie la plus récente de Zwingli, due à la plume de M. STÄHELIN, professeur à l'Université de Bâle, qui efface celle de tous ses devanciers². Le nom de Zwingli a été donné à une publication périodique zuricoise, dont déjà plusieurs cahiers ont paru sous la direction de M. le professeur EGLI; ils sont pleins de renseignements intéressants³.

Parmi les adversaires contemporains de la Réforme, Johannes Cochlaeus a trouvé récemment un biographe fort compétent⁴. M. M. SPAHN, élève de M. le professeur Pastor, a mis à contribution tout ce qu'ont pu lui fournir les matériaux recueillis par M. Otto de Breslau et les publications modernes, par exemple celles de M. Friedensburg, et il a su le compléter à son tour par des recherches très étendues. On ne souscrira pas à toutes les assertions de M. Spahn⁵, mais on conviendra qu'il se garde de glorifier son héros, de cacher ses faiblesses ou d'exagérer son importance. Au fond, il considère le sort de Cochlaeus comme tragique et il nous fait presque regretter que « l'irréprochable et joyeux savant allemand » (p. 336) soit devenu le

1. *Die Reformation und Gegenreformation in den innerösterreichischen Ländern im XVI. Jahrhundert*, von J. Loserth. Stuttgart, Cotta, 1898.

2. *Huldreich Zwingli. Sein Leben und Wirken nach den Quellen dargestellt*, von R. Stähelin. Zwei Bände. Basel, B. Schwabe, 1895-1897.

3. *Zwingliana. Mitteilungen zur Geschichte Zwinglis und der Reformation*, herausgegeben von der Vereinigung für das Zwinglimuseum in Zürich, 1897.

4. *Johannes Cochlaeus. Ein Lebensbild aus der Zeit der Kirchenspaltung*, von Dr. Martin Spahn. Berlin, L. Dames, 1898.

5. Par exemple, les remarques du troisième chapitre relatives à la Transfiguration de Raphaël nous paraissent très improbables.

bilieux et batailleur théologien que l'on connaît. La liste des écrits de Cochlaeus, qui termine le volume de M. Spahn, mérite des éloges particuliers.

L'ami intime de Cochlaeus, Hieronymus Emser, auquel il succéda comme prédicateur de la cour à Dresde, ne l'égalait pas par l'étendue des connaissances ou l'habileté de la polémique. Cependant il faut le compter parmi les champions les plus ardents de la papauté pendant les premières années de la Réforme allemande. M. KAWERAU lui a consacré une esquisse biographique fort intéressante¹. Il engage les érudits à aller étudier à la bibliothèque de Munich les quatre volumes qui renferment les écrits d'Emser. Nous n'avons pas reçu la biographie récente d'un troisième adversaire de Luther, Gaspar Schatzgeyer², qui avait déjà fixé l'attention de feu M. de Druffel.

Dans une revue des publications récentes relatives aux événements politiques qui ont signalé l'époque de la Réforme allemande, c'est la guerre des paysans qui en première ligne attire l'attention. M. VON DER ROPP a exposé dans son discours académique les tendances sociales et politiques des paysans allemands vers la fin du moyen âge, qui font pressentir la révolution de l'année 1525³.

La chronique de la petite ville wurtembergeoise de Hall, rédigée par le prédicateur Jean Herolt, est, comme on sait, une source contemporaine pour l'histoire de cette révolution. On en avait déjà une édition, publiée par M. Schœnhuth en 1855. Mais elle ne répondait plus aux exigences de la critique moderne. La commission historique du royaume de Wurtemberg a donc bien fait d'en donner une édition nouvelle; une introduction, due à la plume de M. Dietrich SCHÆFER, nous apprend tout ce qu'il faut savoir sur la biographie de l'auteur, la valeur de ses écrits, etc.⁴. D'ailleurs M. Schæfer a ajouté un récit des événements de la guerre des paysans, relatifs à

1. *Hieronymus Emser. Ein Lebensbild aus der Reformationsgeschichte*, von Dr. Gustav Kawerau (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte). Halle, Niemeyer, 1898.

2. *Kaspar Schatzgeyer. Ein Vorkämpfer der katholischen Kirche gegen Luther in Süddeutschland*, von Dr. Nicolaus Paulus. Freiburg, Herder, 1898.

3. *Sozialpolitische Bewegungen im Bauernstande vor dem Bauernkriege*. Rede gehalten beim Antritt des Rektorates. Marburg, Elwert, 1899. M. von der Ropp se réfère particulièrement à la soi-disant « Réformation de l'empereur Sigismond », célèbre pamphlet du xv^e siècle dont M. Charles Kœhne a su élucider récemment, après beaucoup de prédécesseurs, l'origine et l'importance d'une manière excellente (cf. *Neues Archiv*, etc., XXIII, p. 691-736, et *Zeitschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte*, VI, p. 369-430).

4. *Wuerttembergische Geschichtsquellen*. Im Auftrage der wuerttembergischen Kommission für Landesgeschichte, herausgegeben von Dietrich Schæfer, vol. I, 1894.

Hall et aux environs de cette ville, rédigé par le secrétaire municipal Hermann Hofmann, et quelques autres appendices importants. L'ouvrage de Hofmann, basé sur beaucoup de documents originaux, n'était connu jusqu'ici que par les extraits donnés par Oechsle dans son livre : *Beitrag zur Geschichte des Bauernkrieges*, etc.

La pièce de théâtre du poète G. Hauptmann, intitulée *Florian Geyer*, a suggéré à M. Max LENZ l'idée d'étudier dans sa réalité historique ce chevalier qui devint partisan des paysans rebelles¹. Il faut l'avouer, et je me sens coupable moi-même, en retraçant la carrière de Florian Geyer, on a jusqu'ici suivi de trop près les indications fournies par l'*Histoire de la guerre des paysans* de W. Zimmermann. M. Lenz détruit d'une main sûre beaucoup des tableaux romanesques créés par l'imagination de cet historien. Il démontre qu'il n'y a pas eu de « bande noire » pour former la garde particulière de Florian Geyer. Il donne de fortes raisons pour douter qu'il ait été présent à la conquête du château et de la ville de Weinsberg. Il dépouille l'histoire de ses derniers jours et de sa mort de toute couleur poétique. Il insiste sur son activité diplomatique, qui se dégage beaucoup mieux des faits tels que les constate, par exemple, la Chronique de Zweifel, que sur son rôle incertain de capitaine. Cependant quelquefois le scepticisme de M. Lenz me paraît aller un peu trop loin. Ainsi je n'oserais rejeter le récit du chroniqueur Lorenz Friez relatif à une dispute qui éclata dans le camp des paysans en vue du château de Wurzburg. Florian Geyer nous y apparaît comme partageant les opinions modérées de Goetz de Berlichingen, ce qui fait présumer que le programme des paysans de la Franconie n'était pas dû à son initiative.

M. BAUMANN, dont les recherches ont élucidé l'histoire de la guerre des paysans mieux que celles d'aucun savant contemporain, a repris un sujet qu'il avait déjà traité dans son premier travail d'érudition, c'est-à-dire dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1874². Il a mis à profit tout ce qu'un quart de siècle a vu paraître en matière de documents ou d'études critiques. Il a fait de nouveau preuve de sagacité et déployé un talent remarquable dans l'art de reconstituer les faits. Il a surtout parfaitement montré comment se forma la « confédération chrétienne » dans la Haute-Souabe. Il a su admirablement mettre en lumière son organisation, les tendances diverses de ses membres, le caractère de ses chefs. Comme d'autres historiens

1. *Florian Geyer*, Preussische Jahrbücher, vol. LXXXIV, p. 97-127, 1896.

2. *Die zwölf Artikel der Oberschwäbischen Bauern 1525*, von Franz Ludwig Baumann. Kempten, J. Koesel, 1896.

récents, il place au premier plan du tableau la figure sympathique de Sébastien Lotzer, maître pelletier à Memmingen, sectateur passionné du prédicateur Christophe Schappeler et secrétaire d'une des trois bandes des insurgés de la Haute-Souabe. C'est à lui que M. Baumann attribue l'honneur d'avoir rédigé et publié les célèbres « douze articles, » dont il trouve l'origine dans la pétition bien connue des paysans, sujets de la ville de Memmingen. Quant à moi, je persiste avec M. Lehnert (cf. *Rev. hist.*, t. LVI, p. 380) à soutenir l'originalité des douze articles. Si habile que soit l'argumentation de M. Baumann, je ne saurais les considérer comme le programme de la confédération chrétienne des paysans de la Haute-Souabe, adopté le 14 mars 1525 à Memmingen et proposé officiellement à la diète de la ligue de Souabe. M. Baumann lui-même, en découvrant que déjà dans une lettre du 11 mars il est fait mention des douze articles, a opposé une très grosse difficulté à sa propre thèse. Il s'efforce d'écarter cette difficulté en affirmant que les douze articles, avant leur adoption définitive, avaient été proclamés dans les églises des villages. Mais ce qu'on proclamait dans les églises c'était la constitution de la « confédération chrétienne, » qu'on était bien résolu de maintenir (cf. Radlkofer, *Ebertin von Guenzburg*, p. 309). Cette constitution « suspendait » le payement des dîmes, rentes, cens, etc. On comprend donc pourquoi le capitaine Ulrich Arzt y voyait le dessein « de se soustraire à toute obligation. » Les douze articles ne se prêtent pas à une interprétation de cette sorte. En les considérant comme le programme de la « confédération chrétienne » de la Haute-Souabe, soumis officiellement à la diète de la « ligue de Souabe, » M. Baumann s'appuie sur quelques témoignages, qui ne me paraissent pas concluants et auxquels s'opposent d'autres récits bien informés. D'autre part, il oublie d'expliquer dans une lettre, adressée par la ville d'Ueberlingen à celle de Memmingen, une phrase qui contredit tout à fait sa thèse (cf. Baumann, *Akten zur Geschichte des deutschen Bauernkrieges*, p. 165). Il y est question des « articles » de la confédération chrétienne de la Haute-Souabe. L'auteur de la lettre reproche à ces articles « de ne se rapporter à aucun grief spécifié. » Cela ne s'accorde point du tout avec la substance des douze articles.

Deux thèses de doctorat, l'une de l'Université de Zurich, l'autre de l'Université de Bâle, ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la guerre des paysans allemands. L'auteur de la première¹, M. NABHOLZ,

1. *Die Bauernbewegungen der Ostschweiz, 1524-25*, von Hans Nabholz. Bue-lach, Druck von H. Graf, 1898.

met en lumière les événements qui se développèrent parallèlement dans la Suisse orientale, où dans certains endroits, notamment dans le territoire de Zurich, les demandes des paysans surpassaient celles des douze articles. L'auteur de la seconde thèse¹, M. BURKHART, ne se borne pas à raconter l'histoire de la révolte des paysans dans le territoire de Bâle. Il y ajoute l'histoire de la médiation, par laquelle cette ville intervint dans les conflits des paysans et des seigneurs en Alsace et dans le Brisgau.

La guerre pour la succession du duché de Gueldre compta parmi les triomphes de Charles-Quint et mit en échec la cause de la Réforme allemande². M. Paul HEIDRICH a très bien démêlé les complications politiques qui précédèrent la victoire de l'empereur, et il a clairement prouvé qu'il dut son succès en grande partie au manque d'énergie et de perspicacité des puissances protestantes. M. Heidrich a eu accès aux archives de Bruxelles, de Weimar, de Marbourg. Sur la politique du duc de Clèves, les documents, publiés par M. de Below (*Landtagsakten von Juelich, etc.*), lui ont apporté des éclaircissements très importants. Basé sur tant de matériaux nouveaux, son récit reproduit tous les détails du tableau dont, il y a beaucoup d'années, Ranke avait tracé les grandes lignes.

Il va sans dire que M. Heidrich a mis en contribution les indications fournies par la Correspondance de la ville de Strasbourg. Le troisième volume de cet ouvrage se rapporte aux années 1540-1543³. L'intérêt principal se concentre sur l'éminent homme d'État strasbourgeois Sturm, qui regrettait au plus haut degré que ses coreligionnaires prêtassent leur appui à l'empereur contre la France, sans avoir reçu de sa part des garanties réelles en faveur de la cause protestante. La guerre de Smalcalde justifia ses plus vives appréhensions. Ce n'est qu'un épisode de cette guerre que raconte, d'après des renseignements tirés particulièrement des archives de Bruxelles, M. KANNENGIESSER. Il met en lumière les qualités stratégiques de Maurice de Buren. Mais on a pu lui reprocher d'avoir surchargé son récit

1. *Die Politik der Stadt Basel im Bauernkriege*, von Paul Burkhardt. Basel, Buchdruckerei E. Birkhauser, 1896.

2. *Der Geldrische Erbfolgestreit 1537-1543*, von Dr Paul Heidrich (« Beitrage zur deutschen Territorialgeschichte, » 1^{re} série, 1 Heft). Kassel, M. Brunne-mann, 1896.

3. *Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation*. Dritter Band, bearbeitet von Dr Winckelmann. Strassburg, Trübner, 1898. M. Ulmann a démontré, dans un essai remarquable, que le développement politique de Sleidanus en 1544 paraît avoir été influencé par les idées de Jacques Sturm (« Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. » Neue Folge. Band X, p. 547-564).

par trop de détails minutieux¹. M. RIEZLER a entrepris, à l'aide des documents conservés aux archives de Munich et de Vienne, d'expliquer le rôle équivoque joué par la Bavière en présence des deux partis qui avaient pris les armes dans la guerre de Smalcalde². Il prouve entre autres que le masque de neutralité, pris par le gouvernement bavaïse au commencement de la guerre, servait grandement la cause impériale, et que la population bavaïse avait pour cette cause une sympathie médiocre. Le caractère de Leonhard Eck, l'homme d'État dirigeant de la Bavière, est très bien mis en relief. Ça et là, M. Riezler corrige quelques assertions de M. de Druffel tout en reconnaissant le mérite de ses travaux. Il est du plus haut intérêt de savoir comment la Suisse a su garder sa neutralité dans la lutte de ses voisins. Qu'il nous soit donc permis au moins de mentionner un article de M. Charles GEISER, qui, se servant en première ligne des archives de Berne, démontre qu'on était tout prêt à aider les coreligionnaires allemands³.

Une des contributions les plus importantes à l'histoire de la guerre de Smalcalde nous est offerte par M. Erich BRANDENBURG dans le premier volume de son histoire de Maurice de Saxe⁴. On sait que la biographie de ce prince, publiée il y a plus d'un demi-siècle par F.-A. von Langenn, laisse beaucoup à désirer, et que G. Voigt, dans son livre intitulé : *Moritz von Sachsen, 1541-1547* (Leipzig, 1896), s'est borné à raconter son histoire depuis les commencements de son gouvernement jusqu'à la bataille de Mühlberg. MM. Cornelius, Maurenbrecher, de Druffel, Issleib et autres ont beaucoup contribué à nous faire comprendre le rôle remarquable, et à un moment décisif, qu'a joué Maurice de Saxe. Mais ce qui nous manquait jusqu'ici, c'était un ouvrage où sa vie entière fût racontée et rattachée à l'histoire générale. M. Brandenburg s'est frayé le chemin par quelques travaux préparatoires⁵. Les archives de Dresde, de Mar-

1. *Karl V und Max Egmont von Bueren. Ein Beitrag zur Geschichte des Schmalkaldischen Krieges.* Freiburg, Mohr, 1895.

2. *Die bayerische Politik im Schmalkaldischen Kriege*, von Siegmund Riezler (« Abhandlungen der historischen Classe der K. bayerischen Akademie der Wissenschaften »). München, 1893, Band XXI.

3. *Ueber die Haltung der Schweiz während des Schmalkaldischen Krieges*, von Dr Karl Geiser (« Jahrbuch für schweizerische Geschichte, » vol. XXVI). Zurich, 1897.

4. *Moritz von Sachsen*, von Erich Brandenburg. Erster Band : Bis zur Wittemberger Kapitulation. Leipzig, Teubner, 1898.

5. *Herzog Heinrich der Fromme von Sachsen und die Religionsparteien im Reiche, 1537-1541* (« Neues Archiv für sächsische Geschichte, » vol. XVII). — *Luther, Kursachsen und Magdeburg 1541 und 1542* (« Deutsche Zeitschrift für

bourg, de Weimar lui ont fourni beaucoup de documents négligés par ses prédécesseurs. Il s'en sert sans s'y perdre, et on ne saurait trop louer la clarté et la sobriété de son récit. Il y a des chapitres dans son livre (par exemple le deuxième et le cinquième), où il trace avec un rare talent les grandes lignes des affaires intérieures sous le jeune duc : administration et finances, agriculture et commerce, instruction publique et législation ecclésiastique. En montrant d'une main ferme la transformation des institutions féodales et les origines de l'administration moderne, il s'inspire avec raison des recherches analogues de M. Schmoller. Quant à la personne même du duc Maurice, il se garde de le considérer, comme d'autres l'ont fait, comme si, dès le début de son règne, il était déjà un hypocrite raffiné et un habile diplomate. A ses yeux, la conduite de Maurice envers les confédérés de Smalcalde, antérieurement à la guerre, ne mérite pas tous les reproches qu'elle a provoqués. Il y a une question célèbre que M. Brandenburg promet d'élucider plus tard en détail : il s'agit de bien peser les responsabilités des différents acteurs qui ont pris part à la captivité du landgrave Philippe de Hesse. M. Brandenburg combat l'opinion de M. Turba, qui s'est efforcé de justifier l'empereur Charles-Quint et ses conseillers. Nous avons déjà mentionné (*Rev. hist.*, t. LVI, p. 376) le travail que M. TURBA consacra en 1894 à ce sujet. Depuis, après avoir découvert quelques nouveaux documents, il l'a réédité avec des additions considérables¹. Quoiqu'il y ait encore des points obscurs, il faut avouer que M. Turba a très heureusement complété les recherches de M. Issleib et qu'il défend sa thèse avec beaucoup d'habileté.

L'origine de l'« Interim d'Augsbourg » (1548) a été élucidée par M. G. WOLF dans une étude minutieuse². Les rapports des délégués de Nuremberg et de Strasbourg, sans compter d'autres sources manuscrites, lui ont beaucoup servi. Il sait corriger mainte supposition erronée, ainsi en ce qui concerne la sphère d'activité de Martin

Geschichtswissenschaft, » Neue Folge I). — *Die Gefangennahme Herzog Heinrichs von Braunschweig*. Leipzig, 1894. — *Der Regensburger Vertrag zwischen den Habsburgern und Moritz von Sachsen* (« Historische Zeitschrift, » vol. 80). M. Brandenburg a été chargé par la commission historique du royaume de Saxe de publier les documents dont il s'est servi.

1. *Verhaftung und Gefangenschaft des Landgrafen Philipp von Hessen, 1547-1550*, von Dr Gustav Turba. Wien, C. Gerold, 1896 (« Archiv für Oesterreichische Geschichte, » Band LXXXIII).

2. *Das Augsburger Interim*, von Dr G. Wolf (« Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, » Neue Folge II, p. 39-89). Freiburg, Mohr, 1897. Un autre travail de M. Wolf (« Neues Archiv für sächsische Geschichte, » vol. XV) s'occupe du traité de Passau.

Butzer, et il constate que la première idée de Charles-Quint a été de faire promulguer l'Interim comme loi générale de l'empire.

La mort a empêché M. DE DRUFFEL de terminer son édition monumentale des *Beitraege zur Reichsgeschichte*. La tâche de préparer pour l'impression les copies et les extraits des documents qu'il avait laissés, de les compléter par des recherches nouvelles (surtout aux archives de Vienne), de les accompagner par des notes critiques et bibliographiques, est échue à M. Charles BRANDI. Il s'en est acquitté d'une manière tout à fait satisfaisante¹. Ce qu'on doit à ses efforts personnels ne reste nullement au-dessous du travail fourni par son regretté prédécesseur. Il est impossible de donner en quelques mots une juste idée du riche contenu de ce volume. Il suffira de nommer comme sujets capitaux, qui entre autres y sont traités à fond, l'histoire de la confédération de Heidelberg de 1553 et l'origine du texte de « la paix de religion d'Augsbourg » de 1555. Il va sans dire que les relations de la France avec l'empereur, son frère, les princes allemands, etc., ne sont point passées sous silence dans les correspondances diverses de ce volume, dont l'éloge terminera le plus dignement ce compte-rendu des travaux récents relatifs à l'histoire de la Réforme en Allemagne.

Alfred STERN.

1. *Briefe und Akten zur Geschichte des sechzehnten Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Bayerns Fürstenhaus*. Vierter Band. Beiträge zur Reichsgeschichte, 1553-1555, von August von Druffel. Ergänzt und bearbeitet von Karl Brandi. München, Rieger, 1896.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Georg BUSOLT. *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia*. Bd III, Theil I. Die Pentekontaëtie. Gotha, F.-A. Perthes, 1897. In-8°, xvi-592 pages.

L'histoire est écrite, de nos jours, de façons si diverses, qu'il ne suffit pas d'intituler un ouvrage *Histoire grecque* pour donner une idée de ce qu'il contient. Il y a l'histoire simplement narrative, sous forme de simples récits, la plus usitée autrefois et qui devient maintenant de plus en plus rare. Nous avons aussi l'histoire critique, qui discute plus qu'elle ne raconte, qui suppose la connaissance préalable des faits et qui bâtit ses considérations là-dessus. Nous avons encore l'histoire qui s'efforce de reproduire, aussi exactement que possible, les sources, et à l'inverse celle où, sans tenir compte des sources, on donne comme des faits positifs ce que l'historien tient pour tel. Nous possédons depuis longtemps l'histoire politique; ce siècle nous a donné celle de la civilisation qui, en un certain sens, la complète; leur jonction s'opère en effet souvent. Nous avons ensuite, depuis très peu de temps seulement, l'histoire qui insiste particulièrement sur l'économie politique et privée des peuples. Nous avons enfin l'histoire à l'usage des savants en général et l'histoire écrite pour les érudits et spécialistes. Sous le titre d'*Histoire grecque*, les choses les plus diverses peuvent donc être offertes au public. Ce que M. Busolt se propose de lui donner ressort en partie déjà de ce fait que son *Histoire grecque* appartient à une série de manuels publiés à l'usage des étudiants et des professeurs d'histoire par la librairie F.-A. Perthes de Gotha. Mais le caractère général de cette série d'ouvrages n'empêche pas chacun d'eux d'avoir son caractère particulier. Celui de M. Busolt, par exemple, a un caractère tout différent des ouvrages de M. Niese et Schiller, qui font partie de la même collection. Le programme de cette série porte que les introductions doivent indiquer au lecteur les sources et la bibliographie du sujet; que le texte doit être une exposition claire, coordonnée et précise, sans développements étendus; enfin que des notes « doivent renvoyer au détail » des sources et des publications antérieures. M. Busolt a interprété ce programme autrement que les auteurs nommés ci-dessus. Tandis que chez ceux-ci le texte est la chose essentielle qu'on parcourt d'abord pour ne passer qu'ensuite aux notes, chez M. Busolt ce sont les notes qui sont devenues l'essentiel. Son ouvrage n'est au fond qu'une série de dissertations spéciales, destinée aux savants et aux étudiants, mais qui est pour ceux-ci de la plus grande utilité.

Le volume dont il s'agit ici est un répertoire complet des données acquises et des recherches sur l'histoire de la Pentekontaëtie, ou période de cinquante années, qui s'étend environ de 479 à 430; il est indispensable à quiconque voudra produire sur cette époque un travail personnel. Il faut croire que le nombre en est considérable en Allemagne, car ce tableau de la Pentekontaëtie est le second que M. Busolt produit dans l'intervalle de quelques années. Le premier figurait dans le second volume de son *Histoire grecque*; dans la seconde édition, le second volume s'arrête à l'année 479, et la Pentekontaëtie se trouve dans le troisième. Ce rapide remaniement de l'ouvrage, qui ne sera sans doute pas agréable aux acheteurs de la première édition, est un bonheur pour la science. M. Busolt dit dans sa préface que, lors de son premier travail, ses connaissances étaient, en bien des points, insuffisantes; maintenant il sera malaisé à quelqu'un d'y découvrir une lacune. On doit donc se réjouir de ce que la première édition ait trouvé autant d'acquéreurs; de ce que même, de l'avis de l'éditeur, qui devait cependant prendre ses intérêts en considération, une seconde édition fût nécessaire et de ce que, de cette manière, M. Busolt ait eu l'occasion de mettre en valeur les connaissances qu'il avait acquises dans l'intervalle.

Mais l'ouvrage de M. Busolt présente encore un caractère particulier. Il contient, non seulement l'histoire politique, mais encore l'histoire générale de la civilisation à cette époque. M. Busolt étudie d'une façon aussi approfondie l'histoire de Phidias et d'Eschyle que, par exemple, l'expédition des Athéniens en Égypte ou d'autres guerres, de sorte que son ouvrage devra être consulté aussi par quiconque voudra étudier à fond l'histoire de la littérature et de l'art grecs. Ce n'est pas qu'il s'y trouve, sur l'art et la littérature, quelque chose de réellement nouveau, car alors M. Busolt aurait dû consacrer plus d'un volume à l'étude de cette époque; mais on ne trouvera dans aucun autre ouvrage des indications aussi complètes sur ce qu'on peut trouver d'utile concernant l'art et la littérature de la Pentekontaëtie, dans les textes anciens comme dans les articles et les ouvrages modernes; M. Busolt a de plus porté sur toutes les questions de détail un jugement réfléchi et raisonné. Il va sans dire que, comme tous les écrivains, M. Busolt est plus maître de certaines parties de son sujet que d'autres. Si nous devons donner là-dessus notre avis, nous indiquerions comme les parties les plus fortes : 1° ses recherches sur les sources; 2° tout ce qui touche à la chronologie; 3° ce qu'on désigne sous le nom d'antiquités : les constitutions, les finances, etc. L'exposé qu'il fait de la constitution de la ligue athénienne ou du royaume d'Athènes, par exemple, est tout à fait remarquable. Sur ces trois points, on pourra être en général d'accord avec l'auteur, non seulement quant à la méthode, mais quant aux résultats acquis. On fera des réserves au contraire pour ce qui concerne les jugements portés par l'auteur sur les caractères historiques, ce qui ne laisse pas d'être un point important de l'histoire. On peut faire observer, il est vrai, qu'un manuel, — le livre de M. Busolt n'a pas la

prétention d'être autre chose, — s'occupe moins de porter des jugements que de relater des faits. A cet égard, nous voudrions faire remarquer que M. Busolt n'a pas été, à notre avis, tout à fait juste envers Périclès, Phidias et Aspasia. Nous ne parlons pas de Périclès comme homme d'État, de Phidias comme sculpteur, mais de l'un et de l'autre comme hommes. Quand M. Busolt reproche à Périclès d'avoir manqué de sens artistique (p. 144), son opinion mérite à peine d'être discutée, parce qu'elle n'est pas suffisamment motivée, et j'ai dit le nécessaire à ce sujet en annonçant le livre de M. Busolt dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*; j'y ai discuté également ses attaques contre Phidias (p. 467). Par contre, ses observations sur Aspasia mériteraient une discussion approfondie qui ne peut trouver place ici. Je ferai seulement observer que M. Busolt ramène tout ce que les anciens ont dit sur l'extraordinaire valeur intellectuelle de cette femme à une source unique : le dialogue *Aspasia*, composé par Eschine, le disciple de Socrate. S'appuyant sur un mémoire composé par Natorp, il considère ce dialogue comme une idéalisation d'Aspasia qui ne repose sur aucune base historique; il en résulte que dans l'image qu'il a esquissée d'Aspasia, il entre plus d'ombre que de lumière. Il faudrait disposer de plusieurs pages pour exposer ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette opinion. Il est probable que, dans ce cas aussi, M. Busolt est allé trop loin et qu'il a donné une importance excessive à une source unique pour trancher une question complexe d'histoire de la civilisation.

Les historiens qui ont étudié jusqu'à présent l'époque de splendeur d'Athènes au ^{ve} siècle avaient traité l'histoire de l'art et celle des sciences dans tout leur enchainement; M. Busolt rattache les manifestations particulières qui se sont produites dans le domaine des arts et des sciences à des événements politiques particuliers et parle par exemple de Phidias en plusieurs endroits, à l'occasion d'ouvrages divers qui lui ont été attribués. Ceci explique aisément que Busolt, quand il s'occupe d'histoire de la civilisation, fasse ressortir davantage les faits isolés et qu'il soit nécessaire de chercher dans d'autres ouvrages un tableau d'ensemble. Mais M. Busolt écrit pour des érudits et des étudiants, et il n'aurait pu leur faire un don plus précieux que cette histoire de la Pentekontaëtie. C'est à eux qu'il appartient de tirer des faits établis par M. Busolt les conclusions générales qu'ils croiront justes et qui seront peut-être assez souvent différentes de celles auxquelles M. Busolt est arrivé.

Ad. HOLM.

Geschichte Siciliens, von Edward-A. FREEMAN. Deutsche Ausgabe von Bernhard LUPUS. Zweiter Band. Von den ersten Zeiten der griechischen Kolonien bis zu dem Anfange der athenischen Einmischung, mit 4 Karten. Leipzig, Teubner. In-8°, xiv und 546.

On sait que l'ouvrage de M. Freeman est un des travaux les plus

remarquables qui aient paru sur l'histoire de la Sicile; il se distingue surtout par la vivacité et l'exactitude des descriptions, par la connaissance des localités et par une grande rectitude de jugement. M. Lupus a entrepris d'en donner une édition allemande et s'est seulement attaché, tout en suivant l'original aussi fidèlement que possible, à remédier aux défauts que l'auteur aurait, sans nul doute, corrigés lui-même dans une seconde édition. Il y a réussi, et l'on peut dire que sa traduction remplace une édition revue et corrigée de l'original.

Je citerai quelques passages qui m'ont frappé à cet égard : P. 6, l. 2, à partir du bas (éd. anglaise), on lit *δῆμος*, que Lupus remplace utilement par *δήμος*; p. 15, l. 7, à partir du bas, il a mis *ἐληφότες*, au lieu de la mauvaise leçon *ἐληφόντων*; p. 193, l. 5, à partir du bas, ol. v, au lieu de la date inexacte ol. vi; p. 24, l. 2, à partir du bas, 148, au lieu de 48; p. 28, l. 2, à partir du bas, vol. XXII, au lieu de XXIII; p. 30, l. 11, *Ὀρνυ*, au lieu d'*Ὀρνον*; p. 156, n. 2, Lupus a fait imprimer plus correctement *Tusc.* 3, 71, et, même page, n. 4, *πόντις*; n. 6, Bergk, II. P. 303, n. 5, il remarque que cette note doit être considérée comme la fin de la n. 3. P. 158, l. 17, à partir du bas, il a corrigé l'erreur que « *clarus habetur* » se rapporte à Xénophanes tandis qu'il faut renvoyer à Théognis. P. 264, l. 7, à partir du haut, Lupus corrige justement 56 victoires et autant de trépieds. Lupus a comparé toutes les citations en les corrigeant au besoin; il a ainsi donné à l'ouvrage une plus grande exactitude, ce qui est un avantage précieux pour les savants. Il a, en outre, fait un certain nombre d'additions qui ne manquent pas de valeur, et il a considérablement amélioré les cartes.

L'ouvrage est donc de tous points recommandable, et, pour ceux qui veulent se servir du livre de Freeman dans un but scientifique, il est préférable même à l'édition anglaise; en outre, le style en est remarquable et ne sent aucunement la traduction.

Ad. HOLM.

Max L. STRACK. *Die Dynastie der Ptolemæer*. Berlin, Wilhelm Hertz, 1897. In-8°, xvi-294 pages.

Le titre de cet ouvrage est trop vague : l'auteur y étudie le droit dynastique sous les Ptolémées. Ses recherches sont d'un haut intérêt. Suivant une méthode excellente, il établit l'une après l'autre les règles de la constitution pratiquée par les Lagides, et chaque fois il les confronte avec les faits, de manière à éclairer ceux-ci en confirmant celles-là.

Il commence par déterminer en quoi consiste ce partage de la souveraineté qui reste peut-être le trait le plus curieux du régime ptolémaïque. Il distingue le partage inégal (*Mitherrschaft*) et le partage égal (*Samtherrschaft*). Une fois qu'il a fixé toutes les prérogatives de la souveraineté en Égypte, il dispose d'un instrument de précision pour prendre la mesure de toutes les souverainetés, à une ou plusieurs têtes,

qui se sont succédé depuis Ptolémée I^{er} jusqu'à Ptolémée XVI. C'est le règne de Ptolémée VI Philométor qui marque le moment critique où s'installe définitivement la *Sammtherrschaft* et où, par l'habileté de Cléopâtre II, se fonde la puissance politique des reines.

On passe ainsi tout naturellement à un chapitre sur la loi de succession au trône. Quatre principes sont à considérer : 1° La couronne est héréditaire dans la descendance mâle : peut-être l'empire est-il partagé entre les fils vivants, sans que le droit d'ainesse entraîne aucun privilège essentiel. 2° Depuis que Cléopâtre II a obtenu pour la reine l'égalité des droits politiques, la reine, en cas de survie, conserve la couronne, à charge de s'associer un parent mâle. 3° Les filles ne peuvent prétendre à la couronne tant qu'il existe des descendants mâles en ligne légitime. 4° Les enfants illégitimes, y compris tous les enfants qui ne sont pas nés dans la pourpre, n'ont aucun droit de succession. M. S. recherche les origines de ce droit successoral ; il se demande ce qu'il y entre d'éléments égyptiens ou grecs. Il conclut à l'influence exclusive de l'hellénisme : les Lagides auraient appliqué à Alexandrie les mêmes règles que les Pisistratides à Athènes. M. S. trouve en faveur de cette opinion de fortes raisons ; il ne laisse pas moins subsister bien des doutes. Les mariages des Ptolémées avec leurs sœurs germaines sont particulièrement embarrassants pour lui, et les explications qu'il en donne ne sont ni simples ni convaincantes.

Le chapitre III est relatif aux noms et prénoms. Les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, étant des noms dynastiques, ne désignaient ceux qui les portaient qu'avec une précision insuffisante. Le patronymique devenait inutile. On eut recours à des surnoms. Mais quand et de qui le Ptolémée recevait-il ses surnoms ? D'après l'hypothèse généralement admise, celle qu'ont soutenue en France MM. Révillout et Beurlier, en Allemagne MM. Lepsius et Wilcken, le roi tenait ses surnoms des prêtres, au moins dans la première période de la dynastie. Selon M. S., c'était le roi lui-même qui, en montant sur le trône, se donnait plusieurs surnoms, dont l'un servait à l'apothéose et figurait désormais dans les prières des prêtres. Le mariage ou le partage de souveraineté avait pour effet le partage du surnom divin.

Dans le dernier chapitre, M. S. s'applique à dresser un tableau chronologique contenant l'histoire de la dynastie. D'abord, il reconstitue, à l'aide des documents égyptiens et étrangers, ce canon des Ptolémées si important, non seulement dans les calculs des astronomes et des mathématiciens, mais dans le comput sacerdotal, voire en justice et dans la vie privée. Puis il rectifie et complète le canon retrouvé. On doit admettre désormais que Ptolémée I^{er} Soter, proclamé roi par ses soldats en 306, n'a été couronné qu'en 304, que Ptolémée II Philadelphie est né vers 304 et non en 309/8, que Justin s'est trompé dans son récit du règne de Ptolémée XI Alexandre.

Sur un grand nombre de questions, M. S. présente donc des solutions nouvelles. Ce qui est surtout nouveau, c'est une tendance générale à

diminuer dans l'Égypte ptolémaïque la part du droit indigène et à augmenter d'autant la part du droit importé par les Grecs. On doit encore dire, à l'éloge de l'auteur, qu'il ne s'est pas contenté de faire un bon livre, mais qu'il a voulu faire un livre utile en le rendant aussi commode à l'user que possible. On y trouvera, outre le tableau des noms et titres ptolémaïques (p. 130 et suiv.) et le tableau chronologique des faits dynastiques (p. 181 et suiv.), un tableau généalogique hors pages, un corpus des inscriptions grecques¹ accompagné d'un index, enfin un registre succinct des noms et des faits.

Gustave GLOTZ.

Sources for Greek History, between the persian and peloponnesian wars, collected and arranged by G. F. HILL, M. A., of the British Museum. Oxford, Clarendon Press, 1897. 4 vol. in-8°, xi-424 pages.

M. Hill a eu l'idée de réunir en un volume toutes les sources de l'histoire grecque pour la période qui va depuis la fin des guerres médiques jusqu'au début de la guerre du Péloponèse. Il a divisé son sujet en huit chapitres : origine et organisation de la confédération athénienne, listes des tribus, histoire extérieure d'Athènes, de ses alliés et de ses colonies, la ville d'Athènes, la constitution athénienne, les biographies (Pausanias, Thémistocle, Aristide, Cimon, Ephialte, Périclès), Sparte et le Péloponèse, les Grecs de l'ouest (Sicile et Grande-Grèce). Il a ramené chaque chapitre à un certain nombre de faits importants pour lesquels il donne toutes les sources, tantôt en les indiquant simplement, quand il s'agit par exemple d'Hérodote ou de Thucydide, tantôt, et le plus souvent, en les reproduisant in extenso. On voit immédiatement que ce travail était complètement inutile et ne peut rendre aucun service. A quoi bon reproduire, sans aucune amélioration, sans aucun commentaire, plusieurs centaines de pages de Diodore, de Justin, de Plutarque, de scolies de toutes sortes et un nombre considérable d'inscriptions ? Un débutant ne mettra pas le nez dans cette compilation, et un érudit préférera lire tous ces textes dans des éditions complètes.

Ch. LÉCRIVAIN.

W. CUNNINGHAM. An Essay on Western civilisation in its economic aspects (ancient times). Cambridge, University Press, 1898. In-8°, 220 pages.

Cet essai sur la civilisation de l'ancien monde occidental, au point

1. Inscriptions inédites : n° 22 a, 49, 50, 60, 80, 95, 172.

de vue économique, fait partie de la collection d'ouvrages historiques *Cambridge historical Series*. Il comprend dix chapitres : l'Égypte, la Judée, les Phéniciens, la Grèce dans ses relations avec la Phénicie et l'Égypte, la vie de la cité grecque, l'empire d'Alexandre et la période hellénistique, la lutte pour la suprématie dans l'Occident (Carthage), la république romaine, l'empire romain, Constantinople. L'auteur y a fait une revue extrêmement sommaire des principaux faits économiques et sociaux de cette immense période. Il ne pouvait donc fournir qu'une généralisation forcément très vague et très incomplète, et il n'y a pas ajouté une seule vue originale. La bibliographie laisse aussi fort à désirer; pour ne parler que des ouvrages généraux, il n'est fait mention ni des travaux de Ziebart et de Waltzing sur les associations en Grèce et à Rome, ni du livre de M. Guiraud : *La propriété foncière en Grèce*, ni de la dernière édition de la loi sur le maximum de Dioclétien. Nous ne pouvons guère savoir gré à l'auteur que de rapprochements intéressants avec des lois et des phénomènes économiques du moyen âge et des temps modernes.

Ch. LÉCRIVAIN.

E. CALLEGARI. I Gracchi e l'opera loro politico-sociale; prelezione al corso libero di storia antica. Padoue, Prosperini, 1898. 37 pages.

Cette brochure est une simple leçon d'ouverture, fleurie et même un peu déclamatoire, qui reproduit et résume les idées, d'ailleurs justes, que M. Callegari avait déjà exprimées dans un précédent travail sur *La législation sociale de Caius Gracchus*. (Voir *Rev. hist.*, 1897, I, p. 173.)

Ch. LÉCRIVAIN.

Cicero im Wandel der Jahrhunderte. Ein Vortrag, von Th. ZIELINSKI. Leipzig, Teubner, 1897. In-8°, 404 pages.

La plaquette de M. Z., *Cicéron au cours des siècles*, renferme un certain nombre d'idées intéressantes et en général justes, relativement à l'influence de Cicéron sur les grands mouvements d'idées et de croyances qui se sont succédé après lui. Quoique l'esprit de Cicéron, sa méthode de libre recherche fussent profondément contraires au christianisme, il ne lui en a pas moins fourni la plus grande partie de sa morale, comme le montrent surabondamment les œuvres de Lactance, de saint Ambroise, de saint Augustin. Sur ce point, il n'y a pas de doute, et M. Z. aurait pu citer à l'appui de sa démonstration le livre de M. Thamin sur saint Ambroise. A la Renaissance, les humanistes et en particulier Pétrarque ont subi naturellement l'influence de Cicéron; ils lui ont emprunté sa forme, sa manière de penser et surtout son indépendance de jugement : pour toutes ces raisons ils lui

doivent plus qu'à Platon et à Aristote. Il n'y a rien eu de commun entre les hommes de la Réforme et Cicéron, quoique Luther et Zwingle, qui appartiennent encore à la fin de la Renaissance, l'aient eu en haute estime. Au XVIII^e siècle, Cicéron a tenu une grande place dans le système d'éducation des jésuites. Voltaire lui emprunte en grande partie son déisme, sa négation du surnaturel; Montesquieu l'exploite largement dans son *Esprit des lois*, Mably dans ses *Droits et devoirs d'un citoyen*. Pendant la Révolution, les discours de Cicéron ont très souvent inspiré Mirabeau, quelquefois Camille Desmoulins, Robespierre, des orateurs girondins, et les législateurs de la Constituante s'en sont peut-être servis pour la réforme des tribunaux et l'institution du jury.

Tel est le contenu de cette intéressante brochure. M. Z. n'a pas exagéré le rôle de Cicéron. Il aurait même pu aller plus loin et exprimer la synthèse de ses recherches en disant que dans la formation de l'*esprit classique* c'est à Cicéron que revient le principal rôle.

Ch. LÉCRIVAIN.

Caesar, de Bello Gallico. Books I-VII, edited with Introduction and Notes by St. George Stock. Oxford, Clarendon Press, 1898. 2 vol. (en 1) in-8°, xxiv-224-334 pages.

C'est une édition classique, sans rien qui la recommande particulièrement à l'historien. Le texte est établi d'après l'édition Hoffmann (Vienne, 1890). Les notes paraissent assez claires. L'introduction appelle des réserves¹, et la préface, d'une franchise un peu naïve, semble indiquer que l'auteur ne vit pas depuis longtemps dans la familiarité de la Gaule. L'impression du volume est remarquable.

C. J.

Ettore CALLEGARI. Imprese militari e morte di Alessandro Severo. Padoue, Prosperini, 1897. In-8°, 72 pages.

M. Callegari continue dans cette brochure ses études sur le règne d'Alexandre Sévère; il y critique les renseignements que nous avons sur la guerre de Perse (p. 1-42), la guerre de Germanie (p. 42-50) et la mort de cet empereur (p. 50-72). Sur la guerre de Perse, il y a deux récits contradictoires, dans Lampride, qui nous la donne comme heureuse, et dans Hérodiens, où elle se termine par un désastre. En réalité, malgré les pertes considérables qu'il a subies, Alexandre a bien été le vainqueur, puisque les Perses ont cessé la guerre et ne la

1. Les institutions de la Germanie primitive rappellent à l'auteur, comme à Montesquieu, la Chambre des lords et la Chambre des communes.

reprindront que sous Maximin. Hérodiën se réfute lui-même, et on peut retrouver dans son récit la véritable tradition sous les travestissements qui la défigurent. Il en est de même pour la guerre de Germanie et la mort d'Alexandre Sévère. Les récits d'Hérodiën fourmillent d'invéraisemblances et surtout de contradictions; les données de Lampride sont en général préférables : Alexandre avait commencé vaillamment la guerre contre les Germains, après avoir cependant essayé de négocier, et ce sont ses tentatives pour rétablir la discipline qui lui ont valu la haine des soldats et cette mort tragique.

Les résultats auxquels arrive M. C. sont justes, et sa méthode est bonne. Il faut contrôler les uns par les autres les historiens de cette période, en particulier le rhéteur Hérodiën. C'est avec raison que, dans ses études sur Hérodiën (*Wiener Studien*, Beiträge zur Kritik Herodians, XVII, p. 224-252; XVIII, p. 180-234), M. Karl Fuchs a montré que cet auteur avait divisé artificiellement le règne d'Alexandre Sévère en deux parties, la première où il l'oppose à Elagabal, la seconde où il l'oppose à Maximin. Les exagérations et les contradictions qu'a signalées M. C. viennent précisément de cette préoccupation d'Hérodiën de rabaisser Alexandre Sévère au profit de son successeur Maximin.

Ch. LÉCRIVAIN.

Charles SCHMIDT. **Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge.** Paris et Nancy, Berger-Levrault. 1897. 4 vol. in-8°, xxxv-289 pages.

Cette monographie, une des meilleures que nous possédions sur la condition des classes rurales au moyen âge, est l'œuvre posthume du célèbre savant alsacien qui, dans sa longue carrière, a produit tant de travaux excellents. Cette dernière étude a été publiée d'abord dans les *Annales de l'Est*; elle paraît maintenant en volume, précédée d'une préface où M. Pfister décrit avec précision la vie et les œuvres de Charles Schmidt.

Dans le livre I, l'auteur étudie la formation des villages et la constitution des seigneuries en Alsace. Il s'efforce de nous montrer que le domaine seigneurial du moyen âge dérive, en grande partie, de l'ancienne villa gallo-romaine. Les cadres territoriaux se sont longtemps maintenus et, comme dans la Gaule tout entière, l'époque carolingienne est marquée par le progrès de la grande propriété : ainsi se trouvent confirmées pour une région déterminée les conclusions générales de Fustel de Coulanges. Avant la constitution définitive de la féodalité, les domaines alsaciens sont cultivés par des serfs, encore mal dégagés de l'ancien esclavage, et par des colons libres.

Le livre II traite de la constitution de la seigneurie en Alsace. Nous voyons les paysans soumis très étroitement à l'autorité domaniale du seigneur, qui possède sur eux tous les droits de juridiction. De chaque village dépend une circonscription territoriale désignée par le mot

mark, puis par le mot *bann*, et qui semble tout à fait analogue au *finage*, qui persiste si longtemps en Bourgogne et en Champagne. Le droit domanial du seigneur s'étend sur tous ceux qui occupent et cultivent le sol.

L'auteur examine ensuite la condition personnelle des paysans; il distingue les hommes libres, les *hommes propres*, qui ressemblent fort à des serfs, et les colons héréditaires d'une colonge. Mais il y a lieu de regretter que M. Schmidt s'en soit tenu à cette description superficielle; la condition des diverses catégories de paysans ne peut être élucidée que par l'étude des charges qui pèsent sur chacune d'elles, et il a eu le tort de la négliger. Ce qui, au contraire, a été démontré avec beaucoup de force, c'est que l'ensemble des habitants d'un village (la *Geburtschaft*) ne constitue pas, au début du moyen âge, une communauté au sens politique ou administratif du mot : les agglomérations de paysans « ne forment un tout que par l'unité de nom que portait la localité. » Mais, comme les habitants d'un même village ont une vie commune, des intérêts et des devoirs communs, les villages finissent par devenir des sortes de communes, disposant d'une administration et d'une police locales; cette organisation, qui existe dès le ^{xiii}e siècle et ne fait que se développer au ^{xiv}e et au ^{xv}e, ne modifie d'ailleurs, en aucune façon, la condition personnelle des paysans, qui restent toujours les hommes du seigneur, strictement soumis à sa juridiction.

Les charges qui pèsent sur les classes rurales sont analysées avec le plus grand soin. Mais la classification des droits seigneuriaux manque parfois de netteté; la distinction des charges personnelles et des charges réelles n'apparaît pas suffisamment. Les redevances que nous trouvons en Alsace sont tout à fait analogues à celles qui existent dans toutes les régions françaises : les personnes sont soumises au formariage, à la capitation¹; quant à la mainmorte proprement dite, elle semble inconnue en Alsace; c'est un simple droit de succession (*mortuarium* ou *fall*), qui en tient place. Des redevances, analogues aux cens, représentent, comme partout, en quelque sorte le prix de la location de la terre. Le droit de gîte, les banalités achèvent de caractériser le régime domanial.

Comme en France, le droit de juridiction semble une des conditions même de la propriété; la justice représente moins un devoir social qu'une coutume lucrative, car, si le seigneur tient à l'exercer, c'est surtout à cause des amendes et des profits de toutes sortes qu'elle rapporte. Mais l'organisation de cette justice seigneuriale est plus germanique que française; l'officier du seigneur, le *schultheiss*, préside, il est vrai, les débats, mais le verdict appartient à des échevins élus par les paysans, choisis en général parmi les colons héréditaires.

1. Schmidt identifie le *census capitalis sive de capite* à la taille personnelle (p. 51-52) : il me semble que cette redevance correspond plus exactement au chevage, qui, en France, est une des charges caractéristiques du servage.

L'auteur ne néglige pas de nous faire voir le rôle que jouent les *avoués* sur les domaines ecclésiastiques; leur protection est le plus souvent oppressive; non seulement ils prélèvent sur les paysans des taxes légales, mais ils leur extorquent des contributions indues, abusent du droit de gîte, deviennent un véritable fléau pour les campagnes.

Les villages d'Alsace semblent avoir joui plus tôt qu'en France d'une certaine indépendance administrative; même avant d'être devenus des communes, ils possèdent des officiers particuliers désignés par les paysans, et qui sont chargés de veiller aux intérêts communs des habitants; ce sont les jurés (*geschworene*) qui eux-mêmes élisent un véritable agent municipal, le *heimburge*.

Dans le livre III, Charles Schmidt étudie les caractères de la propriété rurale; il examine successivement la terre non cultivée et la terre cultivée. Ici je noterais un défaut de méthode, que l'auteur eût certainement corrigé s'il avait pu mettre la dernière main à son œuvre. L'organisation de la grande propriété, la description du domaine réservé et des corvées, qui n'ont comme raison d'être que l'existence de ce domaine réservé, le rôle des agents domaniaux, les procédés d'exploitation agricole, tout cela devrait trouver place dans le livre précédent, qui traite du caractère du régime domanial, car cette étude contribuerait à nous le faire mieux comprendre, à nous faire mieux saisir la condition réelle du paysan. Il n'en est pas moins vrai que cette partie de l'ouvrage est d'une remarquable solidité et que toutes les conclusions doivent en être acceptées. Quant à la description de la propriété forestière et des communaux, elle présente pour l'histoire sociale un intérêt tout particulier. Charles Schmidt constate que partout les forêts constituent des propriétés seigneuriales; seulement le propriétaire autorise ses paysans à jouir de droits d'usage infiniment variés, qui, de plus en plus, sont réglés par les coutumes. Ce long usage a fait naître chez les paysans l'idée qu'ils étaient les propriétaires de la forêt, et de fait les droits d'usage constituent une sorte de propriété, car, dans les chartes relatives aux donations, on réservait ou l'on sous-entendait le droit d'usage des populations rurales voisines. D'ailleurs, le plus souvent, le seigneur percevait sur les usagers une redevance qui assurait aux droits d'usage une sorte d'authenticité et marquait le droit supérieur du propriétaire. En ce qui concerne les pâturages et les prés, on observe des phénomènes analogues : il n'y a pas eu primitivement pour le village de biens communaux; ils ne se sont constitués qu'à la longue sous forme de droits d'usage, qui parfois se sont transformés en propriétés véritables. Et ce sont précisément ces droits qui ont créé l'un des principaux liens de l'agglomération villageoise, qui ont contribué à donner à ces villages le caractère de communes, jouissant d'une certaine autonomie administrative. — Ces mêmes faits, on peut les observer dans la France tout entière, et ils éclairent singulièrement l'histoire de la propriété.

Enfin, il convient encore de noter une étude assez brève, mais très

claire et très précise, des constitutions colongères. Contrairement à la théorie de l'abbé Hanauer, l'auteur affirme que les colonges ne se confondent pas essentiellement avec les villages et qu'elles ne sont pas nées d'associations d'hommes libres. L'on voit en effet que certaines colonges ne comprennent que quelques manses, c'est-à-dire n'occupent qu'une faible partie du village, tandis que d'autres empiètent sur plusieurs villages. Un même propriétaire pouvait avoir pour fermiers des sujets de plusieurs seigneurs différents. La colonge a donc des institutions spéciales qui coexistent avec les institutions domaniales de village; elle a des plaids spéciaux à côté de la cour domaniale. L'auteur nous montre encore que les colongers jouissent d'avantages particuliers; ce sont, en quelque sorte, des notables, et ils figurent souvent comme échevins dans les tribunaux seigneuriaux.

De l'ouvrage si consciencieux de Ch. Schmidt, on peut conclure que le régime domanial existe aussi fortement en Alsace qu'en France et qu'il a sensiblement les mêmes caractères. Cependant certaines institutions originales s'y sont développées, et plus tôt qu'ailleurs, sans doute sous l'influence de coutumes germaniques, les paysans ont pu prendre part à la gestion de leurs affaires, leurs villages ont connu une certaine autonomie administrative.

Henri SÉE.

Paul BONNEFON. *Montaigne et ses amis*. Armand Colin, 1898.
2 vol. in-12.

Ce livre n'est pas une nouvelle étude sur les idées littéraires et morales exprimées dans les *Essais*, mais une œuvre de solide érudition. M. B., qui s'occupe de Montaigne depuis longtemps, a réuni et remanié plusieurs travaux antérieurs, de manière à présenter un tableau complet de la vie du grand écrivain, de son milieu, de ses rapports avec La Boétie, Charron, M^{lle} de Gournay. Ces recherches minutieuses nous font mieux comprendre les *Essais* : par exemple, la description de la *librairie* de Montaigne, avec les sentences peintes sur les murs, aide à saisir quelles étaient les pensées philosophiques les plus chères à cet esprit ondoyant. Les historiens mettront à profit l'ouvrage de M. B., qu'il s'agisse de la vie d'écolier au temps de Montaigne ou du Parlement de Bordeaux et de ses fonctions; ils liront surtout avec intérêt le récit des deux années agitées pendant lesquelles le philosophe, devenu maire de Bordeaux, eut à louvoyer entre le maréchal de Matignon, loyal serviteur de Henri III, et le roi de Navarre qui tour à tour l'inquiétait et le cajolait. La bibliographie est partout très complète; on regrette l'absence d'un index.

Georges WEILL.

G. FAGNIEZ. **Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. I : Depuis le I^{er} siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du XIII^e siècle.** (Dans la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, fasc. 22.) Paris, Alphonse Picard et fils, 1898. LXIV-349 pages.

Le recueil que vient de publier M. Fagniez présente une utilité incontestable : il groupe en un seul ensemble des documents qui se trouvent éparpillés dans de nombreuses publications et qui resteraient peut-être inconnus aux érudits, forcés de travailler en dehors des grandes bibliothèques publiques. Sans avoir la prétention de réunir tous les matériaux nécessaires à la rédaction d'une histoire de l'industrie et du commerce, il n'en fournit pas moins les textes les plus importants. On sent, en le parcourant, qu'une idée directrice poursuivie a présidé à sa confection, et que l'éditeur, en rassemblant avec soin les types les plus caractéristiques, a voulu, en quelque sorte, jeter les bases d'une étude d'ensemble sur la situation industrielle et commerciale de la France au moyen âge. L'historien accueillera surtout avec joie la réunion d'un certain nombre de textes se rapportant à la technique. Celle-ci, comme le remarque fort bien M. F., ne pouvait pas être absente d'un recueil comme le sien ; elle forme en effet, si l'on en saisit bien la portée, le fond de l'histoire du travail, dont les titres principaux sont réunis ici.

Bien que dans l'introduction l'auteur déclare, à l'égard des notes, vouloir incliner plutôt vers la sobriété que vers l'abondance, nous trouvons néanmoins qu'il a quelque peu exagéré sa manière de voir. En ajoutant par-ci par-là une note en plus, en résumant en quelques mots les controverses dont un texte fait l'objet, ou bien en indiquant simplement l'opinion prédominante ou celle qu'il considère comme la meilleure, l'éditeur aurait épargné de longues et difficiles recherches à celui qui se sert de son recueil. C'est là, en effet, un travail de critique qui incombe, en grande partie du moins, à celui qui se charge d'une édition. Quant à l'analyse qui figure en tête des actes, elle est parfois bien vague et bien concise, comme celle du n° 91 (*Ateliers monastiques*), celle du n° 92 (*Ouvres serviles*). Le n° 136, très important, eût mérité un autre sommaire que celui de *Tisserands d'Étampes*. Les n°s 130 et 141, bien différents cependant, portent tous deux *Gilde marchande* ; pourquoi ne pas spécifier davantage ? Par contre, les analyses, comme celles des n°s 83, 87, 110, 116, satisfont pleinement parce que, par elles seules, elles annoncent déjà quelque chose de précis. En ce qui concerne les extraits, il eût été désirable de voir le lecteur rapidement renseigné sur le contenu qui accompagne la citation. Déjà, comme tel, l'extrait n'a qu'une valeur pratique très restreinte, et le travailleur devra presque toujours recourir au texte entier. Ainsi, on ne pourrait interpréter le vieux droit de Strasbourg, au point de vue de l'organisation des métiers, par les morceaux reproduits au n° 103, d'autant plus que l'impression de plu-

sieurs autres paragraphes paraît indispensable. L'extrait, cependant, a son utilité dans un recueil comme celui que nous avons devant les yeux : il attire l'attention de l'historien, éveille ses soupçons et lui fait pressentir ce qu'il désire trouver.

M. F. cite toujours les meilleures éditions et fait preuve partout d'un discernement judicieux. Toutefois, lorsqu'il cite différentes éditions, on ne sait pas toujours à laquelle il se tient de préférence. En publiant certaines pièces inédites, tirées particulièrement des archives de Douai et des Archives nationales à Paris, l'éditeur nous a rendu un nouveau service ; mais ici encore on regrette de ne pas les voir toutes sommairement décrites. Ainsi, si le n° 151 porte en note une courte description, le numéro qui le précède immédiatement apparaît par contre sans aucune indication. A la fin de l'introduction figure une liste des principaux et premiers ouvrages dont devront s'entourer ceux qui désirent étudier le régime économique de la France. Une énumération de ce genre est presque toujours nécessairement imparfaite, car ce que celui-ci considère comme un travail de premier ordre peut n'apparaître à celui-là que comme secondaire. Néanmoins, il nous semble que l'éditeur n'aurait pas dû négliger de signaler les études de M. H. Pirenne sur l'origine des constitutions urbaines en Allemagne et en France, parues dans la *Revue historique* (t. LIII-LVII), les articles de A. Schaube sur l'origine de la lettre de change (*Zeitschr. für Rechtsgesch.*, XIV, Germ. Abth., p. 3 et suiv. — *Goldschmidts Zeitschrift*, XLIII, p. 1 et suiv. — *Jahrb. für Nat. ök. u. Stat.* III, Folge X, S. 153 u. 511), le livre de M. Eberstadt, *Magisterium und Fraternitas*, qui traite de l'origine des corporations spécialement à Paris, et où les pièces publiées par M. F. aux nos 104, 117, 136, 156, 196 et suiv., 239, 249, 258, trouvent leur explication. Le n° 239 y est surtout longuement discuté (p. 47 et suiv. — Voy. aussi p. 74 et suiv.).

Nous signalons en terminant la remarquable introduction par laquelle s'ouvre le livre de M. Fagniez. Reposant presque entièrement sur les documents reproduits dans le recueil, elle retrace à grands traits l'histoire du commerce et de l'organisation du travail depuis le 1^{er} siècle av. J.-C. jusqu'au xiii^e siècle. C'est un tableau d'ensemble bien réussi, qui a atteint parfaitement le but que l'auteur s'est proposé, celui de suggérer des vues et d'offrir un fil conducteur à ceux qui seraient désireux d'approfondir quelque partie du vaste sujet ébauché par lui.

G. DES MAREZ.

Privatboligen på Island i Sagatiden samt delvis i det øvrige Norden af Valtyr Gudmundsson, publié à l'aide d'une subvention de la fondation du comte Hjelmstjerne Rosenkrone. Copenhague, And.-Fr. Høest et fils, 1889. In-8°, iv-270 pages.

Les sagas, même non historiques, ont en général un tel caractère de

réalisme que, là même où le sujet est fabuleux, les descriptions des lieux, des maisons, du mobilier, du costume sont de fidèles images de ce que le narrateur primitif, ou plus tard l'auteur, avait sous les yeux. Mais pour les bien comprendre, il faut connaître les localités et les habitations où est placée la scène; la première partie de ce programme a été remplie par P.-E.-Kr. Kålund dans son excellente description topographique de l'Islande (Copenhague, 1877-1882, 2 vol. in-8°). M. V. G. s'est acquitté de la seconde avec une grande érudition dans le présent ouvrage sur les *Habitations privées en Islande à l'époque des sagas et en partie dans le reste du Nord*. En commentant tous les passages des sagas qui concernent le sujet, il a pu rectifier les erreurs de ses rares prédécesseurs et montrer que d'ordinaire les habitations islandaises ne se composaient pas d'une seule pièce, mais comprenaient : 1° *Eldhus* ou *Skálé*, cuisine entourée d'alcôves; 2° *Matbur*, office où l'on conservait les vivres; 3° *Stofa*, salle à manger et lieu de réunion pour les deux sexes, le tout sous un même toit ou communiquant par des corridors; les écuries, fenils, magasins étaient au contraire séparés. Les maisons des riches se composaient naturellement de beaucoup plus de pièces et dépendances que l'auteur passe successivement en revue, en cherchant le sens précis des termes techniques, souvent variables selon les sources et les temps. Il a dressé une table de plus de sept cents mots avec renvoi aux pages où ils sont expliqués. Son travail est donc de la plus grande utilité pour les lecteurs des sagas, qui n'auront plus à s'en tenir aux vagues explications des lexicographes. Grâce à l'abondance des sources anciennes et aux commentaires qu'en a donnés V. G., l'Islande est maintenant, de tous les pays Scandinaves, celui dont les types des vieilles habitations sont le mieux connus; il a trouvé un émule dans l'explorateur danois D. Bruun, qui a récemment comparé les habitations de l'Islande avec les substructions et les autres restes de celles du Groenland. Des travaux plus ou moins connexes ont été publiés : pour le Danemark et le Slesvig, par Mejborg; pour la Suède, par Mandelgren et A. Hazelius; pour les Tchérémisses, les Mordouines, les Esthoniens et les Finnois, par le Dr A.-O. Heikel; pour des paroisses de la Finlande, par F.-H.-B. Lagus et J.-E. Ax; pour les Lives ou Finnois de la Courlande, par V. Wallin; de sorte que, si l'essai, plus pittoresque que scientifique, tenté lors de l'Exposition universelle de 1889 par l'architecte Garnier, est repris un jour au point de vue historique, les peuples du Nord tiendront honorablement leur place dans cette restitution des types de maisons anciennes et modernes.

Eug. BEAUVOIS.

Maria Stuart. Otte Forelæsninger af Dr Gustav Storm. Christiania, J. W. Cappelen, 1894. Petit in-4°, 243 pages.

Charmant ouvrage de vulgarisation, imprimé avec goût, orné de

trente-sept jolies illustrations : portraits, vues de monuments, cartes, plans, fac-similés d'anciens dessins, de lettres, etc., qui sont de vrais documents historiques. L'auteur, qui est un érudit de premier ordre, aurait pu bourrer son livre d'extraits et de notes, ce qui n'eût pas été bien difficile à l'aide des nombreux recueils diplomatiques, des mémoires, des histoires, des biographies et des notices de toute sorte qu'il cite dans sa préface. Mais, n'ayant pas la prétention d'ajouter de nouvelles notions à celles qu'ont recueillies ses prédécesseurs, il s'est borné à étudier les sources et à résumer ce qui résultait pour lui d'un examen sérieux des matériaux. C'est en effet la méthode qui convenait le mieux à son plan primitif, qui était d'exposer, en huit conférences faites à Bergen, tout ce qui concernait l'intéressante personnalité de la dernière souveraine de l'Écosse indépendante. Ce sont ces conférences qu'il a remaniées de manière à en faire un livre de lecture courante, sans appareil scientifique. Il n'a pas cherché le brillant, mais la pensée est nette et le style clair. Comme on pouvait l'attendre d'un historien éminemment critique, l'auteur, tout en étant sympathique à l'héroïne, fait preuve d'une impartialité qui est plus facile à nos contemporains qu'aux fanatiques ou aux ambitieux et intrigants du *xv^e* siècle. En Norvège, la poésie avait déjà placé sur un piédestal la gracieuse, quoique tragique, figure de Marie Stuart; la prose de M. G. Storm donne d'elle une image moins idéale, mais plus fidèle.

E. BEAUVOIS.

Riksrådet grefve A. J. von Höpkens Skrifter, samlade och i urval utgifna af Carl SILFVERSTOLPE. Stockholm, P.-A. Norstedt et fils, [1890]. In-8°, t. I : **xx-494** pages; t. II : **vi-769** pages.

L'éminent homme d'État dont les œuvres choisies, pour la plupart inédites, sont ici réunies pour la première fois, n'était pas moins distingué comme prosateur que comme orateur. C'est un des meilleurs écrivains de son pays, et son surnom de *Tacite de la Suède* serait peut-être mérité si son style, d'ailleurs net et élégant, avait encore plus de nerf et de concision. Ses écrits historiques consistent en une autobiographie jusqu'en 1738, en considérations sur Charles XII, la reine Ulrique et le roi Frédéric, en fragments d'Annales de la Suède en français assez correct, en notes éparses tantôt en français tantôt en suédois, et en mémoires dans l'une ou l'autre de ces langues. Ses éloges et discours prononcés dans les solennités de diverses sociétés littéraires, scientifiques et artistiques, dont il fut fondateur, président, secrétaire, étaient jusqu'ici les seuls de ses écrits qui eussent été publiés. Mais ses œuvres académiques et sa correspondance littéraire, qui remplit le dernier tiers du premier volume, ne peuvent offrir autant d'intérêt que la correspondance diplomatique, politique, administrative, financière, les rapports et mémoriaux d'un homme qui, comme membre (1746), puis président du conseil des

ministres (1751-1761), et l'un des principaux chefs du parti français ou des *Chapeaux* (Hattarne), joua un des premiers rôles pendant la période dite de *liberté* (frihetstiden) ou plus proprement du *parlementarisme*. Rien n'est plus expressif que ces documents secrets pour nous faire connaître les mobiles auxquels obéissaient les gouvernants de la Suède. On voit par exemple que Høpken, tout en faisant semblant d'approuver le projet de descente en Angleterre formé par le duc de Choiseul en 1759, et en promettant de le seconder par l'envoi d'une flotte suédoise en Écosse, ne songeait qu'à gagner du temps et à obtenir des subsides (t. II, p. 509; cf. t. I, p. 151). Ce trait n'est pas le seul qui concerne les relations de la France avec la Suède, qui fut notre alliée pendant la guerre de Sept ans : une bonne partie des lettres de Høpken seront consultées avec fruit pour l'histoire du ministère de Choiseul. L'intelligence de ces pièces est facilitée par les brèves explications que le savant éditeur a ajoutées soit en tête ou à la suite de quelques-unes, soit en note pour la plupart d'entre elles.

E. BEAUVOIS.

Sveriges ställning till utlandet närmast efter 1772 års stats-hvælfning. Akademisk afkandling af August J. HJELT. Helsingfors, impr. de la Société de littérature finnoise, 1887. In-8°, x-222-34 pages.

Quoique cette monographie soit une simple thèse soutenue à la faculté philosophique de l'Université Alexandrine de Helsingfors, elle est basée sur d'amples recherches dans les archives de l'État à Stockholm et à Berlin, de la bibliothèque universitaire d'Upsala, du ministère des affaires étrangères à Paris, et sur l'étude de la correspondance des diplomates français et anglais, publiée par Tegner dans l'*Historisk Bibliotek* de Silverstolpe (1879), et celle d'Osterman, envoyé de Russie en Suède, qui avait été copiée par Odhner pour l'*Histoire politique de la Suède sous le règne de Gustave III*. Grâce à ces documents, dont une partie n'avait pas encore été utilisée, le jeune érudit a pu ajouter aux notions déjà mises en lumière par les Suédois qui avaient eu à parler du même sujet : Manderström, Geijer, Odhner et par quelques étrangers, notamment Fr. von Raumer et Geffroy. Outre vingt-six pièces inédites, presque toutes en français, qu'il a publiées, soit *in extenso*, soit par extraits, dans un appendice de trente-quatre pages, il a donné un fort bon exposé de la situation critique où se trouvait la Suède en 1772, après plus d'un demi-siècle d'intrigues parlementaires, et le danger qu'elle courait d'être partagée comme la Pologne. Aussi le coup d'État du jeune roi Gustave III, qui la sauva de ce péril imminent sans avoir eu à verser une seule goutte de sang, fut-il applaudi par la grande majorité de la nation et même par d'anciens chefs de parti. Il y a dans ce livre un grand enseignement qu'apprécieront, même en

dehors de la Suède, les hommes politiques qui font passer le patriotisme avant l'intérêt privé et la crainte de perdre un pouvoir dont ils ne savent faire bon usage.

E. BEAUVOIS.

Den franska Revolutionen; dess orsaker och inre historia (1789-1799) af S. J. BOËTHIUS. Stockholm, Fahlerantz et C^{ie}. In-8°, vii-343 pages.

Malgré les dates portées sur le titre, cette histoire de la *Révolution française, ses causes et son développement interne*, s'arrête en réalité à la chute de Robespierre; la fin de la Convention, le Directoire et le Consulat n'occupent que le dernier des onze chapitres et sont expédiés en une trentaine de pages. En revanche, les causes et les préludes de la Révolution remplissent tout le premier livre (p. 1-150); le second livre est intitulé : *Essai de constitution monarchique*; le troisième : *Essai de régime républicain*. Quoique l'auteur se soit confiné dans un court espace de temps et qu'il ait laissé de côté l'histoire militaire, qu'il avoue ne pas être de sa compétence (p. 8), il ne pouvait entrer dans les détails, ni donner de développement aux notices biographiques et aux anecdotes qui contribuent tant à caractériser les hommes, la situation et les événements. Aussi bien, n'a-t-il voulu faire qu'un livre de lecture, ce qui convenait en effet mieux pour le public auquel il s'adressait. Son rapide récit n'est interrompu par aucune digression; les discussions, toujours brèves, les citations et les notes bibliographiques sont placées sous le texte ou rejetées à la fin de chaque livre. L'analyse que M. B. donne des principales sources prouve qu'il est au fait, non seulement des recueils de documents et des grandes publications sur le sujet, mais encore des monographies récentes qui ont élucidé la matière. Il tire grand profit des travaux de Taine, Chérest, Sorel (qu'il rectifie deux fois à propos d'A. de Fersen, p. 290, 291), de Sybel, Schmidt, Häusser. Sobre de jugements qui, le plus souvent, sont renfermés dans une seule phrase ou exprimés par un mot, il préfère laisser parler les faits, mais il ne cache pas ses sympathies pour les libéraux et les modérés, non plus que sa réprobation des excès du jacobinisme. « On ne peut naturellement, dit-il, faire un grief à l'historien de manifester certaines opinions politiques, pourvu qu'elles n'obscurcissent pas chez lui l'amour de la vérité et n'influent pas sur son exactitude scientifique (p. 5). » Cette histoire, qui a été traduite en danois (1890), donne aux Scandinaves une idée fort juste des résultats acquis par les récentes recherches des historiens français et allemands et des événements d'une période agitée, qui est tout à la fois un sujet d'effroi et d'intérêt pour la plupart des peuples de l'Europe.

Eug. BEAUVOIS.

Louisbourg in 1745. *The anonymous Lettre d'un habitant de Louisbourg (Cape Breton), containing a narrative by an eye-witness of the siege in 1745.* Edited with an English Translation by George M. Wrong, M. A., professor of history in the University of Toronto. — Toronto, William Briggs, 1897. 4 vol. gr. in-8° de 74 pages.

Ce mince volume est la réimpression d'une plaquette excessivement rare, mais d'un intérêt extrême pour le siège de Louisbourg en 1745. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, dit M. W., et l'historien Parkman dut le faire copier, ne pouvant rencontrer l'original ailleurs, ni au British Museum ni en Amérique. Il en imprima des extraits, d'abord dans l'*Atlantic Monthly*, puis en appendice dans son *Half-Century of Conflict*; et le Dr Bourinot, ce nous semble, ne connaissait que cette première reproduction lorsqu'il écrivit son histoire du Cap Breton¹. Depuis lors, ce dernier s'en est procuré un second exemplaire, et un troisième se trouve présentement à la bibliothèque du parlement d'Ottawa. Il est probable que l'un d'eux est l'exemplaire mis en vente récemment à Paris et que signale l'abbé Casgrain comme aussitôt acheté par l'Amérique².

« L'habitant de Louisbourg, » auteur de cette lettre, était un marchand, qui nous donne le point de vue de la population civile. Il est surtout hostile à l'esprit de trafic qui tendait alors à se développer chez les officiers de la colonie; aussi dénonce-t-il quantité d'abus ou de fautes commises à l'époque. Son livre fut soi-disant imprimé « à Québec, chez Guillaume Le Sincère, à l'Image de la vérité, » provenance ironique dont on est d'autant moins dupe qu'il n'y eut de presse au Canada, comme chacun sait, qu'après la conquête anglaise. M. W. a fort habilement reproduit la plaquette. La partie supérieure de chaque page contient la traduction, avec les dates et les notes de l'éditeur en marge; la partie inférieure, le texte original avec les indications de pagination primitive, — excellent système pour qu'on puisse se servir de la réimpression comme si l'on avait la première édition sous les yeux.

A corriger, p. 44 : *d'eux* pour *deux*. Ne faut-il pas lire aussi *Rous* au lieu de *Rouse*, p. 47?

R. DE K.

Histoire du Trade-Unionisme, par Sidney et Béatrice WEBB; traduite par A. MÉTIV. Paris, V. Giard et Brière, 1897. Gr. in-8°, 643 pages.

Ce livre est certainement la contribution la plus importante à l'his-

1. *Cape Breton and its memorials* (1892), p. 43.

2. *Une seconde Acadie* (Québec, 1894), p. 65.

toire des classes ouvrières en Angleterre qui ait paru jusqu'à ce jour. Le grand ouvrage de M. Brentano : *Die Arbeitergilden der Gegenwart* fut publié en 1871, à une date où, par conséquent, le grand mouvement unioniste, qui commence en 1850, n'avait pas encore porté tous ses fruits. En effet, ce sont seulement les actes du 13 août 1875 (Conspiracy and Protection of Property Act) et du 30 juin 1876 (Act to amend the Law relating to Trade-Unions) qui consacèrent l'existence légale des Trade-Unions, dont la reconnaissance était l'objet essentiel poursuivi par ce petit groupe d'hommes remarquables que M. Webb appelle la « Junta. » Depuis, un nouveau mouvement, dont les origines se placent vers 1885, a renouvelé les aspirations et la politique des Trade-Unionistes, aboutissant avec la grande grève des Dockers, en 1889, à ce qu'on a nommé le Néo-Trade-Unionisme. Le livre de M. et M^{me} W. s'arrête en 1892, à une date où les conséquences du nouvel esprit ne se sont pas encore pleinement développées.

Ce n'est pas une histoire générale de la classe ouvrière que nous donnent les auteurs; mais c'est l'histoire de la portion la plus intelligente, la plus instruite, la mieux disciplinée, et partant la plus active des ouvriers anglais. L'influence de ces puissantes associations, non seulement sur l'ensemble des travailleurs, syndiqués ou non, mais encore sur la politique générale de l'Angleterre, a été considérable. C'est à l'appui fourni, en 1874, par les Trade-Unionistes aux candidats conservateurs que les auteurs attribuent en partie la victoire électorale de Disraeli. Depuis cette date, le rôle politique des Unions, représentées pour la première fois au Parlement par MM. Alexander Macdonald et Thomas Burt, chefs de l'Union nationale des mineurs, n'a fait que grandir. L'attention croissante accordée par le Parlement à l'organisation du travail industriel, la formation graduelle du code le plus complet de protection ouvrière que possède aucun état européen, est le résultat de leurs efforts.

Mais les auteurs se sont attachés avant tout à nous décrire l'histoire intérieure des Unions. Il en est peu d'aussi intéressantes. La grande difficulté d'un récit de ce genre, où l'on rencontre moins d'individualités que de groupes, moins d'efforts personnels que d'efforts collectifs, c'est de trouver et de faire sentir l'unité de ces aspirations et de ces tentatives, dispersées en tant de points divers, et nécessairement peu coordonnées. Cette unité, elle est moins dans l'organisation parallèle des différentes Unions que dans les idées qui les inspirèrent simultanément. Au début, de 1829 à 1842 environ, l'influence d'Owen est prépondérante. M. et M^{me} W. appellent cette période la période révolutionnaire. Les associations ouvrières y ont un caractère politique marqué; on cherche à constituer non seulement des Unions professionnelles, mais encore des Unions générales de la classe ouvrière; volontiers les ouvriers s'attendent à une transformation radicale et soudaine de leur condition générale, qui fera passer la direction industrielle des capitalistes aux travailleurs. Puis, devant l'insuccès de ces efforts, sous

l'impression de violentes crises industrielles, et grâce à l'exemple de la nouvelle Société amalgamée des mécaniciens, fondée en 1850, les aspirations des ouvriers changent de direction. Les idées révolutionnaires, parfois aussi les sentiments de fraternité sociale, passent au second plan; les Unions poursuivent avant tout l'amélioration immédiate de la situation matérielle de leurs membres. Ainsi naissent ces puissants syndicats de mécaniciens, de briquetiers, de tisseurs, de mineurs, qui sont à la fois des sociétés de secours mutuels et des sociétés de lutte; ainsi commencent l'action politique sur le Parlement, les efforts pour obtenir des lois meilleures, qui donneront à l'ouvrier à la fois plus de bien-être et plus d'instruction, plus d'intelligence et de moralité. Enfin, depuis 1885, le succès ayant peu à peu endormi l'activité des Unions, le souci de la prospérité matérielle ayant fait taire chez beaucoup de leurs membres les sentiments d'une solidarité plus large et plus généreuse, une nouvelle génération, inspirée des idées socialistes, cherche à les secouer de leur léthargie et parvient à organiser et à syndiquer ces ouvriers *non-qualifiés*, longtemps objet du dédain et parfois de l'oppression des travailleurs plus instruits.

Un pareil mouvement, si varié dans ses manifestations, si divers d'inspirations, n'est pas possible sans chefs. M. et M^{me} W. ont vivement mis en lumière cette action considérable des hommes de talent et de caractère qui dirigèrent le mouvement Trade-Unioniste et le personnifièrent aux yeux du public. Au début, les ouvriers s'adressent aux classes dominantes pour y trouver des défenseurs. Place, Hume, Owen, Duncombe appartiennent tous à la bourgeoisie. Mais plus tard, lorsque l'organisation des Unions leur permet de recruter, parmi leurs propres membres, des hommes intelligents et instruits, ce sont d'anciens ouvriers, Allan, Newton, Applegarth, qui prennent la direction du mouvement. Dans un chapitre remarquable intitulé « la Junta et ses alliés » les auteurs ont montré grâce à quelle persévérance, à quelle habileté tactique, à quelle intelligence politique ces hommes parvinrent à modifier l'opinion publique et à imposer au Parlement la reconnaissance des Unions. Enfin, plus près de nous, nous voyons grandir l'influence de MM. John Burns et Tom Mann dont l'action personnelle a été prépondérante dans la transformation des anciennes Unions et dans la naissance du Néo-Trade-Unionisme.

Non moins essentielle à connaître est l'histoire de l'organisation intérieure des Unions. Les problèmes qui se posèrent ici et qui se posent encore aujourd'hui aux chefs des syndicats sont d'une portée politique plus générale. Les auteurs voient volontiers dans les syndicats des types restreints de sociétés démocratiques, dont les expériences serviront aux groupes sociaux plus vastes. Comment concilier l'autorité du pouvoir exécutif avec la liberté des sections indépendantes? Comment assurer le contrôle du comité central sur l'action particulière des unités plus faibles? Comment balancer les tendances conservatrices des Unions riches avec la nécessité de conquérir de nouveaux droits et

d'étendre leur champ d'action? Dans la manière dont ces questions ont été résolues, les auteurs voient une nouvelle preuve de l'excellence du gouvernement représentatif; ils nous montrent les syndicats abandonnant peu à peu l'usage du referendum pour se confier à la direction d'un comité élu et d'une assemblée générale annuelle. Pour nous, nous ne pouvons guère voir dans cette évolution qu'une preuve de l'aptitude du caractère anglais à la pratique de cette forme de gouvernement. Quoi qu'il en soit, les efforts et les expériences de milliers d'ouvriers arrivant peu à peu, après mille déboires, à la pratique régulière du *self-government*, appliquant à la conduite de leurs associations la même ténacité et la même énergie qu'ils mettent dans leur conduite individuelle, sont un spectacle assez original et assez puissant pour offrir, suivant l'expression des auteurs, « une matière sans pareille aux généralisations significatives du philosophe ou de l'homme d'État. »

Quant à la méthode des auteurs, elle a ce caractère véritablement scientifique qui fait de leur livre une des sources les plus riches et les plus précises de l'histoire ouvrière contemporaine. On trouvera à la fin du volume une bibliographie du Trade-Unionisme, qui ne comprend pas moins de cinquante pages. Il est facile, en la parcourant, d'imaginer les efforts qu'a dû coûter aux auteurs la réunion de ces matériaux. Journaux, brochures, circulaires, manifestes, pamphlets, ouvrages techniques, papiers inédits, ils n'ont rien négligé qui pût fortifier l'autorité de leur récit et de leurs appréciations. A ce titre seul, et comme collection de faits généralement ignorés et difficilement accessibles, leur livre mériterait déjà la reconnaissance de l'historien. Pour beaucoup de lecteurs sans doute, le plus grand attrait du livre sera précisément la possibilité qu'il fournit de pénétrer plus intimement dans la vie industrielle anglaise, de connaître plus en détail les conditions techniques qui dominent les organisations de métiers, et souvent peuvent seules expliquer des revendications ou des conflits dont l'observateur distrait ne saisit pas la portée.

On s'étonnera peut-être que dans le cours de ce volume M. et M^{me} W. aient si peu insisté sur le rôle économique des Unions. En effet, on ne s'est guère jusqu'ici occupé des syndicats que pour discuter les problèmes économiques soulevés par leur politique, et, dans l'histoire qu'on en fait, il est indispensable d'en tenir compte. Leur attitude à l'égard de la réglementation du travail, de la fixation des salaires, de l'apprentissage ne saurait être simplement enregistrée; elle doit être expliquée et discutée. Or, les auteurs ont bien montré comment les Unions, dominées d'abord par les idées d'Owen, acceptèrent ensuite les principes de l'économie politique classique, pour revenir de nos jours à des théories socialistes. Ils ont constaté la réaction de ces idées sur la politique et les visées pratiques des syndicats, mais ils n'ont pas examiné les problèmes plus spéciaux que nous énumérons tout à l'heure, ni étudié l'influence des Unions sur le développement industriel de l'Angleterre. C'est qu'en effet ils ont réservé pour un ouvrage ultérieur l'étude

détaillée de ces questions. Ce livre, qui aura pour titre « la Démocratie industrielle » et paraîtra presque simultanément en allemand, en français et en anglais¹, sera le complément indispensable au point de vue économique et politique de l'« Histoire du Trade-Unionisme. » Celle-ci même, dans la pensée des auteurs, ne doit être que l'introduction, et comme la base sur laquelle s'appuiera leur théorie économique. Ils nous donnent ainsi un brillant exemple de cette union de la méthode historique avec les différentes sciences sociales, que beaucoup d'esprits estiment être aujourd'hui l'instrument indispensable de leurs progrès futurs.

Il faut remercier M. Métin de nous avoir donné de ce grand ouvrage une traduction aussi exacte. Il a su trouver pour les mots anglais les plus techniques un équivalent français, et son travail contribuera, nous l'espérons, à nous faire perdre la paresseuse habitude de reproduire simplement certains termes anglais dans le texte français, lorsque la traduction n'en est pas immédiatement donnée par le langage courant. Quelques fautes d'impression, qui du reste n'altèrent jamais le sens du texte, disparaîtront sans doute à la seconde édition.

Charles Rist.

W. C. CHURCH. Ulysses S. Grant and the period of national preservation and reconstruction. New-York, Putnam, 1897. In-12, xi-473 pages (illustré); série des Heroes of the Nations.

Cette biographie du général Grant, rédigée par un officier supérieur américain, fait partie d'une collection écrite pour le grand public; aussi n'a-t-elle ni appareil critique, ni bibliographie, ni indications de sources. L'auteur n'a pas prétendu apporter de faits nouveaux; il s'est borné à présenter un tableau de la carrière de Grant. Il s'est attaché surtout à ses actes militaires et à sa vie privée, réduisant l'histoire politique des deux présidences à un résumé sommaire; — procédé parfaitement justifié à la fois par la nature de cette biographie et par le caractère même du personnage. La narration des campagnes de Grant est très agréable à lire; on y respire ce parfum de simplicité et de franchise qui donne tant de charme aux œuvres historiques des Américains. Aucune emphase, aucune rhétorique, aucun expédient pour donner à son héros des attitudes héroïques ou des pensées profondes. Et c'est justement cette allure naturelle, cette façon positive de résoudre les questions comme elles se posent, sans prétention de les soumettre à une doctrine, c'est cette absence de tenue conventionnelle, cette indifférence aux théories et aux traditions sur la discipline, la stratégie et la tactique, qui font l'originalité des héros militaires américains dont Grant et Sherman sont les types les plus parfaits.

Ch. SEIGNOBOS.

1. Les éditions anglaise et allemande ont paru au cours de l'année 1898.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** 1898, 5^e livr. — A. D'HERBOMEZ. Notes et documents pour servir à l'histoire des rois fils de Philippe le Bel (concernent l'histoire des rapports de ces trois rois avec la ville de Tournai et la province de Tournais; la plupart proviennent des archives mêmes de Tournai; un de ces documents est fort instructif pour le fonctionnement de la vie communale au xiv^e siècle). — L. DELISLE. Notice sur un ms. de Saint-Laud d'Angers, appartenant à M. le marquis de Villoutreys (ce ms., que Fauchet avait connu et que Vyron d'Hérrouval avait communiqué à dom Luc d'Achery, avait disparu depuis plus d'un demi-siècle. Il contient une copie, faite au xiii^e siècle, des *Gesta consulum Andegavensium*, par le moine Jean, et un cartulaire de l'église de Saint-Laud copié dans la première moitié du xiii^e siècle. Ce cartulaire comprend 73 pièces allant de 1094 à 1198). — L. MIROT et Eug. DEPREZ. Les ambassades anglaises pendant la guerre de Cent ans. Catalogue chronologique; 1^{re} partie, 1327-1360 (dépouillement méthodique de la série des *Nuncii*, qui appartient au fonds de l'Échiquier, *Exchequer Accounts*; *Queen's Remembrancer*. Ce sont les pièces justificatives des dépenses faites par les ambassadeurs. Comme elles portent exactement d'ordinaire les dates de départ et de retour, le nombre des journées de route, enfin les noms des envoyés, ils fournissent de fort utiles éléments chronologiques. Cette première partie comprend près de 200 numéros). — A. DE BARTHÉLEMY. Ludovic Lalanne (notice nécrologique suivie d'une bibliographie très détaillée). = Bibliographie : G. Schlumberger. Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'outre-Jourdain (très intéressant). — A. Hellot. Fécamp au temps de la Ligue; la légende de Boisrosé (bon). — P. Pélitier. Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, par le chantre Warin (contient 33 pièces allant de 565 à 1111). — Comte Aug. de Loigne. Le cartulaire du chapitre d'Arras (contient 174 chartes, dont la plus ancienne est un diplôme de Charles le Simple). — J. Soyer. Un faux diplôme carolingien attribué tantôt à Louis le Débonnaire et tantôt à Louis le Bègue, concernant l'abbaye de Dèvre, près de Vierzon (c'est un faux rédigé au xi^e siècle). = Chronique et mélanges : OMONT. Le concordat de Worms, 23 septembre 1122 (publie les lettres du pape Calixte II et de l'empereur Henri V, qui terminèrent la célèbre conférence de Worms, d'après le ms. C 121 de la bibliothèque cantonale de Zurich). — A. BRUEL. Prêt fait par un banquier de Padoue à Jean de la Tour d'Olliegues, 4 mars 1368.

2. — **La Correspondance historique et archéologique.** 1898,

25 décembre. — Ch. SELLIER. La maison de Loys de Villiers (rue Vieille-du-Temple; son histoire depuis le milieu du xiv^e siècle; à cette époque, elle n'était séparée de l'hôtel Barbette que par une hôtellerie à l'enseigne du *Moulinet*). — Paul d'ESTRÉE. Les amours de Marie-Jacqueline de Ghistelle et du chevalier Séguier (Marie-Jacqueline était une simple roturière dont le chevalier prétendit faire sa femme; le père du chevalier, pour empêcher cette mésalliance, obtint contre la jeune fille une lettre de cachet en 1725. Elle fut mise en liberté après une détention de six mois et put épouser le chevalier). — Max PRINET. La collection des sceaux du Trocadéro. — E. MAREUSE. La carte des chasses du roi. — Une date de l'itinéraire de Louis XI (il était à Saumur le 15 avril 1467).

3. — **Revue des Études historiques.** 1899, 1^{er} février. — E. ALLIX. La philosophie politique et sociale de Mably. — L. CAHEN. Les lieutenants de police et les municipalités dans le ressort du Parlement de Paris au début du xviii^e siècle. — Fr. FUNCK-BRENTANO. Quelques observations nouvelles sur les lettres de cachet en blanc (admet avec M. Marion l'existence de ces lettres, dont l'usage paraît d'ailleurs avoir été assez restreint. L'origine n'en est pas encore établie avec certitude).

4. — **La Révolution française.** 1898, 14 décembre. — H. MONIN. L'original de la musique du *Ça ira*, avec un fac-similé (l'air de ce chant révolutionnaire est sorti des académies de danse, qui foisonnaient alors dans la banlieue de Paris; il exprima au début la gaieté parisienne). — A. AULARD. Les républicains et les démocrates, depuis le massacre du Champ de Mars jusqu'à la journée du 20 juin 1792 (montre l'évolution des deux partis bourgeois et démocratique pendant cette année, la victoire de la bourgeoisie qui fait voter une constitution favorable à ses privilèges, la défaite des démocrates après la journée populaire du 20 juin, en attendant que les communes se soulèvent contre le roi traître à la patrie et renversent le trône). — KAREIEW. Comment les décrets du 4 août 1789 furent-ils accueillis par l'opinion? (fragment du livre sur les paysans et la question paysanne qui va être publié en traduction française). — 1899, 14 janvier. AULARD. La législation civile de la Révolution (compte-rendu de la soutenance des thèses de doctorat présentées par M. Sagnac : 1^o *Quomodo jura dominii aucta fuerint regnante Ludovico XVI*; 2^o *la Législation civile de la Révolution française, 1789-1804*). — J. FLAMMERMONT. Les gardes-françaises en juillet 1789 (relève une citation inexacte de Taine reproduite par M. Funck-Brentano; montre qu'en 1789 la discipline avait été rétablie depuis longtemps chez les gardes-françaises et que, si ces soldats se jetèrent dès le début de la Révolution dans le parti populaire, c'est que les mesures maladroites prises par M. du Châtelet, leur colonel, les avaient irritées). — AULARD. Le détronement de Louis XVI, 1792 (les adresses contre Louis XVI, républicaines ou non, ont été inspirées par le même sentiment, celui des dangers de la patrie menacée. D'ailleurs, parmi les

fédérés, beaucoup n'étaient pas républicains. La Législative, monarchiste et bourgeoise, se laissa pousser par les pétitionnaires parce qu'elle pensait qu'ils avaient raison; mais elle vota la suspension du roi et non sa déchéance). — F. RABBE. Thomas Paine, d'après M. Conway; fin.

5. — Revue d'histoire diplomatique. 1899, n° 1. — Georges SALLES. Une médiation des protestants d'Allemagne entre la France et l'Angleterre, au milieu du xvi^e siècle (expose dans quelles circonstances François I^{er} fut amené à solliciter en 1545 la ligue de Smalcalde d'être médiatrice et même arbitre entre lui et le roi d'Angleterre). — Vicomte Maurice BOUTRY. Une affaire d'espionnage au xviii^e siècle; la baronne de Rieben (elle fut arrêtée le 27 janvier 1757 comme soupçonnée d'espionnage pour le compte de la Prusse; on voulait en outre saisir chez elle les papiers laissés par le baron Knyphausen, son amant, qui avait quitté Paris après la rupture des négociations diplomatiques. On ne trouva rien et, le 1^{er} mars 1758, elle fut rendue à la liberté). — Henri MARCZALI. Les relations de la Dalmatie et de la Hongrie, du xi^e au xiii^e siècle. — TORU-TERAO. Les relations entre l'Europe et le Japon. — Ernest DAUDET. Une intrigue à la cour de France, 1816-1817 (intrigue formée par Talleyrand, qui essayait de renverser le ministère en s'appuyant sur l'Angleterre et sur les ultras; peut-être même est-ce lui qui fit aviser Blacas, ambassadeur à Rome, de revenir brusquement et secrètement à Paris en avril 1817. Mais, par Decazes, Richelieu réussit à convaincre le roi qu'il fallait renvoyer Blacas à son poste. Il dut repartir après avoir failli en dix jours amener par sa seule présence un bouleversement ministériel). — Le congrès international d'histoire diplomatique à La Haye.

6. — Bulletin de correspondance hellénique. 1898, janvier-octobre. — G. COLIN. Notes de chronologie delphique (ces notes sont tirées d'actes d'affranchissement récemment découverts à Delphes et qui se répartissent presque tous dans le 1^{er} siècle avant J.-C. et le 1^{er} siècle après. 124 numéros. L'ensemble des données qu'ils fournissent est présenté dans une série de tableaux où sont indiqués dans autant de colonnes : 1^o les archontes; 2^o les bouleutes; 3^o les autres fonctionnaires delphiques; 4^o les fonctionnaires étrangers à Delphes. Observations sur la forme de ces actes d'affranchissement. Important mémoire de 200 pages). — W.-M. RAMSAY. Asiana. — PERDRIZET. Inscriptions d'Acrephie. — Th. HOMOLLE. Inscription de Delphes. Un ouvrage d'Aristote dans le temple de Delphes (texte et restitution. L'inscription attribuée à la collaboration d'Aristote et de son neveu Callisthène la composition d'un catalogue des Pythoniques comprenant le catalogue des vainqueurs aux jeux pythiques et l'histoire de la fondation de ces jeux. L'ouvrage a été composé entre 340 et 334; il fut transcrit et consacré par les soins de l'autorité dans le sanctuaire de Delphes; il valut à ses auteurs l'honneur de l'éloge public et le couronnement).

7. — Revue de l'histoire des religions. 1898, septembre-octobre. — L. LEGER. Études de mythologie slave. Les divinités inférieures. — G. DOTTIN. La religion des Gaulois, à propos du récent ouvrage de M. Alexandre Bertrand (M. Bertrand nous apporte un copieux supplément d'informations sur les croyances religieuses de la Gaule; mais il n'a pu déterminer certainement celles qui sont celtiques). — L. COUVE. Bulletin archéologique de la religion grecque, 1896-1897. — A. LECLÈRE. Une version cambodgienne du jugement de Salomon.

8. — Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 1898, n° 6. — R. DARESTE. Nouveaux textes de droit romain (réédite trois édits impériaux provenant des papyrus de Berlin et propose des corrections et des restitutions nouvelles). — Ed. BEAUDOUIN. Les grands domaines dans l'empire romain, d'après des travaux récents; 7^e et dernier article (des baux faits par les églises). — DECLAREUIL. Les preuves judiciaires dans le droit franc du v^e au vi^e siècle; suite (de la preuve par écrit). — J. TARDIF. Les chartes mérovingiennes de Noirmoutier (étude sur Ansoald, évêque de Poitiers, et ses donations; réédite plusieurs actes de cet évêque, en particulier le fragment qui a été conservé de son testament). — N. HERZEN. La date des actions hypothécaires romaines; 1^{er} art. (fixe cette date vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère). — Bibliographie : H. Dard. Le droit public canadien sous la domination française (intéressant).

9. — Revue archéologique. 1898, nov.-déc. — Paul FOUCART. Traité d'alliance de l'année 362 (accord entre les Athéniens, Arcadiens, Achéens, Éléens et Phliasiens, qui se promettent mutuel secours contre toutes les tentatives faites pour ruiner le gouvernement démocratique chez ces peuples. Texte grec, traduction et commentaire). — M. DE LAIGUE. Les nécropoles phéniciennes en Andalousie, 1887-1895. — DELATTRE. Les cimetières romains superposés de Carthage, 1896; suite. — Maurice PERNOT. A propos de l'inscription de Henchir-Mettich (collation des leçons proposées par Schulten avec le moulage qui est au Louvre). — E. BLOCHET. Les inscriptions turques de l'Orkhon; suite. — G. FOUCART. Le mobilier funéraire sous la XII^e dynastie, d'après une publication récente de M. Steindorff. — Abbé PARAT. La villa gallo-romaine de Saint-Moré.

10. — Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence. 1898, nov.-déc. — J. DEPEIGES. Molière légiste (Molière a fréquenté l'école d'Orléans en 1641 et 1642, et il a plaidé au moins une fois). — Bibliographie : *Larocque*. Le don du fiancé à Rome et dans les provinces avant Justinien (remarquable; la *donatio ante nuptias* dérive du droit provincial; ce sont les coutumes locales qui l'ont introduite dans le droit romain). — *Meynial*. Le mariage après les invasions; fasc. 1 : origines romaines et germaniques (important). — *Takematsu*. Étude sur la constitution du Japon (exposé remarquable de la constitution impériale de 1889).

11. — Le Bibliographe moderne. 1898, n° 8. — Pierre ARNAULDET. Les associations d'imprimeurs et de libraires à Mantoue au xv^e s. — Abbé INGOLD. Les mss. des anciennes maisons religieuses d'Alsace; suite; fin au n° 10. — Eug. CAPET. La nouvelle bibliothèque de New-York. = N° 9. BLOCHET. Catalogue des mss. mazdéens de la Bibliothèque nationale de Paris. — Henri STEIN. La collection Dufresne et les archives lorraines. — BRUTAILS. Nouvelles recherches sur les origines de l'imprimerie à Bordeaux. — Em. MOTTA. Le bagage d'un étudiant de Pavie en 1479. = N° 10. Henri STEIN. Les archives aux États-Unis. = N° 11. Id. Une production inconnue de l'atelier de Gutenberg. — Dr DORVEAUX. Inventaire d'une bibliothèque d'apothicaire en 1482. — Ch. SCHMIDT. Un ms. de la bibliothèque de Cassel; le « Stambbuch » d'un étudiant allemand du xv^e siècle. — Henri STEIN. Le nouveau dépôt des archives de l'État à Anvers.

12. — Annales de l'École libre des sciences politiques. 1898, 15 nov. — G. ISAMBERT. Cinquante années de règne : François-Joseph, 1848-1898. — J. FRANCONIE. Le contrôle financier international en Égypte, 1876-1897.

13. — Annales des sciences politiques (suite des *Annales de l'École libre des sciences politiques*). 1899, janvier. — Émile BOUTMY. La langue anglaise et le génie national. — Capitaine MALLETERRE. D'Alexandrie à Karthoum, 1882-1898; avec une carte. — Ch. MOUREY. De l'Atlantique au Nil; avec une carte.

14. — Le Correspondant. 10 déc. 1898. — Duc DE BROGLIE. Un évêque politique et patriote au iv^e siècle. Saint Ambroise. I. Ambroise conseiller de l'empereur Gratien; suite le 25 déc. II. Missions diplomatiques d'Ambroise; fin le 10 janvier 1899. III. Ambroise et Théodose (très brillant essai historique). — TRIAIRE. M^{me} Récamier et ses contemporains (lettres intéressantes de Lacordaire, Ravignan, M^{me} Récamier et surtout M. Thiers). — Prince DE LA MOSKOWA. Quelques notes intimes sur la guerre de 1870. L'armée. La bataille de Sedan. La capitulation. Le roi Guillaume et Napoléon III (l'auteur, témoin oculaire de la bataille de Sedan, a surtout pour but de dégager la responsabilité de l'empereur. Son récit contient des inexactitudes. Il dit que l'armée française comptait 90,000 hommes. Elle en comptait 124,000). = 25 déc. P. DE LA GORCE. Les duchés de l'Elbe, l'Allemagne et l'Europe; suite les 10 et 15 janvier. II. La Prusse avant Sadowa. La diplomatie aux Tuileries. M. de Bismarck à Biarritz. III. La question de la Vénétie. La politique personnelle de Napoléon III (excellent exposé des négociations de l'Italie avec la Prusse et des hésitations incohérentes de la France. La correspondance inédite de M. de Gramont a fourni à M. de la Gorce des documents précieux, entre autres le récit de l'incroyable conversation du 25 août 1864, où M. de Bismarck fit miroiter aux yeux de M. de Gramont le mirage des provinces rhénanes). — D. MELEGARI. La comtesse de Lipona (Caroline Murat prit ce nom en exil. M^{lle} Mele-

gari raconte, avec une juste sévérité, la funeste influence exercée par l'ambition de Caroline pendant les dernières années de l'empire, et après sa chute sa vie bourgeoise tout occupée de difficultés financières). = 10 janvier 1899. UN ANCIEN DIPLOMATE. L'Europe et l'Angleterre. I (résumé historique du rôle de l'Angleterre du congrès de Berlin à Omdurman. Ce récit sans nouveauté, dépourvu de nuances et de diplomatie, est-il vraiment d'un diplomate?). — BIRÉ. Lettres inédites de Chateaubriand et de Michelet (adressées à A. Nettement entre 1830 et 1842. Celles de Michelet sont précieuses, surtout la seconde, par la manière dont il détermine sa place comme historien entre Guizot et A. Thierry. Il proteste contre l'accusation d'être poète et non historien positif).

15. — **Études publiées par des Pères de la Compagnie de Jésus.** 1899, 5 janvier. — L. ROURE. Races et nationalités; fin le 20 janvier. — X.-M. LE BACHELET. La question liguorienne : probabilisme et équiprobabilisme (à propos de la récente publication des lettres de saint Alphonse de Liguori); fin le 20 janvier. = 20 janvier. G. LONGHAYE. Quinze années de la vie de Montalembert, 1835-1850; suite et fin le 5 février. — J. BRUCKER. L'antisémitisme et le moyen âge (critique du discours prononcé par M. Rouanet à la Chambre contre l'antisémitisme). — H. CHÉROT. Figures de soldats : Olivier de Clisson.

16. — **La Revue de Paris.** 1898, 15 décembre. — Comte FLEURY. La France et la Russie en 1870; 1^{er} art. (beaucoup d'extraits fort intéressants de la correspondance diplomatique du général Fleury, alors ambassadeur de France à Pétersbourg. Intéresse l'histoire diplomatique de l'Europe en général à cette époque); suite et fin le 15 janvier 1899. — Victor BÉRARD. Joseph Chamberlain. — AULARD. La réaction thermidorienne à Paris (d'après les journaux et d'après les rapports de la commission de police administrative de la commune de Paris, deux sources qui se corrigent et se complètent). = 1899, 1^{er} janvier. Avant et après Waterloo (correspondance entre le comte de Blacas, ministre de Louis XVIII à Ostende, et Wellington. Blacas comptait, en mai 1814, sur le soulèvement des Français du Nord et demandait à Wellington d'appuyer ce mouvement au moyen de troupes détachées. Wellington s'y refuse pour des raisons surtout militaires. Blacas revient à la charge le 19 juin après des compliments au vainqueur de Waterloo). — Pierre de SÉGUR. Boutteville le duelliste (récit très attachant et en partie nouveau). = 15 janvier. Général Baron GOURGAUD. Conversations de Napoléon à Sainte-Hélène (extraits des notes prises par Gourgaud à Sainte-Hélène et qui viennent de paraître en volume). — Victor BÉRARD. L'Angleterre et l'empire du monde. — Victor TANTET. L'ambassade de Tippou-Sahib à Paris en 1788 (d'après les papiers des archives du ministère des colonies. Cette ambassade ne fut guère qu'une suite de divertissements, sans résultats pratiques). = 15 février. Ernest DAUDER. La dissolution de la « chambre introuvable » (d'après les papiers

du duc Decazes, qui fut l'ouvrier très actif et décisif de cette œuvre de salubrité nationale). — M. DE MARCÈRE. La constitution de 1875 et M. Wallon (détails sur les délibérations, négociations, discussions qui précédèrent le vote de la constitution. Ces notes appartiennent vraiment à l'histoire. Elles mettent dans un jour particulier le rôle joué alors par M. Buffet).

17. — Revue des Deux-Mondes. 1898, 15 oct. — Comte Charles DE MOUY. Jeanne la Folle; fin (histoire de cette folie; précautions qu'il fallut prendre à ce sujet. L'auteur croit que Jeanne apporta en naissant le germe de cette maladie, que les infidélités, puis la mort de Philippe le Beau amenèrent ensuite à l'état aigu). — ROUIRE. La France et l'Angleterre dans la vallée du Niger. = 1^{er} nov. G. HANOTAUX. Richelieu et Marie de Médicis à Blois, mai-juin 1617. — Ch. BENOIST. Orange et Néerlande. Le couronnement de la reine. — Henri DEHÉRAIN. L'occupation égyptienne du haut Nil (depuis 1839). = 15 nov. Comte de MONTALIVET. Fragments et souvenirs. La révolution de février 1848 (fort intéressant, Montalivet ayant été mêlé de très près aux événements qui se passèrent aux Tuileries le 23 et le 24 févr.). — C. BELLAIGUE. A l'abbaye de Solesmes (histoire de la musique d'église et de la réforme grégorienne d'après les publications des bénédictins de Solesmes). — Étienne LAMY. La France du Levant; 1^{er} art. : l'évolution des influences politiques; 2^e art., 15 déc. : le voyage de l'empereur Guillaume II; suite le 15 janv. 1899 : le voyage de Guillaume II; ses résultats. = 1^{er} déc. Pierre DE SÉGUR. Marie-Catherine de Brignole, princesse de Monaco, 1736-1813 (intéressante histoire de son mariage, de sa séparation d'avec le prince son mari, de sa liaison avec le prince de Condé). = 15 déc. G. HANOTAUX. Richelieu dans son diocèse (des circonstances dans lesquelles Richelieu fut amené à écrire son livre sur *les Principaux points de la foi*; son importance politique). = 1899, 1^{er} janv. Id. Richelieu à Avignon (il y était en exil comme punition des « allées et venues de diverses personnes qui se font aux lieux où vous êtes et dont plusieurs de nos sujets prennent ombrage et défiance. » Fuite de la reine mère de Blois; le roi ordonne aussitôt à Richelieu de quitter son exil et de reprendre auprès de Marie de Médicis le service qu'il y occupait deux ans auparavant. Il voulait par là contrecarrer l'action de d'Épernon, qui avait tiré la reine mère de sa prison). — A. BILLOT. Le rapprochement commercial entre la France et l'Italie; souvenirs diplomatiques. = 15 janv. A. JEANROY. La poésie provençale du moyen âge; 1^{er} art. : les origines. = 1^{er} févr. ROTHAN. Napoléon III et l'Italie; 1^{er} art. : l'entrevue de Plombières (gages compromettants que Cavour avait eu l'habileté de se faire remettre; avantages qu'il sut en tirer à force d'imagination et de souplesse audacieuse). — R.-G. LÉVY. Les finances égyptiennes (depuis 1841). — Émile VEDEL. Une excursion au pays d'Angkor. — Vicomte de REISET. Fragments de mémoires (extraits assez insignifiants sur les guerres de la Révolution et de l'Empire).

18. — Bulletin critique. 1898, n° 35, 15 déc. — N. Paulus. Luthers

Lebensende (ouvrage très érudit). — *J. Knepper*. Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den elsässischen Humanisten (œuvre de journaliste, écrite avec un fâcheux parti pris d'hostilité contre la France). = 25 déc. *B. Hall*. The Romans on the Riviera and the Rhone (la partie topographique et la partie historique sont traitées avec la même science et le même bonheur). = 1899, 5 janv. *Eug. de Faye*. Clément d'Alexandrie; étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie au ^{II} s. (très intéressant; mais on doit regretter que l'auteur n'ait donné de place dans son étude qu'à la théodicée, à la christologie et à la morale). — *Taphanel*. La Beaumelle et Saint-Cyr (plaidoyer fort intéressant et souvent convaincant; il est certain que nous ne pouvons pas maudire La Beaumelle pour une œuvre dont les dames de Saint-Cyr lui fournirent les matériaux et de continuelles indications). — *G. Fougères*. Mantinée et l'Arcadie orientale (excellent. L'auteur, en particulier, montre combien exactes sont les descriptions de Pausanias). = 15 janv. *W. Bergmann*. Studien zu einer kritischen Sichtung der Südgalischen Predigtliteratur des fünften und sechsten Jahrhunderts (excellent travail sur la littérature homilétique dans la Gaule méridionale étudiée dans les opuscules attribués à Fauste de Riez). — *M. Sepet*. Saint Louis (excellent). — *Horn*. Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie (vive et intéressante narration). — *Paulhon*. Joseph de Maistre (peinture fidèle et attachante de l'homme). — *Espinas*. La philosophie sociale du ^{XVIII} siècle et la Révolution (contestable; les termes ne sont pas assez bien définis). — Souvenirs du comte de Semallé, page de Louis XVI (intéressant). = 5 février. *A. Haseloff*. Eine thüringisch-sächsische Malerschule des ^{XIII} Jahrhunderts (bonne étude sur les miniatures des psautiers du landgrave Hermann de Thuringe, petit-fils de l'empereur Conrad II). — *Le R. P. Ortolan*. Savants et chrétiens (l'auteur se propose de décrire la filiation des idées et des méthodes scientifiques, en même temps que celle des hommes qui les ont conçues, afin de montrer le rôle et l'influence de l'Église dans la culture intellectuelle. Il traite de l'antiquité et du moyen âge. Le volume se termine par une revue des encyclopédies qui ont été composées pendant cette dernière période).

19. — Journal des Savants. 1898, déc. — *Albert Sorel*. Voltaire avant et après la guerre de Sept ans (à propos du récent ouvrage publié par le duc de Broglie). — *Berthelot*. Sur les recettes techniques et alchimiques transcrites à la fin de divers mss. latins du moyen âge (le traité sur l'agriculture de Palladius, dans le ms. de la Bibl. nat., lat. 6830 F, montre que les recettes qu'on y trouve sont toutes empruntées à des ouvrages plus anciens et qu'elles remontent à l'antiquité). — *L. Delisle*. Sur la date de l'association de Philippe, fils de Louis le Gros, au gouvernement du royaume (elle fut proclamée à Senlis le jour de Pâques 18 avril 1120; liste des diplômes royaux où le consentement du jeune prince est formellement indiqué. On ne savait jusqu'ici avec certitude qu'une chose, c'est que Philippe avait été sacré à Reims le

14 avril 1129). = 1899, janv. G. MASPERO. Manuscrits coptes du Dêir Amba Shenoudah (sur trois morceaux d'apocalypse publiés par Steindorff; étude sur l'apocalypse d'Élie). — G. BOISSIER. Les monuments historiques de la Tunisie (analyse du 1^{er} fasc., publié par R. Cagnat et P. Gauckler). — L. DELISLE. Initiales artistiques extraites des chartes du Maine (indications bibliographiques sur les chartes historiées, à propos d'une publication récente de J. Chavanon).

20. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1898, n^o 50. — *Fr. Thureau-Dangin*. Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme; 1^{re} partie (remarquable). — *Sousa Viterbo*. Trabalhos nauticos dos Portuguezes nos seculos xvi e xvii; parte I (excellent travail de dépouillement). — *Rod. Reuss*. L'Alsace au xvii^e s.; t. I. = N^o 51. *A. J. Mason*. The mission of St Augustine to England according to the original documents (intéressant). — *O. Rössler*. Kaiserin Mathilde, Mutter Heinrich's von Anjou, und das Zeitalter der Anarchie in England (conscientieux, mais beaucoup d'enflure). — *A. Bernouilli*. Basler Croniken; Bd. V. — *H. Müller*. Les origines de la Compagnie de Jésus. Ignace et Lainez (très curieux, mais laisse sans les résoudre bien des questions délicates). — *Venture de Paradis*. Alger au xviii^e s.; édité par *E. Fagnan* (bon). — *Luckwaldt*. Oesterreich und die Anfänge des Befreiungskrieges von 1813 (excellent exposé de la diplomatie autrichienne, dont la conduite tortueuse est sévèrement appréciée). = N^o 52. *Amélineau*. Les nouvelles fouilles d'Abydos, 1897-1898. — *J. de Rougé*. Monuments contemporains des deux premières dynasties récemment découvertes en Égypte. — *J. Capart*. Notes sur les origines de l'Égypte d'après les fouilles récentes (long article de Maspero sur ces trois brochures. Maspero se défend contre le reproche d'avoir ignoré l'existence de l'âge de pierre en Égypte). — *Flinders Petrie*. Six temples at Thebes, 1896 (important). — *E. Horn*. Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie (livre bon à consulter et d'une lecture agréable). — *A. de Bertha*. La constitution hongroise, d'après le Dr Samuel Radó (bon). = 1899, n^{os} 1-2. *A. Pellegrini*. Nota supra un iscrizione egizia del museo di Palermo (cette inscription n'est qu'un fragment, mais de grande importance, surtout à cause de sa haute antiquité; il appartient peut-être à la fin de la V^e dynastie). — *Fairley*. Monumentum Ancyranum (utile adaptation de l'éd. de Mommsen). — *P. Allard*. Études d'histoire et d'archéologie (intéressant recueil). — *Mommsen*. *Egipptii Vita Severini* (éd. qui est bien près d'être définitive). — *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*, ed. Socii Bollandiani; fasc. I: *A-Caecilia* (catalogue des éditions de tous les documents hagiographiques écrits en latin avant le xvi^e s. C'est un précieux instrument de travail). — *Blondin de Saint-Hilaire*. Onze ans d'émigration. Mémoires du chevalier Blondin d'Abancourt (assez intéressant). — *A. Dufourcq*. Mémoires du général baron Desvernois (intéressant surtout pour l'histoire du royaume de Naples). — *Souvenirs du comte de Sémallé*, page de Louis XVI (souvenirs très attachants sur l'émigration, l'empire et sur-

tout la restauration de 1814). — *Fr. Valker*. Bismarcks Politik in den Jahren 1864 und 1866 (résumé de Sybel). — *Hemmer*. Vie du cardinal Manning (œuvre complète, solide et honnête). = N° 3. *E. Kalinka*. Xenophontis De re publica Atheniensium qui inscribitur libellus (bonne éd.). = N° 4. *Fr. Delitzsch*. Die Entstehung des ältesten Schriftsystems, oder der Ursprung der Keilschriftzeichen (complément apporté par l'auteur à sa théorie sur les origines de l'alphabet). — *G. Schweinfurth*. De l'origine des Égyptiens et de quelques-uns de leurs usages, remontant à l'âge de la pierre (fortifie la thèse de l'origine asiatique des Égyptiens). — *J. Marquart*. Die Chronologie der alttürkischen Inschriften (très important). — *Aug. Mommsen*. Feste der Stadt Athen im Alterthum (refonte complète et très améliorée du traité sur l'héortologie publié pour la première fois en 1864). = N° 5. *Geffcken*. Lex Salica zum akademischen Gebrauche (instrument de travail des plus commodes). — *R. de Maulde La Clavière*. Les femmes de la Renaissance (beaucoup d'érudition, mais aussi des lacunes, des bizarreries et beaucoup de légèreté).

21. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1898. Bulletin de sept.-oct. — *CLERMONT-GANNEAU*. L'inscription nabatéenne de Kanatha. — *Id.* Sur un poids en plomb à légendes grecques provenant de Syrie. — *Fr.-P. Thiers*. Deuxième note sur l'inscription de Coligny, Ain. — *A.-J. Delattre*. Lettre sur les fouilles de Carthage. — *CLERMONT-GANNEAU*. Inscription araméenne de Cappadoce. — *Lieutenant de Roquefeuil*. Recherches sur les ports de Carthage (avec un plan de la baie de El-Kram). — *Heuzey*. Exposé sommaire du rapport de M. J. de Morgan sur les fouilles de Perse. — *M. Clerc*. Note sur une inscription romaine découverte à Tarry-le-Rouet, Bouches-du-Rhône (dédicace en l'honneur de l'empereur Caligula, dont le troisième consulat date du 1^{er} janv. 40). — *CLERMONT-GANNEAU*. Nouvelle inscription hébraïque et grecque relative à la limite de Gezer en Palestine. — *M. Bréal*. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Volney à Craon, Mayenne. = Nov.-déc. *H. Wal-lon*. Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Rozière. — *Dieulafoy*. La statuaire polychrome en Espagne. — *G. Saige*. De l'origine commune des comtes d'Auvergne de la première dynastie et de ceux de Rouergue-Toulouse, à propos de la formation du territoire de la vicomté de Carlat.

22. — Académie des sciences morales et politiques. Séances et travaux. Comptes-rendus. 1898, déc. — *L. Pingaud*. Un préfet de Napoléon I^{er} : Jean de Bry. — *E. Levasseur*. Les sources principales de l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie ; introduction : Bibliographie de l'époque gallo-romaine. = 1899, janv. *G. Picot*. Notice historique sur la vie et les travaux de Barthélemy-Saint-Hilaire. — *A. Lu-chaire*. L'Université de Paris sous Philippe-Auguste.

23. — Société nationale des Antiquaires de France. 7 déc. —

M. E. MOLINIER communique la photographie d'un dessin artistement exécuté au début du *xvi*^e s. à l'occasion de la modification du costume des chevaliers de l'ordre de Saint-Michel. — M. l'abbé THÉDENAT donne lecture d'une note de M. G. Saige tendant à restituer à Barre, des Cévennes, la monnaie mérovingienne à la légende BARRO CAITSO attribuée à Bar (Corrèze). = 14 déc. M. MAURICE communique quelques monnaies nouvelles de Constantin le Grand conservées dans les musées de Londres et de Vienne. — M. DE LA TOUR présente quelques remarques au sujet de la médaille du Christ récemment signalée par M. Boyer d'Agen. Il rapproche cette pièce d'un médaillon de facture analogue gravé à Rome à la fin du *xv*^e s. par le Milanais Gio.-Antonio Rossi. Ce devait être une sorte de médaille d'identité portée par les Juifs convertis. — M. S. BERGER lit un mémoire de M. Léon Germain sur la médaille de plomb découverte à Sainte-Livrade (Tarn-et-Garonne) et signalée dans la séance du 13 juillet dernier. Cette médaille n'est aussi autre chose qu'un talisman ou une médaille destinée à être distribuée à des Juifs convertis. — M. CARON communique une série de pièces inédites relatives à la construction des Tuileries, datées de 1563 à 1570 et restées jusqu'ici inédites. = 21 déc. M. l'abbé THÉDENAT donne quelques renseignements sur les travaux qu'on exécute en ce moment au Forum romain et sur les découvertes faites dans les temples de Vesta et de César. Il donne ensuite lecture d'une note de M. l'abbé Marchand relative à l'identification des *poypes* de la Bresse avec les mottes féodales. — M. le comte de LOISNE lit un mémoire sur les fouilles récemment entreprises par M. de Bayemghem sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale de Thérrouanne. — M. l'abbé BOUILLET donne lecture d'une note sur un fragment d'un nouveau ms. des miracles de sainte Foy conservé aux archives départementales de l'Aveyron. — M. CAGNAT signale la découverte récente à la pointe de la Cité, rue de la Colombe, d'une portion de l'ancien mur romain de Paris. = 25 janv. M. DE VILLEFOSSE présente à la Société, de la part de M. Engel, la photographie d'un sceau de bronze ayant appartenu à une *noria* romaine placée au fond d'une mine à Sotel Coronado (province de Huelva, Espagne). Sur le rebord intérieur de cet objet, on remarque une inscription indiquant qu'il appartenait à L. Vibius Amarantus. — M. PETIT donne communication de documents servant à prouver qu'aux *xiii*^e et *xiv*^e s. des familles féodales portant l'écu de Bourgogne ancien n'appartenaient pas forcément à la maison ducale. — M. le baron DE BAYE entretient la Société de petits édifices qu'il a vus au Caucase, édifices consacrés au culte. Les populations y apportent des offrandes. Il y a là des objets chrétiens et d'autres ayant un caractère païen. On pourrait faire de curieuses collections ethnographiques et archéologiques dans ces chapelles remontant à des temps très anciens.

24. — Société de l'histoire du protestantisme français. Bulletin historique et littéraire. 1898, 15 déc. — H. LEHR. La Réforme à Chartres en 1561 et 1562; Théodore de Bèze et les documents locaux

inédits. — Ch. BOST. Les routes de l'exil. Itinéraires suivis par les fugitifs du Languedoc à la révocation; fin. — Mariage civil de Jacques-Antoine Rabaut-Pommier, 4 août 1791. — L'abdication du pasteur Pierre Encontre, 18 mars 1794. — Origine du mot huguenot en Languedoc. = 1899, 15 janv. A. GALLAND. Un coin de province à l'époque de l'Édit de Nantes, 1596-1605 (Falaise et ses environs). — F. TEISSIER. Registres des baptêmes, mariages et sépultures des protestants du Languedoc, qui se trouvent à la cour d'appel de Nîmes. — A. LODS. Le maréchal de Richelieu, persécuteur des protestants de la Guyenne, 1758. — H. DANNREUTHER. Solidarité huguenote. Parfondeval, Aisne, 1781. — E. RODOCANACHI. Les derniers temps du siège de la Rochelle, 1628, d'après une relation inédite du nonce apostolique.

25. — Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France. Bulletin, 1898, 4^e livr. — L. DELISLE. Un des fondateurs de la Sorbonne : Hugo, episcopus Aprensis (reproduction d'un article du *Journal des Savants*. Cf. *Rev. hist.*, LXVII, 409). — L.-G. PÉLISSIER. Documents sur Pierre de Sacierges, évêque de Paris (1500, 1501. Sacierges n'était encore qu'évêque de Lugon et président du sénat de Milan. Ils se rapportent aux difficultés financières auxquelles se heurtait l'administration française et aux rapports avec Venise). — Id. Paris jugé par un Dalmate en 1763. — Vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Acquisition de la chapelle de Vic en l'église collégiale de Saint-Nicolas-des-Champs, 16 sept. 1617. — Paul PINSON. Transformation de l'église Notre-Dame de Versailles en temple de la Raison.

26. — Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais. 1898, 1^{er} et 2^e trim. — Abbé JAROSSAY. Histoire de l'abbaye de Ferrières en Gâtinais, de l'ordre de Saint-Benoît, vi^e-xviii^e s.; suite au 3^e et au 4^e trim. — L. DIMIER. Les logis royaux au palais de Fontainebleau, de François I^{er} à Charles IX. — Eug. THOISON. Documents inédits sur les paroisses du Gâtinais; suite dans le 4^e trim. — H. HERLUISON. La maison de Saint-Lazare d'Étampes, propriétaire à Audeville, Loiret. — Alf. CHARRON. Essai historique sur Sainte-Geneviève-des-Bois, Loiret. = 3^e trim. M. PROU. L'acquisition du Gâtinais par Philippe I^{er} (à la fin de l'année 1067 ou au commencement de 1068 et certainement après le 7 avril 1067, Foulque Rechin promit au roi Philippe I^{er} de lui abandonner ses droits sur le comté du Gâtinais, s'il n'intervenait pas dans la lutte entreprise contre son frère Geoffroi. Cette guerre terminée, avant le 11 mars 1068, Foulque réalisa sa promesse et céda au roi Châteaulandon avec le comté de Gâtinais). — H. STEIN. Recherches sur la topographie gâtinaise; 5^e art. : le pont de Samois (importance de ce passage à une époque où, entre Melun et Moret, il n'y avait pas d'autre voie pour faire communiquer la Brie et le Gâtinais). = 4^e trim. Eug. THOISON. L'abbé d'Aubignac et sa famille, d'après des documents nouveaux. — H. STEIN. L'ancienne élection et la justice royale à Pithiviers (avec une carte de l'élection en 1789). — Vicomte DE GROUCHY. Extraits des minutes des notaires de Fontainebleau; suite.

27. — Annales de Bretagne. T. XIV, n° 2, janv. 1899. — Ch. LE TÉO. Leçon d'ouverture du Cours libre d'histoire de la Révolution française en Bretagne à la Faculté des lettres de Rennes (les débuts de la Révolution à Rennes). — Jean LEMOINE. La révolte dite du papier timbré ou des Bonnets rouges en Bretagne en 1675 (suite des documents). — P. HÉMON. La Révolution en Bretagne : la légende de Le Roux de Chef-du-Bois ; suite. — LÉON MAITRE. Les origines de paroisses poitevines et angevines réunies au diocèse de Nantes, d'après les plus anciens textes et les fouilles archéologiques ; fin.

28. — Annales de l'Est. 1899, janvier. — L. JÉRÔME. Les élections et les cahiers du clergé des bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vézelize et Nomeny ; fin. — G. HOFFMANN. Les corporations, maîtrises, tribus, corps de métiers en Alsace à la veille de la Révolution, d'après des documents inédits. = Bibliographie : J. Favier. Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la bibliothèque municipale de Nancy (excellent). — Nouvelles œuvres inédites de Grandidier ; t. II : Dictionnaire biographique des littérateurs et artistes alsaciens (utile). — Abbé Ed. Chatton. Histoire de l'abbaye de Saint-Sauveur et de Domèvre, 1010-1789 (bon). — Abbé A. Leclerc. Généalogie de la maison de Lambertie. — L. Ehrhard. Charles Schulmeister, Generalkommissär der kaiserlichen Heere under dem ersten Kaiserreiche (ajoute des documents inédits et des faits nouveaux). — Général Hardy de Périni. Batailles françaises ; t. II et III : 1562-1643 (bon).

29. — Annales du Midi. 1899, janv. — A. JEANROY. Vie provençale de sainte Marguerite, d'après les mss. de Toulouse et de Madrid. — O. GRANAT. L'industrie de la draperie à Castres au xvii^e s. et les « Ordonnances » de Colbert ; suite. — A. THOMAS. Un évêque d'Angoulême au vii^e s. (retrouve *Tomianus*, qui souscrivit le concile des Trois Aquitains tenu vers 670-673 au château de *Garnomo*, diocèse de Bordeaux, dans *Thomeneus*, évêque d'un diocèse non désigné, qui souscrit une donation faite par Ansoald, évêque de Poitiers, à l'abbaye de Noirmoutiers. Serait-il d'origine irlandaise?). — L.-G. PÉLISSIER. Nouveaux documents sur la bête du Gévaudan (extraits de la correspondance de Séguier, 1765). — A. LEROUX. Tableaux des diverses formes de l'impôt dans la généralité de Limoges en 1789-90. = Comptes-rendus : G. Saige. Note sur les origines phéniciennes de Monaco et la voie herculéenne (réveries étymologiques). — E. Ruben et L. Guibert. Registres consulaires de la ville de Limoges, 1508-1790. — *Alaus, Casan et Meynial*. Cartulaire de Gellone. — G. Clément-Simon. La rupture du traité de Brétigny et ses conséquences en Limousin. De l'appel des seigneurs gascons à la trêve de Bruges, 1368-1377 (excellent).

30. — Bulletin d'histoire ecclésiastique des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers. 1897, janv.-mars. — Abbé FILLET. L'île Barbe et ses colonies du Dauphiné ; suite. — Abbé J. CHA-

BERT. Histoire de la commune de Beauregard, comprenant les paroisses de Beauregard, Jaillans et Meymans, pendant la Révolution; suite. — Abbé LAGIER. La baronnie de Bressieux; suite.

31. — La Province du Maine. 1898, déc. — L. FROGER. La misère à Bessé-sur-Braye en 1709. — A. LEDRU. Ingrandes. La frontière des Angevins, des Cénomans et des Diablintes (ajoute trois noms à la liste dressée par J. Havet; ces noms permettent de déterminer avec plus de précision la frontière qui séparait les territoires des Cénomans, des Diablintes et des Angevins). — A. ANGOT. Colbert et l'histoire de la province de Tours (publie deux lettres d'intendants constatant l'intérêt que le ministre avait pris à cette histoire). — L. DENIS. Une découverte d'objets romains à Laigné-en-Belin. — A. LEDRU. Lettres royales; suite (trois lettres de Marie de Médicis et de Louis XIII à Charles et René de Chambrey); fin au n° suivant. = 1899, n° 1. Amb. LEDRU. Le Maine sous le règne de Jean le Bon. — Note sur une statue du grand Condé conservée dans l'église de Saulges, Mayenne. — J. VAVASSEUR. Le prieuré de Guémansais. — BERTRAND DE BROUSSILLON. Les comptes royaux de la sénéchaussée du Maine en 1234 et en 1238.

32. — Revue africaine. 1898, 1^{er} trim. — L. RINN. Le royaume d'Alger sous le dernier bey. Chap. v : Beylik Qsantine; suite. — Colonel ROBIN. Notes et documents concernant l'insurrection de 1856-1857 de la Grande-Kabylie. — E. MERCIER. Sidi Okba; ses expéditions dans l'Extrême-Sud (réponse aux critiques d'Ismael Hamet). — IBN AL ATHIR. Annales du Magreb et de l'Espagne, trad. par FAGNAN; suite.

33. — Revue d'Auvergne. 1898, nos 1-4. — H. CHOTARD. La mendicité en Auvergne au XVIII^e siècle. — G. DESDEVICES DU DEZERT. Louis XVI et les députés du Puy-de-Dôme à la Convention. Le procès du roi. — Jean DELMAS. L'ex-conventionnel Lacoste et le parti jacobin dans le Cantal après le 18 fructidor. — Fr. MÈGE. Charges et contributions des habitants de l'Auvergne à la fin de l'ancien régime. 2^e partie : les droits seigneuriaux; fin (beaucoup de faits; les noms des droits seigneuriaux sont classés par ordre alphabétique. Dans leur ensemble, ces droits étaient plus gênants qu'onéreux; ils étaient levés avec modération, aussi l'Auvergne, en 1789, ne fut-elle pas atteinte par la Jacquerie). = N° 5. F. BARDIN. Bismarck député.

34. — Revue de l'Agenais. 1898, novembre-décembre. — M^{lle} H. DE BELLECOMBE. Souvenirs du vieux Clairac. Quelques scènes de la Révolution. — Journal Agenais des Malebaysses; suite, 1764-1766. — F. DE MAZET. Étude sur les statuts, actes des consuls et délibérations de jurade de la commune et juridiction de Villeneuve-d'Agenais, de juin 1260 à octobre 1785; suite.

35. — Revue de Gascogne. 1898, novembre. — L. COUTURE. Philippe Tamizey de Larroque; notice nécrologique; fin en décembre (article fort intéressant). — C. LA PLAGNE-BARRIS. Seigneuries du pays

d'Angles : Riguepeu ; suite en décembre : Cazaux d'Angles. = 1899, janv. P. DE CASTERAN. Le val d'Aran (institutions administratives au xvii^e et au xviii^e s.). — BRÉGAIL. Un gentilhomme gascon pendant la Terreur : M. A. de Beauquesne de Marmont (d'après des notes fournies par son « livre de raison »). — BRANET. La création du sénéchal d'Auch et M. de Labriffe, (création d'un présidial à Auch par édit du 16 janvier 1639). — DITANDY. Mgr de Montillet, archevêque d'Auch, 1741-1775 (1^{re} sa défense des immunités de l'Église). — BRÉGAIL. La Société montagnarde de Larrazet, 1793. = Février. J. GARDÈRE. Histoire religieuse de Condom pendant la Révolution ; suite. — TAMIZEY DE LARROQUE. Le cardinal de Polignac à Rome, 1724-1725 (d'après quelques documents originaux). — Ch. DESPAUX. Les privilèges des marchands drapiers au xvii^e siècle. — J. DE CARSALADE DU PONT. J.-J. de Labarthe, seigneur de Giscaro, capitaine aux gardes-françaises, 1641. — DELLAS. Prise de possession de l'abbaye de Saramon par J. J. et J. Charles de Monlezun-Besmaux, 1653-1666. — J. DE CARSALADE. Géraud de Xaintrailles, évêque de Lectoure, 1308-1311. = Bibliographie : A. Degert. Constitutions synodales de l'ancien diocèse de Dax (contient celles de 1283, 1328 et 1345).

36. — Revue des Pyrénées. 1898, 3^e livr. — Lettres inédites de A.-P. Sermet, évêque constitutionnel de la Haute-Garonne, de 1795 à 1799 ; suite dans la 5^e livr. — Nos documents méridionaux (bibliographie des inventaires des dépôts d'archives du Midi). = 5^e livraison. Baron DESAZARS. Un Toulousain à la Bastille ; le chevalier de Rességuier et la marquise de Pompadour (il fut mis à la Bastille pour un roman à clé, *le Voyage d'Amatonthe*, où il était parlé irrévérencieusement du roi et de M^{me} de Pompadour ; exilé ensuite à Malte, il put rentrer en France et reparaitre à la cour, après en avoir été éloigné pendant cinq ans). — E. CONNAC. La réaction royaliste à Toulouse, 1815-1816. Trois lettres inédites de Picot de Lapeyrouse à l'avocat Romiguières.

37. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1898, 1^{er} novembre. Vol. XVIII, 6^e livr. — LA MORINERIE. Deux victimes de la révocation de l'édit de Nantes : M. des Palus et Michel Tourneur. — Louis AUDIAT. Samuel Champlain de Brouage et les fêtes de Québec. = 1899, 1^{er} janv. — L. AUDIAT. Le clergé charentais pendant la Révolution. — Dr GUILAUD. Les piles gallo-romaines. — P. BRUN. Autour des manuscrits inédits de Tallemant des Réaux. — Les Guitard de Ribérolle. — Ch. DANGIBEAUD. Fief de la Madeleine, 1373-1573 ; analyse des pièces offertes à la Société par E. Maufas.

38. — Revue historique et archéologique du Maine. 1898, 2^e sem., t. XLIV, 3^e livr. — Robert TIGER. L'agriculture en 1762 dans le canton de Fresnay ; mémoire inédit de M. de Perrochel, seigneur de Saint-Aubin-de-Locquenay (avec des notes généalogiques sur la famille de Perrochel). — Abbé L. FROGER. Les premiers seigneurs de Saint-Calais. — Baron S. DE LA BOUILLERIE. Généalogie de la famille Nepveu. — Abbé DENIS. Lettres de bénédictins d'abbayes du Maine. = 1899,

t. XLV, 1^{re} livr. Jules DMIOT. Saint-Julien du Mans et l'Église russe (étude historique et iconographique. Saint-Julien du Mans est aussi honoré en Russie sous le nom de Saint-Julien de Kenomani, qui décèle son origine mancelle). — H. ROQUET. Saint-Gervais-en-Belin. — Dom HEURTEBIZE. Les bénédictins manceaux décédés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 1630-1792.

39. — *Byzantinische Zeitschrift*. Bd. VIII, Heft 1. — S.-P. LAMBROS. — F.-W. BROOKS. La chronologie de Théophane, 607-775 (à l'occasion de cet article, notre collaborateur H. Hubert nous communique la note suivante : « M. Brooks combat les conclusions que nous avons exposées dans la même Revue, 1898, p. 491, sur le même sujet. Ces conclusions avaient été reprises après nous par M. Hodgkin, *English historical Review*, t. XIII, p. 283. M. Brooks fait observer que la même erreur de chronologie s'est introduite dans le récit des années 607-714; il l'explique par l'influence, qu'il exagère à notre avis, d'une source orientale représentée aujourd'hui par la traduction arabe de la chronique de Michel le Syrien, traduction tardive et fautive. M. B. ne tient pas assez de compte des divergences de la chronique de Théophane et de Michel. Attendons la publication de l'original syriaque; Mgr Rahmani, son dernier possesseur, voulait le publier; malheureusement il est mort avant d'achever son travail. M. B. croit que Théophane a varié dans la façon de calculer le rapport de l'année du monde à l'année du Christ, et que là est la source de l'erreur. Par malheur, l'indication des années de l'incarnation, dans le texte de Théophane, n'est pas conforme au système de M. B. Nous nous réservons de le discuter en détail. Que son auteur nous pardonne de ne pas nous ranger à son opinion »). — J. PARGOIRE. Une loi monastique de saint Platon (au témoignage de saint Théodore Studite, les pères de la vie religieuse ne voulaient pas de femelles parmi les animaux domestiques de leur monastère; cette pratique tombée en oubli fut érigée à l'état de loi par saint Platon, higoumène de Saccudion, qui chassa pareillement du cloître les serviteurs séculiers. De Saccudion, la loi de saint Platon passa à saint Jean-Baptiste de Stude, et de là aux monastères de l'Athos). — PAPAGEORGIOU. Inscriptions byzantines. — Th. PREGER. Inscriptions de Sicile en bas-grec. — PAPADOPOULOS-KERAMEUS. Manuels de musique ecclésiastique byzantine. — J. THIBAUT. Étude de musique byzantine. Le chant ekphonétique (la notation du chant ekphonétique des Byzantins a été la base et le fondement de toutes les autres notations neumatiques dont se servirent les différentes confessions chrétiennes et entre autres les catholiques occidentaux pour exprimer la mélodie de leurs poésies religieuses et de leurs prières liturgiques). = Comptes-rendus : Th. Büttner-Wobst. Joannis Zonarae Epitomae historiarum libri xiii-xviii (l'établissement du texte est insuffisant, l'annotation est copieuse jusqu'à l'excès. Ce volume est le cinquantième de l'édition de Bonn. Il faut espérer que cette édition ne sera pas continuée plus

loin). — *Ferrini et Mercati*. Basilicorum libri LX; vol. VII (cet article est une étude paléographique très détaillée sur le texte de la loi des Rhodiens, avec la traduction de Venturi). — *W. Nissen*. Die Regelung des Klosterwesens im Romæerreiche bis zu Ende des IX Jahrh. (bon). — *A. Ferradou*. Des biens des monastères à Byzance (travail intelligent et consciencieux, mais très insuffisamment informé). — *E. Marin*. Les moines de Constantinople depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius, 330-898 (travail consciencieux, mais trop peu original et observé par un côté strictement théologique). — *R. von Töply*. Studien zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter (détails intéressants sur l'anatomie chez les Byzantins). — *J. Pagel*. Einführung in die Geschichte der Medicin (beaucoup de faits; mais combien en reste-t-il à glaner encore dans les manuscrits!). = Notes et mélanges bibliographiques.

40. — Historisches Jahrbuch. Bd. XIX, Heft 4, 1898. — J. ERNST. Où et quand a été composé le *Liber de Rebaptismo*? 2^e article (il a été composé, selon toute vraisemblance, dans l'Afrique septentrionale et, plus précisément, en Maurétanie). — *W. Schmitz*. La charité privée au moyen âge, surtout dans les pays scandinaves. — *F. Schróeder*. La guerre de succession de Clèves; suite (beaucoup de faits et quelques documents sur la question religieuse dans les pays du Rhin moyen en 1614 et 1615). — *H. Grauert*. Le décret sur l'élection des papes et l'interdiction de la simonie par Nicolas II (réponse au P. Michael, qui avait répondu par la négative à la question si le pape Nicolas II avait déclaré nulle toute élection pontificale obtenue par des moyens simoniaques). — *F.-X. de Funk*. La date de l'entrevue de Chinon (combat l'opinion de Prutz, qui veut corriger la date donnée par la bulle *Faciens misericordiam* de 1308). — *Fr. Lauchert*. Matériaux pour servir à l'histoire de la prophétie impériale au moyen âge (1^o la prophétie attribuée à Joh. Wünschelburg, professeur de théologie et prédicateur à Amberg, 1439; texte allemand emprunté en partie à une « *Prophetia s. Thomae Cantuariensis [archi]episcopi*. » 2^o La vision de sainte Hildegarde ou de l'empereur Sigismond, attribuée à Henri de Langenstein ou Henricus de Hassia, célèbre théologien mort à Vienne en 1397, etc.). — *Linsenmayer*. Les sermons du franciscain Johannes Pauli. = Bibliographie : *Rauscher et Wolfgruber*. Augustinus (fort intéressant). — *L.-M. Hartmann*. Geschichte Italiens im Mittelalter; I : das italienische Königreich (excellent).

41. — Archiv für Religionswissenschaft. Bd. I, 1898, Heft 3. — Ernest SIECKE. Le dieu Rudra dans le Rig-Veda; fin (traduction de quatre hymnes sur ce dieu). — Martin HARTMANN. La vie religieuse dans le désert libyque (étude le culte de Snoussi chez les Bédouins). = Heft 4. G. POLÍVKA. Additions à la légende de Polyphème (fait connaître les versions slaves de la légende). — TIELE. La question de l'âge de l'Avesta (traduction du mémoire en hollandais qui a paru dans les comptes-rendus de l'Académie d'Amsterdam en 1895).

42. — Der Katholik. Jahrg. LXXVIII, 1898, Heft 2-4. — A. BELLESHEIM. Le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, 1802-1865 (esquisse de la vie de ce prélat d'après l'ouvrage de W. Ward). = Heft 3-6. Jos. NIRSCHL. Denys l'Aréopagite (expose en détail les controverses soulevées de nos jours par ce personnage). = Heft 4. Andr. BRUELL. Savonarole (reconnait, avec Pastor, l'indignité du pape Alexandre VI, mais condamne la révolte de Savonarole contre le chef de l'Église. Les efforts tentés récemment pour justifier sa conduite ont entièrement échoué. Les catholiques ne peuvent ni se réjouir ni se glorifier de Savonarole, qui reste « une grandeur déchue dans l'histoire de l'Église »). = Heft 5-6. H. KUEHN. Rapport détaillé sur le congrès international des savants catholiques tenu à Fribourg en Suisse. = Heft 6. Augustin RÖSLER. Un nouveau critique de l'histoire des papes de Pastor (Walther Goetz dans la *Historische Vierteljahrschrift*, Heft 1; le point de vue spécifique d'une historiographie chrétienne est indiqué par la formule : l'Église contre l'individualisme, l'autorité contre le subjectivisme). = Heft 11. J. NICKEL. Zorobabel, son élévation et sa chute (critique le mémoire de Sellin paru en 1898 à Leipzig). = Heft 12. E. GÖERICK. L'introduction du protestantisme à Hildesheim (d'après la chronique de Johann Oldecop et des sources secondaires).

43. — Theologische Studien und Kritiken. Jahrg. LXXI, 1898, Heft 1. — Willibald BEISCHLAG. Les recherches de Harnack sur la question des évangiles (regrette que l'esprit de critique, dont Harnack avait d'abord triomphé, se soit fait sentir de nouveau dans sa *Chronologie d. altchristlichen Literatur*). — W. DIEHL. L'interprétation du Décalogue par Calvin dans la première édition de son *Institutio* et par Luther dans son catéchisme (montre que Calvin procède de Luther. Le rapport des deux réformateurs à l'égard l'un de l'autre est un problème qui demande à être étudié de très près). — Fr. LOORS. En quelle langue a été écrite à l'origine la *Confessio orthodoxa* de 1642? (ce n'est pas en russe, ou mieux en slavon, comme le croit Kimmel, mais en latin). — Carl CLEMEN. La composition du livre d'Enoch, de l'apocalypse de Baruch et du quatrième livre d'Esdras (études sur les trois apocalypses juives selon la méthode de Gunkel dans son livre : *Schöpfung und Chaos*, 1895). — FÖRSTER. De l'importance des sermons de saint Augustin pour l'histoire du dogme. — Ph. MEYER. Les débuts de la littérature populaire ecclésiastique chez les Grecs après la chute de l'empire byzantin. = Heft 3. J.-P. BANG. Études sur Clemens Romanus (76 pages; la première lettre de Clemens aux Corinthiens). = Heft 4. J. EHNI. Origine et développement de la religion. — Paul KLEINERT. Nicolas Drabik (c'était un visionnaire de Moravie, collègue d'Amos Comenius. Caractère de ses prophéties. Important pour l'histoire religieuse de la guerre de Trente ans).

44. — Zeitschrift für katholisches Kirchenrecht. Bd. LXXVIII, 1898, Heft 1. — Stephen SCHIEWITZ. Préhistoire du monachisme ou

l'ascétisme des trois premiers siècles du christianisme; suite dans Heft 2-3 et dans LXXIX, 1. — A. WIDDER. Le droit d'asile ecclésiastique et séculier et l'extradition de criminels fugitifs (avec un bref résumé sur l'histoire du droit d'asile). — A. ARNDT. Les Decreta synodi provincialis Ruthenae Leopoli anno 1891 habitae (texte de ce document important pour l'organisation de l'Eglise ruthène). — A. STIEGLER. Les dispenses et leur histoire, de Gratien à Rufin; suite. — J.-E. WEIS. Le fondement historique du Callixte pseudo-isidorien « ad omnes Galliarum urbium episcopos » (dans sa forme actuelle, ce document est un faux; mais il contient des éléments historiques aujourd'hui perdus. On y entend encore l'écho des plaintes de l'antipape Hippolyte contre Callixte. Cela devient évident par la comparaison du texte pseudo-isidorien avec les Philosophumena d'Hippolyte, édit. Cruice, IX, 11). = Heft 2-4. De l'influence exercée par les états protestants sur les élections épiscopales, surtout en Hanovre, en Prusse et dans les états de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. = Heft 4. Fr. FALK. Statistique et histoire du ci-devant archevêché de Mayence. = Bd. LXXIX, 1899, Heft 1. L. WAHRMUND. Les « Consuetudines curiae romanae » (publie un texte, tiré du ms. du Vatican, lat. 2661, qui contient des notes sur les usages judiciaires de la cour de Rome en 1245 ou 1246). — NUERNBERGER. Le synode romain de l'an 743 (introduction à l'édition du texte latin qui a paru à Mayence en 1898. Le synode est intéressant à cause des rapports du Saint-Siège avec l'Allemagne et de la situation ecclésiastique dans le royaume lombard).

45. — *Zeitschrift für Kirchengeschichte*. Bd. XIX, Heft 3. — Joh. DRÄSEKE. Georgios Gemistos Plethon (étudie exclusivement la part que cet humaniste a prise dans les questions théologiques de son temps. Il aurait bien voulu ramener son pays au paganisme philosophique de la Grèce ancienne sans oser le déclarer très ouvertement). — O. SEITZ. L'opinion d'Urbanus Rhegius dans la controverse relative à la sainte Cène. — P. TSCHACKERT. Une contribution nouvelle à la biographie du réformateur M. Antonius Corvus. — Ed. LEMPP. David d'Augsbourg; extraits de ses œuvres publiés pour la première fois d'après un ms. de Munich, lat. 15312 (ces écrits se rapportent exclusivement à la discipline du clergé régulier). — H. FREYTAG. Une lettre de recommandation de Philippe Mélanchthon pour Josias Menius de Stolp, de Wittenberg, le 13 oct. 1550. — P. TSCHACKERT. Mélanges sur les Jésuites. — G. BÖCKER. Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire ecclésiastique.

46. — *Mittheilungen des k. deutschen archäologischen Instituts*. Römische Abtheilung. Bd. XIII, 1898, fasc. 1. — A. MAU. Fouilles de Pompéi (il s'agit de l'ilôt VI, 15, qui est entièrement fouillé jusqu'au mur de la ville). — J. SIX. Études iconographiques (parle d'un portrait présumé de Séleucus Nicator, conservé dans la collection Erbachscheu, et cherche à retrouver le dernier roi de Macé-

doine, Persée, dans un portrait du musée de Naples). = Fasc. 2. M. ROSTOWZEW. Le « Patrimonium » et la « Ratio thesaurorum » (administration financière de la maison impériale à Rome). — H. DEGERING. Colonnes indicatrices militaires à Pompéi (étude quatre inscriptions osques dont Nissen a montré le caractère militaire; il y en ajoute une cinquième trouvée par lui). — E. PETERSEN. Fouilles et études (étude les recherches d'Orsi sur l'histoire primitive de la Sicile). = Fasc. 3. N. PERSIRHETTI. A la recherche de la via Caecilia (rapport sur une excursion exécutée en 1896). — A. SCHULTEN. Le livre des colons d'un domaine impérial en Asie (les découvertes de Ramsay; l'inscription de Phrygie publiée par Anderson dans le *Journal of hellenic studies*, XVII, 418; cette dernière apporte une nouvelle preuve de la détresse à laquelle étaient réduits les colons des domaines au Bas-Empire). — G. STUHLFAUTH. Remarques sur un voyage entrepris à Malte et dans le nord de l'Afrique pour étudier les antiquités chrétiennes. = Athenische Abtheilung. Bd. XIII, 1898, Heft 1. Erich ZIEBARTH. Inscriptions d'Athènes (fragment d'un décret du commencement du IV^e siècle conférant le droit de cité à un grand nombre de personnes; c'est sans doute le début du décret d'Archinos cité par Eschine, III, 187. Il met dans un jour nouveau la situation de l'année 403). — A. KOERTE. Les rochers à inscriptions de Phrygie (parle des découvertes de Ramsay, en partie à l'aide de photographies nouvelles). — M. FRÄNKEL. Les inscriptions publiées par Mustochydis dans son livre sur Égine (ouvrage paru en 1831 et devenu très rare). — Rapports sur des fouilles récentes à Éleusis, à Pylos, en Macédoine, à Salonique. = Heft 2-3. — G. WEBER. Les rivières de Laodicée (cherche à identifier les noms anciens et modernes de ces rivières; corrige les hypothèses de Ramsay). — E. ZIEBARTH. Les scholies de Cyriacus d'Ancone (complète les indications fournies par de Rossi). — H. VON PROTT. Enneakrunos, Lenaion et Διονύσιον ἐν λήναις (sur la topographie de l'Athènes primitive).

47. — Philologus. Bd. LVII, 1898, Heft 4. — H. POMTOW. Les bouleutes delphiques (composition et fonctions du sénat à Delphes). — M. ROSTOWZEW. L'administration du patrimoine impérial en Égypte (étudie l'organisation du λόγος τοῦτος, qui constituait les revenus des domaines royaux). — Willy SCHEEL. Comment se sont formés et propagés les noms des peuples germaniques en *ones* (ce suffixe est d'origine grecque; César a appris de Posidonius ce qu'il sait des Germains. Les autres auteurs latins qui donnent des noms de peuples germaniques en *ones* ont eu tous également des sources grecques). = Supplementband VII, Heft 1-2. M. WILLBRANDT. L'importance politique et sociale des familles attiques avant Solon (mémoire de 96 p. sur l'origine des familles au point de vue du droit politique : 1^o le droit de cité et les familles apparentées; 2^o situation économique vers l'an 600; 3^o les familles considérées comme base de l'État. L'auteur cherche à prouver : 1^o qu'avant Dracon toute la plèbe dépendait de la famille et que le lien

familial et le droit de cité étaient identiques; 2° que les propriétaires fonciers seuls composaient les citoyens; 3° que jusqu'à Solon la propriété privée du sol était étroitement liée à la famille).

48. — Rheinisches Museum für Philologie. Bd. LIV, 1899, Heft 1. — E.-F. BISCHOFF. Achat et vente de dignités sacerdotales chez les Grecs (d'après des documents épigraphiques dont aucun n'est antérieur à Alexandre le Grand; cette pratique resta d'ailleurs exclusivement confinée en Asie). — F. BLASS. Lettres fausses (réponse aux critiques de Wilamowitz dans *Hermes*, t. XXXIII). — R. HELM. L'évêque Fulgentius et le mythographe (rien n'empêche d'identifier ces deux personnes). — H. CHRISTIANSEN. Le pseudo-Callisthène (conjectures sur quelques passages). — Fr. RUEHL. Les papyrus d'Oxyrhynchos (parle d'une lettre relative à la destruction de Thèbes par Alexandre et qui n'est probablement pas authentique).

49. — Zeitschrift für Culturgeschichte. Bd. V, 1898, Heft 6. — Karl LAMPRECHT. L'étude de l'histoire d'Allemagne et ses diverses périodes (article composé en oct.-nov. 1897, par conséquent avant le mémoire lu par Lamprecht au congrès des historiens de Nuremberg); fin dans Bd. VI, Heft 1-2. — Heinrich PECHTL. Joseph II et les fonctionnaires de son temps; suite dans Heft 5. — G. STEINHAUSEN. Plan d'une publication générale des textes relatifs à l'histoire de la civilisation. = Bd. VI, Heft 1-2. Ed. ORTO. Alchimistes et faiseurs d'or à la cour des princes allemands (publie des extraits du *Thesaurus Picturatum* conservé à la bibliothèque de la cour à Darmstadt). — C.-A.-H. BURKHARDT. La colonie française pour le commerce et l'industrie à Weimar, années 1716 et suivantes (histoire d'une colonie de réfugiés dont les opérations échouèrent). = *Ergänzungsheft* 2. A. RICHEL. Deux procès de sorcellerie au XVI^e siècle. — M.-V. STOJENTIN. Documents relatifs à des procès de sorcellerie dans l'ancien duché de Poméranie. — W. RULAND. Procès de sorcellerie en Styrie.

50. — Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft. Jahrg. LIV, 1898, Heft 4. — Georg GRUPP. Les débuts du capitalisme (combat l'opinion de Martin que le capitalisme commence avec l'invention du moulin à foulon et du rouet au XIII^e siècle). — A. SCHEFFLE. La sociologie (critique détaillée de deux ouvrages : 1° de G. Ratzenhofer, *Die sociologische Erkenntniss. Positive Philosophie des sozialen Lebens*. Leipzig, 1898; 2° de Paul Barth, *Die Philosophie der Geschichte als Sociologie*. Leipzig, 1897). = Jahrg. LV, 1899, Heft 1. Richard DE SCHUBERT-SOLDERN. L'individu et la communauté. — Lois et règlements qui ont été décrétés en 1898, avec des additions pour les années précédentes.

51. — Deutsche Revue. Jahrg. XXIII, 1898, Bd. I. — H. von POSCHINGER. Le prince Bismarck et son état-major diplomatique (1° le Dr Busch, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères; 2° le baron de Werther, ambassadeur de Prusse à Munich; 3° le comte Paul

Hatzfeld). — **FR. FUNCK-BRENTANO.** La vérité sur la Bastille; suite au Bd. II. — **Cesare LOMBROSO.** L'épilepsie de Napoléon I^{er} (nouvel argument pour sa théorie que l'épilepsie est une des conditions fondamentales du génie). — **Wilhelm VON VRAGASSY.** Entretien avec un général de la Révolution hongroise, 1848-1849 (concernant Gœrgey). — Bd. II. **VON CONRADY.** Mes souvenirs; ma correspondance avec le général Steinmetz (tendance à l'apologie). — **Karl BOETRICHER.** Les fêtes dans la vie des Hellènes. — **Sir Richard TEMPLE.** Gladstone; sa conduite au Parlement en 1886-1894 (souvenirs par un adversaire politique et un admirateur de l'homme).

52. — K. Sächsishe Gesellschaft der Wissenschaften. Abhandlungen der philologisch-historischen Classe. Bd. XVIII, 1898, n° 3. — **Victor HAUZSCH.** Sébastien Münster (étude détaillée, et où presque toutes les sources sont épuisées, sur la vie et les œuvres du célèbre géographe, 1489-1552; important pour l'histoire de la cosmographie et de la Renaissance en Allemagne. Liste des ouvrages composés par S. Münster).

53. — K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Classe. Abhandlungen. Bd. II, 1898, n° 6. — **W. MEYER.** La séparation du patriarcat d'Aquilée (expose la lutte des deux patriarcats : le continental en Frioul et le maritime qui, en 568, fut transporté dans l'île de Grado, dans les lagunes entre Aquilée et Trieste, puis en 1451 à Venise. Le patriarcat continental a été soutenu par l'empereur, l'autre par les Vénitiens. Histoire de la séparation, distinguée soigneusement des légendes et des théories qui sont venues s'y greffer plus tard. L'auteur montre comment, des deux côtés, le développement des théories juridiques a suivi celui de la puissance politique). — N° 7. **Ad. SCHULTEN.** La distribution du sol cultivable chez les Romains et ses traces (en fait, il y a encore aujourd'hui des traces manifestes de la centuriation romaine dans la plaine du Pô, l'ager Campanus, même dans le territoire de Carthage, malgré tant de changements opérés depuis l'antiquité. Recherches faites sur la carte au cent millième de la Haute-Italie dressée par l'Istituto geografico militare. Parle de la centuriation qui fut exécutée dans la plaine du Pô, à Florence, Capoue et Carthage. Avec 7 cartes).

54. — Beiträge zur Geschichte des Niederrheins. Bd. XIII, 1898. — **G. MARSEILLE.** Études sur la politique ecclésiastique du comte palatin de Neubourg, Wolfgang-Wilhelm (111 p.; ce travail, qui est une dissertation de Marbourg, a paru aussi en volume. 1° Le second mariage du comte palatin, catholique converti, avec Catherine-Charlotte de Deux-Ponts. La comtesse, qui était de la religion réformée, résista jusqu'à la fin aux tentatives de conversion faites par son mari. Le mariage fut cependant très heureux, ce que prouvent de nombreux passages de leur correspondance. 2° Politique ecclésiastique du comte palatin; ses efforts de réaction ecclésiastique contre les Réformés dans

son pays; obstacles que la contre-Réforme trouva dans les Pays-Bas). — Otto-R. REDLICH. Protection du commerce et du trafic dans la région du Rhin inférieur contre des troupes de mercenaires sans chefs à la fin du x^v^e siècle et au commencement du xvi^e (expose les mesures prises dans les territoires de l'électorat de Cologne, de Juliers-Berg et de Clèves-Mark pour lutter contre le fléau des lansquenets qui avaient été licenciés). — Émile PAULS. La magie et la sorcellerie dans la région du Rhin inférieur (110 p.; 1^o dès les plus anciens temps jusqu'à la victoire du christianisme; 2^o de 300 à 1200; 3^o de 1200 jusqu'à l'apparition du Marteau des sorcières; 4^o jusqu'au temps présent. Procès de sorcellerie de 1490 à 1738). — R. SCHOLTEN. Documents inédits sur les seigneurs de Mœrmter et la maison de Rœn à Obermœrmter. — P. de Loë. Les possessions du monastère dominicain à Wesel.

55. — Mittheilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins. Bd. VII, 1898. — R. FRITZSCHE. L'introduction de Fr.-G. Welcker à ses mémoires sur l'histoire d'Allemagne; nouvelle édition avec des notes (réimpression de cet écrit du célèbre philologue, qui le publia en 1815. L'introduction traite de la situation occupée par Welcker dans l'historiographie et du développement du sentiment historique en tant que synthèse du nationalisme et du romantisme). — Jul.-R. DIETERICH. Les migrations des Germains occidentaux à l'époque primitive (d'après les travaux de Cosinna et de Meitzen). — Heinrich WERNER. Sur l'histoire des ligues urbaines en Vettéravie au xiii^e et au xiv^e s. (étude dix chartes de fédération). — Karl EBEL. Les chartes des archives municipales d'Asfeld (elles sont du x^v^e s. Inventaire). — Id. Documents inédits tirés des archives municipales de Giessen. — Aug. HELDMANN. Le droit de patronat du monastère d'Arnsburg sur les églises de Bretzenheim et de Winzenheim (documents). — J.-R. DIETERICH. La chronique rimée de Hesse (les manuscrits, l'auteur, les sources. C'est peut-être J. Ratz qui a terminé la chronique peu après 1583). — Émile HEUSER. Le journal de Fr.-Th. Chastel sur les événements militaires qui eurent lieu à Giessen et dans les environs, du 6 juillet au 18 septembre 1796; fin.

56. — Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen. Jahrg. 1898. — G. WEBER. Relations de l'aumonier militaire de Lunebourg, G. Brekkemeyer, sur les campagnes de 1674-1679. — Fr. THIMME. Documents nouveaux relatifs à l'histoire de la police secrète du royaume de Westphalie (complément à son livre *Innere Zustände des Kurfürstenthums Hannover unter der französisch-westfälischen Herrschaft*; à l'aide de documents conservés aux archives de l'État à Hanovre, l'auteur cherche à porter un jugement objectif sur le gouvernement westphalien). — GEISENHOF. Corviniana (étude sur le réformateur Antonius Corvinus, de la Basse-Saxe, 1501-1553). — Ed. BODEMANN. Publications relatives à l'histoire de la Basse-Saxe en 1897-1898.

57. — Zeitschrift für Hessische Geschichte und Landeskunde.

Bd. XXXIII, 1898. — MORITZ DE RAUCH. Politique de Hesse-Cassel pendant la guerre de la succession d'Autriche jusqu'à la paix de Dresde (mémoire de 138 pages où l'auteur a mis largement à profit les documents d'archives et les livres imprimés). — ED. WINTZER. Histoire de la colonie française de Frauenberg, près de Marbourg (histoire des familles vaudaises de Gautier, Brunet et Guigues, qui vinrent s'établir à Frauenberg sur l'invitation du landgrave Charles en 1685. Tableau généalogique de la famille Brunet). — RIBBECK. Le landgrave Guillaume IV à la recherche d'une femme (intéressant pour l'histoire des mœurs des princes allemands dans la seconde moitié du xvi^e s.). — OTTO GERLAND. Hans Christoph Fuchs le Vieux à Wallenburg et à Arnschwang, chevalier humaniste du xvi^e siècle (intéressante biographie de l'auteur, presque inconnu jusqu'ici, du poème « der Mücken Krieg »). — RIBBECK. Le landgrave de Hesse Guillaume IV et le soulèvement des Pays-Bas jusqu'à la mort de Guillaume d'Orange (ramène à sa juste valeur le reproche de duplicité que des historiens récents ont fait à Guillaume IV, mais reconnaît qu'il n'a pas efficacement soutenu Guillaume d'Orange et qu'il a souvent méconnu sa politique). — E. VON DER ROPP. Lettres d'un étudiant de Marbourg des années 1606-1611. — AUG. HELDMANN. Le monastère de Saint-Georgenberg et la maison des Augustines à Frauenberg.

58. — Carinthia. Mittheilungen des Geschichtsvereins für Kärnten. Jahrgang LXXXVII, 1897. Nos 1-2. — HANN. Les « Monumenta historica ducatus Carinthiae; » leur importance pour l'histoire politique et juridique. — F. KHULL. Le mouvement religieux en Carinthie pendant la contre-Réforme (contient la très intéressante confession d'un paysan protestant de l'année 1607, tirée des archives du comte Wurmbrand). — No 4. HAUSER. Les voies romaines en Carinthie; suite et fin. — Jahrgang LXXXVIII, 1898. Nos 2-3. A. GRILLITSCH. La Pragmatique sanction en Carinthie (d'après des pièces d'archives).

59. — Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Bd. XII, 1898, Heft 1. — W. BANG. Explication des inscriptions Kôkturques. — BR. MEISSNER. Les fêtes des funérailles chez les Babyloniens. — Heft 2. ED. MAHLER. Études de chronologie égyptienne. — Heft 3. J. MARQUARDT. Gloses historiques sur les inscriptions en vieux turc (1^o origine de l'écriture de ces inscriptions. 2^o Le manichéisme de Toguzguz. 3^o Dates de l'histoire des Turcs occidentaux. 4^o L'origine des Chazares). — R. VON STACKLBERG. Remarques sur l'histoire légendaire de la Perse. — C. DE HARLESS. Miscellanées chinoises (1^o La préface impériale du Manju gisun-i baleku bithe, ou Dictionnaire mandchou; texte et traduction française. 2^o Quelques traits d'horoscopie chinoise). — BR. MEISSNER. Un bas-relief assyrien (au British Museum; il paraît représenter les jardins suspendus de Sémiramis).

60. — Archæologia. Tome LI, nouv. série, t. I, 1888. — Chr. WORDSWORTH. Un calendrier à l'usage de la liturgie de Lincoln. Le « *kalendarium e Consuetudinario monasterii de Burgo Sancti Petri* » (ce dernier a été composé entre 1361 et 1390). — Saint-John HOPE. Inventaire de l'église paroissiale de Notre-Dame à Scarborough, 1434. Inventaire des Carmes de Newcastle-upon-Tyne, 1358. — Church. Savari, évêque de Bath et Glastonbury, 1192-1205. — William PAGE. Remarques sur les palatinats et les droits régaliens du Northumberland (surtout depuis la conquête jusqu'à Édouard III, avec un tableau généalogique de la famille de Bamborough). — W. J. HARDY. La culture du tabac en Angleterre au XVII^e s. — Church. Jocelin, évêque de Bath, 1206-1242. — George PAYNE. Inventaire archéologique du Kent (avec une belle carte indiquant les endroits où ont été découvertes des antiquités pré-romaines, romaines et anglo-saxonnes). — Henry MIDDLETON. Rome antique; notes manuscrites de Pirro Ligorio, de 1550 à 1750. = Tome LII, nouv. série, t. II, 1890. William GREENWELL. Récents trouvailles archéologiques faites dans les comtés d'York, de Wilts, de Berks, etc. — Church. Roger de Salisbury, premier évêque de Bath et Wells, 1244-1247. — John MORRIS, S. J. Le calendrier et le rite usités par les catholiques depuis l'époque d'Élisabeth. — Harold A. DILLON. Une liste manuscrite des officiers des « Bandes et auxiliaires de Londres » en 1643 (avec le dessin de leurs étendards). — Sparrow SIMPSON. Sur un manuscrit récemment découvert contenant des statuts rédigés par le doyen Colet pour le gouvernement des prêtres de chanterie et autres de la cathédrale de Saint-Paul. — Wickham LEGG. Inventaire de la sacristie de l'abbaye de Westminster (publie le texte du « *Registrum vestibuli in thesauria (sic) perpetuo conservandum*, » dressé en 1388, et deux actes de donation de vêtements sacrés par Richard II). — John EVANS. Fouilles d'un tumulus à Youngbury près Ware, Herts. — Id. Un cimetière à urnes de la basse époque celtique à Aylesford, Kent; comparaison avec les objets de poterie et de bronze de forme gauloise, illyro-italique et romaine qu'on y a trouvés également. — BUDGE. Le papyrus hiératique de Nesi-Amsu, scribe du temple d'Ammon-Râ à Thèbes, vers l'an 305 av. J.-C. — George FOX. Notes sur une découverte récente d'une partie du mur romain de Londres. — J. Charles COX. Dons faits par Th. Heywood, doyen, à la cathédrale de Lichfield, 1457-1492. — Henry MIDDLETON. Une villa romaine à Spoonley Wood, Gloucester; et des maisons brito-romaines en général. — George FOX et Saint-John HOPE. Fouilles sur l'emplacement de la ville romaine de Silchester, Hants (ce travail a été continué dans les vol. suivants; chacun de ces mémoires est accompagné de plans et de dessins nombreux; à noter au t. III un plan général de la cité romaine appelée « *Calleva Attrebatum* »). = Tome LIII, nouv. série, t. III, 1892-1893. Chr. WORDSWORTH. Inventaire de l'argenterie, des habits, etc., appartenant à la cathédrale N.-D. de Lincoln. — Lord SAVILE. Fouilles récentes à Lanuvium. — Sparrow SIMPSON. Brouillon d'une

lettre adressée par Charles I^{er} à la reine, sa femme, le 3 déc. 1644; et d'un vœu fait par lui le 13 avril 1646. — H. S. MILMAN. Reliques disparues de saint Thomas de Cantorbéry (retrace l'histoire de la couronne, du squelette et du crâne de saint Thomas, jusqu'au xvi^e s.). — Georges E. FOX. Découvertes récentes de ruines romaines à Lincoln. — JOHN EVANS. Inventaire archéologique du comté de Hertford (avec une belle carte). — Harold A. DILLON. Calais et la frontière du territoire anglais (voir *Rev. hist.*, LVII, 155). — Swainson COWPER. Établissements, cimetières et terrassements à Furness. — T. Mackenny HUGHES. Sur le retranchement d'Offa. — R. S. FERGUSON et H. SW. COWPER. Inventaire archéologique de Cumberland et de Westmoreland (avec une carte et le tracé du rempart d'Hadrien). = Tome LIV, nouv. série, t. IV, 1895. C. M. CHURCH. Histoire du chapitre de Wells, de 1242 à 1333. — W. GREENWELL. Antiquités de l'âge de bronze trouvées dans la grotte de Heathery Burn, comté de Durham. — Alicia M. TYSSEN AMHERST. Un traité du xv^e s. sur le jardinage. — E. M. THOMPSON. Revision des statuts de l'ordre de la Jarretière, par Édouard VI. — Edwin FRESHFIELD. Marques et signatures de notaires, employées par les membres de la « *Scrivener's Company*, » Londres. — Edm. OLDFIELD. Le mausolée d'Halicarnasse; restauration (mémoire très détaillé; la seconde partie, sur l'arrangement et la signification probable des principales figures, se trouve au tome LV, 2^e partie). — Ch. H. READ. Fouilles dans un cimetière des Saxons du sud à High Devon. — E. M. THOMPSON. Un acte de vente d'esclave en latin, 24 mai 166 (avec un fac-similé de l'original sur papyrus). — E. J. DEWICK. Psautier ayant appartenu à Saint Edmunds abbey (avec deux planches en photographie). — Id. Le pontificat d'un évêque de Metz au xv^e s. (avec 9 belles planches). = Tome LV, 1895-1897. Arthur F. LEACH. Un différend entre le chapitre de Beverley et l'archevêque d'York au xiv^e s. (l'archevêque était, comme tel, considéré comme le fondateur et le patron du chapitre. Il prétendait en particulier exercer son droit de visite. Résistance des chanoines. L'affaire prit de telles proportions que l'archevêque dut s'enfuir du royaume en 1388). — MUNRO, ANDERSON, MILNE et HAVERFIELD. La ville romaine de Doclea en Montenegro (77 fragments d'inscriptions). — R. W. TWIGGE. Notes sur la cathédrale de Sainte-Cécile à Albi. — T. Mackenny HUGHES. Sur les plus importantes races de gros bétail dont on a constaté l'existence dans les Iles-Britanniques à diverses époques; leurs rapports avec les découvertes historiques et archéologiques. — James GAIRDNER. La bataille de Bosworth (avec un plan). — T. Mackenny HUGHES. De quelques tablettes de cire trouvées à Cambridge (histoire de ces tablettes dans l'antiquité et au moyen âge, avec une copieuse bibliographie). — W. Sparrow SIMPSON. Visites de certaines églises de la cité de Londres qui étaient sous le patronage de saint Paul, entre 1138 et 1250. — Talfourd ELY. La maison d'Aulus Vettius récemment découverte à Pompéi. — William GOWLAND. Les dolmens et les tumuli du Japon (avec une carte montrant la distribution de ces monuments).

61. — *The Athenæum*. 1898, 3 décembre. — *Bismarck*. Reflections and reminiscences. — *Oman*. England and the Hundred years' war, 1327-1485 (bon manuel). = 10 décembre. *Roundell Palmer, earl of Selborne*. Memorials. Part II : Personal and political, 1865-1895 (intéressante autobiographie d'un jurisconsulte éminent qui a joué aussi un rôle politique). — *B. Hall*. The Romans on the Riviera and the Rhone (livre bien étudié et bien présenté). — *A. Lang*. The companions of Pickle (nouveau volume sur cet espion de bas étage, qui occupe une trop grande place dans l'histoire du parti jacobite). — *Dr M. Rose*. Historical notes on the '15 and the '45 (publie quelques documents utiles pour l'histoire des deux grands soulèvements jacobites du XVIII^e siècle). — *G. F. Bosworth*. Essex, past and present (assez bonne histoire de comté). — *Pearman*. A history of the manor of Bensington, a manor of ancient demesne (bon). = 17 décembre. *S. Eardley-Wilmot*. Life of vice-admiral Edmund, lord Lyons, with an account of naval operations in the Black Sea of Azoff, 1854-1856 (très intéressant). — *Sir James Ramsay*. The foundation of England, 55-1154 (excellent, sans être très original). — *C. Rae*. Notes from my diary on the Boer campaign of 1894 against the chief Malaboch (intéressant récit de la campagne; mais que dire de la tranquillité d'âme avec laquelle l'auteur raconte les horreurs d'une guerre entreprise uniquement pour punir Malaboch de n'avoir pas payé ses contributions?). — *Sydney Lee*. A life of William Shakespeare (biographie admirablement bien informée). = 24 décembre. *Kenyon*. British Museum papyri; vol. II (lettres privées, rescrits, papiers d'affaires, comptes, etc., transcription littérale et fac-similé). — Transactions of the bibliographical society; t. IV (sur les origines de l'imprimerie). = 31 décembre. *Ed. Gibson, lord Ashbourne*. Pitt; some chapters of his life and times (quelques détails nouveaux sur les premières années de Pitt; de bons chapitres sur les affaires d'Irlande, et c'est à peu près tout. Une bonne biographie de W. Pitt reste toujours à écrire). = 1899, 7 janvier. *S. Baring-Gould*. The lives of saints (énorme fatras en 16 vol., où il y a çà et là quelque chose à prendre). — *Alice Bertha Gomme*. Dictionary of british folk-lore. Part I : the traditional games of England, Scotland and Ireland; vol. II (plein de choses intéressantes et peu connues). = 14 janvier. *Sir George O. Trevelyan*. The american Revolution. Part I, 1766-1776 (intéressant et bien écrit; des hors-d'œuvre, et, çà et là, un peu trop de candeur). — *T. G. Law*. The Archpriest controversy; documents relating to the dissensions of the roman catholic clergy, 1597-1602; vol. II (documents très intéressants concernant les aigres disputes entre les prêtres séculiers et les Jésuites pendant les huit dernières années du règne d'Élisabeth). — *R. Ellis*. Vellei Paterculi libri duo (excellente édition). = 21 janvier. *C. Worcester*. The Philippine islands and their people (très intéressants souvenirs de voyage d'un professeur de zoologie). — *W. L. Clowes*. The royal navy; tome III (insuffisant, l'auteur ayant jugé inutile de chercher à rien ajouter de nouveau à nos connaissances sur ce sujet). — *E. A. Ab-*

bott. Saint Thomas of Canterbury; his death and miracles (des remarques intéressantes; mais l'auteur ignore les éléments de la critique appliquée aux textes du moyen âge). — *Hare.* Shropshire (beaucoup d'utiles remarques, mêlées de nombreuses erreurs). = 28 janvier. L'origine de la « grande assise » (Round : elle fut tenue à Windsor, probablement en 1177).

62. — The english historical Review. 1899, janvier. — A. C. HEADLAM. De la manière d'écrire l'histoire primitive de l'Eglise (comment cette histoire a été étudiée depuis la Renaissance; difficultés particulières de cette étude). — W. H. STEVENSON. Les origines du Wessex (réponse à l'art. de sir Henry Howorth; voir plus haut, p. 216. M. Stevenson défend l'autorité de la chronique anglo-saxonne. Son récit peut n'être pas accepté aveuglément, mais il n'est pas absurde; il n'a pas été fabriqué au x^e s.). — J. R. TANNER. L'administration de la marine de guerre de la Restauration à la Révolution; 3^e partie, 1679-1688. — George EDMUNDSON. La légende suédoise en Guyane (expose et réfute les prétentions légendaires des Suédois sur le district de Barima, ou de ceux qui font actuellement l'objet de la contestation sur les frontières du Venezuela). — A. BALLARD. Les bourgs anglais sous le règne de Jean (analyse 61 chartes d'organisation communale données par le roi Jean et transcrites sur les « Rotuli Chartarum, » détermine les traits qui caractérisent le « burgus, » au commencement du xiii^e s., et montre les différences avec ce que MM. Pollock et Maitland considèrent comme les éléments constitutifs du bourg sur Édouard I^{er}). — ROUND. A quel endroit a débarqué la reine Isabelle en 1326? (à Colenese près de Harwich. Dans les *Annales Paulini*, cette localité est appelée Colvasse). — FIRTH. Compte des sommes d'argent dépensées pour la reconquête et la colonisation de l'Irlande par Cromwell en 1649-1656. — S. R. GARDINER. Blake à Leghorn (corrige un passage des Mémoires de Ludlow). — J. Holland ROSE. Les dépêches du colonel Thomas Graham sur la campagne d'Italie en 1796-97; 1^{re} partie (ces dépêches, venant du camp autrichien, corrigent en plus d'un point les renseignements d'origine française. Cette première partie s'arrête au 27 août 1796; à cette date, Graham est à Trente). = Bibliographie : *Jul. Beloch.* Griechische Geschichte (ouvrage bien écrit, très au courant, mais sans étalage d'érudition; agréable à lire et instructif). — *Oman.* The art of war. The middle ages (remarquable). — *Tout.* The empire and papacy, 918-1273 (bon résumé). — *G. Des Marez.* Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre (art. de F. W. Maitland). — *Ræssler.* Kaiserin Mathilde, Mutter Heinrichs von Anjou, und das Zeitalter der Anarchie in England (important; l'auteur s'efforce de prouver, à l'encontre de Stubbs et de Round, qu'après la conquête normande la couronne anglaise ne fut pas élective). — *Siragusa.* La Historia o Liber de regno Sicilie, e la Epistola ad Petrum, Panormitanae ecclesiae thesaurarium, di Ugo Falcando (bonne édition). — *W. Maitland.* Roman canon Law in the church of England (prouve,

contre les conclusions formulées officiellement par la Commission extra-parlementaire des tribunaux ecclésiastiques, que la loi canonique a été en vigueur en Angleterre durant tout le moyen âge). — *H. Thurston*. The life of saint Hugh of Lincoln (bon). — *Round*. Studies on the Red Book of the Exchequer (L. Poole donne sa pleine approbation aux critiques dirigées par M. Round contre l'édition du *Liber rubeus*). — *H. Hall*. The Red book of the Exchequer (la réplique de M. Hall n'affaiblit pas la portée des critiques de Round). — *H. Plehn*. Der politische Character Mathæus Parisiensis (bon). — *Brown*. The Yorkshire lay subsidy, 1301 (texte instructif bien publié). — *A. F. Leach*. Memorials of Beverley minster : the Chapter act book (intéressant). — *G. Sievers*. Die politischen Beziehungen Kaiser Ludwigs des Baiern zu Frankreich 1314-1337 (bon, mais confus). — *Paget*. Ambroise Paré and his times (très intéressant). — *Gee*. The Elizabethan clergy and the settlement of religion 1558-1564 (important). — *Hume*. The great lord Burghley (intéressant; mais les indications bibliographiques sont presque toujours erronées et le latin estropié). — *Macdowall*. Henry of Guise and other portraits (bon). — *Foxcroft*. The life and letters of sir George Savile, first marquis of Halifax (important pour l'histoire intérieure et diplomatique de l'Angleterre de 1672 à 1690). — *Immich*. Zur Vorgeschichte des Orléans'schen Kriege (ce sont les dépêches adressées par les nonces de Vienne et de Paris au cardinal Cibo, secrétaire d'État d'Innocent XI, 1685-1688; excellent). — *W. J. Hardy*. Calendar of state papers, domestic series, William and Mary, 1689-1691. — *P. Sakmann*. Bernard de Mandeville und die Bienenfabel-Controverse; eine Episode in der Geschichte der englischen Aufklärung (excellent). — *W. O'Connor Morris*. Ireland, 1798-1898 (bon).

63. — Quarterly Review. Vol. CLXXXVIII (juillet-octobre 1898). — Johann Reuchlin (et la controverse sur les livres juifs. Observe, à ce propos, que les Juifs mêmes se convertissent très difficilement au christianisme, et que les sociétés bibliques, qui s'occupent de les ramener au bercail, évaluent le prix de chaque conversion à 1,001 livres sterling). — Shakespeare et Bacon (impossibilité ridicule de la théorie baconienne qui enlève à Shakespeare la paternité de ses œuvres. « Il y a des gens avec qui il est inutile de discuter »). — Les fouilles récentes et la Grèce préhistorique (les tombeaux actuels des rois de Mycènes doivent être des sépulcres rudimentaires, où l'on aura ramené et enfoui leurs cadavres, à la hâte, longtemps après leur mort. Homère a pu avoir connaissance, par tradition, de la civilisation mycénienne). — La France de M. Bodley (approuve les conclusions de l'auteur. Ajoute que les Français se trouveront toujours trop bien dans leur pays pour se résigner à émigrer au loin. Se trompe curieusement en prenant pour un maréchal de France le général Pillet, simple maréchal de camp, auteur d'un livre publié contre l'Angleterre sous la Restauration). — L'évolution de la Charte (la diplomatie en Angleterre. Les vieilles chartes anglaises ont moins subi l'influence étrangère, comme écriture

et comme style, qu'on ne le croit ordinairement). — Les États-Unis et l'Espagne (article exubérant de sympathie pour la cause américaine et mêlé d'aveux significatifs sur les préparatifs et la conduite de la guerre. « Il y a des pessimistes en Angleterre qui prédisent que la Jamaïque et le Canada partageront le sort de Cuba et de Porto-Rico. Leurs craintes sont absurdes; car il existe, après tout, aux États-Unis, un grand nombre de citoyens qui aiment la justice et regarderaient une pareille conduite comme la plus noire ingratitude, la plus odieuse trahison. Or, la trahison et l'ingratitude ne sont pas les vices de notre race »). — La fermentation internationale (nécessité pour l'Angleterre de se créer des alliances. Étudie surtout la situation intérieure de l'Espagne; mais, par une distraction bizarre, s'obstine à placer en 1866, et non en 1868, la chute de la reine Isabelle). — Le Catalogue des livres du British Museum (l'impression a commencé en 1881 et sera terminée en 1900. L'ouvrage comprendra 600 volumes in-4° de 250 colonnes environ. Et, sur les volumes préparés pour recevoir les additions, il restera de la place pour les entrées durant 300 ans calculées d'après le mouvement actuel de la littérature). — La mise en scène d'une pièce grecque. — Rousseau en Angleterre. — Les loyalistes pendant la révolution d'Amérique. — Joseph Arch (et l'émancipation des ouvriers ruraux, 1873-1884. D'après son autobiographie publiée par la comtesse de Warwick). — Les derniers patrons de la littérature (lord Litton et lord Stanhope). — Bismarck, son œuvre et l'avenir de l'Allemagne (très intéressant et très personnel. Étudie le livre du Dr Busch, qui sera lu avec profit par ceux qui connaissent assez les coulisses diplomatiques pour être en état de le rectifier. Ainsi, il n'est pas exact que, sitôt après l'ouverture des hostilités en 1866, Bismarck ait proposé à l'Autriche de s'unir à la Prusse pour déclarer la guerre à la France et conquérir l'Alsace, la proposition avait été faite dès le 22 mai. Les Mémoires de Bernhardi, l'agent de Bismarck en Espagne pour préparer la candidature Hohenzollern, ne pourront être publiés d'ici longtemps; mais, contrairement à l'affirmation du maréchal Serrano, le Chancelier dépensa plus de 1,200,000 francs pour appuyer cette candidature. On ne peut dire que la dépêche d'Ems ait été falsifiée, car la version publiée et condensée reproduit l'essentiel, le roi Guillaume ayant d'ailleurs autorisé toutes les modifications et suppressions jugées nécessaires. Le roi Louis de Bavière reçut une pension pour avoir consenti à proposer le rétablissement de l'empire au profit du roi de Prusse; et cette pension, payée jusqu'à sa mort sur les fonds guelfes, ne fut connue que d'une ou deux personnes, jusqu'à l'arrivée aux affaires du comte Caprivi). — L'Égypte et le Soudan (« l'Angleterre a la possession du terrain, et la possession représente les neuf dixièmes du droit. Aussi fera-t-elle bien de ne pas laisser contester ces neuf dixièmes au nom du dernier dixième, qui prête à de graves et manifestes difficultés »).

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — M. Louis JARRY, un des plus diligents érudits de la région orléanaise, est mort le 27 octobre dernier à l'âge de soixante et un ans. On lui doit entre autres : *l'Histoire de l'abbaye de la Cour-Dieu, ordre de Cîteaux, 1118-1795* (1864), *le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429* (1894), *le Cartulaire de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun*, en collaboration avec M. MERLET (1897), etc.

— La soutenance des thèses de l'École des chartes a eu lieu le 30 janvier et jours suivants. Sauf une seule qui est consacrée à l'archéologie, toutes se rapportent à des sujets historiques. En voici l'indication, telle qu'elle est fournie par le volume des *Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1899* : F. CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène, 1081-1118*; B. FAULQUIER, *le Prieuré de Saint-Martin-des-Champs, XIV^e et XV^e siècles*; G. GAZIER, *le Procès de la Chalotais, 1765-1775*; Paul HILDENFINGER, *la Léproserie de Reims du XII^e au XVII^e siècle*; Ch. DE LASTEYRIE, *l'Abbaye de Saint-Martial de Limoges*; A. LESORT, *Étude sur les chorévêques en Orient et en Occident*; A. LE SOURD, *les États du Vivarais, de leurs origines à la fin du XVI^e s.*; J. MACHET DE LA MARTINIÈRE, *les Guerres anglaises dans l'ouest et le centre de la France, 1403-1417*; B. MERCIER DE LACOMBE, *Orléans au temps des guerres de religion*; Ch. OURSEL, *Étude historique sur la Réforme en Normandie au temps de François I^{er}*; R. POUPARDIN, *Boson et le royaume de Provence (855-933 ?)*; A. RASTOUL, *le Collège des Cholets et la vie du fondateur*; F. ROUGET, *Essai sur le prévôt de l'hôtel du roi et sa juridiction*; Ch. SUSTRAC, *les Célestins de France*; M. THIBAUT, *Étude sur Isa-beau de Bavière, ses origines, sa jeunesse, 1369-1404*. Les thèses de MM. Poupardin et Chalandon ont été très remarquées.

— L'Université de Lyon a mis au concours pour 1900 (prix biennaux « Étienne Falcouz ») les sujets suivants : Faculté de droit, *De la condition internationale de l'Égypte depuis l'occupation anglaise*. Faculté des lettres, *Lyon et la Convention (29 mai-9 octobre 1793)*; *Siège de Lyon*. Pour être admis à concourir, il faut être de nationalité française et avoir moins de trente ans au 1^{er} mai 1900. Les travaux présentés devront parvenir, francs de port, au secrétariat de l'Université (Faculté de médecine) avant le 1^{er} mai 1900, dernier délai. Pour les Facultés de droit et des lettres, les mémoires ne seront regus qu'à l'état de manuscrits entièrement inédits. Chacun des prix est de 1,000 fr.

— Notre collaborateur M. Camille JULLIAN, qui veut bien prendre la peine de rédiger pour la *Revue historique* le Bulletin des publications

relatives à l'histoire romaine, nous demande d'insérer la note suivante, que nous recommandons à l'attention bienveillante de tous nos lecteurs : « Les auteurs ou éditeurs de livres, mémoires ou articles sur les antiquités gauloises ou romaines, sont priés de les adresser, *ne fût-ce qu'à titre de communication*, aux bureaux de la *Revue* ou à M. Julian, professeur à l'Université de Bordeaux. »

— La livraison d'octobre 1898 (t. XIX, n° 4) de la *Revue celtique* contient, outre la table du volume, celle des volumes XIII-XVIII de la collection. Elle a été dressée par P. LE NESTOUR.

— La librairie Maisonneuve a mis en vente le t. II et dernier de l'ouvrage de M. Eugène REVILLOUT sur le *Concile de Nicée*, d'après les textes coptes et les diverses collections canoniques (409 p. Prix : 25 fr.).

— M. Léon MIROT a publié l'*Obituaire de l'église collégiale de Saint-Martin de Clamecy* d'après un ms. malheureusement mutilé du British Museum. Ce document ne présente guère d'intérêt que pour l'histoire locale. La plus ancienne mention est de 1234 et la plus récente de 1546 (Nevers, G. Vallière, v-125 p. Extrait du *Bulletin de la Société nivernoise des lettres, sciences et arts*).

— M. Jean DE JAURGAIN a publié le tome I d'une étude historique et critique sur la *Vasconie*; ce t. I va depuis l'invasion de la Novempopulanie par les Vascons au VI^e siècle jusqu'au milieu du XI^e siècle; une dizaine de dissertations particulières sont renvoyées en appendices (sur le codex généalogique de Meya, la prétendue charte navarraise de 839, la charte d'investiture du comté d'Astarac, la charte de fondation de Sainte-Croix de Bordeaux, les chartes de la Réole et de Saint-Sever, les chartes navarraises de 1014 et 1027, etc.); quinze tableaux généalogiques sont insérés à divers endroits du texte (sur les ducs d'Aquitaine et de Vasconie, la fausse généalogie donnée par la charte d'Alaon, les comtes héréditaires de Bordeaux, les vicomtes de Labourd et de Béarn, les comtes d'Agen, de Bazas et de Bordeaux, etc. Pau, impr. Empérouger, xx-453 p. Prix : 15 fr.).

— Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui le t. I d'une *Histoire de la marine française*, par M. Charles DE LA RONCIÈRE. Il va des origines (marine gallo-romaine) jusqu'au traité de Brétigny. Voici l'énumération des chapitres : marine gallo-romaine; Charlemagne et la civilisation maritime au IX^e siècle; les Normands; les croisades; guerre d'Aragon (1285-1291); guerre de Romanie (1306-1310); croisade manquée (1320-1340); la marine des croisades; la vie à bord au temps des croisades et des pèlerinages du moyen âge; Ponant, conquête de la Normandie et du Poitou, occupation de l'Angleterre; le blocus continental de l'Angleterre sous Philippe le Bel; guerres flamandes; guerre anglaise (1323-1328); guerre de Cent ans, premières campagnes; guerre de la succession de Bretagne; la marine au siège de Calais; Jean II : marine royale et marine des villes. C'est un ouvrage qui fera époque, s'il est continué tel qu'il est commencé (Plon et Nourrit, 532 p. in-8°).

— Les deux derniers volumes de la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire » (A. Picard) sont : 1^o *Une Chronique artésienne, 1295-1304*, nouvelle édition, et *Chronique tournaissienne, 1296-1314*, publiée pour la première fois par Fr. FUNCK-BRENTANO, avec une carte inédite du comté de Flandre au xiii^e siècle (ces deux textes sont en français; ils ont été édités avec beaucoup de soin et munis d'une table excellente); 2^o *les Grands traités du règne de Louis XIV*, publiés par Henri VAST, t. II (traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Ratisbonne, de Turin et de Ryswick, 1668-1697).

— M. E. PRAROND nous a adressé un nouveau morceau de son histoire d'Abbeville : *Abbeville aux temps de Charles VII, des ducs de Bourgogne, maîtres du Ponthieu, de Louis XI* (1426-1483). La date initiale de ce volume (1426) a été adoptée parce que c'est celle où commence la longue série des registres aux délibérations de la ville (Alph. Picard, xi-418 p. in-8^o).

— La librairie Chapelot (librairie militaire, ancienne maison Baudoin) nous adresse : 1^o un fort bon récit de *la Bataille de la Hougue* (29 mai 1692) que M. G. TOUDOUZE a donné dans la *Revue maritime et coloniale*; il est accompagné de deux plans et suivi de plusieurs documents inédits (91 p. in-8^o); 2^o *la Guerre hispano-américaine de 1898*, par le capitaine Ch. BAUDE, avec de nombreux croquis insérés dans le texte (275 p. Prix : 5 fr.); 3^o *l'Armée à travers les âges*, recueil de conférences faites en 1898 à l'école de Saint-Cyr; il comprend les morceaux suivants : le programme du cours, par E. LAVISSE; l'armée romaine sous la République et sous l'Empire, par P. GUIRAUD; le service militaire en vertu de l'obligation féodale et le service militaire soldé, par Ch.-V. LANGLOIS; les armées mercenaires de l'Italie, du xiv^e siècle à 1527, par Émile GEBHART; l'armée sous Louis XIV, par Paul LEHUGEUR; l'armée de la République, 1792-99, par Albert SOREL; l'armée du premier empire, par Albert VANDAL; du devoir militaire, par Émile BOUTROUX (277 p. in-12. Prix : 3 fr.); 4^o *Waterloo*, par Jean-Marie SAINT-JULIEN (description du champ de bataille, avec plusieurs eaux-fortes et une grande carte. L'auteur ne connaît d'autres relations de la bataille elle-même que celle de Thiers et le *Précis de la campagne de 1815*, par une commission d'officiers belges. 20 p. in-4^o).

— La correspondance et les mémoires de M. Le Courtois de Surlaville, lieutenant général des armées du roi, ancien major des troupes de l'île royale, ont été mis en ordre et publiés avec des notes, des tables et une carte par M. Gaston du BOSQU DE BEAUMONT (*les Derniers jours de l'Acadie, 1748-1758*. Lechevalier, 318 p. in-8^o).

— M. Eug. MÜNTZ a fait paraître à la librairie Hachette un volume gr. in-4^o sur *Léonard de Vinci* sur lequel nous reviendrons. C'est un chapitre important de l'histoire de la Renaissance. L'illustration du volume est très remarquable.

— Le t. II des *Archives municipales de Bayonne* contient les délibé-

rations du corps de ville de 1514-1530 (Bayonne, impr. Lamaignère, VII-659 p. in-4°).

— On annonce pour paraître au mois de mai prochain un volume sur *Robert Lindet*, député à l'Assemblée législative et à la Convention, ministre des finances, par A. MONTIER, avocat à Pont-Audemer, qui a pu obtenir de la famille du conventionnel communication de ses papiers et de sa correspondance. Ce volume sera publié par souscription au prix de 10 fr. S'adresser, soit à l'auteur, soit à M. Régis Marchessou, imprimeur au Puy.

— La librairie historique de la Révolution et de l'Empire a mis en vente le premier vol. d'un *Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire*. L'ouvrage a été rédigé, pour l'histoire générale, par le Dr ROBINET, pour la partie descriptive et biographique, par M. Adolphe ROBERT, et pour les matières constitutionnelles et législatives, par M. LE CHAPLAIN. Le tome I contient les mots de A à F.

— Les historiens accueilleront avec joie le premier fascicule de l'*Inventaire sommaire des archives historiques* du ministère de la guerre (Impr. nat., VII-244 p. in-8°); ce premier fascicule contient 1,203 numéros et donne l'analyse de la correspondance des ministres et généraux au XVII^e siècle jusqu'en 1693. L'auteur est M. Félix BRUN. Ce travail est destiné à remplacer avec avantage un ancien inventaire qui a été dressé entre 1822 et 1825, mais qui était fort incomplet.

— La librairie E. Leroux a mis en vente un nouveau volume du *Catalogue général des manuscrits français*, par M. Henri OMONT, c'est le tome II de l'*Ancien Saint-Germain français*, nos 17059-18676, rédigé par MM. OMONT et AUVRAY. Le tome III et dernier de ce fonds est sous presse.

— Nous avons reçu de M. BARCKHAUSEN deux brochures sur Montesquieu. La première se rapporte à la prétendue Histoire de Louis XI que Montesquieu, dit-on, avait écrite et qui fut jetée au feu par mégarde. En réalité, Montesquieu s'était proposé d'écrire une histoire de Louis XIV; sur Louis XI, il n'a jamais fait que de tracer une légère esquisse que donne M. Barckhausen, et qui a pris place dans le tome I des *Pensées et fragments inédits* (*l'Histoire de Louis XI, par Montesquieu*, extrait de la *Revue philomatique de Bordeaux*, 1898, n° 12). La seconde brochure concerne les *Lettres persanes* et les archives de la Brède; c'est l'avant-propos d'une édition de ce célèbre pamphlet qui sortira des presses de l'Imprimerie nationale; M. Barckhausen établit nettement quelle est l'édition princeps des *Lettres*, qu'il est faux que Montesquieu ait fait tirer une édition expurgée pour déterminer le cardinal de Fleury à retirer l'opposition qu'il avait faite à l'élection de l'auteur comme membre de l'Académie française, enfin quelle est la nature des corrections apportées par Montesquieu à son œuvre. Cet avant-propos a été publié dans la *Revue du droit public et de la science politique* (n° 4, juillet-août 1898).

— M. Max BRUCHET, archiviste de la Haute-Savoie, vient de mettre au jour, d'après le ms. 8967 de la Bibliothèque nationale (Annecy, Abry, 1898, 64 p. in-8°), une *Institution accompagnée d'un discours sur le fait du gouvernement et conduite d'un grand Etat et d'une grande armée*, que Jacques de Savoie, duc de Nemours, « se voyant goutteux, vieil, estropié et maladif, » rédigea pour l'éducation de ses deux fils, en son château de Moncalieri, en 1582. L'éditeur a fait précéder ce texte d'une intéressante étude biographique, copieusement documentée, sur ce personnage remuant et ambitieux, brave soldat et bon capitaine, mais un des seigneurs les plus débauchés de la cour corrompue des Valois et par suite fort vanté par Brantôme comme « très beau prince, de très bonne grâce et s'habillant des mieux, » encore que le portrait dont M. Bruchet accompagne sa notice ne corresponde pas précisément à cet éloge enthousiaste. Les théories professées par le duc sur l'art de prendre les femmes, « moitié par force et moitié en jouant, » ne cadrent guère non plus, d'après nos idées modernes, avec l'esprit chevaleresque dont M^{me} de Lafayette, dans sa *Princesse de Clèves*, le déclarait le plus brillant représentant. Fatigué de bonne heure par ses exploits amoureux, « mis au gaiac et à la salsepareille, » comme il le confesse lui-même dans une de ses lettres, Jacques de Savoie devint à la fois goutteux et dévot, et « tant plus son mal alloit croissant, » à ce que raconte son confesseur, « tant plus s'augmentoît en lui patience et dévotion. » C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il rédigea l'*Instruction* que M. Bruchet a fort bien fait de publier, ne fût-ce qu'à cause des chapitres relatifs à l'art de la guerre, qui sont curieux comme théorie de la stratégie contemporaine. Quant aux leçons de politique et de morale, elles paraîtront moins convaincantes, sorties de la bouche de ce diable devenu ermite; aussi ses fils n'en ont-ils guère profité. L'ainé, Charles-Emmanuel, ne recula pas, il est vrai, devant l'idée de « conduire un grand Etat, » puisque, ligueur fanatique, il rêva le trône de France après la mort du cardinal de Bourbon. Mais il se montra si maladroit et si tyrannique dans son gouvernement de Lyon que ses administrés se révoltèrent et que Mayenne, son frère utérin pourtant, s'empressa d'en débarrasser le parti. Il mourut disgracié, furieux, presque oublié bientôt après. Quant au second fils, Henri, qui figura, lui aussi, parmi les ligueurs, mais par convenance plutôt que par conviction, il s'empressa de faire sa paix avec Henri IV dès qu'il le pressentit le plus fort, et borna depuis lors ses ambitions à diriger les fêtes de la cour et à collectionner des œuvres d'art.

— C'est un très intéressant tableau d'un coin de la terre normande à la fin du xvi^e siècle que M. Amédée HELLOT nous montre dans son *Fécamp au temps de la Ligue* (Yvetot, Bretteville, 1897, 121 p. in-8°). Il l'a retracé principalement d'après les registres capitulaires de la célèbre abbaye et d'après d'autres documents empruntés aux archives de la Seine-Inférieure. Ce n'est pas seulement l'histoire locale des guerres civiles de 1589 à 1594 qu'on y trouve; nous signalerons, à ce

point de vue, la démonstration que la fameuse escalade du fort Notre-Dame par M. de Boisrosé, en 1592, si souvent racontée par les contemporains et jusqu'à ce jour, est un pur mythe. Mais M. Hellot nous fournit encore bien des détails curieux sur l'existence des populations normandes pendant cette époque de luttes acharnées : bourgeois de la ville, paysans des environs, moines de l'abbaye passent successivement sous nos yeux ; il nous décrit l'existence matérielle et la vie religieuse de ces derniers, assez relâchée, ce semble, puisqu'ils allaient au bal, et même masqués. L'étude de M. Hellot est une bonne monographie, doublement digne d'éloges puisqu'elle est riche en détails nouveaux, écrite avec un sens critique toujours trop rare encore dans maintes publications locales, et puisqu'elle raconte l'histoire d'une des époques les plus troublées de notre pays avec un ton de modération parfaite, alors que d'autres y réintroduisent toutes les passions furieuses du passé.

— L'auteur des *Éphémérides de Dôle*, M. Émile LONGIN, nous offre dans une brochure nouvelle (*Documents inédits sur le siège de Dôle*, Besançon, Jacquin, 1898, 31 p. in-8^o) quelques pièces supplémentaires sur l'investissement de la cité franc-comtoise par Henri de Condé, en 1636. C'est principalement une espèce de relation, incomplète d'ailleurs, empruntée au manuscrit dans lequel Jacques Cordelier, notaire à Clairvaux, avait compilé, à partir de 1622, toutes sortes de renseignements personnels et de gazettes publiques. C'est une de ces dernières, provenant sans doute des Pays-Bas, si nous en jugeons par certaines particularités du texte et par le ton général du récit, que M^e Cordelier avait transcrite dans le volume qu'un heureux hasard a préservé naguère d'une destruction complète et mis aux mains de M. Longin. Celui-ci l'a annoté et en a fait ressortir à la fois les erreurs et les données nouvelles, comme aussi le caractère énergiquement hostile aux conquérants français. Malheureusement, l'auteur ne s'occupe pas que de la guerre de Trente ans ; il se livre, dans son travail, à de violentes sorties contre tous ceux qui, « depuis quelque temps, ourdissent une véritable conspiration contre les plus pures traditions de notre race » et appelle « de ses vœux le jour où l'éclair du sabre tiré hors du fourreau ferait pâlir la foule abjecte des adorateurs du veau d'or. » Tout cela semble bien du hors-d'œuvre ; pourquoi, à propos d'une vieille gazette espagnole du xvii^e siècle, vouloir rivaliser avec les plus décriées de nos gazettes contemporaines ?

— Un travail sur les *Empoisonneurs sous Louis XIV*, d'après des documents inédits (Paris, Carré et Naud, 1898, 204 p. in-8^o), rédigé par un homme de l'art, promettait d'être à la fois intéressant pour le grand public et instructif pour les historiens. Je crains que le premier ne trouve trop savant le mémoire de M. Lucien Nass et que les derniers n'en soient pas, eux aussi, tout à fait satisfaits. C'est que son étude porte un peu trop le cachet de ce qu'il est en réalité, une thèse de docteur de la Faculté de médecine. On ne saurait en faire un reproche à

M. Nass; il déclare expressément dans sa préface qu'il n'a pas « l'intention d'écrire un chapitre d'histoire. » Mais comme cette étude doit être « le point de départ d'une série d'autres analogues sur les Borgia, sur l'antiquité, sur les temps modernes, » de façon à constituer « l'historique général du poison, » nous voudrions le prier tout de même d'adopter un peu plus les procédés et la méthode historique, s'il tient au succès. Car, dans son travail, ce qu'il nous fait connaître à fond, c'est plutôt les poisons du xvii^e siècle, poisons minéraux, poisons végétaux, poisons animaux, etc., que les empoisonneurs et les empoisonnés du « grand siècle, » pour lequel l'auteur n'est pas tendre, car, selon lui, jamais « société ne fut plus hypocritement criminelle, ni plus stupidement superstitieuse. » Il a refait soigneusement les expériences de la Brinvilliers et de la Voisin, mais *in anima vili* seulement, sur de malheureux cobayes; on adoptera donc de confiance tout ce qu'il nous raconte sur la mandragore et la ciguë, les cantharides et le jus de crapaud; on fera quelques réserves sans doute sur ce qu'il nous dit de « l'état d'âme des courtisans » de Versailles; et pour le récit, bien trop court, du procès même des empoisonneurs, on regrettera qu'il ait négligé tout renvoi de détail aux sources, ne fût-ce qu'aux volumes afférents des *Archives de la Bastille*, publiés par M. Ravaissou.

— Nous avons parlé, l'année dernière, du *Bourdaloue inconnu* du P. Henri Chérot. Le fécond écrivain de la Compagnie de Jésus est revenu naguère sur son sujet favori dans un nouveau volume, *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants* (Paris, Retaux, 1899, 249 p. in-8°). On ne peut que louer le zèle persévérant avec lequel le P. Chérot s'efforce d'arracher à la poussière des archives et aux cartons des amateurs d'autographes les faibles débris de la correspondance du célèbre prédicateur de Louis XIV. Jusqu'à ce jour il n'a retrouvé que vingt-neuf lettres et billets de son illustre confrère; encore en fait-il entrer en ligne de compte une qui n'est représentée que par trois lignes de points (p. 187). C'est peu pour remplir un volume de deux cent cinquante pages, et l'on comprend que les commentaires de l'éditeur débordent complètement les textes commentés. Pour ne citer qu'un exemple, un billet de six lignes de Bourdaloue à Boileau comporte neuf pages de notes, et si l'on devait déployer un luxe pareil de renseignements pour toute notre littérature épistolaire classique, cela fournirait un total de volumes effrayant. Cependant, nous ne nous plaindrons pas de cette copieuse annotation, puisqu'elle éclaircit en effet les textes auxquels elle se rapporte et qu'on suit volontiers la plume alerte du P. Chérot dans ses méandres parfois un peu capricieux. Dans l'appendice, on trouvera un certain nombre de lettres adressées au P. Bourdaloue par des correspondants célèbres ou peu connus.

— M. Henri Doniol a fait revivre dans sa plaquette sur le *Comte de Vergennes et Pierre-Michel Hennin, 1749-1787* (Paris, Colin, 1898, 116 p. in-18), la figure d'un de ces hommes d'arrière-plan qui, tout en restant

inconnus au grand public, n'en ont pas moins joué un rôle très utile et parfois très important dans certaines conjonctures politiques et méritent par suite d'attirer l'attention des historiens. De ce nombre était Henin, secrétaire intime du comte de Broglie, le dépositaire du *Secret du Roi*; il fut ministre en Allemagne, conseiller de légation en Pologne, résident à Genève et, finalement, l'un des premiers commis au ministère des affaires étrangères, et le conseiller préféré de Vergennes. Érudit à ses heures (on le voit lire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire sur les inscriptions runiques), il légua à ce corps savant, dont il était devenu membre en 1785, la totalité de ses papiers; c'est à la bibliothèque de l'Institut que M. Doniol a trouvé, dans ces dossiers, variés et presque inconnus, les éléments de son intéressante notice.

— Nous venons de recevoir le quatrième et dernier volume des *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée administrative du département de l'Hérault pendant la Révolution* (Montpellier, Ch. Bœhm, 1898, 559 p. in-8°). Cette publication officielle, commencée à l'occasion du Centenaire de 1789, est faite d'après les sept registres originaux, conservés aux archives départementales de l'Hérault, et qui contiennent les procès-verbaux du conseil départemental, du 12 juillet 1790 au 31 décembre 1793. A cette dernière date, il fut dissous par un arrêté du représentant Boisset. Sauf une très courte introduction d'une vingtaine de pages, en tête du premier volume, il ne se trouve dans tout le recueil aucune note explicative sur les personnes ou sur les événements qui y figurent, ce qui ne laisse pas d'en diminuer notablement l'utilité pratique pour les historiens, du moins pour ceux qui, étant étrangers à la chronique locale, ne sauront pas interpréter d'innombrables détails restés sans commentaires. Nous ne voulons pas dire par là que l'ouvrage ne puisse rendre de grands services à ceux qui s'occupent de l'époque révolutionnaire et qui voudront se rendre compte de ce qui subsistait d'une administration régulière au cours de la Terreur et quels travaux multiples lui incombaient au milieu du désarroi général. Seulement, un répertoire alphabétique et systématique aurait été bien nécessaire et les quatre-vingts pages de la « Table générale des matières, » qui donne, à la suite l'un de l'autre, le sommaire de chaque séance, ne le remplace pas pour ceux qui voudraient trouver, sans longues recherches, soit un nom propre, soit quelques renseignements sur une matière précise ou sur un épisode de l'histoire locale.

— Dans son ouvrage sur *Monaco, ses origines et son histoire* (impr. de Monaco, 1897, xiv-527 p. in-18), M. Gustave SAIGE a voulu résumer, à l'usage du grand public, la substance des pièces nombreuses comprises dans la belle collection des *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco*, dont il a dirigé la mise au jour, et les introductions placées en tête de chacun de ces volumes. On ne peut qu'être reconnaissant à l'auteur de cette « œuvre de vulgarisation devenue nécessaire pour mettre l'histoire de Monaco en harmonie avec les exigences

de la critique historique. » Systématiquement débarrassé de toute annotation et de tout renvoi aux sources, le récit de l'auteur nous donne en vingt-trois chapitres, subdivisés en une infinité d'alinéas à titres distincts, un résumé fort suffisant de l'histoire de la principauté provençale, depuis les Ligures jusqu'à la mort de Charles III (1889). La partie la mieux faite de l'ouvrage est, à notre avis, celle qui raconte les événements du ^{xv^e} au ^{xviii^e} siècle. M. Saige, lui-même, ne pense pas sans doute que, pour le siècle qui touche à sa fin, sa narration, forcément remplie de réticences et de lacunes, réponde entièrement aux « exigences de la critique historique. »

LIVRES NOUVEAUX. — HISTOIRE LOCALE. — *A. de Bellecombe*. Histoire du château, de la ville et des seigneurs et barons de Montpezat et de l'abbaye de Pérignac, p. p. *G. Tholin*. Auch, impr. Cocharaux, xxvii-324 p. — *A. Drapé*. Recherches sur l'histoire des corps d'arts et métiers en Roussillon sous l'ancien régime. A. Rousseau, 266 p. — *L. de Froidour*. Mémoire du pays et des états de Bigorre, p. p. *J. Bourdette*. Champion, xvii-390 p. — *J.-F. Bladé*. La duché-pairie de Gramont, la seigneurie de Bidache et les vicomtes de Louvigny et d'Asté. Impr. nat. (Bulletin de géographie historique et descriptive, n° 1), 16 p. — *E. Forestié*. Histoire de l'imprimerie et de la librairie à Montauban; bibliographie montalbanaise. Montauban, Forestié, 400 p. — *Ginat*. Monographie de la commune d'Aigny-sur-Marne. Châlons-sur-Marne, Martin, 112 p. — *C. Rabaud*. Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais depuis la révocation de l'Édit de Nantes. Montpellier, Grolier, 646 p. — *Trémellat*. Monographie de la commune de Pradet. Toulon, impr. régionale, 67 p. — *A. de Calonne*. Histoire de la ville d'Amiens, t. I. Amiens, Piteux, viii-533 p. — *G. Bonnefoy*. Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, t. IV. Lechevalier, 957 p. Prix : 15 fr. — *Comte de Luçay*. Le comté de Clermont en Beauvaisis. Études pour servir à son histoire. Beauvais, impr. Avonde et Bachelier. — *L. Maître*. Les villes disparues de la Loire-Inférieure, t. II. Nantes, impr. Mellinet. — *F. Villard*. Un chef-lieu de province au ^{xviii^e} s. : Guéret, capitale de la Haute-Marche, 1^{re} partie. Guéret, impr. Amiault, xv-271 p. — *Le P. Apollinaire, de Valence*. Études franciscaines sur la Révolution dans le département de la Côte-d'Or. Dijon, impr. de l'Union typographique, 109 p. — *Bladé*. L'évêché des Gascons. Picard, 83 p. — *A. Janvier et Ch. Bréard*. Étude sur Domart-lès-Ponthieu. Amiens, impr. Piteux, lxxxviii-144 p. — *G. Mussel*. L'abbaye de la Grâce-Dieu. Picard, 560 p. (extraits du t. XXVII des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis). — *Ch. Porée*. Notice sur le collège de Mende, 1556-1820. Mende, impr. Privat, 131 p. — *Seymour de Ricci*. Répertoire épigraphique du département d'Ille-et-Vilaine. Rennes, impr. Prost (Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, t. XXVIII). — *Abbé Bartoli*. Histoire de la Corse, t. I. Paris, impr. Fontaine, 382 p. — *F. Boueil*. La communauté des marchands de bois à ouvrir, 1415-1898. Beauvais, impr. professionnelle, 151 p. — *Abbé H. Espitalier*. Les évêques de Fréjus du ^{xiii^e} s. à la fin du ^{xviii^e} s. Draguignan, impr. Latil, 535 p. — *P. Falgatrolle*. Le péage de Saint-Gilles au ^{xiv^e} s., d'après un texte languedocien inédit. Nîmes, impr. Gervais-Bedot, 12 p. — *J. Gilles*. Le pays d'Arles et ses trois tribus saliennes : les Avatiques, les Désuviates et les Anaites, 3^e partie. Fontemoing, 553 p. — *L. Jérôme*. Les élections et les cahiers du clergé lorrain aux états généraux de 1789 : bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vézelize et Nomeny. Berger-Levrault,

176 p. in-8°. — *H. Marc*. Monographie du village d'Ouges, près Dijon. Dijon, Lamarche, 159 p. — *R. Rey*. Le royaume de Cottius et la province des Alpes cottiennes, d'Auguste à Dioclétien. Grenoble, Gratiot, 250 p. (Bulletin de l'Académie delphinale, 4^e série, t. II). — *Abbé A. Tissier*. Histoire documentée et critique de Coutarnoux, Yonne. Tours, impr. Bousrez, 264 p. — *Chanoine Vos*. Les dignités et les fonctions de l'ancien chapitre de Notre-Dame de Tournai. Lille, Desclée, de Brouwer et C^{ie}, 2 vol., 421 et 285 p.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *F. Pitou*. De l'investiture féodale dans le droit germanique au moyen âge. Impr. de Soye, iv-125 p. — *A. Roussel, de l'Oratoire*. Un évêque assermenté (1790-1802) : le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine, métropolitain du nord-ouest. Lethielleux, xix-566 p. — *D. Louis*. Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne, 1870-1871. Juven, x-211 p. — *Vicomte A. Révérend*. Armorial du premier Empire. Titres, majorats et armoiries concédés par Napoléon I^{er}, t. IV, lettres P.—Z. Champion, vii-120 p. — *F. de Coussemaker*. Des résistances qui se sont produites, depuis la mort de François I^{er}, au mode de nomination des évêques établi par le concordat de 1516. Arthur Rousseau, 142 p. — *Ch. Dufayard*. Histoire de la négociation des ambassadeurs envoyés au duc de Savoie par les cantons évangéliques l'année 1686. Moutiers-Tarentaise, impr. Ducloz (Bibliothèque savoyarde), 154 p.

Allemagne. — Le Dr Bernhard FECHTRUP, professeur à la Faculté de théologie catholique à Bonn, est mort le 21 décembre dernier. On lui doit une biographie de saint Cyprien (Munster, 1878). — Le 24 décembre est mort Gustave GILBERT, professeur au gymnase de Gotha, connu par son *Handbuch der griechischen Staatsalterthümer*.

— Le 21 janvier dernier a été inauguré, avec quelque solennité, à l'Université de Munich, le séminaire de grec du moyen âge et moderne dirigé par M. KRUMBACHER. Il sera soutenu par des contributions particulières, la chambre bavaroise lui ayant refusé l'appui pécuniaire de l'État.

— La Société royale des sciences de Saxe a tenu sa troisième réunion plénière le 7 décembre. On a pu y annoncer la publication récente du premier ouvrage paru sous ses auspices : *Anton Graff, Bildnisse von Zeitgenossen des Meisters*, par le Dr VOGEL, de Leipzig, et la très prochaine publication des *Dépêches de Hans von der Planitz*, conseiller de l'Électeur de Saxe, de Nuremberg en 1521-1523, éditée par M. VIBCK, professeur à Weimar. On a commencé l'impression des Actes et lettres concernant l'électeur Maurice et la gravure de l'atlas du royaume de Saxe. Plusieurs autres ouvrages sont en bonne voie : les Actes et lettres du duc Georges le Barbu, les Documents relatifs à la guerre des paysans dans l'Allemagne moyenne et à l'histoire des finances de Saxe, le Livre des fiefs de Frédéric le Sévère, la Correspondance de l'électrice Marie-Antonia avec l'impératrice Marie-Thérèse, etc.

— La librairie Georges Reimer à Berlin vient de publier le t. I, 1^{re} partie, d'un grand ouvrage intitulé : *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, qui paraîtra sous la direction de F. Imhoof-Blumer et sous les auspices de l'Académie des sciences de Prusse. Le t. I : *Die*

antiken Münzen von Dacien und Masien, a été composé par M. Behrent Pick (20 pl. en phototypie. Prix : 54 m.). Le t. II, préparé par le même, sera consacré à la Thrace ; le t. III, préparé par le Dr Hugo GEBLER, à la Macédoine.

— M. Friedrich LUDWIG a eu l'ingénieuse idée de rechercher avec quelle rapidité l'on voyageait au moyen âge (*Untersuchungen über die Reise- und Marschgeschwindigkeit im XII und XIII Jahrhundert*. Berlin, Mittler, x-193 p. in-8°). Il a porté son attention sur certains itinéraires des empereurs allemands, de Lothaire à Henri VII, de Philippe III le Hardi en 1283-1285, de plusieurs papes ; il a étudié les voyages de saint Bernard en 1146 et 1147, de Wolfger de Passau en 1203 et 1204, de l'archevêque Eudes de Rouen, de 1248 à 1269 (d'après le *Registr. Visitat.*, p. p. Bonnin) ; l'itinéraire de l'abbé Nicolas de Thingeyrar, d'Islande à Rome et en Palestine, et celui de Mathieu de Paris, de Londres à Rome. Il a montré les routes d'étapes suivies par les diverses croisades et terminé par des remarques sur les voyages des empereurs allemands au delà des Alpes et sur les routes traversant ce massif montagneux qui étaient alors fréquentées, ainsi que sur la célérité avec laquelle certains courriers pouvaient accomplir leur route et avec laquelle les nouvelles pouvaient se transmettre. Cette brochure, remplie de noms, de chiffres, d'évaluations kilométriques, d'indications bibliographiques, est très instructive.

Autriche-Hongrie. — M. Alfons HUBER, ancien professeur aux Universités d'Innsbruck et de Vienne, est mort le 23 novembre âgé de 64 ans. On lui doit une importante *Geschichte Oesterreichs*, qui figure dans la collection Heeren et Ukert et qui compte cinq volumes ; le t. V, paru en 1896 (Gotha, Perthes), se rapporte aux années 1609-1668. Il s'était d'ailleurs préparé à écrire cette histoire générale par un grand nombre de monographies régionales et de biographies, parmi lesquelles nous rappellerons : *Geschichte der Vereinigung Tirols mit Oesterreich* (1864) ; *Geschichte des Herzogs Rudolf IV von Oesterreich* (1865) ; *Rudolf von Habsburg vor seiner Thronbesteigung* (1873) ; *Studien über die Geschichte Ungarns im Zeitalter der Arpaden* (1883) ; *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken 1440-1445* (1887), etc.

— MM. Charles SZABÓ et Arpad HELLEBRANT ont publié, aux frais de l'Académie des sciences de Budapest, un Manuel de bibliographie qui donne le titre des ouvrages d'écrivains magyars, imprimés tant en Hongrie qu'à l'étranger, depuis l'établissement de l'imprimerie jusqu'en 1711 (*Régi magyar Könyvtár*. 3 vol. gr. in-8°).

— M. R. VARI a publié une importante étude historique et philologique sur Léon le Philosophe et son traité de la Tactique (*Balcks Leo császárnak « A hadi Taktikáról » szála munkája*. Académie des sciences de Budapest). C'est un travail préparatoire à une édition critique de ce traité, où il est beaucoup parlé des Hongrois.

Royaume-Uni. — Le t. I du grand ouvrage de M. Charles OMAN,

que nous venons de recevoir (*A history of the art of war. The middle ages*. Methuen, xiv-667 p.), contient les livres suivants : I, la transition des formes de la guerre de l'époque romaine à celle du moyen âge (les derniers jours de la légion, 235-440 ; commencement de la suprématie de la cavalerie, 450-552) ; II, l'époque primitive du moyen âge, 500-768 (les Wisigoths, Lombards et Francs, les Anglo-Saxons) ; III, de Charlemagne à la bataille de Hastings, 768-1066 ; IV, les Byzantins, 579-1204 ; V, les croisades (la grande stratégie des croisades ; la tactique ; les grandes défaites) ; VI, l'Europe occidentale, de la bataille de Hastings jusqu'à l'emploi de l'arc à longue portée (armées anglaises et leur tactique ; batailles du continent ; armes et armures ; fortification et siège des places-fortes) ; VII, l'Angleterre et l'Écosse, 1296-1333 ; du rôle capital joué par l'arc à longue portée ; VIII, l'arc à longue portée au delà des mers (Crécy ; Poitiers, Cocherel et Auray ; Navarette et Aljubarotta). Le volume est accompagné de 24 croquis de bataille et d'un index détaillé.

— Sous la direction du même M. Charles OMAN, la librairie Blackie a publié une histoire d'Angleterre en 6 petits volumes (*The Oxford Manuals*) : 1° *The making of English nation, 55 BC-1135 AD*, par C. G. ROBERTSON ; 2° *King and Baronage, 1135-1328*, par W. H. HUTTON ; 3° *England and the Hundred years war, 1327-1485*, par W. C. OMAN ; 4° *England and the Reformation, 1485-1603*, par G. W. POWERS ; 5° *King and Parlement, 1603-1714*, par G. H. WAKELING ; 6° *The making of the British empire, 1714-1832*, par A. HASSALL. Le volume de M. Oman, le seul qui nous soit parvenu (168 p. Prix : 4 sh.), est un bon résumé ; les affaires militaires y sont traitées avec un soin particulier. L'auteur n'hésite pas à condamner la politique guerrière d'Edouard III et de Henri V. Leurs prodigieux succès ont été trop chèrement achetés, à ses yeux, par les maux qu'ils ont déchainés sur l'Angleterre.

— *Pierre de Gavaston, comte de Cornouailles ; sa biographie et son rôle pendant le commencement du règne d'Édouard II, 1307-1312*, par Marin DIMITRESCO (Bouillon, 107 p.), est un estimable travail d'élève qui n'a pas été revu avec un scrupule assez minutieux avant d'être envoyé à l'impression. Les faits ont été recueillis avec diligence dans les documents publiés et quelque peu augmentés au moyen de documents inédits. On pouvait cependant faire plus encore ; les *Annales de Melsa*, par exemple, auraient fourni à l'auteur des traits qui sans doute auraient pu donner au personnage une physionomie à la fois plus déplaisante et plus originale. En somme, en Gavaston, c'est l'homme même qui est le moins bien étudié. Les considérations sur son rôle politique ne manquent pas de justesse. Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont sont donnés les renseignements bibliographiques et publiés les documents inédits. On se demanderait vraiment parfois ce que l'auteur ignore le plus, de la paléographie ou du latin. Il n'en a pas moins donné une œuvre consciencieuse et qui ne se lit pas sans intérêt. B.

— M. William W. IRELAND a fait tirer à part des *Notes on the scottish De Quencys of Fawside and Leuchars* insérées dans les Mémoires (Proceedings) de la Société des Antiquaires de l'Écosse, t. XXXII.

— M. J. LOSERTH a repris en main la question de Wycliffe. Après avoir exposé assez rapidement les rapports de la royauté, du Parlement et du clergé en Angleterre avec la papauté en ce qui concernait le denier de saint Pierre en particulier, et en général les biens du clergé sous Édouard I^{er} et sous Édouard III, il montre qu'on s'est trompé en faisant dater de 1366 les premières attaques de Wycliffe contre la richesse de l'Église au profit de la royauté. C'est seulement en 1374, aux conférences de Bruges, que Wycliffe commença de jouer un rôle politique, mais c'est seulement à l'époque du « Bon Parlement » (1376) qu'il commença d'écrire en faveur de réformes plus ou moins radicales dans l'Église. C'est alors qu'il composa le premier livre de son *De civili dominio*, qu'il acheva l'année suivante, après le « Mauvais Parlement. » A cette époque, il a pris définitivement parti et réclame hautement la sécularisation des biens du clergé. M. Loserth s'arrête là pour le moment, à la veille du grand schisme, qui allait pousser beaucoup plus loin les idées du Réformateur. En appendice, M. Loserth montre que Wycliffe a connu la plupart des œuvres d'Occam, mais qu'en réalité il a puisé ses idées dans la Bible elle-même. M. Loserth connaît à fond les écrits de Wycliffe. Il connaît bien aussi les chroniques anglaises de l'époque, bien qu'il ait le tort de renvoyer trop souvent à des compilateurs très postérieurs, au lieu de s'en tenir aux témoins tout à fait contemporains; mais son travail est bien documenté et ses conclusions appuyées par de solides arguments (*Studien zur Kirchenpolitik Englands im 14. Jahrhundert*. 1^{re} partie : *Bis zum Ausbruch des grossen Schismas*, 1378. Vienne, Gerold, 135 p. Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Vienne, Philosophisch-historisch Classe, t. CXXXVI).

— La librairie Longmans a commencé la publication d'une Histoire de la Révolution d'Amérique par sir George TREVELYAN (*The American Revolution*; part. I : 1766-1776) et d'une Histoire de l'Inde anglaise, qui contiendra 5 volumes, par sir William Wilson HUNTER (*A history of the british India*; vol. I, Introduction : *To the overthrow of the English in the Spice archipelago*).

— M^{me} Mary BATESON a publié pour la Camden Society *A Narrative of the changes in the ministry, 1765-1767, told by the duke of Newcastle in a series of letters to John White*. Le texte est intéressant, sans néanmoins apporter de révélations inattendues, et il a été édité avec un soin très méritoire (Longmans, xiv-174 p.).

— En prenant pour conducteur général l'Histoire d'Angleterre de John Lingard et en s'appuyant surtout sur les *Memoirs of missionary priests* de Challoner et les *Records* du R. P. Foley, M^{me} la comtesse R. DE COURSON a entrepris de raconter la *Persécution des catholiques en Angleterre* (Paris, Firmin-Didot, 1898, 335 p. in-18) ou plus exactement

Un complot sous Charles II. C'est de la prétendue conspiration révélée au gouvernement par le misérable Titus Oates qu'il s'agit. L'auteur s'est donné, à notre avis, une peine assez inutile en consacrant tant de pages à démontrer l'innocence de lord Stafford et des Pères Jésuites qui furent impliqués dans cette odieuse affaire et en devinrent les infortunées victimes. Il est bien obligé de convenir que « les protestants eux-mêmes sont unanimes *aujourd'hui* » à reconnaître que le complot fut fabriqué de toutes pièces. Il aurait mieux encore rendu hommage à la vérité en avouant que *depuis plus d'un siècle* aucun auteur sérieux, protestant, catholique ou libre-penseur, n'a eu le moindre doute à ce sujet. Quant à l'explication psychologique de ce phénomène attristant et bien curieux du soulèvement antipapiste de l'Angleterre d'alors, l'auteur ne s'est guère préoccupé de la fournir, alors qu'il avait pourtant sous les yeux l'analogie frappante d'un mouvement fanatique également intense qui, tout comme en 1678, fausse le sens de la justice et va jusqu'à nier l'évidence même. L'exagération des sentiments légitimistes de l'écrivain se marque dans l'épithète d'usurpatrices infligée aux deux reines, Marie et Anne d'Angleterre, et surtout dans le panégyrique de Jacques II et de son « caractère généreux, » lui qui se délectait à voir écraser les membres de ses sujets à la chambre de torture d'Edimbourg, qui laissait son neveu Monmouth se trainer, les mains liées, à ses pieds, implorant en vain sa grâce, qui faisait condamner au bûcher lady Alice Lisle pour n'avoir pas refusé l'hospitalité d'une nuit à des fugitifs proscrits ! C'est ainsi, sans doute, qu'il avait « gagné l'amour de ses sujets ! » Quant aux persécutions trop véridiques, aussi longues que douloureuses, dont furent frappés à cette époque les adhérents de l'Eglise catholique, ecclésiastiques ou laïques, l'auteur a bien raison de témoigner toute sa sympathie aux persécutés. Mais il aurait mieux réussi peut-être à les faire partager à tous ses lecteurs en n'oubliant pas si complètement qu'au siècle précédent, sur ce même sol d'Angleterre, des victimes bien plus nombreuses avaient péri dans des supplices autrement cruels, au nom de cette même Eglise catholique. Il aurait en tout cas mieux fait, dans l'intérêt même de sa narration, de ne pas franchir si souvent la limite fort nette qui sépare l'histoire de la pure légende, d'écarter de son récit tant de contes miraculeux, puérils ou absurdes (p. 228, 231, 235, 236, 261, 269, 273, etc.), et de faire reviser son manuscrit par une personne compétente ; on n'y lirait pas alors (p. 16) qu'à la naissance de Catherine de Bragance le Portugal « était depuis six ans sous la domination de l'Espagne. »

Italie. — Déjà connu par ses études sur Ezzelino da Romano, M. Antonio BONARDI¹ nous donne un mémoire sur les origines de la commune de Padoue. Il nous montre tout d'abord comment le comté de Monselice devint le comté de Padoue, à la suite de la résurrection de cette antique cité qui avait été successivement dévastée par les

1. *Le Origini del comune di Padova.* Padoue, Rondi, 1898, in-8°, p. 86.

Huns et les Lombards. Chef-lieu d'un diocèse, Padoue se soumit d'abord, sinon à la souveraineté, du moins à l'influence politique de ses évêques qui, d'autre part, reçurent d'importants privilèges et de nombreuses donations des rois d'Italie et des empereurs de Germanie. Cependant, peu à peu, les familles féodales, et parmi elles les Este et les Carrare, grandirent, la propriété allodiale se développa, enfin l'industrie prit son essor et avec elle la bourgeoisie; déjà, dans plus d'un acte du ^x^e siècle, on voit tel artisan arrivé à la fortune. Aussi, peu à peu, surtout dès les luttes qui éclatèrent entre Henri IV et Grégoire VII, voit-on apparaître dans les chartes les *boni homines* et les consuls, signe évident que le régime municipal était fondé à Padoue. Ces transformations politiques et sociales nous sont décrites par M. Bonardi avec une grande abondance de documents et beaucoup de sens critique.

— A l'occasion de l'exposition de Turin, les administrateurs de l'hôpital de Sainte-Marie della Scala, à Sienne, ont confié à M. G. SANESI¹ le soin de rechercher les origines de cet antique établissement. Cette question obscure avait déjà tenté la sagacité de plusieurs écrivains siennois et la plupart avaient combattu la légende qui attribue au bienheureux Sorore la fondation de cet hôpital à la fin du ^{ix}^e siècle. M. Sanesi, au contraire, cherche à réhabiliter cette légende. Il la suit de siècle en siècle et s'efforce de résoudre une à une les difficultés qu'elle soulève. Il le fait avec habileté, la critique des documents qu'il examine est affinée jusqu'à la subtilité. Si les savantes inductions ne conduisent pas à la certitude, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elles donnent beaucoup de vraisemblance à la thèse qu'il soutient. Il publie en appendice le texte du plus ancien statut de l'hôpital. Cet acte, qui semble du ^{xiii}^e siècle et émaner de la chancellerie pontificale, règle le genre de vie des frères qui soignaient les malades.

— On connaît la pasquinade qui fut affichée à Rome en 1625, lorsque le pape Urbain VIII, de la famille des Barberini, fit enlever les revêtements de bronze qui ornaient le Panthéon : *quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini*. M. Gaetano Bossi², professeur d'histoire au séminaire pontifical du Vatican, l'étudie d'après plusieurs documents inédits qui lui ont été surtout fournis par les archives de la fabrique de Saint-Pierre. Il montre, — ce que l'on soupçonnait bien déjà, — que les bronzes du Panthéon n'ont pas été seulement convertis en canons, mais qu'ils ont encore fourni la matière du grand baldaquin que Bernin éleva alors sur l'autel papal de Saint-Pierre et que l'on y voit encore parsemé des abeilles d'or des Barberini. Il nous décrit les difficultés diplomatiques qui forcèrent le pape à faire, en 1625, d'importants

1. G. Sanesi, *L'Origine dello spedale di Siena e il suo più antico statuto*. Sienne, tip. cooperativa, in-4°, p. 74.

2. *La Pasquinata « quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini »*. Rome, Filiziani, 1898, in-12, p. 106.

armements au prix des plus grands sacrifices. Enfin, il cherche quel peut être l'auteur de cette satire, et il l'attribue avec beaucoup de vraisemblance à Castelli, chanoine de Sainte-Marie in Cosmedin et représentant auprès de la curie de la cour de Mantoue. Cette étude ne nous révèle aucun de ces faits, mais elle leur donne beaucoup de précision, et, après l'avoir lue, on se rend mieux compte des circonstances qui déterminèrent l'acte d'Urbain VIII et qui firent éclore presque spontanément la satire qui s'attache à jamais au nom des Barberini.

— M. Arturo TROMBATORE¹ a consacré un petit volume aux traditions et coutumes populaires de Catane en étudiant croyances, superstitions, dictons et proverbes, chansons, prières usuelles, recettes médicinales du peuple de cette ville. Plusieurs de ces traits se retrouvent chez d'autres peuples et d'autres races; il serait aisé d'en relever qui sont en faveur auprès de nos paysans français; l'auteur en trouve même d'analogues dans les antiques légendes de l'Inde. Ce petit livre est une utile contribution à ces études sur les traditions populaires qui ont pris de nos jours, et avec raison, une grande extension.

— Le n° 21 du *Bullettino dell' Istituto storico italiano* (Rome, Palazzo dei Lincei) contient un mémoire d'A. GAUDENZI sur les corporations industrielles à Bologne au xiii^e siècle et leurs statuts et un recueil de huit diplômes inédits du ix^e et du x^e siècle, publiés et annotés par L. SCHIAPARELLI.

— Un article publié par M. Jacopo BICCHIERAI dans l'*Archivio storico italiano* nous apprend que les *Souvenirs d'un officier du 5^e corps (armée d'Italie en 1859)*, publiés par M. le baron Robert Du CASSE dans la *Rev. hist.* (LXVI et LXVII) d'après des papiers laissés par son père, ne sont guère qu'une réimpression d'articles insérés autrefois dans le *Spectateur militaire* (1879), et dont l'auteur, anonyme, n'était autre que feu le baron Du Casse. M. Du Casse fils ignorait certainement, comme nous, que ces notes et documents eussent déjà vu le jour. M. Bicchierai aurait dû comparer avec les articles du *Spectateur* non seulement l'article paru dans la *Rev. hist.*, mais aussi le tirage à part, où M. le baron Robert Du Casse a mis quelques additions. D'autre part, M. Du Casse devra tenir le plus grand compte des rectifications apportées par M. Bicchierai.

1. *Folk-lore Catanese*. Paris, Fontemoing, in-16, p. 125.

ERRATUM DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.

Page 129, ligne 29, au lieu de l'évolution des génies, lire : l'évolution des genres.
 Page 132, ligne 36, — Henry Mary, lire : May.
 Page 144, note 2, — Vol. VI, lire : Vol. LVI.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE¹.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Armée (l') à travers les âges, 435.
Bourgeois (Émile). Manuel historique de politique étrangère, 227.
Boyd (Pierre). Stanislas Leczinski et le troisième traité de Vienne, 107.
Bride (Ch.). La guerre hispano-américaine de 1898, 435.
Daumet (Georges). Étude sur l'alliance de la France et de la Castille au XIV^e et au XV^e siècle, 225.
Fisher (Herbert). The medieval empire, 236.
Hamy (le P.). Entrevue de François I^{er} avec Henri VIII à Boulogne-sur-Mer en 1532, 96.
Lumbroso. Miscellanea Napoleonica, 237.
Maulde (R. de). Les femmes de la Renaissance, 118.
Meitzen (Auguste). Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, 144.
Roussel (colonel). Histoire générale de la guerre franco-allemande. Atlas, 227.
Saint-Julien (Jean-Marie). Waterloo, 435.

ANTIQUITÉ.

- Benigni*. Una formola magica bizantina, 238.
Besnier. Jupiter Jurarius, 324.
Bondurand. L'arc-de-triomphe d'Orange, 331.
Busolt. Griechische Geschichte, 380.
Caesar. De bello gallico, édit. G. Stock, 387.
Cagnat. Cours d'épigraphie latine, 325.
 — et *Gauckler*. Les monuments historiques de la Tunisie, 337.
Callegari. I Gracchi e l'opera loro politico-sociale, 386.
 — Imprese militari e morte di Alessandro Severo, 387.
Clerc. Le développement topographique de Marseille depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, 330.
Colomb. La Campagne de César contre Arioviste, 319.

- Cunningham*. An essay on western civilisation in its economic aspects, 385.
Daresté, Haussoullier, Reinach. Recueil des inscriptions juridiques grecques, 161.
Dreyfus (Robert). Essai sur les lois agraires sous la République romaine, 318.
Durand de la Noë. Cadran solaire portatif, 325.
Fabia. Le règne et la mort de Popée, 319.
Ferradou. Des biens des monastères à Byzance, 322.
Ferrère. La situation religieuse de l'Afrique romaine, depuis la fin du IV^e siècle jusqu'à l'invasion des Vandales, 339.
 — De Victoris Vitenensis libro qui inscribitur « Historia persecutionis Africae provinciae », 339.
Freeman. Geschichte Siciliens, trad. p. B. Lupus, 382.
Gaignerot. Des bénéfices militaires dans l'empire romain, et spécialement en Orient au X^e siècle, 322.
Gauckler. Les mosaïques virgiliennes de Sousse, 336.
 — Rapport sur les découvertes épigraphiques faites en Tunisie par le service des Antiquités, 1891-1896, 336.
 — Voy. *Cagnat*.
Gauthier. Le temple de la Fortune à Besançon, 333.
Gsell. Inscriptions inédites de l'Algérie, 335.
 — Le mausolée de Blad-Guitoun, 336.
Héron de Villefosse. Deux inscriptions relatives à des généraux romains, 319.
Hill. Sources for greek history, 385.
Homo. La chimère de la villa Albani, 324.
Keiffer. Les découvertes archéologiques faites dans le grand-duché de Luxembourg, 333.
Lauzun (Philippe). Inventaire général des piles gallo-romaines du sud-ouest de la France, 331.
Le Blant. La controverse des chré-

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.

- tiens et des Juifs aux premiers siècles de l'église, 321.
Marchi (*Attilio de*). Il culto privato di Roma antica, 165.
Maspero (G.). Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes, 224.
Monnier. Le colonat patrilair dans l'Afrique romaine, 323.
Nicole. Avillius Flaccus, préfet d'Égypte, 319.
Pick (*Behrent*). Die antiken Münzen von Dacien und Mœsien, 443.
Reinach (*Salomon*). Répertoire de la statuaire grecque et romaine, 324.
 — Esquisse d'une histoire de l'archéologie gauloise, 328.
 — Encore Epona, 329.
Rostovtsew. Les plombs antiques, 325.
Stock (G.). Voy. *Caesar*.
Strack (*Max*). Die Dynastie der Ptolemæer, 383.
Testand. Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'empire byzantin au x^e siècle, 322.
Thédenat. Le forum romain et les forums impériaux, 326.
Toutain. Étude sur l'organisation municipale du Haut-Empire, 323.
 — Le territoire des Musulamii, 335.
Vari. Étude historique et philologique sur Léon le Philosophe et son Traité de la Tactique, 443.
Zielinski (*Th.*). Cicero im Wandel der Jahrhunderte, 386.

ÉGLISE, PAPAUTÉ, CROISADE.

- Allard** (*Paul*). Études d'histoire et d'archéologie, 320.
Ambroise. L'histoire de la guerre sainte; p. p. G. Paris, 141.
Joly (H.). Saint Ignace de Loyola, 99.
Muller (*Hermann*). Les origines de la Compagnie de Jésus. Ignace et Lainez, 97.
Paris (*Gaston*). Voy. *Ambroise*.
Pingaud (*Léonce*). Saint Pierre Fourier, 101.
Revillout (*Eug.*). Le concile de Nicée, 434.
Schlumberger (G.). Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain, 343.
Strowski (F.). Saint François de Sales, 99.
 Vie de saint Bruno, 342.
Watrignat (le P.). La genèse des exercices de saint Ignace de Loyola, 98.

LES JUIFS.

- Constant** (le R. P.). Les Juifs devant l'Eglise et l'histoire, 125.
Vogelstein (*Hermann*) et *Richter*

(*Paul*). Geschichte der Juden in Rom, 171.

FRANCE.

- Abbadie** (*François*). Histoire de la commune de Dax, 360.
Allot (abbé). Histoire de l'abbaye et des religieuses bénédictines de Notre-Dame d'Yverres, 350.
Angot des Rotours. Aube du siècle, 126.
 Archives municipales de Bayonne, 435.
Audigier (*Pierre*). Projet de l'histoire d'Auvergne, p. p. A. Vernière, 357.
Aulard. Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire, 121.
 — Etudes et leçons sur la Révolution française. Seconde série, 122.
Bellet (Mgr). Les origines des églises de France et les fastes épiscopaux, 333.
Béranger (H.). La conscience nationale, 127.
Bled (abbé O.). Les évêques de Saint-Omer depuis la chute de Thérouanne, 346.
Boethius (S.-J.). Den franska Revolutionen, 397.
Boistisle (A. de). Voy. *Saint-Simon*.
Bosqd de Beaumont (G. du). Les derniers jours de l'Acadie, 1748-1758, 435.
Bouffard-Madiane (J. de). Mémoires sur les guerres civiles du duc de Rohan, 1610-1629, p. p. Ch. Pradel, 364.
Bréard (Ch.). Voy. *Martange*.
Brogie (duc de). Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans, 104.
Bruchet (*Max*). Institution accompagnée d'un discours sur le fait du gouvernement et conduite d'un grand estat et d'une grande armée, 437.
Buche (J.). Studium, collège et lycée de Bourg-en-Bresse, 354.
Cabanès. Le cabinet secret de l'histoire, 116.
Carnot. Correspondance, p. p. Charavay, 365.
Chassin (*Charles-Louis*). Les pacifications de l'Ouest, 1794-1801, 112.
Chérol (*Henri*). Saint Pierre Fourier de Mattaincourt, 1565-1640, 101.
 — Bourdaloue inconnu, 102.
 — Bourdaloue; sa correspondance et ses correspondants, 439.
Chuquet (*Arthur*). La jeunesse de Napoléon, 114.
 Correspondance de Renan et de Berthelot, 132.
Delmas (*Pierre*). Histoire du parlement de Navarre, 361.

- Desvernois* (général baron). Mémoires, p. p. A. Dufourcq, 364.
- Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire, 436.
- Dovicol (Henri)*. Le comte de Vergennes et Pierre-Michel Hennin, 1749-1787, 439.
- Dreyfus-Brisac*. Petits problèmes de bibliographie pédagogique, 226.
- Dubourg* (abbé P.). Monographie ou histoire du prieuré et de la ville de Layrac, 360.
- Dufourcq* (A.). Voy. *Desvernois*.
- Espinas*. La philosophie sociale du XVIII^e siècle et la Révolution, 365.
- Ferry (Jules)*. Discours et Opinions, p. p. P. Robiquet, 225.
- Filon* (Aug.). Mémirée, 130.
- Fouillée*. Les études classiques et la démocratie, 127.
- Funck-Brentano* (Fr.). Chronique artésienne, 1295-1304, et Chronique tournaisienne, 1296-1314, 435.
- Galland* (Alfred). Essai sur l'histoire du protestantisme à Caen et en Basse-Normandie, 109.
- Givelet* (Ch.). L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, 349.
- Gourgaud*. Sainte-Hélène. Journal inédit, 1815-1818, p. p. le vicomte de Grouchy et A. Guillois, 435.
- Grouchy* (vicomte de). Voy. *Gourgaud*.
- Guérin* (Paul). Recueil des documents concernant le Poitou, contenues dans les registres de la chancellerie de France, t. VIII, 359.
- Guillois* (A.). Voy. *Gourgaud*.
- Guy* (Camille). Extraits de mémoires historiques et militaires, 227.
- Haussonville* (comte d'). La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV, 102.
- Hellot* (Amédée). Fécamp au temps de la Ligue, 437.
- Jaurgain* (J. de). La Vasconie, 434.
- Lacour-Gayet*. L'éducation politique de Louis XIV, 226.
- Lallemand* (Léon). La Révolution et les pauvres, 365.
- Lefranc* (Abel). Les idées religieuses de Marguerite de Navarre, 226.
- L'Élev*. Des communautés rurales dans l'ancienne France jusqu'à la fin du XIII^e siècle, 322.
- Leroux* (Alfred). Le massif central : histoire d'une région de la France, 355.
- Lichtenberger* (A.). Le socialisme utopique, 122.
- Le socialisme et la Révolution, 365.
- Longin* (Émile). Saint Pierre Fourier et la Franche-Comté, 101.
- Documents inédits sur le siège de Dôle, 438.
- Malafosse* (J.). Études et notes d'archéologie et d'histoire. Documents toulousains, 362.
- Marion* (Marcel). La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 107.
- Martange* (général de). Correspondance inédite, 1756-1782, p. p. Ch. Bréard, 364.
- Masson* (Frédéric). Joséphine de Beauharnais, 365.
- Maugis* (E.). Essai sur le régime financier de la ville d'Amiens du XIV^e à la fin du XVI^e siècle, 348.
- Mège* (Francisque). Charges et contributions des habitants de l'Auvergne à la fin de l'Ancien régime, 358.
- Mellié* (Ernest). Les sections de Paris, de 1790 à l'an IV, 110.
- Meyer* (E.). Charles II, roi de Navarre, comte d'Evreux, 344.
- Mirot* (Léon). Obituaire de l'église collégiale de Saint-Martin de Clamecy, 434.
- Monod* (Gabriel). Etudes critiques sur les sources de l'histoire carolingienne, 225.
- Montier*. Robert Lindet, 436.
- Munier-Jolain*. Procès de femmes, 123.
- Nass* (Lucien). Les empoisonneurs sous Louis XIV, 438.
- Nothac* (P. de). La reine Marie-Antoinette, 120.
- Pagart d'Hermansart*. Histoire du bailliage de Saint-Omer, 347.
- Parmentier*. Album historique, 118.
- Passy* (Louis). Le marquis de Blosserville, 365.
- Petit* (Ernest). Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne, t. VI, 353.
- Pfister* (Ch.). Les mémoires du comte de Brassac, gouverneur de Nancy, 1633-1635, 228.
- Catherine de Lorraine, 1573-1648, 228.
- Plauchut*. George Sand à Nohant, 229.
- Pradel* (Ch.). Voy. *Bouffard-Madiane*.
- Prarond*. Abbeville, 1426-1483, 435.
- Procès-verbaux des séances de l'Assemblée administrative du dép. de l'Hérault pendant la Révolution, 440.
- Pujo*. La crise morale, 126.
- Reinecke* (Wilhelm). Geschichte der Stadt Cambrai bis zur Erteilung der « Lex Godefridi », 167.
- Richemont* (vicomte de). Correspondance secrète de l'abbé de Salamon, chargé des affaires du Saint-Siège

- pendant la Révolution, avec le cardinal Zélada, 1791-92, 111.
- Robinet (Dr)**. Le mouvement religieux à Paris pendant la Révolution, 365.
- Robiquet (Paul)**. Voy. *Ferry (Jules)*.
- Roncière (Ch. de la)**. Histoire de la marine française, 434.
- Sagnac (Ph.)**. La législation civile de la Révolution, 365.
- Saint-Simon**. Mémoires, p. p. A. de Boislisle, 226.
- Sorel (Albert)**. Nouveaux essais d'histoire et de critique, 120.
- Stouff (L.)**. Cartulaire de la ville d'Arbois du comté de Bourgogne, 352.
- Taphanel**. La Baumelle et Saint-Cyr, 105.
- Toudouze (G.)**. La bataille de la Hougue, 435.
- Toulouse (E.)**. Histoire d'un village ignoré (*Balneolum*), 350.
- Vast (Henri)**. Les grands traités du règne de Louis XIV, t. II, 435.
- Vernière (A.)**. Voy. *Audigier*.
- Villard (Dr)**. Un chef-lieu de province au XVIII^e siècle : Guéret, 357.
- Wrong (G.-M.)**. Louisbourg in 1745, 398.
- ALLEMAGNE.
- Baumann (Fr.-L.)**. Die 12 artikel der Oberschwäbischen Bauern 1525, 374.
- Berger (Arnold-E.)**. Martin Luther in kulturgeschichtlicher Darstellung, 368.
- Berner**. Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, 232.
- Bess**. Luther und das landesherrliche Kirchenregiment, 368.
- Bogler (W.)**. Hartmuth von Kronberg, 370.
- Brandenburg (Erich)**. Moritz von Sachsen, 377.
- Burchhardt-Biedermann**. Bonifacius Amerbach und die Reformation, 370.
- Busch (Wilhelm)**. Die Berliner März-tage von 1848, 232.
- Cohrs (Ferd.)**. Philippe Melancton, Deutschlands Lehrer, 369.
- Druff (Aug. von)**. Briefe und Akten zur Geschichte des XVI^m Jahrh., 379.
- Ellinger**. Melancthons Frühzeit, 369.
- Haupt (H.)**. Beiträge zur Reformationgeschichte der Reichsstadt Worms, 371.
- Hausrath (A.)**. Aleander und Luther auf dem Reichstage zu Worms, 367.
- Heidrich (Paul)**. Der Geldrische Erbfolgestreit, 1537-1543, 376.
- Jacobs (E.)**. Heinrich Winckel und die

- Reformation im südlichen Niedersachsen, 371.
- Kalkoff (Paul)**. Die Depeschen des Nuntius Aleander vom Wormser Reichstage 1521, 367.
- Briefe, Depeschen und Berichte über Luther vom Wormser Reichstage 1521, 367.
- Kannengiesser**. Karl V und Max Egmont von Buren, 377.
- Kauerau**. Hieronymus Emser, 373.
- Keller**. Die Anfänge der Reformation und die Ketzerschulen, 371.
- Lenz (Max)**. Florian Geyer, 374.
- Loserth**. Die Reformation und Gegenreformation in den innerösterreichischen Ländern, 372.
- Paulus (Nic.)**. Kaspar Schatzgeyer, 373.
- Riezler (Siegmond)**. Die Bayerische Politik im Schmalkaldischen Kriege, 377.
- Ropp (von der)**. Socialpolitische Bewegungen, 373.
- Roth (Fried.)**. Der Einfluss des Humanismus und der Reformation auf das Schulwesen, 369.
- Ruville (Albert von)**. Das deutsche Reich, 179.
- Schäfer (Dietrich)**. Württembergische Geschichtsquellen, 373.
- Sell (Karl)**. Philipp Melancton und die deutsche Reformation bis 1531, 369.
- Spahn (Martin)**. Johann Cochläus, 372.
- Turba (Gustav)**. Verhaftung und Gefangenschaft des Landgrafen Philipp von Hessen, 378.
- Vorberg (Axel)**. Die Einführung der Reformation in Rostock, 371.
- Walther**. Melancton als Retter des wissenschaftlichen Sinnes, 369.
- Wolf (G.)**. Das Augsburger Interim, 378.
- Wrede (Adolf)**. Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Karl V, 366.

ALSACE.

- Reuss (Rod.)**. La chronique strasbourgeoise du peintre J.-J. Walter, 1672-76, 231.
- Les éphémérides de Jacques de Gottesheim, grand prébendier du grand chœur de la cathédrale, 1524-1543, 231.
- L'Alsace au XVIII^e siècle, 365.
- Schmidt (Charles)**. Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge, 388.
- Winckelmann**. Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation, 376.

ÉTATS-UNIS.

Burghardt du Bois (W. E.). The suppression of the African Slave trade to the United States of America, 181.
Church (W. C.). Ulysses S. Grant, 402.
Trevelyan (sir George). The american Revolution, 445.

EXTRÊME-ORIENT.

Cordier (Henri). Les origines de deux établissements français dans l'Extrême-Orient : Changhaï et Ning-Po, 227.
— Les voyages de Marco Polo, 227.

HONGRIE.

Monumenta vaticana Hungariae historiam illustrantia, 234.
Szabó et Hellebrandt. Regi magyar Könyvtar (manuel de bibliographie magyare), 443.

ITALIE.

Bigoni (Guido). La caduta della Repubblica di Genova nel 1797, 239.
Bonardi (Antonio). Le origini del comune di Padova, 446.
Bossi (Gaetano). La Pasquinata « Quod non fecerunt Barbari, fecerunt Barberini. » 447.
Bovet (P.). Le peuple de Rome vers 1840, 124.
Du Casse (baron Robert). Souvenirs d'un officier du 5^e corps; armée d'Italie en 1859, 448.
Fortunato. I feudi e i casali di Vitalba, 238.
Friedensburg. Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken, 367.
Manzone. L'intervento francese in Italia nel 1848, 240.
Pollini (Giacomo). Notizie, statuti antichi, documenti e antichità romane di Malesco, 166.
Romano (Salvator). Gli avvenimenti di Trapani nella rivoluzione Siciliana del 1848, 239.
Rossi (Agostino). Francesco Guicciardini, 1527-1540, 175.
Sanesi. L'origine dello spedale di Siena, 447.
Trombatore (Arturo). Folk-lore catanese, 448.
Vito La Mantia. Antiche consuetudini della città di Sicilia, 238.

MONACO.

Saige (Gustave). Monaco; ses origines et son histoire, 440.

ORIENT.

Bérard (Victor). Les affaires de Crète, 125.
Déprez (Eug.) et Gavrilovitch (Michel). Histoire de la littérature serbe, 450.
Gidei. Studiu asupra cronicarilor moldoveni din sec. XVII, 449.

PAYS-BAS.

Bierstadt (O. A.) et Putnam (Ruth). History of the people of the Netherlands, 237.
Sagher (Émile de). Notice des archives communales d'Ypres, 345.

PAYS SCANDINAVES.

Geete (Robert). Jungfru Marie ørtagård, 170.
Gudmundsson (Valtyr). Privatboligen på Island i Sagatiden, 393.
Hjelt (A.-J.). Sveriges Ställning till utlandet närmast efter 1772 Års statshvælfning, 396.
Silfverstolpe (Carl). Riksrådet greffe A.-J. von Hoepkens skrifter, 395.

POLOGNE.

Waliszewski. Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne, 103.

ROYAUME-UNI.

Arbois de Jubainville (H. d'). Cours de littérature celtique, t. VI, 328.
Arminjon (Pierre). L'administration locale de l'Angleterre, 157.
Bacon (Roger). The « Opus majus, » p. p. J. H. Bridges, 142.
Baigent. The registers of John de Sandale and Rigaud de Asserio, 136.
Bateson. A narrative of the changes in the ministry 1765-1767, told by the duke of Newcastle in a series of letters to John White, 445.
Bedford (W. K. Ritland). The blazon of episcopacy, 144.
Bradshaw (H.) et Wordsworth (Chr.). Statutes of the Lincoln cathedral, 137.
Bridges (J. H.). Voy. Bacon (Roger). Calendar of close rolls, 143.
Calendar of entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland, 143.
Calendar of Inquisitions post mortem, 235.
Calendar of patent rolls, 143.
Calendar of state papers. Domestic series : William and Mary, 235.

- Calendar of state papers relating to Scotland and Mary, p. p. *J. Bain*, 235.
- Chadwyck - Healey*. Somersetshire pleas civil and criminal, 138.
- Courson* (comtesse *R. de*). La persécution des catholiques en Angleterre, 445.
- Dasent*. Acts of the privy council of England, t. XVII, 235.
- Dickinson* (*G. Loues*). The development of Parliament during the XIXth century, 156.
- Dimitresco* (*Marin*). Pierre de Gavaston, comte de Cornouailles, 444.
- Farrer* (*W.*). The Chartulary of Cokersand abbey, 137.
- Figgs* (*J. Neville*). The theory of the divine right of kings, 156.
- Garnier* (*Russell M.*). Annals of the british peasantry, 160.
- George* (*Hereford B.*). Battles of english history, 157.
- Green* (*J. R.*). A Short history of the english people, 157.
- Hall* (*Hubert*). The Red book of the Exchequer; a reply, 235.
- Hingston Randolph* (*F. C.*). The register of John de Grandisson, bishop of Exeter, 135.
- Hunter* (sir *William*). A history of the british India, 445.
- Inderwick*. The king's peace, 155.
- Ireland* (*W.*). Notes on the scottish De Quencys of Fawside and Leuchars, 445.
- Leadam* (*I. S.*). The Domesday of Inclosures, 139.
- Select cases in the court of requests, 236.
- Liebermann* (*F.*). Ueber die Leges Anglorum saeculo XIII ineunte Londoniis collectae, 135.
- Loserth*. Studien zur Kirchenpolitik Englands im XIV. Jahrh., 445.
- Maitland* (*Fred.*). Domesday book and beyond, 149.
- Township and borough, 151.
- et *Pollock*. The history of english law, before the time of Edward I, 153.
- Marsden*. Select pleas in the court of admiralty, t. II, 139.
- Oman* (*Charles*). History of England, 158.
- A history of the art of war, 443.
- England and the Hundred years war, 444.
- Pike* (*L. O.*). A constitutional history of the House of Lords, 155.
- Pipe rolls society. 21 Henry II, 138.
- Round* (*J. H.*). Feudal England, 146.
- Searle* (*W. G.*). Onomasticon anglo-saxonicum, 235.
- Seeböhm* (*Fred.*). The tribal system in Wales, 145.
- Servan*. La préhistoire de la France, 229.
- Storm* (*Gustav*). Maria Stuart, 394.
- Stubbs* (*Ch. W.*). Historical memorials of Ely cathedral, 169.
- (*William*). Registrum sacrum anglicanum, 2^e edit., 143.
- Thayer* (*J. Br.*). A preliminary treatise on Evidence at the Common law, 155.
- Truill*. Social England, 158.
- Vauthier* (*Maurice*). Le gouvernement local de l'Angleterre, 157.
- Vuilhorgne*. Guillaume le Conquérant et Robert Courteuse à Gerberoy et à Auchy-en-Braye, 1079, 226.
- White* (*Archer*). Outlines of legal history, 155.

SUISSE.

- Burkhardt* (*Paul*). Die Politik der Stadt Basel im Bauernkriege, 376.
- Egli*. Zwingliana, 372.
- Escher et Schweizer*. Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich, t. IV, 449.
- Geiser* (*Karl*). Ueber die Haltung der Schweiz während des Schmalkaldischen Kriege, 377.
- Nabholz* (*Hans*). Die Bauernbewegungen der Ostschweiz, 1524-1525, 375.
- Oechsl* (*Wilhelm*). Vor hundert Jahren, 449.
- Starhelin*. Huldreich Zwingli, 372.

BIBLIOGRAPHIE.

- Below* (*G. von*). Die neue historische Methode, 232.
- Catalogue général des manuscrits français. Ancien fonds de Saint-Germain, t. II, 436.
- Inventaire sommaire des archives historiques du ministère de la guerre, p. p. *F. Brun*, 436.
- Inventare Hansischer Archive des XVII^{ten} Jahrhunderts, 174.
- Inventare schweizerischer Archive, 449.
- Manno*. Bibliografia degli stati della monarchia di Savoia, 237.
- Stein* (*H.*). Manuel de bibliographie générale, 341.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

- Babelon*. Notice sur la monnaie, 224.
- Bardon* (*A.*). L'exploitation du bassin houillier d'Alais sous l'ancien régime, 363.
- Bloch* (*C.*). Le commerce des grains dans la généralité d'Orléans, 351.

- Des Cilleuls (Alfred)*. Histoire et régime de la grande industrie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, 226.
Eichthal (Eug. d'). La correspondance inédite de Stuart Mill avec Gustave d'Eichthal, 123.
Fagniez (G.). Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France, 392.
Garnault (Émile). Le commerce rochelais au XVIII^e siècle, 178.
Lévy-Brühl. Correspondance de J. S. Mill et d'Aug. Comte, 365.
Métin. Voy. *Webb*.
Webb (S. et B.). Histoire du trade-unionisme, trad. par A. Métin, 398.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

- Babeau (Albert)*. Impressions de voyage de sir J. Carr, 365.
Bernard (Augustin). Voy. *Schnell (Paul)*.
Ludwig (Friedrich). Untersuchungen über die Reise- und Marschgeschwindigkeit im XII u. XIII Jahrh., 443.
Poole (R. L.). Historical atlas of modern Europe, 144.
Schefer (Ch.). La navigation de Vasque de Gama, 224.
Schnell (Paul). Atlas marocain, trad. par Aug. Bernard, 224.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Barchhausen*. L'histoire de Louis XI par Montesquieu, 436.
 — Les lettres persanes et les archives de la Brède, 436.
Bonnefon (Paul). Montaigne et ses amis, 391.
Brooke (Stopford A.). English literature from the beginning to the Norman Conquest, 235.
Brunetière. Études critiques sur l'histoire de la littérature française, 130.
Darmesteher (M^{re} J.). La vie d'Ernest Renan, 131.
Dejob. Études sur la tragédie, 129.

- Faguet*. Drame ancien, drame moderne, 129.
Harris (Henry). L'abbé Prévost, 131.
Jusserand. Shakespeare en France sous l'ancien régime, 229.
Lacombe. Introduction à l'histoire littéraire, 127.
Larroumet. Racine, 130.
 — Vers Athènes et Jérusalem, 130.
Lee (Sidney). A life of William Shakespeare, 237.
Michel (H.). Le quarantième fauteuil, 130.
Parigot. Le drame d'Alexandre Dumas, 229.
Sepet (Marius). Les maîtres de la poésie française, 130.
Stapfer (Paul). Bossuet, Adolphe Monod, 129.
Texte (Joseph). Études de littérature européenne, 117.
Vogüé (M. de). Histoire et poésie, 130.
Zyromski. Lamartine, 130.

HISTOIRE DE L'ART.

- Benoit (F.)*. L'art français sous la Révolution et l'empire, 132.
Bourdery et Lachenaud. Léonard Limosin, peintre de portraits, 177.
Lafenestre. La tradition dans la peinture française, 133.
Lichtenberger (H.). Richard Wagner, 229.

HISTOIRE DU DROIT.

- Jenks*. Law and politics in the middle ages, 154.
Petrone (Igino). La storia interna ed il problema presente della filosofia del diritto, 237.
Villanueva (Siciliano). Studi sulle vicende della giurisdizione ecclesiastica nelle cause dei laici, 239.

NUMISMATIQUE.

- Engel et Serrure*. Traité de numismatique moderne et contemporaine, 118.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.		Pages
H. HUBERT. Étude sur la formation des États de l'Église . .		1, 241
A. MATHIEZ. Étude critique sur les Journées des 5 et 6 octobre 1789; <i>fin</i>		41
E. RODOCANACHI et G. MARCOTTI. Élisa Baciocchi en Italie. 1 ^{re} partie		273
MÉLANGES ET DOCUMENTS.		
Ch.-E. OËLSNER. Notice biographique, accompagnée de fragments de ses Mémoires relatifs à l'histoire de la Révolution française, publ. par Alfred STERN		302
S. REINACH, de l'Institut. Gabriel de Mortillet		67
P. ROBIQUET. Le général Bard et la guerre de Vendée en l'an II.		341
BULLETIN HISTORIQUE.		
Allemagne. Publications relatives à l'histoire de la Réforme, par Alfred STERN		366
Angleterre. Moyen âge, par Ch. BÉMONT		134
France. Antiquités romaines, par C. JULLIAN		318
— Moyen âge et temps modernes, par A. MOLINIER, G. MONOD, de l'Institut, Rod. REUSS		96, 341
CORRESPONDANCE.		
Émile BOURGEOIS. Le programme d'agrégation d'histoire . .		183
COMPTES-RENDUS CRITIQUES.		
S. J. BOETHIUS. Den franska Revolutionen. (É. Beauvois.) .		397
P. BONNEFON. Montaigne et ses amis. (G. Weill.)		391
L. BOURDERY et E. LACHENAUD. Léonard Limosin. (R. Rolland.)		177
W. E. BURGHARDT DU BOIS. The suppression of the african slave trade to the U. S. A. (Ch. Seignobos.)		181
G. BUSOLT. Griechische Geschichte. (Ad. Holm.)		380
E. CALLEGARI. I. Gracchi e l'opera loro politico-sociale. (Ch. Lécivain.)		386
— Imprese militari e morte di Alessandro Severo. (Id.) .		387

TABLE DES MATIÈRES.

457

Pages

W. C. CHURCH. Ulysses S. Grant. (Ch. Seignobos.)	402
W. CUNNINGHAM. An essay on western civilisation. (Ch. Lécivain.)	385
R. DARESTE, B. HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des instructions juridiques grecques. (G. Glotz.)	161
G. FAGNIEZ. Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. (G. Des Marez.)	392
E. A. FREEMAN. Geschichte Siciliens. (Ad. Holm.)	382
E. GARNAUT. Le commerce Rochelais au XVIII ^e s. (M. de R.) .	178
R. GEETE. Jungfru Marie ørtagård. (E. Beauvois.)	170
V. GUDMUNDSSON. Privatboligen på Island i Sagatiden. (E. Beauvois.)	393
G. F. HILL. Sources for greek history. (Ch. Lécivain.) . .	385
J. HJELT. Sveriges ställning till utlandet närmast efter 1772 års statshvælfning. (E. Beauvois.)	396
Inventare Hansischer Archive des xvi Jahrhunderts. (Caste-lot.)	174
A. DE MARCHI. Il culto privato di Roma antica. (Ch. Lécivain.)	165
G. POLLINI. Antichità romane di Malesco. (J. Guiraud.) . .	166
W. REINECKE. Geschichte der Stadt Cambrai bis 1227. (H. Pi-renne.)	167
A. ROSSI. Francesco Guicciardini 1527-1540. (J. Guiraud.) .	175
A. VON RUVILLE. Das deutsche Reich. (G. Blondel.)	179
Ch. SCHMIDT. Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge. (H. Sée.)	388
C. SILFVERSTOLPE. Riksrådet greffe A. J. von Høepkens Skrifter. (E. Beauvois.)	395
G. STOCK. Caesar. De bello gallico. (C. J.)	387
G. STORM. Maria Stuart. (E. Beauvois.)	394
M. L. STRACK. Die Dynastie der Ptolemæer. (G. Glotz.) . .	383
Ch. W. STUBBS. Historical memorials of Ely cathedral. (Ch. Bémont.)	169
H. VOGELSTEIN et P. RICHTER. Geschichte der Juden im Rom. (Rodocanachi.)	171
S. et B. WEBB. Histoire du Trade-Unionisme, trad. par A. MÉTIN. (Ch. Rist.)	398
G. M. WRONG. Louisbourg in 1745. (R. de K.)	398
Th. ZIELINSKI. Cicero im Wandel der Jahrhunderte. (Ch. Lécivain.)	386

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres. 412

	Pages
2. Académie des sciences morales et politiques	413
3. Annales de Bretagne	197, 415
4. Annales de la Société historique du Gâtinais	414
5. Annales de l'École libre des sciences politiques	407
6. Annales de l'Est	198, 415
7. Annales du Midi	198, 415
8. Le Bibliographe moderne	407
9. Bibliothèque de l'École des chartes	403
10. Bulletin critique	187, 409
11. Bulletin de correspondance hellénique	405
12. Bulletin d'histoire ecclésiastique	198, 415
13. La Correspondance historique et archéologique	187, 403
14. Le Correspondant	193, 407
15. Études publiées par des PP. de la Compagnie de Jésus	194, 408
16. Journal des Savants	188, 410
17. Nouvelle Revue historique de droit	191, 406
18. Polybiblion	188
19. La Province du Maine	198, 416
20. La Révolution française	187, 404
21. Revue africaine	416
22. Revue archéologique	190, 406
23. Revue critique d'histoire et de littérature	188, 411
24. Revue d'Auvergne	416
25. Revue de Champagne et de Brie	199
26. Revue de Gascogne	416
27. Revue de géographie	191
28. Revue de l'Agenais	199, 416
29. Revue de la Société des Études historiques	187, 404
30. Revue de l'Histoire des religions	406
31. Revue de Paris	194, 408
32. Revue de Saintonge et d'Aunis	417
33. Revue des Bibliothèques	192
34. Revue des Deux-Mondes	409
35. Revue des Études grecques	190
36. Revue des Études juives	192
37. Revue des Pyrénées	417
38. Revue des Questions historiques	185
39. Revue des Universités du Midi	197
40. Revue d'histoire diplomatique	405
41. Revue générale du droit	191, 406
42. Revue historique et archéologique du Maine	199, 417
43. Revue maritime	192
44. Revue politique et littéraire	195
45. Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France	415
46. Société de l'Histoire du protestantisme français	199, 414
47. Société des Antiquaires de l'Ouest	199

TABLE DES MATIÈRES.

459

	Pages
48. Société nationale des Antiquaires de France	200, 413
49. T'oung Pao	193

ALSACE.

1. Jahrbuch d. Gesellschaft f. Lothring. Geschichte . . .	200
---	-----

ALLEMAGNE.

1. K. Akademie der Wissenschaften (Berlin)	210
2. K. Akademie der Wissenschaften (Munich)	210
3. Archiv für Religionswissenschaft	419
4. Beiträge zur Geschichte des Niederrheins	424
5. Byzantinische Zeitschrift	418
6. Deutsche Revue	423
7. Deutsche Zeitschrift f. Geschichtswissenschaft	201
8. Forschungen zur Brandenburgischen Geschichte	210
9. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen	424
10. Göttingische gelehrte Anzeigen	204
11. Hermes	205
12. Historische Vierteljahrschrift	202
13. Historische Zeitschrift	203
14. Historisches Jahrbuch	419
15. Der Katholik	420
16. Mittheilungen des k. d. archæologischen Instituts	421
17. Mittheilungen d. Oberhessischen Geschichtsvereins	425
18. Neue Jahrbücher f. d. classische Alterthum	206
19. Nord und Süd	209
20. Philologus	422
21. Preussische Jahrbücher	209
22. Quellen u. Forschungen aus italien. Archiven	208
23. Rheinisches Museum für Philologie	206, 423
24. Sächsishe Gesellschaft der Wissenschaften	424
25. Theologische Studien und Kritiken	420
26. Westdeutsche Zeitschrift	211
27. Zeitschrift der d. morgenländischen Gesellschaft	207
28. Zeitschrift der Harz-Vereins f. Geschichte	211
29. Zeitschrift des histor. Vereins f. Niedersachsen	425
30. Zeitschrift für Assyriologie	206
31. Zeitschrift für Culturgeschichte	423
32. Zeitschrift für deutsche Philologie	206
33. Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft	423
34. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins	212
35. Zeitschrift für Hessische Geschichte	425
36. Zeitschrift für katholisches Kirchenrecht	207, 420
37. Zeitschrift für katholische Theologie	206
38. Zeitschrift für Kirchengeschichte	421
39. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie	207

AUTRICHE-HONGRIE.

1. K. Akademie der Wissenschaften zu Wien	212
2. Carinthia	426
3. Jahreshefte d. œsterr. archæolog. Instituts.	212
4. Mittheilungen d. Instituts f. œsterreich. Geschichtsf.	213
5. Wiener Zeitschrift f. d. Kunde d. Morgenlandes.	426

ANGLETERRE.

1. Archæologia	427
2. The Athenaeum.	214, 429
3. Edinburgh Review.	215
4. The English historical Review.	216, 430
5. The Nineteenth Century.	218
6. Quarterly Review	431
7. Transactions of the r. historical Society	217

ITALIE.

1. Archivio storico italiano.	218
2. Archivio storico lombardo	219
3. Archivio storico per le provincie napoletane	220
4. Archivio storico siciliano	220
5. La Cultura	221
6. Nuovo archivio veneto	220
7. Rivista storica italiana	222

SUISSE.

1. Bollettino storico della Svizzera italiana	223
---	-----

Chronique et Bibliographie	224, 433
Index bibliographique	449
Erratum.	240, 448

L'un des propriétaires-gérants, G. Monod.

